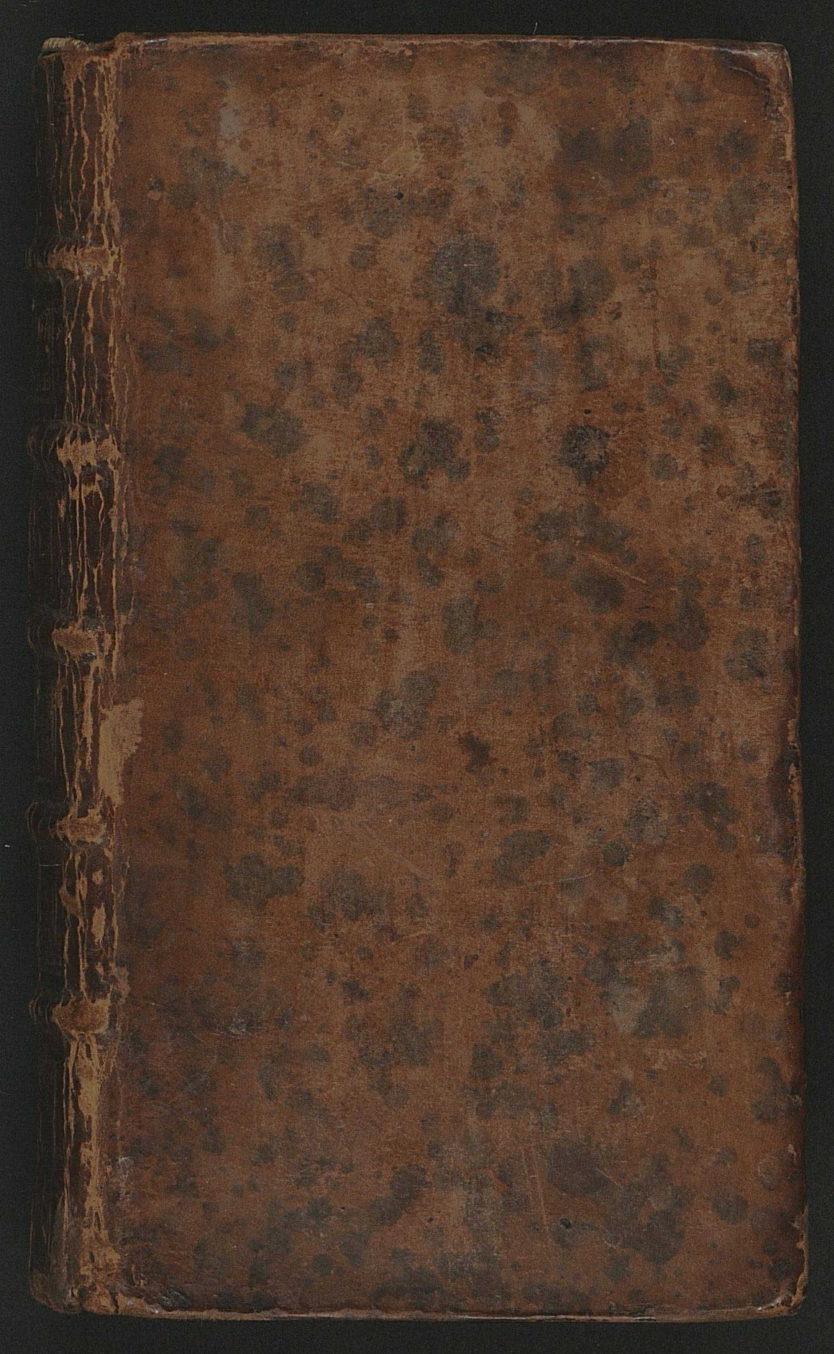
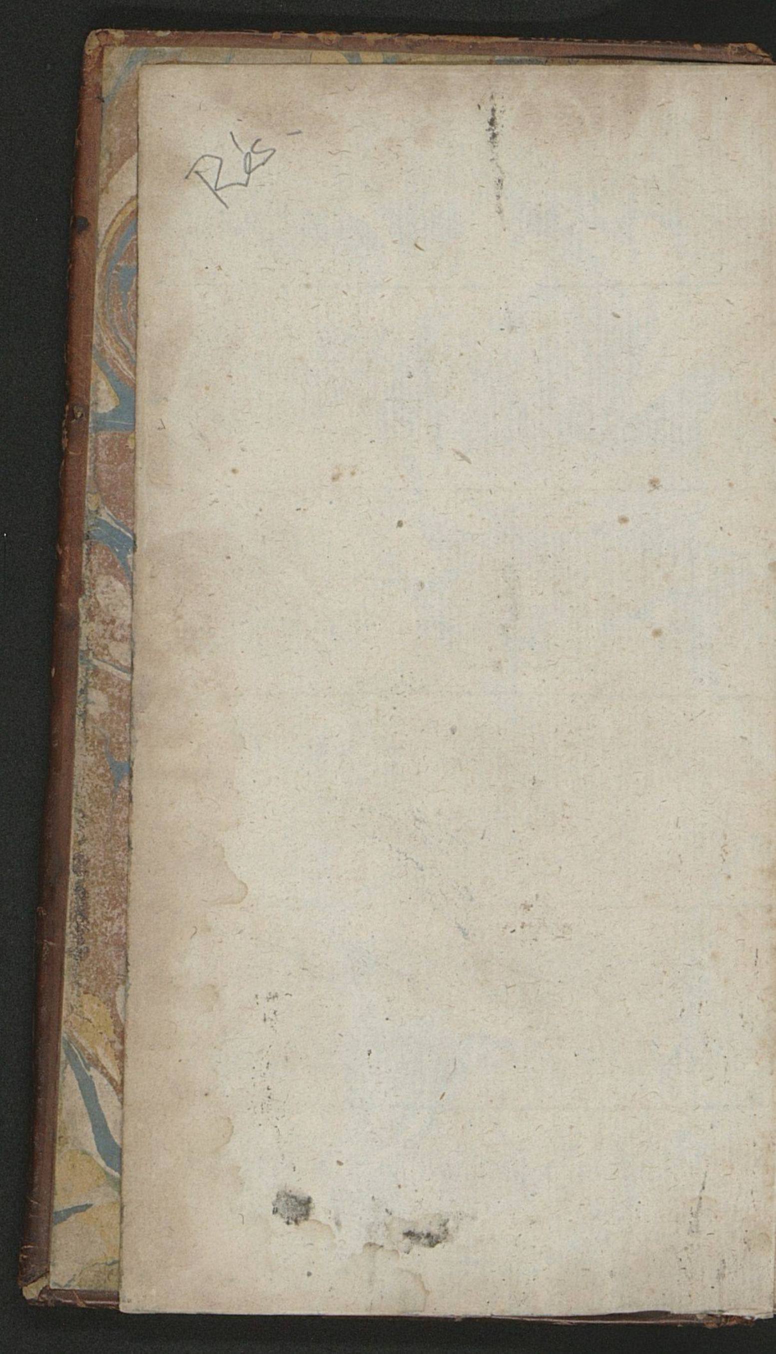
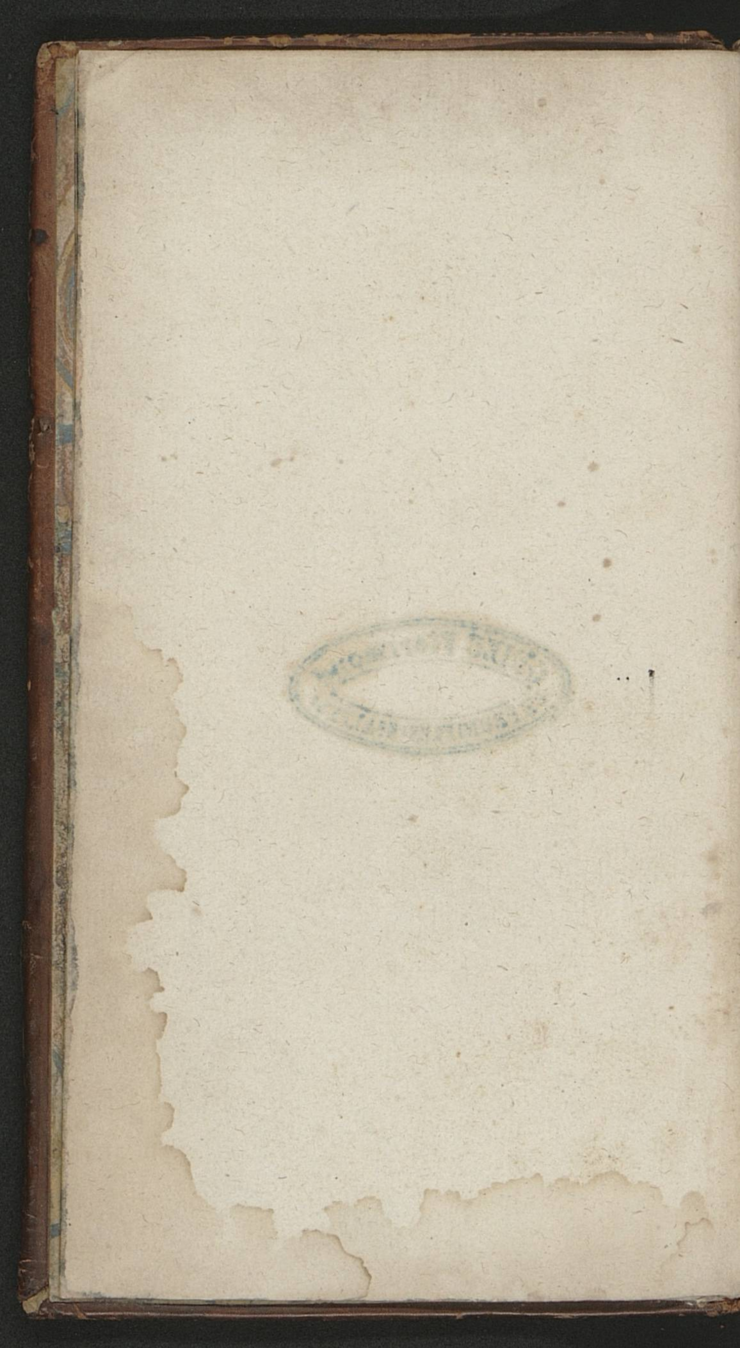







Rés


Florimond



LE SPECTACLE DE LA NATURE.



Dessiné par Cazes. Gravé par Le Bas.

Tous les Hommes nous sont chers.

Voyez la Page 507 du septiéme Tome,
et Vie de Turenne par Ramsai.

LE SPECTACLE DE LA NATURE,

OU

ENTRETIENS

SUR LES PARTICULARITÉS DE L'HISTOIRE NATURELLE,

Qui ont paru les plus propres à rendre les Jeunes-Gens curieux, & à leur former l'esprit.

TOME SIXIEME,

CONTENANT CE QUI REGARDE l'Homme en Société.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE & Fils, rue S. Jacques à la Vertu.

M. DCC. XLVII. [1747]
Avec Approbation & Privilége du Roy.



LE SPECTACLE DE LA NATURE.

Contenant ce qui regarde l'Homme en Société.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

ENTRETIEN PREMIER.



TANT de biens placés autour de l'homme, & renouvellés la plûpart d'une année à l'autre, à proportion de son besoin ; cet appareil d'organes destinés à lui en assurer la possession ; cette intelligence capable d'en perfectionner l'usage & d'en glorifier l'Auteur ; toutes ces distinctions qui ne se trouvent réunies que pour l'homme, nous ont manifesté le

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

ſpectateur de la nature, l'uſufruitier de la terre, & le maître de ce qu'elle contient. Ses lumières & ſon expérience devoient embraſſer tout ſon domaine : auſſi le voyons-nous jouir de ſa dignité & de toutes ſes prérogatives quand il s'occupe à régler ſa conduite & ſes travaux. Il ne devient ridicule que quand d'agriculteur & de gouverneur qu'il étoit né, il s'aviſe de vouloir être l'interpréte de la nature, & d'attribuer à ſon intelligence la déciſion de ce que Dieu a réſervé à ſon propre conſeil.

Une choſe ſemble le dégrader, ou obſcurcir la prééminence du poſte auquel nous l'avons vû élevé. L'homme n'eſt point ſeul ici. Le genre humain couvre la terre. Appellerons-nous encore prééminence un rang qu'il partage avec des millions d'égaux ?

La Société mèt l'homme en poſſeſſion de ſon domaine.

Il eſt des biens qu'on peut poſſéder avec jalouſie, & dans leſquels nous ne ſouffrons ni aſſociation, ni diviſion. Il n'en eſt pas ainſi de notre domaine. L'homme n'en eſt revêtu qu'autant qu'il entre en ſociété avec ſes ſemblables, & il perd en effet tous ſes droits à meſure qu'il ceſſe d'être ſociable.

Quoique la Providence divine nous diſpenſe ſes faveurs avec une telle écono-

mie qu'elle en fait ſouvent la récompenſe de nos recherches, pour rendre par-là notre travail plus animé ; il ne faut pas cependant que la vûe de tant de riches poſſeſſions, de tant de belles connoiſſances, & de tant d'opérations d'un ſuccès immanquable, nous faſſe admirer l'homme outre meſure, & nous jette dans l'illuſion. Ç'en ſeroit une de croire qu'il ait été accordé à un homme ſeul de découvrir & d'acquérir ſucceſſivement par lui-même tout ce que nous venons de voir. Les fruits de l'intelligence & les fruits de la terre ne ſont accordés à aucun de nous dans une étendue ſuffiſante, ſi ce n'eſt par le miniſtère des autres hommes, & avec l'obligation du réciproque. Tandis que chaque homme fait valoir pour le bien commun ſon induſtrie particulière, la ſociété lui témoigne ſa reconnoiſſance, en lui fourniſſant tous les autres ſecours dont il a beſoin. Elle lui livre les découvertes de tous les âges, & les productions de tous les lieux. Elle ménage ſon tems & ſa peine. C'eſt proprement à la ſociété & non à aucun homme que tout a été donné : c'eſt uniquement par elle que l'homme participe à la diverſité des préſens du Créateur.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

De même que les productions de la terre, les talens humains ſont épars d'un bout de notre ſéjour à l'autre, afin que les habitans s'entredemandent ce qu'ils ſavent, comme ils s'entrecommuniquent ce qu'ils poſſédent. Celui qui ſort de la ſociété fait donc un double mal. Il perd ſon tems à chercher laborieuſement ce que la ſociété lui offre d'une façon expéditive; & il néglige ou enfouit injuſtement un talent qu'il avoit reçu pour elle. Par-là il eſt ſenſible que Dieu s'eſt propoſé de mettre ici, non des ſolitaires, mais des citoyens.

Ceux qu'on appelle Solitaires ne ceſſent pas d'être citoyens.

Gardons-nous cependant de confondre la retraite avec la ſolitude. Pour être citoyen, il n'eſt point néceſſaire d'être toûjours dans la foule. Au contraire la vie la plus tumultueuſe eſt fort ſouvent la plus inutile. Celui que l'eſprit de Dieu conduit dans la retraite, n'eſt pas un ſolitaire miſantrope qui ſe refuſe au bien commun; mais un citoyen prudent qui évite des périls plus forts que lui. Ce ſera un Paul ou un Hilarion qui ſe veut ſouſtraire à la haine de ſes perſécuteurs & au danger d'une chute déplorable; ou un Rancé qui ſe dérobe à la contagion du ſiécle dont il n'a que trop éprouvé l'impreſſion & la malignité; ou un

Mabillon qui se recueille tout entier pour être moins distrait dans ses travaux vraiment ecclésiastiques. Mais de tels hommes n'ont cessé de porter tous leurs freres dans leur cœur, ni de travailler pour eux de toute l'étendue de leur pouvoir.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Il y a des retraites où l'on ne mèt en œuvre que des talens fort bornés & fort communs, tels que celui de cultiver un jardin, celui de servir des malades, de faire une étoffe, ou de tailler la pierre. Mais de tels établissemens, loin d'être blâmables parce qu'ils sont à l'écart, sont au contraire les supports & les modéles de la société, lorsque le travail & la fraternité y sont particulièrement en honneur.

C'est en effèt à cet amour actif & secourable que toutes les pages de l'Evangile nous rappellent. Le renoncement qu'il demande n'est point la sortie du monde ou la haine de la société, mais la destruction des attaches de cet amour propre qui ramène tout à lui-même, & qui au lieu de servir ses freres ne cherche qu'à en être servi. Loin de nous permettre la haine, il ne nous permèt pas seulement l'indifférence ou l'inaction, puisqu'en nous obligeant à aimer tous

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

les hommes comme nous-mêmes, il assure des secours à tous ceux que nous sommes à portée ou en état de secourir : & il nous apprend à ne répondre à l'inimitié même que par des bienfaits. Quiconque chercheroit un désert pour s'affranchir de tout devoir envers la société, seroit ou un idiot ou un monstre : & bien loin d'être Chrétien, il ne seroit pas même Philosophe, quoique ce soit bien peu de chose de n'être que Philosophe.

Origine & fondement de la Société.

En effet la philosophie qui se vante de rendre les hommes sociables, n'a ni connu la vraie origine de la société, ni assuré à cette société les vrais appuis qui la peuvent maintenir. Dans la recherche du principe qui a pu attrouper quelques familles, elle a fait honneur de cette confédération au besoin qui les pressoit, & aux réfléxions de quelques législateurs. En quoi elle a raisonné aussi peu juste que quand elle s'est figuré que le mouvement qui entretient la nature avoit pu la former ; & que la pouriture qui nourit les vermisseaux sortis du scarabée & de la mouche, en avoit nécessairement ordonné les germes spécifiques. De-là tous ces systêmes de physique & de morale où Dieu n'entre pour rien. Ce ne

ſeroit pas philoſopher, ſi nous en croyons ces docteurs, que de recourir à Dieu quand il s'agit des cauſes phyſiques formatrices des êtres, puiſqu'un peu de boue & de chaleur étant donné, il en naîtra tout de ſuite un ſoleil & une terre, des oiſeaux & des quadrupedes, un homme fidélement ſuivi de ſa femme, du blé & de l'eau pour les nourir, en un mot le monde & tout ſon appareil. Le grand Deſcartes a vû tout cela éclorre de ſa matière mûe en tourbillon, *ſans que Dieu y mît aucun ordre ;* & depuis lui, d'autres ont pouſſé bien plus loin la phyſique. Deſcartes ne pouvoit ſe paſſer de Dieu pour avoir la boue primitive & le mouvement formateur des eſpéces : ce ſont les deux uniques points qu'il demandoit à Dieu. Les nouveaux venus après avoir vû ou crû voir avec Deſcartes le ſoleil & la lune, un homme & juſtement une femme ſortir de la pouſſière, non comme les productions d'un conſeil ſpécial, mais comme les effets néceſſaires du mouvement de tourbillon, n'ont pas vû plus de néceſſité pour attribuer la boue & le mouvement à un conſeil. Ils ont donc mis à part le conſeil, & n'ont plus connu que la matière.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Selon eux la morale doit ſe traiter de même, ſans que Dieu y intervienne. Qu'eſt-elle autre choſe que l'amas ou le corps des régles que les hommes doivent ſuivre entr'eux? il faut donc chercher ces régles dans la cauſe & dans l'intention qui attroupe des hommes. Or il n'y a que le beſoin & les réfléxions des légiſlateurs qui les aïent réunis. Il ne faut donc pas étendre les droits & les devoirs de la ſociété plus loin que l'intérêt. De-là cette doucereuſe morale d'Epicure qui régle la meſure de nos devoirs ſur le parfait contentement de toutes nos facultés. De-là les principes auſſi riſibles de Hobbes & de Machiavel qui ne connoiſſent rien de légitime & d'honnête que ce qui plaît au légiſlateur, parce que ce chef de la ſociété étant par ſa place à portée de connoître les beſoins du corps entier, ſa volonté devient, diſent-ils, la régle de la juſtice, & même de la religion qu'il faut ſuivre. Les Déiſtes modernes peu différens des vieux Epicuriens, regardent l'homme comme un animal ſans aucune prééminence qui le diſcerne des autres animaux ſes conſorts & commenſaux. Originairement la bête & l'homme picoroient enſemble les mêmes bayes, & croquoient le même gland. Pour avoir une meilleure

part aux fruits de la terre, l'homme s'eſt joint à un autre homme : & les devoirs de la ſociété ne ſont rien de plus que des compenſations de différentes utilités. Les Stoïciens ont pris la choſe un peu autrement, & en ſupprimant l'intérêt, ils s'affranchiſſent de toute redevance, ce qui rentre en un ſens dans le même principe. Car comme ils ſont perſuadés que l'homme ſe ſuffit à lui-même, & que ni la douleur perſonnelle, ni les inſultes d'autrui n'ont aucune priſe ſur un eſprit qui raiſonne ; ils ſe tiennent à part : ils ne prennent aucune compaſſion de ceux qui ſe diſent malheureux : & le même déſintéreſſement qui les empêche de rien exiger des autres, fait qu'ils ne doivent rien à perſonne. Ainſi les philoſophes qui font de l'homme un animal ſolitaire, ruinent conſéquemment ſes devoirs : & la plûpart de ceux qui en font un animal ſociable ne les établiſſent guères mieux, en les meſurant uniquement ſur l'intérêt.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Après avoir conſulté les philoſophes, écoutons l'expérience. Le langage de celle-ci eſt fort différent du leur, & ſe trouve le même que celui de l'Écriture. Obſervons ce qui ſe paſſe parmi les animaux : les inclinations & les organes qu'ils ont reçûs, décident de leur ſort,

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

& des intentions de leur auteur. Quelques-uns comme les caſtors & les abeilles aiment à vivre en communauté : & leurs organes leur deviennent inſuffiſans quand ils ſont ſeuls. Cet amour de la ſociété produit ſans doute leur vrai avantage. Mais ce n'eſt pas l'obſervation de l'utilité qui les a diſpoſés à s'unir. Leur bonheur eſt l'effèt d'une impreſſion dominante & antérieure au ſentiment de l'utilité. Au contraire dans les autres animaux, inclinations & organes, tout les diſpoſe à la déſunion. Il eſt vrai que la mere montre d'abord une amitié tendre pour ſes nouriſſons quoiqu'elle n'attende rien de réciproque de leur part : & cette tendreſſe inexprimable qui lui a été inſpirée pour ſon petit dure autant que le beſoin de celui-ci. Quand il commence à ſe pouvoir paſſer d'elle, la mere l'éloigne avec dureté, & ſon amitié ſe change en indifférence, ou même en haine. Le pere qui n'eſt point deſtiné à le nourrir ne lui témoigne aucune affection : communément il ne le connoît pas. Toutes ces façons avertiſſent le petit qu'il faudra bientôt pourvoir par lui-même à ſes beſoins. La ſéparation faite, le pere, la mere, & les enfans ne ſe connoiſſent plus. En effèt leurs organes ne les diſpo-

ſent point à s'entr'aider, ou à ſe conſtruire des habitations communes. Ils n'ont aucune connoiſſance des nombres ni des meſures. Ils ne ſavent diſtinguer que leur nouriture, ni rien ſaiſir de plus. Le cheval avec ſon ſabot maniera-t-il le maillèt & l'équerre ? le cerf avec ſon bois ſe préparera-t-il une baraque ou une tente ? il n'y a chez eux ni outils, ni déſirs, ni induſtrie qui les raprochent. Tout les diſpoſe à vivre chacun à part : & ceux qui vivent enſemble ne forment que quelques petites troupes abſolument bornées à un même lieu. L'homme ſeul quoique bien avoiſiné étend plus loin ſes correſpondances, & ſe trouve lié avec un autre homme qui eſt ſéparé de lui par des trajèts de mer. Cette paſſion univerſelle pour la ſociété eſt dans l'homme, comme ſes bras, un préſent du Créateur. Ce n'eſt point l'eſpérance de l'utilité qui a fait avoir à l'homme des bras, des mains, des jointures & cette admirable diverſité de mouvemens. Ce n'eſt point le beſoin qu'il a de ſe couvrir & de ſe loger qui a mis la laine ſur le dos des brebis, & qui a fait naître des forêts auprès de lui, ou étendu des lits de pierre ſous ſes piés. Ces outils & ces ſecours remédient à ſes beſoins : mais

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

ils ont précédé ſes beſoins. Une intention, une volonté ſupérieure a fait le bras pour tailler la pierre : mais la philoſophie, parce qu'elle a fait des remarques ſur l'utilité des bras & de la pierre, auroit mauvaiſe grace à s'attribuer l'invention de la pierre & des bras. Elle n'a pas plus de grace à attribuer la naiſſance de la ſociété aux beſoins réciproques, & à l'invention de Nimrod ou de Dracon. Il n'eſt pas douteux que les ſecours mutuels ne ſoient dans les deſſeins de Dieu le fruit infaillible de l'aſſociation, & la juſte récompenſe de l'harmonie. Mais l'amour de la ſociété eſt avant toute utilité. C'eſt l'intention de Dieu : c'eſt notre état, en ſorte que notre utilité venant à ceſſer, nous ne ſortons pas pour cela de la ſociété, ni ne ſommes affranchis en aucun tems des liens qui nous attachent à elle. C'eſt la main de Dieu qui les a formés.

La philoſophie a réellement eſſayé de les rompre, quand elle a oſé dans tant de ſectes anciennes & nouvelles ramener tous nos devoirs à la meſure de nos plaiſirs ou de nos beſoins. Le beſoin ſeul eſt un mauvais maître. Il n'en faut rien attendre de bon dès qu'il eſt devenu indolent par l'abondance, ou inſolent par la force. Pour former la ſociété qui cou-

vre la terre, Dieu n'a pas attendu les leçons du beſoin, ni celles des légiſlateurs. Il a employé des moyens plus efficaces & plus infaillibles. Il a donné à l'homme des bras & divers talens : mais ils lui ſont inutiles s'il ne les mèt en œuvre conjointement avec ſes ſemblables. Il lui montre des proviſions prêtes à le vêtir, à le loger, & à le nourir : mais l'homme perd l'uſage du néceſſaire, s'il ſe ſépare de la ſociété. Je vous l'ai fait voir autrefois *. L'homme en tout ceci ſent l'œuvre de Dieu, & ſe conforme à l'intention du Créateur en travaillant avec ſon ſemblable : mais comme les réfléxions qu'il peut faire ſur le beſoin de ſe nourir n'ont ni introduit la coutume de manger, ni produit les nouritures ; de même la réfléxion la plus philoſophique ſur l'avantage que les hommes trouvent à s'entr'aider, n'a non plus produit la ſociété, qu'elle n'a produit d'autres hommes. Tous enſemble, & les matières qui les occupent, & les correſpondances qui les uniſſent, ſont viſiblement d'une inſtitution ſupérieure aux tems & aux vûes des philoſophes. Par-là les devoirs ou les fondemens de cette ſociété ſe trouvent auſſi anciens & auſſi immuables que l'intention de ſon auteur.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

* *Voyez la Lettre qui finit le I. tome.*

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Ce n'est donc ni le mouvement qui a formé la nature & les différens êtres ; ni le besoin ou la philosophie & la politique qui ont formé les diverses parties & les diverses inclinations de la société ; mais la société & la nature sont l'ouvrage d'une Providence adorable qui employe le mouvement pour entretenir l'univers, & qui fait marcher la société tant par la direction des meilleurs esprits, que par l'aiguillon du besoin.

Les philosophes en assignant pour cause de la société ce qui en étoit uniquement l'aide & le moyen, n'ont établi que de faux devoirs, plus capables de l'ébranler que de l'affermir. L'expérience qui nous conduit à une cause invariable, établit un amour de la société & des obligations qui sont toûjours les mêmes, quelque interruption qu'il y ait dans nos intérêts & dans nos plaisirs. Les membres qui la composent, peuvent nous nuire ou nous combler de biens : mais ni le rassasiement ne nous dispense de travailler pour elle, ni le dépit ne nous permèt de la quitter, puisque dans l'ordre de Dieu c'est à elle que nos bras & notre industrie appartiennent.

Les Payens guidés par des lumières fausses, & les Juifs mêmes éclairés par une

révélation qui n'étoit que commencée & préparatoire, ont pû penser qu'ils n'étoient tenus d'aimer que leurs amis. Des leçons froides & des lumières imparfaites n'ont pû rendre les modéles de la charité fort communs, ni multiplier les exemples de la douceur fraternelle. Pour procurer une partie du bien nécessaire il a fallu aider l'instruction, tantôt par des loix pénales, tantôt par des idées d'honneur, de vengeance, d'amour de la patrie. Les passions sont venues au secours de la doctrine, & ont suppléé au défaut des vrais principes qu'on avoit perdus ou obscurcis. Mais la passion & des vûes bornées ne savent, non plus que le besoin, ni aller jusqu'où il faut, ni s'arrêter où il faut. En un mot, la raison n'a pas suffi pour faire des citoyens parfaits.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Il n'y a que l'amour sincère & tendre de tous les hommes considérés comme les enfans d'un même pere, & comme les freres d'un même Sauveur ; il n'y a que le Christianisme qui sans dispute & sans incertitude remplisse envers les hommes toute justice : tout autre principe est suspect & insuffisant. L'amour seul évite en tout de nuire à son prochain : comment voudroit-on faire tort à ce qu'on aime ? Le Christianisme est donc la per-

Rom. 13: 10.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

fection de la ſociété, puiſqu'il pourſuit l'injuſtice juſques dans ſes racines, en ſupprimant l'amertume & la haine.

Le philoſophe peut paroître citoyen & aimer ſa patrie, ſans aimer la juſtice. Mais celui qui aime la juſtice, & même ſes ennemis, aime à coup ſûr ſa patrie. Il ne ſuffit pas cependant pour être Chrétien de ſavoir le Chriſtianiſme & d'en faire profeſſion. Toutes les critiques qu'on fait des Chrétiens dans l'intention d'attaquer le Chriſtianiſme, portent viſiblement à faux. On n'eſt vraiment Chrétien qu'autant qu'on aime ſes freres : & qui n'aime point, quoique décoré d'un beau nom, demeure comme mort à la juſtice. Le caractère auquel on reconnoît le diſciple du docteur de la charité, c'eſt d'aimer les hommes comme il les a aimés. Si la haine eſt la ruine de la ſociété, & que l'amour en ſoit le lien ſûr ; il eſt clair que qui dit un vrai Chrétien dit un vrai citoyen : & ſi je cherche ici mon citoyen dans le Chriſtianiſme, c'eſt parce que je ne le trouve que là. Par tout ailleurs je n'en vois que des apparences deſtituées de principes & de ſtabilité.

Joan. 13 : 34. & 35.

Il eſt par conſéquent bien inutile d'aller puiſer les premiers devoirs & la vraie ſcience de la ſociété dans des raiſonne-

mens ou dans une philoſophie toûjours timide & incertaine. Ce ne ſera ni Ariſtote ni Puffendorf que je prendrai pour maîtres. Ils pourront m'apprendre quelques uſages d'une inſtitution prudente, quoiqu'arbitraire & humaine : mais c'eſt dans la révélation que nous puiſerons de ſûres connoiſſances. Les effèts admirables de cet eſprit bienfaiſant que l'Evangile reſpire, nous montrent qu'il appartenoit à celui qui a fait l'homme & la ſociété, de nous apprendre ce qui pouvoit en amener les membres à la perfection. Il a conduit l'ancien peuple chargé du dépôt des promeſſes, par des loix dures, & proportionnées à la groſſiéreté des Hébreux comme à la conſervation du dépôt. Mais nous trouvons toute la beauté & tous les devoirs de la ſociété dans la première création de l'homme & dans l'Evangile qui le réforme.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

Une des plus importantes vérités de l'Écriture ancienne eſt celle-ci : Que Dieu a fait l'homme à ſa reſſemblance & pour gouverner tout ſur la terre. Une des plus importantes maximes du nouveau Teſtament, & le but de toute la révélation, eſt qu'en aimant Dieu nous nous aimions les uns les autres comme nous nous aimons nous-mêmes. Ces deux vérités s'entr'aident

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

admirablement. La première nous instruit de nos devoirs : la seconde nous fournit le moyen de les exercer & d'en jouir. L'expérience en démontre l'accord. Plus les hommes ont respecté l'union & la fraternité, plus ils ont été heureux. Le Misantrope au contraire en sortant de la société n'a plus de droit au pain que Dieu multiplie par les mains des hommes ses semblables. Il perd jusqu'à l'exercice de son domaine sur les animaux. Il en sera impunément insulté dans sa solitude : c'est un roi qui est sorti de ses états. Seul hors de ses frontières, on ne le connoît plus. Il a tout perdu.

Mais si les Misantropes, tels que sont, par exemple, les Bronzes de la Chine, les Bracmanes des Indes, & tant d'autres philosophes sauvages qui passent leur vie à part dans des extases auxquelles Dieu ne les avoit point appellés, peuvent justement être regardés comme déserteurs de la société ; ils n'en sont pas à proprement parler, les destructeurs. Ils sont à plaindre : mais ils ne sont pas dangereux.

Les vrais destructeurs de la société sont les philosophes anti-chrétiens, qui en rompent les premiers liens par des plaisirs sans régle, & par le mépris des loix révélées. Que penserions-nous d'un

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ.

homme qui oſeroit redire publiquement ce que Cartouche enſeignoit à ſes diſciples dans le fond des bois de Villers-Cotterêts ; qu'on peut être honnête homme, & même utile à ſa patrie, en volant ſon prochain, pourvû qu'on évite de le tuer? Cette doctrine, dirions-nous, trouble tout l'ordre de la ſociété : & la douceur de Cartouche eſt une extravagance, puiſque permettre le vol, c'eſt ouvrir deux larges portes à l'homicide : car celui qui voudra défendre ſon bien, tuera ; & celui qui veut l'enlever, tuera auſſi, ou pour l'avoir, ou pour ſe ſauver. Tel & plus pernicieux encore eſt le raiſonnement de ceux qui regardent comme une choſe indifférente d'ôter à un mari la propriété du cœur de ſon épouſe, & qui au mépris du mariage, de l'éducation, & des premiers intérêts de la ſociété, ont oſé avancer & publier par l'impreſſion cette étrange maxime, que ſi David a été blâmable, ce n'eſt pas d'avoir vû Bethſabée, mais uniquement d'avoir tué Urie. Quand l'eſprit de l'homme qui n'a point la révélation pour guide, raiſonne mal, il égare. Quand il raiſonne bien, il n'a point d'autorité pour ſe faire croire : c'eſt donc une école dangereuſe ou peu utile, & il nous en faut une plus ſûre.

LE MARIAGE.

ENTRETIEN SECOND.

LE Mariage est le germe & le maintien de toute la société. Il en est le germe & l'origine, puisque tous les hommes sont provenus d'un homme & d'une femme. Il en est le fondement & le soutien, puisque le mariage supprimé le genre humain périroit. Cherchons d'abord quel est le premier modéle de cette union : nous en connoîtrons plus aisément les avantages & les devoirs.

En tirant l'homme de sa solitude, Dieu pouvoit d'abord lui donner plusieurs femmes, ou ne lui en donner qu'une. Si la pluralité des femmes eût été le bien de l'homme & l'avantage de la société, Dieu n'auroit pas laissé Adam durant une nombreuse suite d'années sans autre compagnie que celle d'une seule épouse. Il n'auroit pas débuté par une imperfection. S'il a donc jugé qu'une femme étoit pour Adam une aide suffi-

ſante, ç'a été pour nous montrer d'abord le modéle & la régle de cet état. Tous ceux qui ont voulu changer cet ordre primitif n'ont ni procuré ni connu le bien de la ſociété.

LE MARIAGE.

Tantôt pour parvenir à un avantage prétendu, tantôt pour éviter un inconvénient poſſible ou imaginaire, les philoſophes préférant leur raiſonnement à l'ordre établi, avancèrent de tems à autre ſur le mariage, des ſyſtèmes fort différens.

Le divin Platon voyoit clairement la néceſſité abſolue de la communauté des femmes. Mahomet & ſes ſectateurs, qui ne ſont que les partiſans d'un Déiſme commode, & accompagné de quelques menues pratiques ſans gêne, voyent encore plus clairement la néceſſité de s'aſſurer à chacun, à force de clôtures & de précautions, la propriété de leurs femmes; & d'en avoir chacun trois, & même autant qu'il leur eſt poſſible d'en entretenir. D'autres Déiſtes aſſortiſſent l'engagement d'un mariage légitime, & connu, avec des liaiſons clandeſtines, mais paſſagères : & c'eſt encore la raiſon pure qui les conduit à ce ſyſtème. Qu'eſt-ce que la raiſon n'a pas entrepris d'établir & de défendre, en s'autoriſant de l'évidence?

LE MARIAGE.

Pour nous, mon cher Chevalier, nous ne faisons pas consister la gloire de la raison à établir des régles nouvelles; mais à suivre la régle qui est faite, & à conformer l'union de l'homme & de la femme à la volonté de celui qui l'a instituée.

C'est pour mettre dans la société la paix, la bonne éducation, les provisions nécessaires, les avis, la consolation, & tous les secours les plus infaillibles, que Dieu a d'abord imposé & facilité à l'homme l'obligation d'aimer sa femme, & de lui demeurer fidéle, en la lui faisant regarder comme une partie de lui-même. Il voulut qu'elle fût dans sa formation, ce qu'elle devoit être dans la société du mari; & que comme elle étoit vraiment *l'os* provenu *de ses os, & la chair* provenue *de sa chair, des deux il se formât un seul tout.*

Telle est la haute idée que l'Écriture nous donne du mariage: en le rappellant à cette origine elle nous en montre l'excellence & la stabilité. La stabilité en est telle que le mari ne doit non plus rompre avec son épouse, qu'il ne peut rompre avec lui-même. L'excellence en est telle que cette liaison est supérieure à toute autre, & que l'attachement qu'un

homme doit à ſon pere eſt ſubordonné à celui qu'il doit à ſon épouſe.

LE MARIAGE.

Par la ſuite l'exemple de Lamech, un des deſcendans de Caïn, & le déſir, ſoit de ne pas manquer de poſtérité, ſoit d'avoir une poſtérité nombreuſe, introduiſit preſque par-tout la pluralité des femmes & la liberté de les répudier. Dieu ne jugea pas néceſſaire d'aſſujétir à une loi plus ſévère les patriarches élevés dans ces uſages. Il leur confia les promeſſes : mais il ne les deſtina pas à réformer le cœur humain & à rétablir l'ordre primitif. Ce grand ouvrage étoit réſervé à ſon Fils, à ſon Verbe, qui devoit être le réformateur du genre humain, comme il en étoit l'auteur. C'eſt avec toute l'autorité d'un maître que le Sauveur ſupprimant pour toûjours la liberté du divorce ou des conjonctions arbitraires, ramène le mariage à l'unité de la première inſtitution, & *ôte à l'homme le pouvoir de déſunir ce que Dieu a conjoint.*

La pluralité des femmes pourquoi accordée aux Patriarches.

Ce peu de paroles que je viens de citer de l'Écriture, tant ancienne que nouvelle, établit plus de vérités & procure plus de ſolides biens à la ſociété que tous les ſyſtêmes des philoſophes, & que tous les traités des politiques ſur

Le Mariage.

le mariage. Tous les raisonnemens & arrangemens qu'on a faits sur cette matière tendent plûtôt à flatter le particulier ennemi de la contrainte, qu'à procurer au genre humain l'ordre, le repos, & la bienséance. Il n'apartient qu'à l'auteur de la société d'en assurer tout d'un coup l'état & les vrais avantages par l'étroite obligation imposée à l'homme de se contenter d'une seule femme, & de lui demeurer inséparablement uni. La philosophie & la cupidité, s'il les faut séparer, courent dans leurs opinions après quelques avantages particuliers, ou extrêmement bornés, & manquent les biens les plus essentiels, comme aussi les plus étendus.

Le mariage indissoluble d'un seul homme avec une seule femme, peut occasionner quelque amertume, quelque inconvénient pour le particulier : mais par la généralité des avantages qui en reviennent au genre humain, cette disposition se trouve préférable à toute autre. La raison & l'évènement nous y montrent une sagesse digne de celui qui a institué & rétabli cet ordre, puisque c'est cet ordre qui procure la plus grande multiplication du genre humain & le plus grand repos des familles.

On

On a remarqué que le nombre des garçons & des filles qui naiſſoient de chaque mariage, étoit aſſez le même par-tout. Si la guerre, les voyages, & les rudes travaux emportent de bonne-heure un aſſez grand nombre de garçons ; il paroît qu'il en périt encore plus de l'autre ſexe par la foibleſſe du tempérament des filles, & ſur-tout par les dangers qu'éprouvent les femmes ſoit dans l'accouchement, ſoit par l'altération de leur lait quand elles font nourir leurs enfans par des étrangères. Nous pouvons ſans riſque ſuppoſer la balance à-peu-près égale. LE MARIAGE.

Mettons ſur la terre cent garçons & cent filles, & raiſonnons comme s'il n'y en avoit pas davantage pour le préſent. Ce qui ſera vrai dans le petit nombre, ne le ſera pas moins dans la totalité du genre humain. On peut, dans les alliances qui ſeront faites de ces jeunes gens, s'en tenir à la première inſtitution, ou ſuivre des idées poſtérieurement introduites. Voyons le bien ou le mal qui en doit arriver ſi nous nous y conformons aux uſages des Orientaux. Vingt de ces garçons, parvenus par leur induſtrie à ſe faire honorer, & jouiſſant du droit que leur donne leur propre force, ou le

LE MARIAGE. consentement des autres ; épouseront chacun trois femmes. C'est un trait de modération & de condescendance dans une telle liberté, de ne s'en pas approprier un plus grand nombre. Dix autres moins puissans & d'un rang subalterne, en prendront chacun deux. Il nous reste soixante-dix garçons, & vingt filles à marier. Que dix plus pauvres que les précédens, mais en état de nourrir une femme, se contentent chacun de la leur ; il restera soixante hommes & dix filles, qu'on traitera les uns & les autres en esclaves, & qui ne seront point pourvûs, ou qu'on livrera à une communauté sans régle. Il y a des gens qui trouveront cet arrangement assez juste, s'il est utile. Commençons par l'utilité, je le veux : nous viendrons ensuite à ce que demande l'exacte justice & la simple honnêteté.

La grande utilité que l'on souhaite ici, c'est la plus grande multiplication des enfans. C'est beaucoup suivant l'expérience des Orientaux qui vivent avec trois femmes, d'avoir de chacune trois ou quatre enfans. Jacob n'en eut que treize de ses quatre épouses. Accordons-en cinq pour chacune. Ce sont quinze enfans par ménage pour trois femmes.

LE MARIAGE.

Qu'il y en ait ſix pour chacune de celles qui ſe trouvent deux dans une famille, ou douze enfans pour deux femmes. On peut en admettre huit pour celles qui ont chacune à part leur mari. Les autres femmes dont l'état ne ſera point conſtant, ou n'auront point d'enfans, ou n'en auront que très-peu. C'eſt beaucoup ſi dans le deſordre de leur conduite, elles peuvent conſerver un lait pur, & parvenir chacune à élever deux enfans. Les cent femmes que nous ſuppoſons diſtribuées comme nous l'avons dit, donneront

1°. Les 60, qui forment les 20 premiers mariages auront	60 5	fois enfans
ou pour vingt menages	20 15	fois
c'eſt-à-dire	300	enfans

2°. Les 20 qui forment les dix mariages du ſecond ordre, auront	20 6	fois enfans
ou pour dix menages	10 12	fois
c'eſt-à-dire	120	enfans

LE MARIAGE.

3°. Les dix du troisième ordre	10	fois
	8	enfans
c'est-à-dire	80	enfans

4°. Les dix dont l'état n'est point réglé

	10	fois
	2	enfans
c'est-à-dire	20	
	80	
	120	
	300	
Total	520	

Il est évident que dans cette distribution, la plus nombreuse postérité est pour celui qui a le plus de femmes, & la moindre pour celui qui n'en a qu'une; d'où il semble qu'il faille conclure que l'unité dans le mariage est l'ordre le plus contraire à l'espérance de la fécondité. Mais il s'en faut bien que cela soit.

Remettons-nous au moment où les cent jeunes hommes étoient prêts à se marier : que des cent filles qui sont les seules que Dieu ait mises sur la terre, chacun d'eux prenne la sienne : c'est le même ordre & le même cas que celui

d'Adam qui épousa la seule femme qui fût alors sur la terre.

LE MARIAGE.

Plusieurs de ces femmes auront dix-huit & vingt enfans ou plus ; d'autres quatorze & quinze ; quelques-unes neuf & dix ; quelques autres moins. Pour parvenir à la vraie totalité, compensons le nombre foible par le fort. Retranchons tout d'un coup neuf & dix enfans à celles qui en ont le plus, & n'en accordons que deux ou trois de plus à celles qui en ont le moins. Ce compte moyen iroit à leur donner environ dix à douze enfans à chacune. Bornons-nous à neuf : réduisons-nous à huit, pour approcher plus surement de la vérité. Les cent femmes auront ensemble huit cens enfans au moins ; ce qui en produit deux cens quatre-vingt, & peut-être la moitié plus que dans le cas de la polygamie, en supposant de part & d'autre qu'ils vivent tous. Ainsi quoique la pluralité des femmes puisse mettre plus d'enfans dans une même maison ; ce qui ne paroît pas être le grand objèt des désirs de certains prétendus philosophes ; elle en procure beaucoup moins au genre humain ; ce qui est contraire à la manifeste intention de Dieu. La philosophie elle-même convient en général, que la multiplication du

LE MARIAGE.

genre humain eſt la fin du mariage? Comment donc oſera-t-elle blâmer la monogamie primitive & Evangelique qui augmente de beaucoup cette multiplication, & lui préférer ſoit la communauté ſoit la pluralité, qui ôtent l'une & l'autre tant d'enfans au genre humain ?

Pour couper pié à toute vaine diſpute, remarquons ſeulement que pluſieurs de ces cent femmes qui ſeroient trois ou quatre avec un mari commun, n'auront jamais chacune autant d'enfans qu'elles en auroient en vivant à part une ſeule avec un ſeul. D'ailleurs celles qui demeureront livrées à une communauté brutale, de toute notoriété ſeront beaucoup moins fécondes, ou ne le ſeront point du tout. C'eſt donc une vérité évidente tirée de la commune expérience, que cent femmes mariées à la manière des Orientaux, donneront moins d'enfans au genre humain, compoſé de cent hommes ſeulement, que ſi l'on avoit formé cent ménages diſtincts par l'unité de l'homme & de la femme.

L'intérêt général, le plus digne ſans doute de la recherche des cœurs vraiment philoſophes, aſſure juſqu'ici à la monogamie un grand motif de préférence. Mais il faut que tout s'entr'aide,

& ce premier avantage se trouvera peut-être détruit par de trop grands inconvéniens. On ne peut bien juger du mérite & des incommodités de ces deux états que par la comparaison de l'un avec l'autre.

LE MARIAGE.

Entrons d'abord dans les tentes de Lamech, & voyons comment il vit avec ses deux femmes Ada & Sella. Il est le premier qui ait donné cet exemple. Il a apparemment pesé par avance toutes les suites de ce nouvel engagement. Y a-t-il trouvé les avantages dont il s'étoit flatté ?

Je ne vois dans ce ménage que diversité d'intérêts & de passions ; que jalousie & altercations entre ces deux femmes ; que ruses, rapports, & malignité d'interprétations pour s'entre-détruire dans l'esprit du mari ; que débats & fureurs parmi les enfans zèlés partisans de leur mere ; qu'afflictions & procès pour le maître. Il redoute sa propre demeure. Il y trouve tout en combustion. Ce sont tous les jours des accusations nouvelles, ou un silence dédaigneux & plein de dépit, ou des éclats pleins d'emportemens. De pere il devient juge, & le reméde auquel il se croit forcé d'avoir recours est encore plus funeste pour lui que le mal dont il se veut délivrer, puisqu'il ne finit cette guerre intestine, que par la mort des plus séditieux.

LE MARIAGE.

Au contraire l'unité du mariage qui a été prudemment contracté après des enquêtes & des assurances raisonnables entre deux caractères concordans & bien assortis, emporte avec elle l'unité d'intérêt, la conformité d'humeur & de pensées, le support, la paix, en un mot la plus douce société qui se puisse concevoir. L'unité dans le mariage est donc incomparablement plus avantageuse que la polygamie; au genre humain par la plus grande propagation; & aux particuliers par le plus grand repos.

Cette vérité deviendroit encore autrement sensible, si à la description de l'état des polygames je faisois succéder la peinture des infamies & des malheurs auxquels leur avidité réduit nécessairement le reste du genre humain. Concevez d'abord la moitié de la société, c'est-à-dire, toutes les femmes déshonorées par la défiance universelle où l'on est à leur égard; emprisonnées pour toute la durée de leurs jours; forcées de vivre perpétuellement avec celles qu'elles croient avoir le plus de sujèt de haïr; enfin abandonnées comme de malheureuses captives aux caprices d'un petit nombre de brutaux qui ne peuvent s'assurer cette odieuse pluralité

qu'à force de barrières & de sentinelles.

LE MARIAGE.

Concevez d'une autre part la moitié des hommes réduite à renoncer aux sages loix de la nature, soit par l'impossibilité de trouver une compagnie honnête & fidéle; soit par les précautions violentes que prennent les usurpateurs pour préserver leurs femmes des entreprises de ceux qui n'en sont point pourvûs.

Mais j'offencerois votre modestie par le récit de ces horreurs : & si la peinture seule en est scandaleuse, combien la chose même est-elle contraire à la première institution du Créateur, & à tous les premiers sentimens de l'humanité ? L'Evangile qui a supprimé cet affreux brigandage, a donc ramené l'ordre dans la société.

L'adultère & la fornication.

Après les différentes formes de mariage qui ont, selon les tems & les lieux, reçu quelque stabilité par les réglemens des hommes, il est deux autres sociétés où l'on ne connoît point d'autres loix que le caprice, & où l'on ne respecte ni l'honneur des familles, ni l'avantage du genre humain. Je veux parler de ces commerces qu'on entretient ou avec des personnes engagées dans le mariage, ou avec des personnes libres. Honorerons-nous du nom de société, des liaisons

LE MARIAGE.

sans régle, formées à l'avanture par un sentiment bestial qui ramène tout à lui, malgré les cris de la raison, & au mépris du bien commun.

Je ne mettrai pas en question si l'adultère & le commerce illégitime des personnes libres défigurent & empoisonnent la société; ni si ces liaisons purement fortuites déshonorent celui qui doit être sur la terre, l'image de Dieu, l'ouvrier de tout bien durable, & l'appui du bon ordre. Il n'y a personne qui ne sente en sa conscience que ce n'est pas là une question à faire, s'il n'affecte de s'étourdir par des raisonnemens qui ne sont autres que les subtilités de l'amour propre. Mais une autre question bien digne d'être discutée & dont la solution emporte aussi celle de la précédente, seroit de savoir lequel des deux fait le plus de tort à la société, ou de celui qui débauche la femme d'autrui; ou de celui qui voit une personne libre & qui évite d'assurer l'état des enfans par un engagement régulier.

Injustice de l'adultère.

Nous jugeons avec raison & conformément au sentiment de toutes les nations, que l'adultère est après l'homicide, le plus punissable de tous les crimes, parce qu'il est de tous les vols le plus cruel, & un outrage capable d'occa-

ſionner les meurtres & les excès les plus déplorables. LE MARIAGE.

L'autre eſpéce de conjonction illégitime ne donne pas lieu communément aux mêmes éclats que l'adultère. Les maux qu'elle fait à la ſociété ne ſont pas ſi apparens : mais ils ne ſont pas moins réels, & quoique dans un moindre degré d'énormité, ils ſont peut-être beaucoup plus grands par leurs ſuites. C'eſt ce qu'il s'agit de voir.

L'adultère.

L'adultére, il eſt vrai, eſt l'union de deux cœurs corrompus & pleins d'injuſtice, de deux ames abatardies, & qui devroient être un objèt d'horreur l'une pour l'autre, par la raiſon que deux voleurs s'eſtiment d'autant moins qu'ils ſe connoiſſent mieux. L'adultère peut extrêmement nuire aux enfans qui en proviennent ; parce qu'il ne faut attendre pour eux, ni les effèts de la tendreſſe maternelle, de la part d'une femme qui ne voit en eux que des ſujèts d'inquiétude ou des reproches d'infidélité ; ni aucune vigilance ſur leurs mœurs de la part d'une mere qui n'a plus de mœurs, & qui a perdu le goût de l'innocence. Mais quoique ce ſoient-là de grands déſordres, tant que le mal eſt ſecrèt la ſociété en ſouffre peu en apparence. Les enfans ſont

Le Mariage.

nouris, & reçoivent même une sorte d'éducation honnête. Il n'en est pas de même de l'union passagère des personnes qui sont sans engagement.

La fornication ruine la société.

Quelle est en effèt la destination des attraits qui préviennent l'homme ? quelle est la vraie fin des plaisirs ? Pourquoi, par exemple, Dieu a-t-il attaché une saveur agréable aux nouritures dont l'homme devoit faire usage ? Pourquoi se sent-il porté par un attrait puissant à s'entretenir à l'aide de la parole avec son semblable ? La raison destituée de plaisirs prévenans, & renfermée dans ses recherches, auroit pu négliger les besoins du corps, ou dédaigner la société au service de laquelle Dieu l'avoit destinée. Le plaisir est un moniteur pressant qui ramène la raison à sa fin ; mais cette raison connoît le prix du tems & de la santé. Elle resserre les plaisirs de la conversation & de la table dans les bornes du simple nécessaire, & loin d'être gouvernée par ces attraits, elle les gouverne.

Il en est de même de tous les autres, & en particulier de ceux que Dieu a voulu attacher à la société conjugale. Ils tendent à faire croître le genre humain ; & l'effèt suit l'institution de la providence, quand ces plaisirs sont assujettis à

une régle. Mais la ruine de la fécondité & l'opprobre de la ſociété ſont les ſuites infaillibles des liaiſons irréguliéres. *LE MARIAGE.

D'abord elles ſont la ruine de la fécondité. Les femmes qui ne connoiſſent point de devoirs, aiment peu la qualité de mere, & s'y trouvent peu expoſées ; ou ſi elles le deviennent, elles ne redoutent rien tant que le fruit de leur commerce. On ne voit qu'avec dépit ces malheureux enfans arriver à la lumiére. Il ſemble qu'ils n'y aient point de droit. On en rougit. On en eſt embaraſſé : & l'on prévient leur naiſſance par des remédes meurtriers : ou on les tue après qu'ils ont vû le jour : ou l'on s'en délivre en les expoſant : ou l'on jette entre les parens & les enfans un cahos qui les tiendra inconnus & ſéparés pour toûjours. Il ſe forme de cet amas d'enfans diſperſés à l'avanture une vile populace ſans éducation, ſans biens, ſans profeſſion. Perſonne ne les protége, ni ne les connoît. L'extrême liberté dans laquelle ils ont toûjours vécu les laiſſe néceſſairement ſans principes, ſans régle, & ſans retenue. Souvent le dépit & la rage les ſaiſiſſent ; & pour ſe vanger de l'abandon où ils ſe voyent, ils ſe portent aux excès les plus funeſtes.

LE MARIAGE.

Le moindre des maux que puiſſent cauſer ces amours illégitimes, c'eſt de couvrir la terre de citoyens infortunés qui périſſent ſans pouvoir s'allier, & qui n'ont cauſé que du mal à cette ſociété où l'on ne les a vûs qu'avec mépris.

Rien n'eſt donc plus contraire à l'accroiſſement & au repos de la ſociété que la doctrine & le célibat infame de ces faux philoſophes qu'on écoute dans le monde, & qui ne nous parlent que du bien de la ſociété, pendant qu'ils en ruinent en effet les véritables fondemens. D'une autre part rien de ſi ſalutaire à un État que la doctrine & le zèle de l'Égliſe, puiſqu'elle n'honore le célibat que dans l'intention de voir ceux qui l'embraſſent en devenir plus parfaits, & plus utiles aux autres; qu'elle s'applique à inculquer aux grands comme aux petits la dignité du mariage, pour les fixer tous dans une ſainte & honorable ſociété; puiſqu'enfin c'eſt elle qui travaille avec inquiétude à recouvrer, à nourir, & à inſtruire ces enfans qu'une philoſophie toute beſtiale avoit abandonnés.

Que demande le philoſophe qui ſe déclare ou pour la communauté de Platon, ou pour le célibat d'Epicure? C'eſt d'être affranchi de ſoins, de dépenſes,

d'établissemens, & de toute gêne; c'est-à-dire, que la société fera tout pour lui, & qu'il ne fera rien pour elle.

Le Mariage.

Ne refusons point d'entendre les raisons de cette sublime philosophie qui voit plus clair que l'Église, & qui trouve à reprendre dans la révélation. Les sectateurs de l'Épicurianisme ne se croient pas si inutiles. Je leur ai oui dire que leurs liaisons n'étoient pas toûjours infructueuses; qu'il falloit dans un État des gens de toute espéce; & que si la République souhaitoit d'une part d'avoir des citoyens bien élevés, de l'autre elle se trouvoit très-bien d'en avoir qui sussent manier la brosse & la décrotoire.

Je suis touché de l'équité avec laquelle ils conviennent que la naissance & l'éducation des Rois, la naissance & l'éducation de ceux qui remplissent honorablement toutes les conditions, sont les heureux fruits du mariage régulièrement contracté. Mais j'ai un reproche à leur faire sur ce qu'ils attribuent à leurs œuvres la propagation de la canaille. Il y a de la vanité & de l'injustice dans une telle prétention: ils s'approprient une gloire, dont les plus brutaux, les plus violens, & les moins philosophes de tous les hommes revendiquent la meilleure part. D'où

LE MARIAGE.

il ſuit que la ſociété qui n'a jamais cru rien devoir à une conduite aveugle & débordée, ne ſe croit pas plus obligée à la reconnoiſſance envers ceux qui oſent donner le nom de philoſophie à leur libertinage.

Il eſt d'expérience que le bien du genre humain concourt parfaitement avec la parole de Dieu à demander l'unité & l'indiſſolubilité du mariage, puiſqu'en ſupprimant les liens vous ſupprimez les ſentimens honorables, les ſupports durables, l'eſtime, l'amitié, la prudence, l'exercice de toute vertu, la certitude & les ſecours qui perpétuent efficacement tous les états.

La fin du caractère de l'homme & de celui de la femme.

Dieu ayant en vûe les ſuites ineſtimables de cette union, en a facilité les devoirs & aidé l'heureux effet par la diverſité des qualités qu'il a miſes dans l'homme & dans la femme. Il a donné à l'homme les titres de chef, de gouverneur, & de défenſeur de la famille. C'eſt pour le mettre en état de rendre ſa famille heureuſe par le produit de ſon travail & par l'activité de ſa protection, qu'il lui a donné une taille avantageuſe, un air de majeſté, un tempérament robuſte, & une vivacité ennemie de l'inaction. C'eſt pour cela même que les amuſemens

de ſon enfance ont été tumultueux & bruyants. Après que l'âge viril a muri ſes déſirs, & mis de l'ordre dans ſes idées; il paroît plus raſſis. Mais obſervez-le dans ſon repos apparent. Un feu ſecrèt le dévore. Il forme à coup ſûr un projèt, s'il n'eſt déja parti pour l'exécuter. Il faut qu'il agiſſe au dehors; qu'il ait l'œil à tout; qu'il découvre ce qui ſe paſſe, & comme tout ſe comporte; qu'il maintienne l'abondance & la ſureté dans ſon ſéjour. Tantôt il répare les deſordres des ſaiſons: tantôt il remédie à la caducité de ſes bâtimens. S'il interrompt ſon travail par quelques jeux, les plus ſédentaires ſont peu de ſon goût. Il leur préférera la courſe à pié ou à cheval; le palèt ou la paume; la chaſſe ou la pêche. Ses plaiſirs ſont autant d'exercices. C'eſt l'action qui le fortifie & le fait vivre. Il reſſemble aux plantes vigoureuſes qui périſſent à l'ombre, & ne ſe maintiennent qu'au grand air. Tous ſes goûts & ſon caractère univerſel, en l'entretenant ainſi dans une ſalutaire agilité, le mettent en état de faire proſpérer ſon bien & ſa famille, ou par les voies d'une légitime défenſe, ou par la perſévérance d'un travail profitable.

LE MARIAGE.

La deſtination de la femme eſt fort différente, & ſes qualités répondent ſen-

LE MARIAGE. ſiblement à ſa deſtination. Quoiqu'à titre de créature raiſonnable elle ait droit comme ſon mari & avec tout le genre humain, au domaine de la terre ; elle ne tient que le ſecond rang dans la famille. Elle eſt ſoumiſe à ſon mari : elle eſt ſon aide ; mais c'eſt une aide ſemblable à lui. Elle eſt reſpectable dans ſa famille, & par ſes propres droits & par le pouvoir qu'elle tient de ſon mari. Mais elle n'a pas reçu la même meſure de force, ni la même meſure d'activité. C'eſt une ſage précaution qui tendoit à la renfermer dans de moindres ſoins, & à lui faire prendre pour ſa part les opérations intérieures du ménage, pendant que le mari veilleroit & agiroit au dehors. C'eſt pour rendre ſon aide toûjours aimable au mari, & ſa préſence toûjours agréable à la famille entière, que Dieu lui a donné la douceur & les graces. Elle eſt obéie parce qu'elle plaît : mais ſi la douceur & les inclinations bienfaiſantes dont elle a naturellement le goût & les dehors, deviennent en elle un caractère réfléchi & dominant, alors elle eſt perſévéramment obéie, non-ſeulement parce qu'elle plaît, mais parce qu'elle eſt eſtimée.

Le ton du mari eſt plus impoſant : mais l'autorité de la femme n'eſt ni moins

profitable, ni moins efficace. Elle l'exerce & la fait valoir tantôt par l'exacte connoissance qu'elle prend des plus menus détails & par le besoin perpétuel qu'on a de ses lumières; tantôt par la justesse de ses avis ou par la modération de ses remontrances; quelquefois par son silence. Il n'y a pas jusqu'à ses larmes qui n'ayent leur autorité. Mais son pouvoir le plus infaillible est celui qu'elle tire de sa douceur & de sa vertu.

LE MARIAGE.

La beauté & la délicatesse qui rendent l'épouse naturellement retirée & sédentaire, ne la dispensent que des plus rudes travaux. Elle se croiroit déshonorée par des agrémens qui feroient d'elle une idole destituée de l'usage de ses bras & de ses jambes; ou une divinité fade, toûjours en place pour recevoir de l'encens & des hommages. Comme elle partage les honneurs du gouvernement, elle en partage aussi les soins. Quoique ses courses & son activité se contiennent dans de moindres espaces, & se rapportent à de plus petits objèts, ses occupations sont cependant continuelles & continuellement nécessaires. Elle régle les achapts qui reviennent tous les jours. Elle régle les payemens, les distributions, les bienséances, le cérémonial & l'ordre du logis. Sa pré-

LE MARIAGE. sence éclaire & anime tout. Aucune faute n'échappe à sa pénétration : mais elle ne se plaint pas de tout ce qui est répréhensible. Il lui suffit qu'on voye que son silence n'est pas l'effèt de son inattention, mais de sa retenue. Elle tient ainsi sa maison entière dans la dépendance de ses jugemens. Elle sait que ses plaintes, dont la force seroit promptement émoussée si elles revenoient fréquemment, feront une impression utile, quand elles seront très-rares. Mais ses regards quoique paisibles & sans affectation, tiennent tout son monde dans le devoir : & sa patience la rend si respectable, qu'elle est obligée d'adoucir par sa gayeté & par son humeur toûjours bienfaisante, ce qu'une vigilance si soutenue auroit d'austère & d'incommode.

Quoique l'ordre, la propreté, & la paix qu'elle établit par-tout, soient des avantages très-aimables par eux mêmes, & naturellement propres à lui attirer des applaudissemens ; elle a un autre but. Elle ramène tout à une fin plus importante, qui est la satisfaction de son mari. Elle veut sur toutes choses, qu'en rentrant chez lui après le travail du jour, il puisse s'asseoir pour se délasser librement, non pour entendre des querelles & pour juger

des procès, plus fatiguans pour lui que les affaires les plus pénibles. Tout eſt en régle à ſon retour. Elle veut qu'avec l'ordre il trouve toûjours dans ſa demeure la tranquillité & la joie. Elle ne connoît point de moyen plus ſûr pour lui rendre ſon propre logis aimable : & dans la néceſſité d'opter entre une juſte économie & un calme inaltérable, elle donne toûjours à celui-ci la préférence. Elle ſe relâche aiſément ſur quelques menus intérêts, & regarde la paix comme le plus grand de tous les gains.

LE MARIAGE.

Quand un raiſonnable beſoin la force à informer le maître du logis ou d'une affaire ſérieuſe, ou d'un accident qu'il eſt néceſſaire qu'il ſache, elle ſe ſaiſit des avenues. Elle empêche qu'une langue indiſcréte ne lui annonce bruſquement ce qui le peut troubler. Elle le prépare à entendre ſans émotion & ſans riſque les nouvelles les plus fâcheuſes : & non-ſeulement elle en adoucit l'amertume, mais après avoir donné le tems néceſſaire aux réfléxions à faire & aux meſures à prendre, elle ſait faire une diverſion adroite à un entretien trop lugubre, & à des répétitions inutiles. Elle tourne le diſcours ſur des objèts voiſins moins affligeans. Elle occupe ſon eſprit d'autres beſoins;

Le Mariage. & par l'adresse qu'elle a de l'occuper, elle le distrait peu à peu d'une pensée qui devient accablante quand elle est unique. Elle lui rend insensiblement la sérénité, qu'elle sait être aussi nécessaire à l'homme que la santé même.

Quoiqu'elle sache varier sa conversation avec prudence, elle est toûjours aisée. La franchise & la candeur en sont inséparables. Mais cette franchise ne va pas jusqu'à lui permettre toutes sortes de questions. Moins encore employe-t-elle l'art dangereux de forcer son mari à laisser entrevoir ce qu'il avoit dessein de taire. Elle déteste une subtilité misérable, qui n'est propre qu'à tout troubler. Loin de le rendre défiant par un empressement inquièt de tout savoir, ou par l'indiscréte liberté de tout critiquer, elle ne lui laisse appercevoir en elle qu'une seule passion qui est de le rendre libre, content, & heureux. Ce désir qui éclate dans toute sa conduite, & qui anime également ses précautions, son silence, & ses discours, rend sa compagnie vraiment délicieuse. Le mari est heureux, parce qu'on veut sérieusement & universellement qu'il le soit. Il n'est blessé ni par des reproches, ni par des éclaircissemens, ni par la censure de ses démarches.

S'il ſent ce que vaut un ſi beau caractère, quand il y répond par des attentions réciproques ; à quel prix mettra-t-il donc le trésor qu'il poſſede, quand il éprouvera la même égalité, & une gayeté auſſi conſtante, malgré des manières bruſques, malgré des diſtractions qui peuvent prendre l'air de mépris, malgré de légitimes ſujèts de plainte ?

LE MARIAGE.

L'excellent cœur de ſon épouſe ſe déclare tous les jours par de nouveaux traits, à quelque épreuve qu'il ſoit mis. Cette douceur inaltérable acquiert par la durée un nouveau mérite & un nouveau degré d'eſtime dans l'eſprit de l'époux. Le tems & l'habitude qui affoibliſſent le ſentiment de la poſſeſſion, ne ſervent qu'à le convaincre mieux de ſon bonheur. Il régne chez lui. Il y voit tout marcher au gré & même au-devant de ſes ſouhaits. C'eſt à l'affection & à l'induſtrie de ſon épouſe qu'il doit cette ſoumiſſion agile, qui fait de ſon logis une vraie ſouveraineté. Avec l'obéiſſance où trouvera-t-il plus de diſcrétion, plus de ſolidité, & moins d'épines ? C'eſt ainſi que l'épouſe devient enfin, malgré les traverſes les plus grandes, l'objèt de ſa ſincère eſtime, & enfin la dépoſitaire de toutes ſes penſées. Le tems ſeul mèt au grand jour

LE MARIAGE.

tout le mérite de la patience & du bon cœur.

La complaiſance & la douceur, bien loin d'avilir ou de dégrader ſon épouſe à ſes yeux, l'élevent au contraire tôt ou tard à la première place, qui de droit ne lui appartenoit pas. Mais pour rendre ce domaine ſtable & utile, elle ſe garde bien de ſe l'approprier. Elle n'en fait uſage que pour aſſurer au pere de famille la ſubordination & les reſpects; à la famille entière le bon ordre & le repos. Avantages à tous égards ineſtimables! ſeuls biens dignes d'être recherchés ſur la terre! Mais comme l'acquiſition en eſt dûe à la douceur de la mere de famille, la ruine en eût été infaillible ſi elle eût été impérieuſe, ou qu'elle eût voulu obtenir par des plaintes amères & par d'éternelles criailleries, une obéiſſance qui ne ſe livre avec promptitude qu'au bon ſens, à l'air de dignité, & à la tranquillité d'eſprit la plus ſoutenue.



L'ÉDUCATION.

ENTRETIEN TROISIÈME.

LOrſque le ciel a beni le mariage par une heureuſe fécondité, de nouveaux ſentimens animent la conduite du pere & de la mere. Celle-ci tient à ſon fruit par les attaches d'un amour tendre, & auſſi propre à lui adoucir ſes peines qu'à la rendre vigilante. Cet enfant qui la perſécute par ſes cris, & qui lui ôte juſqu'au repos de la nuit, ſemble devoir être un ſupplice pour elle. Mais ce qu'on aime plaît toûjours, & il n'y a point d'affection comparable à celle que le Créateur a miſe dans le cœur de la mere. Le moindre ſigne de retour de la part de cet enfant, un ſourire que les autres n'apperçoivent pas, pénétre la mere d'une joie inexprimable, & la récompenſe amplement de toute ſa ſollicitude.

L'amour du pere eſt plus tranquille. S'il éprouvoit une égale ſenſibilité, elle l'attacheroit à ſon logis, aux dépens des intérêts qui le demandent ailleurs. La ten-

L'Éducation.

dreſſe maternelle lui répond ſuffiſamment de tous les ſoins intérieurs & de l'aſſiduité néceſſaire. Il ſuit ſes travaux accoutumés. Mais quoique moins démonſtratif, l'amour du pere n'eſt pas moins agiſſant. A meſure que la famille augmente, il redouble de vigilance & de ſoin. De nouveaux motifs encouragent ſes efforts. Il eſt flatté d'entretenir actuellement chez lui une honnête abondance, & de pourvoir de loin aux établiſſemens futurs. Par l'activité de ſon travail on peut juger de la réalité de l'amour paternel. Tous les progrès de l'enfant répandent dans le cœur du pere une ſecrette joie. Il la laiſſe entrevoir quand le petit commence à affermir ſes pas. Elle éclatte preſque ſans meſure aux premières lueurs de la raiſon.

Malgré l'impétuoſité qui ſert à dégourdir l'enfance en lui faiſant quitter un jeu pour en reprendre un autre; la gayeté de la mere la façonne doucement à la pratique de la bienſéance & des devoirs. C'eſt la majeſté du pere qui imprime le reſpect, qui arrête ou prévient les ſaillies & maintient tout dans l'ordre. Les enfans ſont heureux d'éprouver à chaque inſtant les attentions, les ſecours, ou les careſſes de la mere, & de recevoir ſans

ſin de nouveaux préſens du pere : mais leur plus grand bonheur eſt de ſentir à qui ils doivent tout, & d'honorer réciproquement leurs bienfaiteurs. On leur imprime avec ſoin ce ſentiment qui ſera pour eux le frein le plus propre à modérer leurs déſirs en attendant que la religion les régle. Ils ſont quelquefois admis à baiſer la main qui les comble de biens : & ils n'apperçoivent autour d'eux que des airs de mépris ou de triſteſſe, quand le pere leur interdit ſa préſence, & les envoye en éxil. L'Éducation.

A meſure que l'âge les fortifie, leur reſpect & leur reconnoiſſance croiſſent comme les années. Ils deviennent les plus tendres & les plus ſûrs amis de leurs parens, quelquefois leurs ſupports & même leurs nouriſſiers. Mais voyons de plus près par quels degrés & par quelles précautions la Providence opère tous ces biens.

C'eſt elle ſans doute qui mèt ſous la main du pere ces commodités & ces proviſions toûjours nouvelles qu'il apporte d'une année à l'autre & d'un jour à l'autre à ſa famille. C'eſt une Providence auſſi ſenſible qui remplit nuit & jour le ſein maternel d'une liqueur proportionnée à la foibleſſe de l'enfant, & qui enſeigne

L'ÉDUCATION.

à cet enfant ſans expérience, à demander avec larmes & à preſſer avec avidité la mamelle qui pourvoit ſeule à tous ſes premiers beſoins. Mais cette Providence que l'âge & la raiſon découvrent, ſe cache aux yeux de l'enfance. Celle-ci ne porte pas ſes vûes plus haut que la main de qui elle reçoit tout immédiatement. Dieu lui montre à deſſein les libéralités paternelles ſans lui laiſſer encore appercevoir les ſiennes. Il ſemble prendre à tâche de lui rendre ſes parens chers & aimables, parce qu'ils ſont les lieutenans ſur leſquels il ſe repoſe de l'exécution des détails. Non-ſeulement il veut bien les aſſocier aux opérations par leſquelles il aſſure la vie, l'habillement, la nouriture, & la culture de l'eſprit, à la famille naiſſante; mais il leur réſerve en un ſens toute la gloire de l'éducation. C'eſt encore en ce point que l'homme eſt vraiment l'image de Dieu, dont il imite l'intelligence en variant les mouvemens auxquels il veut façonner le corps de ſes enfans, & les idées ou les inclinations qu'il veut mettre dans leur eſprit.

Queſtion ſi la mere peut donner à une autre ſon enfant à nourir.

Ne quittons point la plus tendre enfance ſans avoir dit un mot ſur la célébre queſtion; ſavoir ſi les meres ſont obligées de nourir leurs enfans, & ſi elles peuvent

ſans bleſſer leur conſcience ou le bien de l'enfant, ſe décharger du ſoin de la première nouriture ſur une mere empruntée. L'ÉDUCATION.

Ceux qui ne ſont pas engagés dans le mariage trouvent cette queſtion fort étrange. Ils prétendent qu'elle offenſe le bon ſens ; qu'elle ne devroit pas même être faite ; & qu'il n'y a qu'une maladie déclarée, ou telle autre néceſſité abſolue qui puiſſe diſpenſer la mere du devoir de donner à ſon enfant le lait qu'elle a reçu pour lui.

D'une autre part les peres & les meres croyent avoir droit d'en juger différemment. J'expoſerai les principales raiſons du pour & du contre, afin de vous laiſſer le plaiſir d'en faire la comparaiſon, & de vous déterminer au ſentiment le plus raiſonnable & le plus néceſſaire.

L'amour maternel eſt l'ouvrage de la Providence. Elle n'a inſpiré à la mere cette paſſion vive que pour mieux aſſurer la conſervation de ſon fruit : & avec la douce ſatisfaction que la mere éprouve en nouriſſant elle-même ſon enfant, elle y trouve un double intérêt : je veux dire ſa ſanté propre & celle de l'enfant.

Cette liqueur admirable qui ne devient abondante dans le ſein de la mere

L'ÉDUCATION. que quand l'enfant venu au monde, la demande avec cris, peut devenir meurtrière pour elle, s'altérer faute d'issue, s'épancher intérieurement, faire un dépôt, & lui causer du moins une dangereuse fiévre, quand elle s'est déchargée de son fruit dans d'autres mains. Elle est toûjours plus ou moins punie de cette espéce de dureté, & du mauvais traitement qu'elle semble lui faire.

Il y a d'ailleurs une proportion naturelle entre le sang qui coule dans les veines de l'enfant, & le lait que la mere lui donne : ce qui fait que cette nouriture lui sera toûjours plus profitable qu'une nouriture étrangère. La mere, il est vrai, sera plus long-tems sans mettre au monde un nouveau fruit, parce qu'une seconde grossesse tourneroit sa substance au profit du nouvel enfant qu'elle auroit conçu, & au grand desavantage de celui qu'elle a dans ses bras. Mais quoique cet inconvénient semble devoir diminuer le nombre des citoyens, on peut assurer sans risque, que si elle en mèt moins au monde, elle en conservera plus : parce que ses enfans seront plus forts & mieux pourvûs de tout, n'y ayant rien de mieux fait que ce que fait l'amour maternel. Ajoûtons qu'un enfant qui a été

nouri par ſa mere en eſt bien autrement aimé. Or les ſecours de toute eſpéce, les ſupports qu'on ne ſauroit trop multiplier dans l'extrême foibleſſe du premier âge, croiſſent comme l'amour qui en prend ſoin.

Rien n'eſt capable de remplacer l'amour des meres. Celui des nourices n'en eſt qu'une foible imitation. Il n'eſt ni auſſi vif, ni auſſi précautionné : & par une infidélité dont les ſuites ne ſont pas moins malheureuſes qu'elles ſe trouvent fréquentes ; elles deviennent meres, après avoir promis de n'être que nourices. Ce peu de paroles renferme bien des vérités.

On convient, diſent ceux qui ſe déclarent pour l'uſage des nourices, qu'on voit périr pluſieurs meres, qu'il ſeroit poſſible de ſauver en leur laiſſant nourir leurs enfans. Mais il vaut mieux les expoſer à un riſque que de leur en faire courir cent. Par une ſuite infaillible de la manière dont les filles ſont élevées dans la plupart de nos villes, ce n'eſt pas ſans danger qu'elles deviennent meres, & c'eſt avec un danger extrême qu'elles deviendront nourices. Il y a des comparaiſons qui portent leur preuve avec elles : chacun avouera qu'il en eſt d'une fille élevée

L'ÉDUCATION.

à l'ombre & dans le repos de la retraite ; comme de ces plantes dont on prend soin de faire blanchir les feuilles en les tenant dans des liens, & en leur ôtant l'air. Les Dames de tous les états par le peu d'air & d'exercices qu'elles prennent, sont d'un tempérament si délicat, que la nouriture d'un enfant seroit accablante pour elles, & peu suffisante pour lui. Si nous souhaitons que les meres de famille ayent recours à un autre lait, ce n'est ni pour autoriser leur mollesse, ni pour les mettre en état de suivre le train du jeu & les vains amusemens des compagnies incompatibles pour une Dame avec un nourisson entre ses bras : mais c'est une décharge de prudence & d'économie ; nous osons dire une pratique de nécessité, plutôt que de foiblesse ou d'indulgence. Nous ne prétendons ici qu'écouter la voix de la nature, & suivre l'intérêt de la société. Notre intention n'est autre que de procurer à nos enfans une nouriture saine & abondante. Nous cherchons à leur communiquer avec le lait d'une paysanne robuste & de bon caractère, quelque peu de la vigueur de son tempérament. Des réglemens sages nous répondent d'ailleurs de la conduite des nourices. Ainsi les meres,

les enfans, & l'État se trouvent bien des secours que nous trouvons dans la pratique moderne. L'ÉDUCATION.

Vous qui nous prouvez très-bien que l'intention de la nature est que la mere nourisse son fruit; vous ne dites que ce que nous accordons. Nous convenons ensuite les uns & les autres d'une seconde vérité, qui est qu'il ne faut recourir au supplément des nourices que dans un besoin exact. Ajoûtons-en une troisième, qui est que le supplément ne cesse pas d'être innocent, pour être devenu commun. Nous souhaiterions avec vous qu'il n'y eût d'autres nourices que les meres. Mais pour réformer la liberté que celles-ci prennent de payer une nouriture subsidiaire; commencez par réformer l'éducation universelle. Obtenez que les filles des nobles & des bourgeois soient accoutumées par-tout au plein air & aux travaux des champs. Faites par vos remontrances que le Public s'entende désormais, & gagnez sur lui que les filles soient accoutumées à un travail sérieux; que leur corps soit fait à porter des fardeaux; à endurer tantôt le chaud tantôt le froid, & à résister à un surcroît de fatigue. Procurez-leur à toutes l'éducation qu'ont eue les filles de Bathuel &

L'Éducation. celles de Laban. Vous pourrez alors remettre la régle en vigueur, & supprimer les exceptions. Nous n'en demandons qu'à regrèt la dispense. Nous sommes très-persuadés que les meres d'un tempérament robuste n'ont pas à hésiter sur ce devoir : mais nous voudrions voir dans les villes la vigueur & la simplicité que nous voyons avec jalousie dans les campagnes.

Nous en sommes bien loin, & dans l'affoiblissement de nos corps comme de nos mœurs, c'est une politique louable, nous osons dire Chrétienne, d'associer les femmes de la campagne à celles de la ville dans la première éducation, par la nouriture des enfans, qui est le premier fondement de la société. Le bon choix des nourices supposé, on établit, entre les familles aisées & les plus pauvres, des liens qui les unissent étroitement. Toutes les richesses & même les secours de la charité, sont presque renfermés dans les villes. La campagne y envoye tout ce qu'elle recueille de bon, & comme elle n'a la propriété de rien, ce qui lui en revient ne suffit pas pour la nourir. La dispersion des enfans de la ville dans les villages circonvoisins y répand quelque argent, & fait naître des

ressources où régnoit une affreuse indigence.

L'ÉDUCATION.

Il n'y a déja que trop d'indifférence & de distance entre les habitans des villes, & ceux de la campagne. Ceux-ci dans bien des mois de l'année ne sont que trop destitués de travail & de support. En leur confiant ce que la ville a de plus cher, on sert doublement la société : on soulage la campagne dont le bon état & l'aisance sont la première racine de la prospérité du commerce intérieur ; & on assure une bonne constitution à des enfans qui languiroient dans les bras de leurs meres. Tous les jours on en voit qui reviennent de nourice avec les plus belles couleurs : & de dix dont dix meres délicatement élevées ont voulu prendre sur elles la nouriture & le soin, il y en a toûjours eu huit dont il a fallu abandonner l'éducation au milieu de la carrière pour sauver la mere & l'enfant. Gardons-nous donc de tarir les sources de leur santé, & celles des secours les plus infaillibles pour la campagne.

Ne voyons-nous pas en effet que ces bonnes gens qui ont la gloire d'avoir ramené à la ville un jeune bourgeois bien nouri & d'un embonpoint parfait, y acquièrent à leur tour une demie bour-

L'ÉDUCATION.

geoiſie. Le pere nouricier eſt toûjours bien venu chez ſon maître. On l'aide dans ſes affaires & dans ſes accidens. Il eſt fête au logis quand la nourice arrive. Ce jour-là toute la maiſon eſt à ſon commandement. La mere de famille qui ne peut guères ſe trouver dans l'occaſion de recevoir du bien de ſon fils, voit avec ſatisfaction qu'il ſe plaiſe à en faire à celle qui la repréſente. Cette tendreſſe ſe perpétue, & il s'établit entre tous les enfans qui ont ſucé le même lait une fraternité qui donne lieu à n'en laiſſer aucun dans la peine.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

ENTRETIEN QUATRIÈME.

Les fondemens de la politeſſe.

C'Eſt à l'exemple & aux premières attentions du pere & de la mere que la famille eſt redevable de ſes premières idées, de ſes manières, de ſon langage, & communément de ſes inclinations. Le département de la mere toûjours renfermée dans l'intérieur du logis

eſt de donner à l'enfance qu'elle a perpétuellement ſous ſes yeux des dehors agréables, & un fond de bonne volonté qui aille audevant de tous les beſoins d'autrui. Elle ſait réprimer à propos les mouvemens bruſques & les ſaillies ruſtiques. Elle laiſſe au petit peuple les geſticulations & les exclamations hors de place. Ses ſoins, que la douceur rend toûjours chers, & que la perſévérance rend infailliblement utiles, parviennent peu-à-peu, & preſque ſans parler, à annoblir l'air de la tête, la ſituation des épaules, la démarche, & le maintien du corps entier.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Elle s'apperçoit, ſans doute, que la contrainte & la roideur viennent promptement à la ſuite des leçons & de l'art. Auſſi ſait-elle ajoûter aux leçons des modéles ſi ſenſibles, & joindre tant d'enjoûment à ſes avis, que tout devient aiſé par la ſimple habitude de l'imitation. Quelque façonné que ſoit le corps de ſon fils & de ſa fille à tous les airs qu'elle leur a voulu donner, elle n'eſt ſatisfaite que quand cette politeſſe artificielle ne paroît ni commandée, ni réfléchie, & qu'elle a toute la liberté ou même la négligence du naturel.

Vraie politeſſe.

Mais à meſure que l'eſprit ſe débrouille

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

& qu'elle trouve lieu à s'y faire jour, elle travaille à l'amener à quelque chose de mieux qu'à de simples dehors. Elle n'ignore pas qu'un extérieur adouci par la culture n'est souvent qu'un beau masque uniquement propre à tromper, si avec un air prévenant & avec des apparences de respect pour les autres, on n'a un vrai désir de les obliger. Elle sait que la vraie politesse est dans le cœur, ou qu'elle n'est nulle part; que c'est du cœur qu'elle se répand sur toutes les actions; & que quand la main, l'œil, la langue, & tout le corps présentent aux autres les témoignages d'une bonne volonté qu'on ne ressent pas pour eux, ce qu'on nomme politesse n'est plus alors qu'une pure comédie, si ce n'est même une perfidie réelle. C'est par une suite de cette persuasion qu'après avoir profité de la souplesse de l'âge pour plier les organes & l'imagination aux usages & aux bienséances de la société, elle s'applique bien autrement à insinuer dans la raison naissante tous les principes d'une douceur réelle & de l'humanité la plus officieuse. Elle s'étudie à lui inculquer peu-à-peu & en cent façons cette importante vérité, que *tous les hommes qui vivent autour de nous, & même fort loin de nous, tra-*

vaillent efficacement à nous rendre heureux ; qu'il n'y en a point auxquels nous ne devions de l'amour & de la reconnoiſſance ; que celui qui courbe ſes épaules ſous de rudes fardeaux eſt eſtimable par ſes ſervices, comme celui qui nous défend à la tête d'une puiſſante armée ; qu'il n'y a de mépriſable que ceux qui ne font rien pour les autres ; mais que dans la répartition de notre reconnoiſſance il faut toûjours faire plus d'honneur à ceux que Dieu a le plus élevés, parce que c'eſt lui qui a établi cet ordre, & que nous manquerions de tout ſi tous les hommes étoient égaux. Cette mere affectionnée inſiſte avec plaiſir ſur ce point, non-ſeulement parce que l'enfance le ſaiſit ſans peine & que les preuves en deviennent autant de peintures réjouiſſantes ; mais parce que c'eſt un moyen propre à former le cœur, en y détruiſant les premières ſemences de la fierté & du dédain, par le ſentiment de la juſtice auſſi bien que de l'intérêt.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Quoique la religion lui montre les hommes unis par une impreſſion divine, & par des liens plus reſpectables que ceux du beſoin ; elle n'employe auprès de l'enfance que ce qui eſt de nature à s'en faire écouter. Les puiſſans motifs que

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

nous avons de nous aimer comme freres seront réservés à un âge plus capable de sentir la dignité & les conséquences de la doctrine salutaire. Dans la mesure de lumière qu'elle présente à ses enfans elle se régle sur leur capacité actuelle, & imite envers eux la conduite de Dieu sur le genre humain. Les premières leçons données aux hommes les laissèrent imparfaits, jusqu'à ce que la publication de l'Evangile & la grace du Sauveur eussent rendu les cœurs capables de toute vérité.

Notre mere de famille s'inquiéte de tout, & fait profit de tout. Les moindres apparences de hauteur ou de férocité lui donnent l'allarme. C'est jusques dans les plus petites choses qu'elle observe en silence les différens caractères de ses enfans. Ils sont suivis dans leurs jeux, & fidélement éclairés, lorsqu'ils croyent tous les yeux fermés sur eux. Elle les laisse jouir de la sécurité nécessaire pour mettre leurs petites passions en évidence : & sans leur faire des reproches qui les rendroient dissimulés, puis insensibles; elle régle ses discours & tout ce qui est à son commandement, de manière à leur inspirer de l'horreur de telle ou telle inclination. Si, par exemple, elle leur apperçoit un fond d'indifférence pour les

malheurs d'autrui, ou même un commencement de cruauté qui aille jusqu'à les rendre malfaisans; elle s'applique tout de bon à les humaniser par des récits attendrissans: & bien loin d'augmenter en eux cette dureté naturelle par des traitemens rigoureux, moins propres à changer le cœur qu'à y faire naître le dépit & le désir de l'indépendance, elle les rend adroitement sensibles au plaisir de faire du bien tantôt par les moyens qu'elle leur mèt en main pour les éprouver; tantôt par la vûe de quelques misères touchantes qu'elle sait amener sous leurs yeux. Tout ce qui marque des entrailles, ou un cœur prévenant, soit dans sa famille, soit dans les enfans d'une autre, reçoit sur le champ sa récompense ou son éloge. Au contraire, il n'y a qu'opprobre & que confusion pour tous les traits où l'avarice, la dureté, & le mauvais cœur se déclarent. Il en est de même des germes de tous les autres vices: on les étouffe, s'il se peut, par une dextérité toûjours nouvelle, & qui varie comme les circonstances.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Ces épreuves ne sont point passagères, & on ne s'en tient pas aux occasions que le hazard amène. Comme on ne peut faire fonds que sur une habitude mar-

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

quée, on les fait naître à dessein. C'est tous les jours qu'on réitère auprès de l'enfant les tentatives qui donnent lieu à faire usage de la qualité la plus désirable pour lui. C'est tous les jours, c'est avec une persévérance infatigable que l'adresse maternelle travaille sur-tout à former & à fortifier dans toute sa famille le goût de la *bénéficence* (*a*). Dans cette vûe tous les traits d'amitié, toutes les démarches d'un bon naturel, soit celles qui se présentent d'elles-mêmes, soit celles qu'on sait faire paroître à propos sur la scène, sont mises à si haut prix & reçues avec des applaudissemens si honorables, que les cœurs les plus difficiles à émouvoir en sentent peu-à-peu la beauté & se tournent à l'utilité commune, ne fût-ce que par jalousie. C'est toûjours quelque chose de modérer la fougue de l'amour propre, & de réprimer une passion incommode à tout le genre humain, par une autre passion plus paisible, & moins entreprenante. C'est ainsi qu'au lieu de rebattre d'ennuieuses leçons, qui ne font qu'effleurer l'ame, ou d'employer

(*a*) Ce mot n'est peut être pas encore François; mais il mériteroit de l'être, parce qu'il sonne très-bien, & qu'il n'y a que celui-là qui exprime nettement la plus belle de toutes les inclinations de l'homme.

la crainte, qui ne la guérit point; notre mere de famille imagine tour-à-tour mille moyens pleins de gayeté ou de nouveauté, & ménage en toute rencontre un exercice perpétuel d'impreſſions propres à faire naître les ſentimens du véritable honneur, c'eſt-à-dire, à rendre ſa famille gracieuſe, obligeante, & paſſionnée pour tous les devoirs de l'humanité.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Mais elle attend du Maître des cœurs cet eſprit de charité qui perfectionne tout, & qui ſeul fait la ſolide politeſſe, parce qu'il incline toûjours à faire du bien. A meſure que l'âge lui permèt de faire ſentir la juſte valeur de tout, elle apprend à ſes enfans à ne point porter des apparences de la politeſſe le jugement qu'en porte le grand monde, qui donne ſon eſtime à une vertu frivole, & qui la refuſe à la vraie charité. Elle leur fait adroitement ſentir combien le monde entend mal ſes intérêts en mépriſant la charité dont il connoît le mérite juſqu'à la contrefaire, & en prodiguant ſes applaudiſſemens à l'art de plaire, qui, s'il ne part point du cœur, n'eſt dans le vrai que l'art de tromper.

Amour du vrai.

La même ſollicitude avec laquelle nous avons vû cette excellente mere s'appliquer à former des cœurs bienfaiſans,

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

& diſpoſés à toute vertu ; nous la lui trouverons pour en faire des cœurs d'une droiture invariable. Elle ne goûtera de paix dans ſon cœur, & ne montrera de joie dans ſa famille, qu'autant qu'elle y verra le vrai ſouverainement eſtimé, & qu'elle ſera ſure par une longue ſuite d'épreuves ſatisfaiſantes qu'aucune bouche ne s'ouvre plus que pour dire exactement la vérité. L'uſage du monde lui a trop appris que qui ne reſpecte point la vérité connue, ne reſpecte ni Dieu, ni l'humanité.

Culture de la raiſon.

En faiſant ſa première affaire d'inſpirer à ſes enfans les qualités eſſentielles qui en feront des citoyens & des cœurs droits, elle fait ſon paſſe tems & ſa récréation ordinaire d'affermir leur raiſon chancelante, & de lui apprendre à marcher. Explications de tout ce qui ſe préſente, petites ſurpriſes, nouveautés adroitement ménagées ; promenades choiſies pour amener de nouvelles queſtions, agréables récits, grande diverſité d'eſtampes hiſtoriques, tout eſt mis en œuvre pour éveiller la curioſité, & pour remplir le vuide de cette intelligence qui n'attend que des idées. Mais on a l'œil ſur tout ce qui ſe préſente pour y entrer. On fait ſi bien que les idées fauſſes n'y

puiſſent aborder, ou l'on a grand ſoin d'en affoiblir l'impreſſion. L'on a prévenu les accidens & les atteintes les plus ordinaires, en mettant de bonne heure autour de cette raiſon délicate des barrières qui fuſſent impénétrables à tout. Conte de Fées, à tout récit de vols & de maſſacres, aux hiſtoires d'empriſonnemens & d'exécutions de juſtice, à toute peinture de viſion, de lutins, & d'eſprits cornus.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Ce n'eſt pas aſſez pour la tendreſſe maternelle d'être aſſurée des mœurs & de la parfaite retenue de ſes domeſtiques. Elle ne veut rien, abſolument rien, qui deshonore ou exténue la raiſon. Elle ſait que ces hiſtoires ſont communément toute la ſcience du peuple, & qu'elles font à l'imagination des plaies profondes, juſqu'à y laiſſer ou un travers qu'on ne pourra redreſſer; ou un fond de timidité & une pente à la frayeur que ni l'âge ni la réfléxion ne pourra jamais guérir. Tout ſon monde a reçu à cet égard des ordres ſi précis, toutes ſes précautions ſont ſi bien priſes, que l'enfant qui ne connoît ni danger réel, ni maux imaginaires, ſe trouve indifféremment dans l'obſcurité comme au plus grand jour, & ne connoît la ſolitude, que pour ce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, pour un défaut de compagnie.

Dangers des Hiſtoires effrayantes.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Une mere pleine de ſens n'exige pas que ce qui eſt autour d'elle s'abaiſſe devant cet enfant par des témoignages de reſpect : mais elle veut qu'on reſpecte ſa raiſon encore foible. Elle ſouffre avec patience que l'eſprit ſe développe lentement, & fourniſſe peu du ſien. Mais elle éloigne avec indignation tout ce qui le peut bleſſer, ou lui faire prendre un mauvais tour.

Attention ſur la prononciation.

Les progrès du langage de l'enfant ſont comme ceux de ſa raiſon. Ils ſont quelquefois plus rapides, & vont juſqu'à en impoſer par l'extrême juſteſſe des tours, & par les charmes de l'articulation. La mere qui ſait combien le langage de l'antichambre eſt différent du ſien, prend-t-elle ſoin de retenir l'enfance attachée auprès d'elle? elle peut alors être ſûre, ſi elle prononce bien ellemême, d'avoir décidé pour toûjours de la prononciation de ſes enfans. L'oreille qui n'entend que de beaux ſons, & des infléxions nettes, les ſaiſit correctement, & les tranſmèt à la langue avec une fidélité parfaite. C'eſt un écho. C'eſt le langage de la mere trait pour trait.

Faites paſſer cet enfant de Verſailles à Bourdeaux, ou de Paris à Marſeille. Le ſon de ſa voix & le choix de ſes

termes réveillent l'attention. On accourt pour l'entendre. Il ne dit que des choſes très-communes : & elles paroiſſent raviſſantes. Qui peut-donc produire une pareille impreſſion ? eſt-ce la nouveauté ? Il s'en faut bien. Tous les jours il ſe préſente dans ces villes des airs étrangers & des accens nouveaux, qui n'attirent ni attention ni curioſité. Cet accent qui enchante & que nulle leçon ne peut enſeigner, eſt l'ouvrage infaillible d'une mere qui parle bien & qui ſouffre ſon fils auprès d'elle.

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Contente au reſte de voir proſpérer ſes ſoins ſur la prononciation, ſur l'aſſemblage des mots & des idées, ſur la façon de ſe tenir & de ſe préſenter, elle n'en entretient perſonne, de crainte qu'une paſſion ſi louable ne dégénère en foibleſſe, & ne ſe montre hors de propos dans une compagnie qui s'y intéreſſe peu. On jouit en ſecrèt des petits ſuccès de toutes les ruſes & de toutes les méthodes qu'on employe pour orner ce qui doit paroître. Mais ce ſont toutes machines qui demeurent cachées derrière le théâtre.

Pendant que la mere s'applique tous les jours, non-ſeulement à embellir les dehors par quelque nouveau coup de pinceau, mais infiniment plus à donner

LES EXERCICES DE L'ENFANCE.

Amour du travail.

à l'ame sa vraie beauté & sa vraie gloire, qui est d'être sincère & bienfaisante ; le pere de son côté en fournit tout d'un coup tous les moyens en accoutumant sa famille au travail. Il n'entend point qu'on acquière par la pratique de quelques formules de piété régulièrement observées le matin, le droit de passer le reste du jour dans des exercices pleins d'indolence & de fantaisie. Il veut de l'ordre. Il veut voir l'industrie avancer comme les années, & sa fermeté inébranlable à être obéi à cet égard, provient de la vivacité de son amour qui connoît le prix des talens, & la nécessité absolue d'une vie occupée. Il se consolera de n'avoir laissé à ses enfans qu'un bien médiocre : mais c'est avec passion, c'est avec inquiétude qu'il cherche à leur inspirer un goût dominant pour le travail. Il y parvient surtout par la douce persuasion de l'exemple & par le pli de l'habitude.

La crainte de se méprendre dans le choix des premières occupations de la jeunesse l'oblige à comparer les différentes méthodes de la former, & à choisir celle qui l'emporte par l'évidence de la solidité.



SUITE

SUITE DE L'ÉDUCATION.

ENTRETIEN CINQUIÈME.

COmme les idées mises à l'épreuve & garanties par le succès sont beaucoup plus sûres que celles qui n'ont en leur faveur qu'une apparence de raison & de justesse; au lieu de produire ici mes pensées sur la première éducation, je ferai usage de la copie d'une lettre, où un pere de famille respectable par son discernement, expose à un ami le plan qu'il a toûjours eu en vûe dans l'éducation de ses enfans, & qui lui a parfaitement réussi.

Lettre d'un Pere de famille sur la première culture de l'esprit.

Il est vrai, Monsieur, que les différens soins que j'ai donnés à l'éducation de mes fils, & de mes filles, ont eu quelques succès : je suis autorisé par l'expérience à vous donner la réponse que vous

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

souhaitez de moi. Mais je supprimerai, s'il vous plaît, ce qui a rapport aux caractères & aux progrès particuliers de mes enfans, pour m'en tenir uniquement à ce qui vous intéresse; c'est-à-dire, aux moyens qui m'ont paru les plus justes. Je vous les proposerai d'une façon générale, & détachés de toute circonstance.

L'éducation des filles.

Commençons par l'éducation des filles, parce qu'elle est renfermée dans une moindre étendue d'exercices & de connoissances que celle des garçons. Toutes les sortes d'éducation qu'on donne aux filles se peuvent réduire à deux; l'une selon laquelle on se contente d'un air de politesse & de quelques menues occupations propres à aider la contenance; sans y ajoûter aucun travail réel & soutenu; l'autre dans laquelle sans négliger les dehors, il s'agit de procurer à une demoiselle des connoissances d'usage, & de l'accoutumer à ne se croire heureuse qu'autant qu'elle est solidement occupée.

Si l'on veut s'en tenir à la première méthode, qui a un grand nombre de partisans, son unique soin sera celui de plaire par les graces du maintien & par l'enjoûment des manières. On se gardera bien de rien mettre dans sa tête qui puisse l'appliquer, ou la gêner tant soit peu,

& qui puiſſe en conſéquence porter la moindre atteinte à la gayeté, ou à l'embonpoint. Étant livrée de cette ſorte à la molleſſe de ſa compléxion, & au hazard des amuſemens que l'uſage autoriſe, elle paſſera ſes jours dans le cotton & ſur le velours. Avec des piés & des mains elle ne ſaura ni marcher ni agir. Sans idées, ſans intérêt; & par une ſuite néceſſaire ſans diſcernement, hors la matière des habits & des plaiſirs, les jeux & le céremonial feront ſon unique affaire & la ſeule culture de ſon eſprit. Vous en appercevez la petiteſſe par ſon indifférence pour tout ce qui eſt curieux, & par l'intérêt qu'elle prend à de pures bagatelles. La ſeule vûe d'un livre ſérieux la fait bâiller : & un homme qui au lieu de badiner toûjours dans la converſation s'aviſeroit d'y raiſonner avec quelque ſuite lui paroîtroit venir d'un autre monde. Elle renferme tout ſon ſavoir dans le rollet des complimens d'uſage, & dans les petites rubriques de la mode. Par exemple, elle n'entreprendra point la deſcente d'un eſcalier, ou le paſſage d'une chambre à l'autre ſans chercher un bras ſecourable : ou ſi elle ſe ſent aſſez de vigueur pour riſquer le voyage, ce ſera pour le tems où elle eſt ſeule : mais elle ſe

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

ſouviendra dans une compagnie qu'aller de ſon pié, ou marcher ſans apui eſt une façon bien bourgeoiſe. Elle prend peu-à-peu ces belles idées & cent autres auſſi importantes pour le plus pur ſens commun : & l'omiſſion de la moindre de ces minuties lui paroît le renverſement de la raiſon, pendant qu'elle écoute tranquillement des diſcours qui bleſſent la vertu, ou qu'elle donne des applaudiſſemens à un duel incompatible avec la ſimple humanité.

Le grand art de plaire dont elle a les oreilles éternellement rebattues, enléve tout ſon tems, & remplit toute la capacité de ſon eſprit. Elle paſſe ainſi ſa jeuneſſe dans la plus parfaite inutilité. Elle va d'amuſemens en amuſemens, & de fleurette en fleurette. Toûjours occupée de ſa figure, vraie actrice de théâtre qui n'ambitionne d'autre mérite que celui de la repréſentation, jamais elle ne ſera ni naturelle, ni judicieuſe, ni capable d'aucun gouvernement. Quitte-t-elle la toilette & le quadrille ? ſon eſprit & ſes doits demeurent dans l'engourdiſſement. Un trop long repos amaſſe enfin les humeurs, attire les dégoûts, & à leur ſuite les maladies, puis les remédes auſſi triſtes que les maladies ; enfin cent ſortes de

vapeurs qu'on essaye inutilement de guérir par des remédes, parce que la plûpart de ces vapeurs ne sont que des pensées tristes, & que les remédes ne sont point faits pour guérir des pensées. LETT. SUR L'ÉDUCATION.

Le fruit infaillible d'une si frivole éducation est une longue imbécillité, dont on voit cependant plusieurs dames se guérir, quand des accidens imprévûs les contraignent à penser & à faire usage de leur raison. En attendant ces instructions que l'amertume rend quelquefois efficaces, que faut-il espérer d'une tête pleine de spectacles, de romans, & de maximes fausses ? Si elle a peu d'esprit, c'est une nécessité qu'elle soit réduite à un silence éternel, & à une dépendance humiliante; ou qu'elle ouvre la bouche pour parler de ce qu'elle ne conçoit qu'à demi, & qu'elle exprime encore plus mal. Si elle a de l'esprit, faute de l'avoir rempli de connoissances qui l'occupent & de sentimens qui la réglent, elle exercera toute l'activité de cet esprit sur ce qui l'environne. Elle le fera toûjours avec d'autant plus de feu & de danger, que la facilité de l'exercice & même la justesse des coups de langue lui attirent plus d'applaudissement. Mari, domestiques, voisins, parens, & amis, deviendront tour-

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

à-tour l'objet de ses critiques, de ses dédains, de sa jalousie, & de ses raports. Que sera-ce si cet esprit est employé à cacher ou à servir d'autres passions?

Quelle différence entre ce caractère impétueux, que la culture n'a pas réglé, & une jeune personne à qui l'on a inspiré avec autant de persévérance que de douceur une grande idée de la religion & de la nécessité du travail. N'eût-elle qu'une étendue d'esprit très-médiocre, il est hors de doute qu'avec des sentimens & le talent de s'occuper tantôt du travail des mains, tantôt d'une lecture solide, elle vivra heureuse, & se fera honorer de tout ce qui a raport à elle.

Mais allons au vrai but de l'éducation. Elle tend à mettre une jeune personne en état de se conduire & de pouvoir un jour gouverner les autres. Il faut donc lui imprimer dans l'esprit, avec gayeté sans doute & avec d'extérité, des principes qui la frappent, qui la guident, & qu'elle puisse suivre par conviction. A ce premier goût du solide & du vrai on ne manquera pas de joindre l'exercice des talens qui doivent occuper ses doits & qui la rendent utile à la famille ou même à la société. Broder pour elle-même n'est qu'un travail honnête. Mais coudre pour

les pauvres eſt une œuvre pleine de noblesſe & de grandeur.

Ne nous flattons point ſur l'eſprit de nos enfans; & au lieu de nous propoſer des occupations brillantes qu'il faudra enſuite abandonner après bien du tems & de la dépenſe, pour revenir, peut-être trop tard, au grand néceſſaire; aſſurons-nous d'abord ce néceſſaire : le brillant ſuivra s'il peut.

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

Il n'y a point de fille dont l'eſprit ſoit aſſez borné pour ne pouvoir pas apprendre l'Hiſtoire. Les récits attachent les enfans, & la facilité qu'ils ont à les rendre peu-à-peu en aſſez bon ordre, eſt le plus agréable & le plus ſûr moyen qu'on ait en main pour arranger dans leur eſprit une multitude d'idées profitables, ſans leçons & ſans gêne. Cet exercice, quand il eſt ſoutenu, les accoutume à penſer juſte, & à parler aiſément. Il nous méne à un plus grand bien. La religion qui eſt la ſource de toutes les maximes les plus lumineuſes, & des eſpérances les plus touchantes, s'apprend hiſtoriquement. Une jeune demoiſelle peut donc apprendre promptement une infinité de faits qui portent avec eux leur moralité ou leur inſtruction; & elle acquerra très-aiſément la ſcience qui lui

Lett. sur l'éducation.

suffit, en retenant la seule Histoire de l'Evangile, & de l'établissement de l'Eglise (*a*). Les traits en sont à la portée de tous les esprits, & y répandent plus de lumières que ne feroient tous les discours des hommes ensemble. Les hommes disputent, ennuyent, égarent. L'Évangile plaît & inculque autant de maximes ou de principes de conduite qu'il présente d'évènemens, parce que le fait est toûjours intelligible, & plus propre qu'une foible leçon à faire goûter le bien qu'il faut faire, & à rendre odieux le mal qu'il faut éviter. C'est vraiment le livre qui donne l'intelligence aux petits comme aux grands. C'est la logique universelle, puisqu'il est impossible de le lire sans acquérir plus de justesse dans ses pensées, & sans être invité à mettre plus de rectitude dans ses mœurs.

La bibliothéque des Enfans.

On doit ajoûter à l'histoire des quatre Evangiles & de la prédication des Apôtres, le Catéchisme du Diocèse, parce que la doctrine Chrétienne ressembleroit à une secte de Philosophes, si nous ne la devions qu'à nos lectures, & non à la Mission du Pasteur chargé de nous l'apprendre. On y peut joindre le Caté-

(*a*) Les Actes des Apôtres.

chiſme de M. l'abbé Fleury, l'Hiſtoire de l'ancien Teſtament (*a*), & les mœurs des Chrétiens (*b*), petit livre qui contient l'eſprit & le ſuc de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique.

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

Telle eſt la première bibliothéque d'une jeune fille. Elle pourra lui ſuffire & l'exercer pluſieurs années de ſuite, juſqu'à ce que le profit en ſoit ſenſible, & permette d'aſpirer à quelque choſe de plus.

Après ce premier néceſſaire auquel tout doit être ſubordonné, en voici un ſecond, qui eſt ordinairement trop négligé, & que je crois être après la religion ce qui doit tenir le premier rang dans l'éducation : c'eſt de ſavoir compter promptement, & d'écrire facilement une lettre. Sans ce double ſecours, on ne peut attendre d'une jeune perſonne, ſoit dans la retraite, ſoit dans le mariage, ni l'entrepriſe du moindre gouvernement, ni le maintien d'aucun ordre.

Il n'eſt refuſé à perſonne de ſavoir compter. Les eſprits les plus bouchés, ou les plus bornés à certains égards, y réuſſiſſent très bien, ſouvent mieux que des eſprits plus fins ; pourvû que l'exer-

(*a*) Imprimée en un volume in-12 chez Deſaint & Saillant, rue S. Jean de Bauvais.

(*b*) Chez Mariette, rue S. Jacques.

Lett. sur l'éducation.

cice en ſoit fréquent. Tout dépend ici de la patience qui eſt toûjours couronnée par le ſuccès.

Il eſt beaucoup plus difficile d'amener une jeune perſonne qui n'a pas un certain tour d'eſprit, au point d'écrire une lettre avec un peu de goût & de régularité. L'orthographe de la plûpart des langues vivantes, ſur-tout celle de la nôtre, demande, ſemble-t-il, la connoiſſance de bien des régles & de bien des exceptions: pour bien orthographier ſeulement, on ſeroit tenté de croire qu'il faut ſavoir à fond la Grammaire de notre langue, étude bien ſéche pour des Enfans, & qui n'en forme preſque aucuns, ou même les rebute tous.

C'eſt la difficulté même d'écrire réguliérement qui doit réveiller l'attention ſur les moyens de procurer à une demoiſelle cet important ſecours qui la mèt en état de n'être point duppe, & de ſervir les autres; diſons même de bien gouverner.

D'abord eût-elle tout l'eſprit imaginable, un moyen preſqu'infaillible de la rendre pareſſeuſe à écrire, ou ridicule dans ce qu'elle écrira, eſt d'exiger ou ſeulement de lui recommander de mettre de l'eſprit dans les petites lettres qu'on lui propoſera d'écrire. J'aimerois beau-

coup mieux débuter par lui recomman- der de n'avoir point d'esprit, & de lui faire bien entendre qu'on déplaît à proportion des efforts qu'on fait pour montrer de l'esprit dans une lettre; qu'une lettre est l'image ou le remplacement de la conversation; qu'il faut s'habituer à écrire aux personnes absentes, comme on parle aux personnes présentes; à mander une nouvelle comme on la diroit dans la conversation; à demander une grace; à remercier d'un présent reçu; à dire tout enfin sans apprêts, sans recherches, & avec la plus parfaite simplicité.

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

Ce n'est pas avoir peu gagné que d'accoutumer l'enfance à être naturelle & à s'en tenir en tout aux discours les plus communs. On l'enhardit par ce moyen. Elle s'apperçoit d'un jour à l'autre que ce n'est point une affaire d'écrire une lettre: elle na point de reproches à essuyer. Toute la critique tombe sur quelques fautes d'orthographe, & cette critique n'est jamais chagrine, moins encore injurieuse.

Dans les lettres vraies ou feintes que la jeune demoiselle adressera à sa parente, à une lingère, à un marchand, à un fermier, ou si vous voulez au grand Mo-

Lett. sur l'éducation.

gol; on louera toûjours ce qui est aisé, nèt, & dit de la manière dont chacun parle. Mais on se gardera bien d'y louer la finesse & les tours spirituels. Vous lui persuaderez qu'il est aisé d'écrire, si vous applaudissez, à ce qui n'a couté ni embaras, ni méditations: & en paroissant vous occuper fort peu de ce qui est brillant, vous éviterez de la rendre précieuse.

Ce qu'on appelle esprit n'est agréable qu'autant qu'il coule de source. Il perd tout son mérite, s'il n'est extrémement naturel. Courez donc, non après l'esprit, mais après le naturel. Assurez à vos lettres un air aisé. L'esprit viendra si le fonds en donne: mais il en donnera toûjours assez pour le besoin qu'on en a: & j'ajoûte que si vous êtes curieux de donner du relief à l'esprit, c'est sur-tout par le langage le plus simple, celui qui s'éloigne le moins du tour de la conversation.

Pour mettre une demoiselle de dix à onze ans en état d'écrire aussi naturellement qu'elle parle, il y a un moyen, que j'ose dire infaillible, pourvû qu'on y soit fidéle: c'est de lui raconter fréquemment un trait d'histoire qui l'attache, & de l'engager à le redire elle-même pour

l'écrire auſſitôt de la même façon qu'elle vient de le conter. On pourroit l'embaraſſer en débutant par la compoſition des lettres, dont il faudroit qu'elle cherchât la liaiſon & la ſuite dans ſa tête. Ici rien à chercher. Le fait eſt ſimple. Elle vous le rend en bon ordre dans ſon récit. Il n'y a plus qu'un pas à faire, qui eſt de l'écrire. Quand elle écrira un peu légèrement ce qu'on lui a raconté, il lui ſera auſſi aiſé d'écrire une petite lettre dont on lui aura dit une ou deux fois le contenu.

Pour fortifier enſuite ces commencemens & pour lier plus étroitement l'orthographe aux objèts de la vie les plus ordinaires, & aux tours du langage les plus uſités; on peut employer un an & plus à écrire très-fréquemment des lettres réelles ou imaginaires à des perſonnes connues & ſur des ſujèts dont les idées ſoient nettes, extrèmement ſimples, & parfaitement familières à la jeune perſonne. Bientôt ce ne ſera pour elle qu'un jeu d'écrire ſur ce qui l'intéreſſe, & de s'acquitter même de bonne grace des petites commiſſions qu'on voudra lui donner. Elle ſera flatée du plaiſir de ſe voir utile à ceux du logis qui ne ſavent pas écrire. Mais quand le pere lui-même voudra la mettre en œuvre, & en faire ſon premier

ſécretaire, ſans autre beſoin que de lui dire ſa penſée, dites-moi je vous prie, qui du pere ou de la fille éprouvera dans ſon ame un plaiſir plus touchant? La queſtion n'eſt pas facile à décider. Mais j'incline pour le pere.

Il peut arriver qu'avec une aſſez grande facilité d'écrire, l'orthographe par-ci par-là demeure encore fautive. La jeune demoiſelle pourra rendre ſon écriture très-ſupportable, & même très-approchante de l'exactitude, en copiant ſouvent les infléxions des tems & des perſonnes qui forment ce qu'on appelle *les conjugaiſons des Verbes*; d'après une bonne Grammaire Françoiſe. Mais je ne voudrois pas lui rompre la tête d'une longue explication des régles de la langue, qui pourroient paſſer ſon intelligence, ou la dégoûter de toute lecture.

Ce que nous venons de dire ſera peut-être la ſeule part que notre jeune demoiſelle ait à prendre aux ſciences. Elle trouvera dans ce qu'elle ſait de ſa religion, dans la prédication ordinaire de l'Evangile, & dans quelques bons livres d'une utilité connue, aſſez de lumières pour ſe conduire : elle trouvera dans ſon arithmétique & dans ſon écriture aſſez de moyens d'établir l'ordre dans ſa maiſon,

pour faire le repos & la joie de ſon mari, pour éclairer les démarches de ſes domeſtiques & de ſes fermiers, en un mot pour s'attirer les reſpects qui ſont aſſurés à la vigilance & à un gouvernement réglé.

Si elle a de l'eſprit, ce qu'il ne faut pas confondre avec une certaine vivacité, qui eſt ſouvent ſans juſteſſe, & ſans étendue d'intelligence ; alors le beſoin d'occuper ſa facilité naturelle eſt d'autant plus grand, que faute d'une pâture ſuffiſante & choiſie, elle peut donner dans les plus dangereux travers. D'ailleurs comme c'eſt une grande conquête d'amener un eſprit très-borné à acquérir par la culture une capacité qui en faſſe un ſujèt ſolide & de miſe ; c'eſt auſſi une ſatisfaction bien vive pour un pere qui remarque d'heureuſes diſpoſitions dans ſa fille, de les avoir fait croître & valoir par un choix d'occupations bien entendues. Les grands talens d'un garçon peuvent devenir le ſoutien de toute une famille : mais une fille d'un excellent eſprit en peut faire le plaiſir & la conſolation. Naturellement & ſans artifice une fille ſpirituelle raſſemble auprès d'elle la famille, les amis, & les étrangers. Une belle figure attire les premiers regards. Mais peu-à-peu vous voyez

LETT. SUR L'ÉDUCATION.

chacun s'asseoir & s'attrouper autour du bon sens. Une demoiselle ou une dame qui a l'esprit bien fait, & qui s'exprime avec justesse, est le lien de toute la famille, non-seulement parce qu'elle est sédentaire, & d'un entretien amusant; mais parce que dans toutes les affaires qui surviennent, les bons avis, l'esprit de paix, & la douce persuasion découlent de ses lévres.

Pour lui procurer ce caractère aimable qui la fera respecter & rechercher de tous, débuterons-nous par lui faire composer des thèmes latins pendant plusieurs années de suite ? la conduirons-nous du latin à la métaphysique, & aux problêmes de la haute géométrie ? prétendons-nous la préparer par ce moyen à saisir la sombre doctrine des tourbillons, principes de toutes choses ; ou les danses mystérieuses des planétes rapprochées, puis écartées les unes des autres dans des vuides immenses & sans le secours d'aucuns corps qui les poussent, ou qui les séparent ?

Une demoiselle pourroit acquérir toutes ces connoissances, si ce sont des connoissances, & demeurer cependant dans de profondes ténébres. Elle y courra le risque de croire sa raison capable de se

ſuffire à elle-même, quoiqu'en allant très-réellement d'obſcurité en obſcurité. Le moindre mal pour elle eſt de n'y trouver rien qui la rende plus heureuſe, ni plus capable de contribuer au bonheur des autres. Épargnons lui donc une application fatiguante qui de toute notoriété, & après bien des exemples trop ſouvent réitérés, ne la peut conduire à rien de ſolide & de propre à perfectionner ſon heureux naturel.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Exceptons de la condamnation des études pénibles, celle du latin des bons Auteurs & des prières de l'Egliſe, qui peut ſelon les circonſtances & dans certains états devenir le ſoutien de ſon eſprit, & lui être de grand uſage. Si cette langue lui étoit néceſſaire, il faudroit s'y prendre de la manière dont j'ai fait & ſouvent vû faire l'épreuve. Il ſera tems de vous en parler quand nous viendrons aux études des garçons.

La fin des connoiſſances qu'on ſe propoſe de procurer à une demoiſelle d'un eſprit aiſé, eſt de la rendre ſolide ſans rien diminuer de ſa gayeté. On blâmeroit également une façon de l'occuper qui la rendroit mélancolique ou ſauvage, & celle qui la rendroit vaine ou légère. Je ne connois qu'un genre d'étude qui réuniſſe

L'ÉDUCATION DES FILLES.

tous les avantages vraiment désirables sans aucun des inconvéniens qu'on peut craindre. Cette étude n'est qu'une augmentation de la précédente qui a servi de première culture à l'esprit de l'Enfant. C'est encore l'histoire, mais plus étendue & mieux détaillée. Il ne faut pas s'effrayer de ce mot d'étude. L'histoire est une source de plaisirs à mesure qu'on y avance. Elle n'est séche, décharnée, & sans attraits que dans ses abrégés : mais pour y éviter le trop comme le trop peu, il faut s'y bien prendre, & par la manière dont on régle cette agréable étude, il peut très-aisément se faire qu'une demoiselle y apprenne à fond sa religion; qu'elle y apprenne à dévoiler parfaitement le cœur humain; qu'elle y puise les vûes & les sentimens qui la rendront propre à tout bien; qu'elle orne son esprit & sa conversation de mille & mille traits curieux; qu'elle apprenne à parler & à écrire très-purement sa langue; qu'enfin elle acquière en toutes choses un promt discernement du vrai, & un parfait dégoût pour tout ce qui est faux, ou frivole, ou au-dessus de nos forces.

Cette étude si utile ne demande qu'un peu d'ordre & de persévérance. Elle n'exige ni beaucoup d'efforts, ni une grande

retraite. Quand une jeune perſonne ſera en état de rendre un fidéle compte des quatre ou cinq petits livres dont nous avons composé la première bibliothéque de l'enfance, & qu'elle ſera ſuffiſamment affermie dans le double exercice de calculer & de bien écrire une lettre par l'habitude de n'y point mettre d'apprêts ; c'eſt alors qu'il eſt tems de jetter les fondemens du ſolide & agréable édifice de l'hiſtoire.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Cet ouvrage conſiſte à faire voir à la jeune éléve une ſuite intéreſſante & bien liée de tous les évènemens mémorables & des grandes révolutions qui ſont arrivées de ſiécle en ſiécle, depuis le commencement du monde juſqu'à nos jours ; en uniſſant à ces faits l'inſpection des lieux où ils ſont arrivés. C'eſt ici proprement une géographie hiſtorique, dont le premier avantage eſt de ne point faire à part une longue étude de tous ces noms de lieux, qui étant mis bout-à bout, cauſent un ennui extrême, & s'oublient enſuite auſſi aiſément qu'on les apprend avec peine. Un autre avantage égal ou ſupérieur au premier & inſéparablement uni à cette méthode, eſt de lier tellement la vûe des lieux ſur la carte, avec les circonſtances de quelque fait curieux, que la penſée de l'un rappelle & fortifie toûjours

Première partie de l'étude de l'hiſtoire.

La Géographie des différens âges.

L'Éduca-tion des Filles.

le ſouvenir de l'autre. Mais les cartes géographiques ſont ſujètes à un grand inconvénient. Elles troublent l'imagination par un amas confus de noms & d'objèts où l'eſprit ne ſauroit diſtinguer le lieu dont il doit actuellement s'occuper : & lorſqu'il l'a démêlé dans la foule, l'impreſſion en eſt toûjours affoiblie par la vûe de pluſieurs autres. Il faut donc néceſſairement avoir ou tracer exprès dans cette vûe des cartes de chaque pays, pour n'y laiſſer voir que les noms & les objèts dont il s'agit dans la partie de l'hiſtoire où l'on eſt arrivé, ſans offuſquer l'eſprit & l'œil par une multitude de noms qui y ſont étrangers & inutiles pour le préſent.

On commencera donc cette géographie hiſtorique par montrer la terre nûe & deſtituée de tout nom d'habitations, étant encore ſans habitans. Dans l'incertitude de l'état où étoit originairement la mer qui a viſiblement changé de place dans pluſieurs parties du globe, on ſe contentera de tracer ſur le globe le fond du Golphe Perſique & le cours du Tigre & de l'Euphrate, pour y placer le Paradis terreſtre entre le point où ces deux fleuves ſe joignent, & l'autre point où leurs eaux ſe déſuniſſent pour ſe rendre

dans le Golphe Persique, l'un vers l'Orient, l'auttre à l'Occident vis-à-vis l'ile des Perles. L'or de l'Arabie les perles du Catif, les noms des fleuves, les noms des peuples, qui depuis en ont habité les bords, & différens autres caractères rapportés par Moyse, fixent l'imagination & nous aident à retrouver ainsi cet unique fleuve qui couloit dans le séjour de délices, puis à reconnoître les quatre lits qui hors de-là portoient quatre différens noms.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Il n'y a point d'évènemens attachés à aucuns lieux connus depuis la chûte d'Adam jusqu'au déluge. Après cette seconde & mémorable époque la terre change. On peut la peindre avec ses quatre continens, avec ses mers internes & externes, disposées à peu près comme nous les voyons aujourd'hui; tous les monumens qui nous restent concourant à nous montrer dans la plus haute antiquité après le déluge les mêmes mers, les mêmes fleuves, les mêmes montagnes, & les mêmes continens. Sur cette seconde terre, ou sur la carte d'Asie seulement, on se contentera de placer à la naissance du Tigre les monts Gordiens où l'arche s'arrêta, les plaines de Sennaar ou de Mésopotamie entre le Tigre & l'Euphrate,

L'ÉDUCATION DES FILLES.

& la Tour de Babel que les deſcendans de Noé conſtruiſirent pour être vûe de loin dans un pays plat, & pour leur ſervir de ſigne (*a*) de ralliment dans le deſir où ils étoient de ne ſe point quitter, malgré le beſoin où ils ſe trouvoient de s'étendre pour être fournis de vivres. Une troiſiéme carte ſe nommera *la diſperſion*, & montrera la famille de Sem en Aſie, celle de Japhet en Europe, & au Nord de l'Aſie d'où elle s'allonge en Amérique par la Tartarie & par la Terre Verte; enfin celle de Cham étendue depuis le Chuſiſtan juſqu'au fond de l'Afrique.

Dans les cartes ſuivantes on s'appliquera à tracer nettement & preſqu'uniquement l'hiſtoire locale du peuple de Dieu depuis Abraham juſqu'à la priſe de Jéruſalem ſous Veſpaſien. Les pays circonvoiſins n'y doivent paroître que pour fixer les limites de chaque réſidence. On y verroit donc 1°. les voyages d'Abraham; 2°. la ſituation des peuples deſcendus de lui, Iſmaëlites, Iduméens, Iſraëlites, Madianites, &c. 3°. les voyages de Moyſe & de Joſué; 4°. le partage de la Terre promiſe, & la ſituation des Tribus; 5°. les conquêtes de David; 6°. les voyages des flottes de Salomon & de Joſaphat; 7°. la

(*a*) *Shem* σῆμα *ſignum*. Geneſ. 11 : 4.

diviſion des royaumes de Juda & d'Iſraël; 8°. la ruine de celui de Samarie par l'aggrandiſſement des Aſſyriens; 9°. la captivité des Juifs à Babylone, & leur renvoi ſous Cyrus, 10°. les Colonies des Juifs; 11°. leur diſperſion, leurs expulſions poſtérieures, & leurs différentes réſidences juſqu'à l'arrivée des tems où ils doivent reconnoître le Libérateur qu'ils ont rejetté.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Uſage modéré de la Chronologie.

On ſe trouveroit bien de joindre inſéparablement une datte à tous les faits les plus diſtingués. En formant ce ſouhait je ſuis bien éloigné de vouloir qu'on embaraſſe l'eſprit d'une demoiſelle des pointilleries de la Chronologie ancienne. A peine les ſavans devroient-ils s'en occuper long-tems. Le Saint-Eſprit qui a mis de l'ordre dans le récit des évènemens de ſon peuple par le moyen des dattes, n'a pas jugé à propos de ſatisfaire la vanité des précilions. Il nous apprend que tel Patriarche, tel & tel perſonnages célébres ont vécu ou régné 60 ans, l'autre 59 ans, celui-ci 70, celui-là 120: mais il ne dit pas ſi c'eſt 60 ans & huit jours; ſi c'eſt 59 ans & ſix ſemaines; ſi c'eſt 90 ans & ſix mois; toutes additions qui miſes bout à bout avec d'autres, accumulent enfin pluſieurs années ſur la totalité des

L'ÉDUCATION DES FILLES.

sommes principales, & jettent par là sur les prétentions de la Chronologie une incertitude qui les rend inutiles & interminables. Mais les dattes sans dispute aident l'ordre & fixent la mémoire.

Un autre moyen propre à faciliter le souvenir des tems, seroit de prendre la naissance du Sauveur pour un point commun où l'on commençât toutes les numérations; ensorte que comme nous comptons d'après la naissance de J. C. tous les évènemens postérieurs, on comptât les précédens par le nombre des années dont ils s'éloignent de sa venue. Ainsi au lieu de placer le voyage d'Abraham dans telle année du monde ou de la période-Julienne, ce qui est ou incertain ou d'une érudition très-superflue, j'aimerois mieux dire : la vocation d'Abraham arrive environ dix-neuf cens ans avant la naissance du Sauveur; parce que ce calcul est à peu près certain; & réveille une idée plus facile à saisir en faisant de J. C. le centre de tout.

Après cette première ébauche de l'Histoire Sainte, faite avec quelque soin; on traitera de même l'histoire profane, en montrant sur une carte de l'ancienne Asie les grands royaumes d'Assyrie, de Médie, de Babylone, & de Perse. On n'oubliera

n'oubliera pas de montrer le long & autour de la Méditerranée les principales Colonies Phéniciennes. On ponctuera le voyage de Tarsis ou d'Andalousie, tantôt par la mer Méditerranée, tantôt par la mer Rouge sur laquelle les Phéniciens avoient un port ou un entrepôt, & d'où ils se rendoient en Espagne en tournant autour de l'Afrique, & faisant des profits immenses par leurs échanges sur ces côtes Barbares. On donnera une idée de l'ancienne Gréce & de toute la Méditerranée, à l'aide des voyages d'Ulysse, d'Enée, & de Télémaque, sans mépriser l'agrément des Episodes; & en avertissant que le tout est fabuleux. Rien n'est si fugitif que la science des lieux. Mais on n'oublie jamais ceux où l'esprit a été vivement frappé ou par le merveilleux, ou par la nouveauté. On continuera donc à prendre dans l'Histoire les expéditions où l'on trouve des voyages détaillés & accompagnés de circonstances qui rendent divers lieux remarquables : tels seront les voyages de Cyrus, de Cambise, de Xerxès, d'Alexandre, d'Agatocle, d'Annibal, de Scipion, de Jules César, de Trajan, de Constantin, de Julien, de Charlemagne, de Tamerlan. Un seul exemple justifiera l'utilité de cette méthode. Après les expéditions

L'ÉDUCATION DES FILLES.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

d'Alexandre chez les Triballes & chez les Illyriens, nous le voyons arriver à Thèbes de Béotie, qu'il ſaccage ſur le refus qu'elle fait d'entrer dans la ligue des Républiques Greques contre la Perſe. De là il marche vers l'Helleſpont, le traverſe & arrive au Granique : il paſſe en Ionie, en Cilicie, à Iſſus, à Tyr, à Gaza, à Jéruſalem, en Egypte, en Libye, dans les ſables d'Ammon, d'où il revient en Egypte jetter les fondemens d'Alexandrie. Il va chercher enſuite Darius au-delà du Tigre, le rencontre dans la plaine d'Arbeles, le fait fuir en Médie, traverſe l'Aſie vers l'Orient, puis replie ſa route au Midi vers l'Océan Indien, & vient mourir à Babylone.

Otez le géographique de tous ces évènemens : on ne ſait plus où les choſes ſe paſſent. On n'en voit plus l'enchaînement ni les raiſons. On ne comprend point ſans ce ſecours, pourquoi le Roi de Macédoine mèt tant de tems à ſubjuguer la Syrie & l'Egypte, au lieu d'aller d'abord vers le Tigre chercher ſon ennemi. Les Hiſtoriens obſervent bien que ſi Alexandre s'étoit engagé dans le cœur de l'Aſie en laiſſant derrière lui les ports de la Méditerranée au pouvoir de Darius, il en pouvoit ſortir des flottes capables de ra-

vager la Gréce & la Macédoine pendant son expédition. Mais cette raison ne devient sensible & ne touche l'esprit que par la vûe de la disposition des lieux.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Otez pareillement l'historique de la géographie, ou entreprenez de retenir l'ordre des lieux sans le secours d'un voyage ou d'une histoire qui attache votre esprit à la suite d'un avanturier, ou d'un conquérant, en vous occupant de l'intérêt qui lui fait quitter une place, & de celui qui le mène dans une autre : alors la situation de Tyr ou d'Alexandrie vous échapera aussi vîte que celle de Lonjumeau ou de Noisy-le-sec.

L'idée d'un évènement mémorable, ou d'une singularité remarquable attachée à chaque pause dans le trajèt d'une grande contrée, enchaîne agréablement le tout & le mèt en ordre dans la mémoire. Les lieux mêmes qu'on ne connoît pas encore, ou qui ont été omis à dessein sur les cartes, pour y éviter la confusion, deviennent aussi faciles à saisir & à retenir que les autres, dès qu'on sait qu'ils sont voisins de tel & tel autres qu'on connoissoit déja.

On peut joindre ainsi les lieux & les faits des histoires Greque, Romaine, Gotique, Françoise, Lombarde, Sarra-

L'Éducation des Filles.

sine, & Normande, selon le besoin & la facilité de la jeune personne. Je crains qu'on ne dédaigne un peu trop de lui montrer les évènemens du moyen âge. Y a-t-il plus d'agrément ou de profit pour elle à lire les courses de Sertorius, que celles des Normands & leurs établissemens dans le Holstein, dans la Neustrie, dans la basse Italie, & dans l'Angleterre? Se peut-il rien voir de plus propre à l'intéresser que le mariage honorable & le caractère de Rollon, qui de Pyrate devient un politique admirable, ou que les conquêtes & les sages loix de Roger en Sicile, & celles de Guillaume en Angleterre?

Combien de nouveaux amusemens pour elle dans les découvertes de Vasquo de Gama aux Indes Orientales, ou de Christophe Colomb en Amérique, & dans tous les établissemens modernes de nos Compagnies Européennes sur les meilleures côtes des continens éloignés?

Cette géographie historique bien rangée dans la tête d'une jeune personne par un maître intelligent, deviendra pour elle une clé à l'aide de laquelle elle pourra par elle-même étudier l'histoire & la géographie même, dans un plus grand détail : elle se retrouve par tout : elle sait où tout se passe, & sent avec plaisir les

liaisons des lieux & des évènemens. Elle peut alors se passer de maître, se faire à elle-même une suite d'histoire, & l'écrire de sa main.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

En lisant les traductions des Auteurs anciens, & les excellentes Histoires que nous avons, elle s'appercevra que ce qu'on lui a montré jusqu'ici, quelque agrément qu'on y ait ménagé par des nouveautés perpétuelles, n'est pas encore ce que l'histoire a de plus beau; que la moelle de cette agréable étude consiste dans la connoissance des hommes, dans la science du cœur, & dans les réfléxions que chaque évènement amène, sans que l'Auteur les fasse; que c'est une nécessité de voir les évènemens revêtus de leurs circonstances, pour juger des motifs, pour sentir si les mesures ont été bien ou mal prises, pour discerner en un mot ce que chaque action porte avec elle de louable ou de répréhensible. Elle s'appercevra très-bien qu'on s'est abstenu jusqu'à présent d'insister auprès d'elle sur toutes ces réfléxions dans la crainte de refroidir sa vivacité; que tout ce qu'on a cherché a été de la rendre curieuse, & de lui montrer le chemin; mais qu'il est tems qu'elle se passe d'autrui, & qu'elle sente de quoi elle est capable.

Seconde Partie de l'étude de l'Histoire, qui est de l'écrire soi-même.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Voici les livres où elle pourra prendre les matériaux ou la fourniture de l'Hiſtoire, qu'il ſeroit extrêmement à ſouhaiter qu'elle ſe composât elle-même, ſi elle veut acquérir des connoiſſances qui demeurent, & une facilité qui la rende capable de tout.

1°. L'ouvrage des Six jours. 2°. L'hiſtoire de l'ancien Teſtament avec des réfléxions (*a*). 3°. L'explicàtion des Livres des Rois (*b*). 4°. L'hiſtoire des Juifs par Humfrei Prideaux (*c*), ouvrage un peu languiſſant, mais exact & judicieux. 5°. La vie de Jeſus-Chriſt par M. le Tourneux. 6°. Le diſcours de M. Boſſuet ſur l'Hiſtoire Univerſelle. 7°. Enfin l'Hiſtoire Eccléſiaſtique par M. Fleury.

Il eſt d'uſage de dicter quelques précis de ces hiſtoires aux jeunes demoiſelles, & de les leur faire apprendre par cœur. Avec ce ſecours elles paroiſſent quelquefois beaucoup, quoique le progrès réel ſe réduiſe à peu de choſe. Abandonnons le faux brillant qui paſſe, & quand une demoiſelle montre beaucoup de facilité, aſſurons-lui le ſolide qui ſera lui-même accompagné d'un agrément immanqua-

(*a*) Cinq volumes in-12. à Paris chez Deſaint.

(*b*) Six volumes in-12. à Paris chez Babuty.

(*c*) Sept volumes in-12. de l'édition du R. P. de Tournemine, à Paris chez Cavelier.

ble. Ce solide est de penser avec justesse & de s'exprimer, soit par le discours, soit par l'écriture, d'une façon noble & aisée. Or cette heureuse habitude ne peut s'acquérir par aucune méthode plus simple & plus féconde que celle de lire un morceau d'histoire, de se le rendre ensuite de vive voix à soi-même, ou d'en rendre compte à un autre, & de l'écrire sur le champ.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Cet exercice sera sans doute plus profitable & plus animé s'il se fait d'abord, comme celui du précis géographique, sous la direction d'un maître judicieux, qui puisse avertir des fautes qui seroient contre l'exactitude historique, ou contre la langue, ou contre la régularité de l'orthographe. Le plus grand secours dont on puisse aider le travail d'une jeune demoiselle, qui se mèt dans l'usage d'écrire, est d'applaudir à la justesse de son goût dans la suppression qu'elle aura faite de certains détails peu utiles ; dans le soin qu'elle aura pris d'insister sur un beau sentiment, ou sur une injustice criante ; dans la sensibilité qu'elle aura fait voir pour une peinture vive & intéressante. Bientôt après, deux bonnes amies, deux sœurs, qui se rendront un compte mutuel de leur travail, se tiendront lieu de Maître.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

L'Histoire Sainte puisée dans des livres aussi bien écrits que le sont ceux que j'ai conseillés, & soutenue de la sorte, soit dans la solitude du cabinèt, soit entre de jeunes demoiselles, par une longue habitude de parler de suite, & d'écrire correctement, ne peut manquer de devenir pour elles l'école de la morale, de l'éloquence, & du bon goût. Le bien réel qui en demeurera, n'est pas de charger exactement leur mémoire d'une longue enfilade d'évènemens. Elles pourront même les oublier en assez bon nombre, & la chose est assez sans conséquence. *Le vrai avantage de cette méthode est de donner insensiblement & par une pratique ineffaçable un heureux tour à l'esprit & au style.*

Si les Dames veulent ensuite se perfectionner dans l'Histoire profane, nous sommes encore très-bien en livres à cet égard. On peut sur-tout s'attacher à ceux de M. l'abbé Rollin, du R. P. Daniel, du R. P. d'Orleans, & de M. l'abbé de Vertot, &c. Ce sont ceux dont le style est le plus pur. Il est aussi sans la moindre affectation.

En y joignant les traductions excellentes qui ont été faites des historiens Grecs & Latins pour le secours particulier des Dames, elles se verront souvent arrêtées par des allusions fréquentes, tantôt aux

usages de l'antiquité, tantôt aux divinités & au cérémonial de la religion des payens. Elles trouveront beaucoup de secours dans l'Histoire Ancienne de M. Rollin pour l'éclaircissement des principaux usages. Mais il n'a pas tout embrassé. Peut-être le tems nous procurera-t-il sur cette matière si utile un ouvrage suffisant, sans être diffus.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Etude de la Fable.

Ce n'est pas seulement dans l'étude de l'histoire que les Dames ont besoin de quelque connoissance de la fable. On ne peut guères s'en passer si l'on veut entendre le sujèt de bien des tableaux, & lire sans obstacle les plus beaux ouvrages de littérature. Les Dames peuvent se servir d'un livre qui a été fait dans cette double vûe : c'est le petit Dictionnaire de la fable (*a*).

Lorsque l'esprit est formé, il est en état de sentir le frivole des récits fabuleux. Mais il eût été dangereux de débuter par-là dans la plus tendre enfance, & d'occuper de pareils contes une raison toute neuve, dans laquelle on n'a encore mis en ordre aucune vérité. Il est cependant fort ordinaire de faire marcher d'un pas égal l'Histoire Sainte & les Métamorphoses, ensorte qu'une jeune personne

(*a*) A Paris, chez Desaint, rue S. Jean de Beauvais.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

s'attendrit au moins autant sur le sort des sœurs de Phaéton que sur celui d'Isaac prêt à être immolé, & parle aussi gravement du Dieu Jupiter que du Dieu d'Abraham.

Quand elle aura acquis une juste idée de la religion & pris goût à la vérité, il sera tems alors de lui montrer les objèts pitoyables sur lesquels rouloit la religion Payenne. Il faut donner aux personnes & aux faits un air de ridicule, de crainte que ces folies ne frappent l'imagination par des images trop vives. Il suffit d'appuier toûjours sur l'absurdité de la merveille pour en affoiblir l'impression.

C'est prodiguer le tems & la raison, que de les livrer plusieurs années de suite à de pareilles fadaises. On ne sçauroit trop dépêcher une étude si misérable. Mais dans la nécessité où l'on est d'en avoir une notion, il est aisé d'expédier la fable en moins d'un mois, & de la mettre très-bien en ordre dans la mémoire, en la faisant apprendre par manière de tableaux. Voici de quoi il s'agit.

La Fable par tableaux.

On commence par distribuer les dieux d'en haut & d'en bas en différentes classes. Outre les divers départemens on assigne à chacun certains attributs, & certaines avantures. Jupiter porte le sceptre

ou la foudre, Neptune un trident, Mercure un caducée, ainſi des autres. On reconnoît Junon à ſon paon, Venus aux colombes qui traînent ſon char, Diane à ſon croiſſant, ou à ſon chien, Vulcain à ſes tenailles, Eſculape à ſon ſerpent. Voilà ce que j'appelle les attributs qui les caractèriſent. Après leurs attributs ils ſont encore reconnoiſſables par telle & telle hiſtoires qui leur ſont arrivées.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Quand tout a été conté & rendu tour à tour, de vive voix ſeulement, & ſans écrire, on reprend chaque avanture pour en faire un tableau, ſans en nommer les perſonnages. On commence par prier la jeune demoiſelle d'imaginer une ville, ou un port, ou la mer, ou une place publique, ou tout autre endroit qui doit faire le fond de la peinture. On la prie enſuite d'y concevoir tel & tel perſonnages, placés dans telle ou telle attitudes, tranſportés de telle paſſion, commençant ou achevant telle action. Il s'agit de deviner ce qu'on vient de peindre par la parole & de rendre raiſon de tout.

Expliquez-nous, lui dira-t-on, une peinture dont on vous a déja entretenue : on y voit un riche ſallon ; des lampes ſuſpendues au lambris ; un Roi qui eſt aſſis à table, & qui paroît avoir horreur d'un

L'ÉDUCATION DES FILLES.

mets qu'on lui a ſervi ; enfin un des convives qui ſe léve ayant ſur ſes épaules une tête de loup.

Qu'eſt-ce qu'un tableau où l'on voit une déeſſe arriver ſur un char traîné par deux paons, dans un antre obſcur où elle eſt reçue par un Roi qui allonge ſon ſceptre vers une multitude de faces volantes, bouffies, & d'un regard ſéditieux ?

Qu'eſt-ce qu'un autre tableau où l'on voit ſur le bord de la mer trois figures moitié femmes & moitié poiſſons, qui paroiſſent inviter un homme attaché au mat d'un vaiſſeau qu'elles voyent paſſer ſur la côte ?

En demandant ainſi à pluſieurs repriſes le nom de toutes ces peintures, on s'épargnera la peine de rien dicter ou faire lire là-deſſus. De cette ſorte il n'entre dans un eſprit que ce qu'on y veut admettre : au lieu qu'un livre dit ſouvent plus qu'il n'en faut ſavoir. On reſpecte ici quelque choſe de plus précieux encore que le tems & la raiſon.

L'Hiſtoire par tableaux.

Cette méthode diligentant beaucoup l'ouvrage, & étant extrémement du goût, je ne dis pas de l'enfance, mais de la jeuneſſe ; on peut en faire uſage pour fixer mieux dans l'imagination, & rappeller

agréablement les plus beaux traits de l'antiquité. Une demoiselle qui est au fait de l'Histoire Sainte & de la profane, non-seulement répondra juste à de pareilles questions ; mais s'exercera volontiers à faire elle-même des peintures, & en proposera l'explication à une amie ou à une parente affectionnée. A quoi, par exemple, peut avoir rapport un tableau qui représente un camp dans lequel les soldats s'entretuent, ou s'étouffent en se hâtant de fuir pêle-mêle, & dont l'enceinte est environnée d'un petit nombre de soldats qui portent de la main gauche une lampe, & de la droite une trompette dont ils sonnent ? De quel évènement feroit-on la représentation, si l'on peignoit une montagne dont les pendans sont couverts de vignes ; & qu'on dispersât dans ces vignes quantité de bœufs portant des brandons allumés à leurs cornes dont la lueur éclaire quelque peu le voisinage dans l'obscurité de la nuit ? Ajoûtez-y deux armées dont l'une fuit en désordre sur le haut de la montagne ; l'autre est tranquille en bas sur la plaine, où l'on voit de loin à loin quelques torches allumées & des soldats le casque en tête qui éclatent de rire ?

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Mais cet exercice qui tend à orner la

L'ÉDUCATION DES FILLES.

mémoire, ou à ſervir d'amuſement après le travail, ne doit être qu'un jeu. La continuité du travail & des applaudiſſemens doit être pour la juſteſſe du ſens, pour la facilité du ſtyle, & encore plus pour le diſcernement marqué des vraies beautés de la vertu.

Le goût formé par l'habitude de redire & d'écrire l'Hiſtoire, ne demeurera pas long-tems renfermé dans la connoiſſance des faits. Le goût une fois acquis devient le meilleur de tous les maîtres. Il conduira infailliblement une demoiſelle ſpirituelle & capable de ſentir les graces de la belle compoſition, à prendre connoiſſance des principales régles de l'éloquence & de la poëſie, pour jouir de ce que nous avons de mieux écrit en ce genre. Se refuſera-t-elle la lecture des traductions gracieuſes qu'une Dame nous a données des poëmes d'Homère, & de celle que Ségrais a faite en vers des ouvrages de Virgile? Quels charmes n'éprouvera-t-elle pas dans les traductions des grands Hiſtoriens de la Gréce & de l'Italie, imitateurs preſque auſſi touchans que les Poëtes & que les Peintres mêmes!

La curioſité qui a été bien conduite ne demeure jamais oiſive, & ſe tourne aiſément du bon côté. Il eſt comme in-

dubitable qu'elle prendra quelque con-noiſſance des plus belles particularités de l'hiſtoire naturelle, travail auſſi propre à faire adorer en tout la Providence, qu'à nous inſtruire de nos richeſſes.

L'ÉDUCATION DES FILLES.

Peu à peu elle découvrira dans notre langue d'autres tréſors incomparablement plus eſtimables que tout ce que je viens de nommer ; je veux dire ces excellens livres de piété écrits avec autant de ſolidité que de grace, genre d'ouvrage dans lequel notre nation paſſe pour ne le céder à aucune autre. Nous n'avons pas droit de rien dire de plus à notre avantage.

Tel eſt l'effèt & le privilége de l'étude de l'Hiſtoire. Elle n'ennuie point, & fait naître dans un cœur l'amour du vrai : après quoi on peut ſe repoſer de tout le reſte, ſur cette excellente paſſion, & la livrer à ſa propre conduite. Au lieu que ſi vous chargez d'abord des eſprits encore tendres, de moralités, de maximes, & de formules, ou qui pis eſt d'abſtractions & de diſputes, ils ne ſentent que le poids de leur tâche, & ne ſoupirent qu'après la fin d'un exercice qui les rebute. Faites déſirer de connoître les vérités d'uſage : mais n'en montrez d'abord que ce qui peut plaire. Tenez-vous en donc à l'hiſto-

L'ÉDUCATION DES FILLES.

rique : c'eſt le germe de toute moralité. Mais laiſſez, croyez-moi, laiſſez la moralité dans ſon germe : elle en ſortira au tems de la maturité ſans que vous vous en mettiez en peine.

Quand on aura peu à peu ajoûté à la première culture de l'eſprit un uſage fréquent de tous les travaux qui ont rapport à la tapiſſerie, à la broderie, aux habits, au linge, & aux ameublemens; l'habitude de nourir l'eſprit deviendra ſi vive & ſi dominante, que de trois ou quatre bonnes amies qui viendront s'occuper de compagnie, ou à ſe donner un meuble, ou à coudre pour les pauvres, on peut prédire qu'il y en aura ſouvent une qui fera la lecture aux autres, & ne l'interrompra que pour donner lieu à des réfléxions plus profitables encore que la lecture même.

Le travail manuel ſi recommandable par ſon propre mérite, & ſi néceſſaire aux Dames pour les délivrer d'une oiſiveté auſſi fade que pernicieuſe, leur fournit un autre avantage qui doit leur être cher. Le travail manuel ſert de voile à la ſcience. Il mèt à couvert l'amour de la lecture : paſſion bien innocente à la vérité, mais qui perd de ſon mérite & prend je ne ſai comment, une apparence

de ridicule dès qu'une Dame la laiſſe apercevoir. Elle ne court point ce riſque quand ſes doits ſont occupés. Et au contraire une Dame qui ne connoît point les ouvrages manuels, ſe déshonore autant que ſi elle mettoit ſur ſa porte l'une ou l'autre de ces deux affiches: *Ceans on donne à jouer. Ceans on eſt ſavante.*

L'ÉDUCATION DES FILLES.

La même prudence qui oblige une Dame à dérober aux yeux d'autrui ce goût de lecture qui eſt pour elle une ſource de lumières & de conſolations, l'oblige à plus forte raiſon à ſupprimer toute partialité, toute aigreur, & toute plainte en matière de piété & de diſputes. Elle aime tendrement ſa religion. Elle la trouve développée clairement & ſans controverſe dans les déciſions & les ſymboles de l'Égliſe, dans l'Évangile, dans la prédication commune des Paſteurs, & dans une foule d'ouvrages lumineux que l'autorité & l'eſtime générale lui indiquent. Avec des ſecours ſi étendus & ſi ſûrs, elle pratique ſa religion dans le plus humble ſilence. Elle ne critique rien dans les Paſteurs, ni dans les autres états, parce qu'elle n'a point de miſſion pour en faire la réforme. Elle ſe tait ſur ce qu'elle n'entend point, & même ſur ce qu'elle entend. Elle n'a les yeux ouverts que ſur ſa propre

L'ÉDUCATION DES FILLES.

conduite, persuadée que la douceur qui fait la gloire d'une Dame dans la société n'est parfaite qu'autant qu'elle est invincible & universelle.

Cette solidité de goût maintiendra toute sa famille en paix, & fera le bonheur de son mari. Celui-ci seroit joueur, dissipateur, & sans religion, qu'elle ne laissera pas d'en être aimée & respectée. On peut presque prédire qu'il sera sa conquête & qu'elle le regagnera lui-même à ses devoirs & à l'Évangile, par l'attention qu'elle a de ne jamais joindre à ce qu'elle en dit, ni l'amertume, ni les reproches. Une vertu toûjours persévérante sans jamais être incommode, est la plus efficace de toutes les prédications. Que si ce goût solide est une ressource si puissante dans les traverses de la société, quel trésor ne deviendra-t-il pas étant porté dans la retraite ?

L'éducation des Garçons.

Venons présentement à l'autre éducation : & de même que nous avons fait en parlant des filles, rappellons celle des garçons à deux plans généraux qui sont dans le vrai les deux voies ordinaires, quoiqu'avec quelque variété de plus ou de moins dans chacune d'elles.

L'éducation superficielle.

Selon le premier plan nous nous proposerons de faire ce qu'on appelle un agréable homme. Je vois que c'est où

tendent bien des vœux, & qu'en tenant souvent un autre langage, tous les efforts qu'on fait, tous les soins qu'on se donne, se rapportent là. Voyons de quelle sorte on s'y prend, & ce que c'est que cet agréable homme, dont le monde fait communément beaucoup d'estime. Nous passerons ensuite à un autre plan selon lequel on peut être agréable à toute la société, sans s'être jamais occupé du dessein de plaire.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

D'abord il est d'usage de mener l'enfant par la grande route des études ordinaires, & de le faire rouler de classe en classe. Il y a beaucoup à gagner à cet usage. On se décharge d'une enfance importune. Il sera dit qu'on aura suivi la mode, & qu'on a fait tout ce qui étoit nécessaire. On ajoûte encore que l'éducation publique est un moyen de procurer à un jeune homme des liaisons que le tems & les occasions pourront rendre utiles. Ce n'est pas assurément qu'on lui souhaite ni grec, ni latin, ni piété, ni régle de conduite. Que feroit-on de tout cela dans le beau monde? On a bien autre chose à savoir. Mais il n'est pas mal qu'un jeune homme sache écrire un billet; qu'il ait quelque idée de l'histoire, & surtout qu'il connoisse les Dieux, les Déesses

L'éducation des Garçons.

de tout étage, leurs avantures, leurs merveilleuſes métamorphoſes ; en un mot qu'il poſſéde la fable. La fable orne l'eſprit : elle fournit les embelliſſemens des jardins & des appartemens : elle tient inſéparablement à la muſique & à la peinture : peut-on s'en paſſer ni dans les ſpectacles, ni dans l'uſage du monde ? Il faut avoir un but dans ce qu'on fait.

Avec des vûes ſi relevées ſur l'éducation, on fait une première politeſſe à celui qu'on en charge d'abord au logis. Après quoi quand il ſe remontre, il eſt reçu avec cet air d'indifférence qu'on prend avec un animal domeſtique, qui entre ſans bruit dans l'appartement, fait une démonſtration d'honnêteté ſans être apperçu, & ſort ſans conſéquence. Il ſera pourtant dit de lui quelque bien, ſi l'enfant a de l'eſprit : mais ſon procès lui eſt fait par avance, ſi le jeune homme a l'eſprit bouché.

Le tems des études expiré, car c'eſt le tems & non le progrès qui régle tout ; on mèt le jeune homme dans le monde : on lui procure même un emploi & un nom, mais ſans l'épouvanter des fonctions qui y tiennent. Au contraire on lui fait obſerver qu'il y a tel & tel moyens d'y ſuppléer, & de s'affranchir des ſer-

vitudes gênantes. Il ne faut que ſavoir s'y prendre, ſe faire honneur du talent des ſubalternes, & ſauver les apparences : ainſi tout devient un jeu. Le point qu'on lui recommande, le point capital eſt l'art de plaire. Plaiſez, lui dit-on, & vous êtes ſûr de réuſſir, quoi que vous faſſiez.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Il eſt vrai qu'un homme qui n'eſt ni travailleur, ni inſtruit, ni pénétré d'aucuns devoirs, fera crier contre lui généralement tous ceux qui ont affaire à lui : délais, détours, travers, ſupercheries, injuſtices même, tout cela lui ſera reproché tour-à-tour, parce que ſes démarches ne partent point du déſir de faire du bien, & d'être approuvé de celui qui voit le fond des cœurs. Mais il ne laiſſera pas d'être prôné dans le monde, & de s'y ſoutenir avec une ſorte de réputation, pourvû qu'il ſache plaire.

Les principes de l'art de plaire.

L'art de plaire qui eſt preſque l'unique important dans le monde, puiſqu'il y tient lieu de mérite, de talent, & de vertu, ſe peut rapporter à certains moyens généraux, qui ſont comme les ſources d'où découlent les agrémens.

La Soupleſſe.

Après la ſoupleſſe qui eſt l'ame de cet art & qui meſure tous ſes devoirs ſur les déſirs de ceux à qui l'on fait la cour ;

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

les deux moyens qui ſoient le plus généralement au goût du monde ſont le jeu & l'air cavalier.

Le Jeu.

1°. Un des premiers devoirs de l'agréable homme eſt de jouer gros jeu, & de ſavoir perdre ſon argent d'un air tranquille. Le beau joueur eſt une eſpéce de héros qui eſt toûjours prêt à obliger les autres & à faire leurs volontés. C'eſt un aimable philoſophe que vous trouverez le même dans toutes les ſituations. Il aſſemble d'un air d'indifférence l'argent qu'il gagne, & il acquitte d'un air riant les ſommes qu'il a perdues. Il a ſouvent la rage au fond de l'ame : mais la ſérénité eſt toûjours ſur ſon front. Il n'y a perſonne qui n'admire ſon égalité & qui ne vante ſon déſintéreſſement. Il eſt vrai que ce calme apparent n'empêche ni le ſang de ſe troubler, ni la noire mélancolie d'altérer le tempérament, ni le héros bienfaiſant de périr de miſère.

Mais avant que d'en venir au déſeſpoir ou à la triſte néceſſité de cacher dans la retraite le délabrement de ſes affaires ; il jouit quelque tems des premières douceurs attachées à ſon état. Le jeu lui procure des entrées, & lui fait eſpérer des protections. Il eſt des tems où la conſtance du ſort à le combler de biens, lui

mèt bien avant dans la tête cette opinion flateuſe, qu'il eſt né ſous une planete favorable. Quelques revers paſſagers ne ſont pas capables d'ébranler une ſi raiſonnable conviction. Le tems vient-il à ſe brouiller ? ſurvient-il des orages qui lui enlévent tout le profit des premières entrepriſes ? ſa philoſophie tient bon. Les ſuites des tribulations même les plus longues, ſont rachetées de tems en tems par quelques lueurs d'eſpérance. Il ne perd point de vûe cette étoile ſous laquelle il eſt né. Il en a eu tant de preuves. Un peu de courage : elle reprendra le deſſus ſans doute ; & dans cette eſpérance on joue, on emprunte, & on ſe ruine.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Ne troublons point l'état du joueur par une prévoyance importune. Il eſt viſible qu'un homme né heureux n'a rien à craindre. Je le veux croire : mais ſuffit-il qu'il y ait ſurement à gagner dans un état, pour l'embraſſer ? Examinons un moment les nobles motifs qui rapprochent les perſonnes paſſionnées pour le jeu, tous les dangers mis à part. On pourroit s'imaginer que la raiſon qui fait qu'un joueur eſt bien venu par tout, c'eſt le beſoin qu'ont les perſonnes déſœuvrées de trouver quelqu'un qui leur tienne com-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

pagnie, & qui se prête à leurs amusemens. Je ne doute pas que cette vûe n'entre pour quelque chose dans le cas qu'ils font de lui. Ils ne savent quel usage faire du tems. Il est bien raisonnable qu'ils estiment un homme qui a la complaisance de le perdre avec eux. Mais il y a une raison plus secrette & plus puissante qui lui montre un visage riant par-tout où il arrive.

Dans tout ce beau monde, qui ne parle que d'obliger, que d'avoir des sentimens, que de montrer un cœur noble & désintéressé ; il n'y a personne qui ne se mette au jeu dans le désir sincère & dans la ferme espérance de gagner. Le désir de gagner est très-agissant dans tous ceux qui jouent avec passion. Et si vous me demandez quel est le vrai motif qui les attache le jour & la nuit à une table de jeu, & sur-tout de gros jeu ; aux dépens de leur sommeil & de leur santé ; je vous répondrai sans crainte de méprise, que c'est l'espérance de gagner : c'est pur intérêt. Tranchons le mot : c'est pure avarice.

Un joueur & même un beau joueur n'est qu'un honnête Harpagon. Y a-t-il un avare qui ne voye avec avidité, avec épanchement de cœur, ceux avec qui il espère de gagner ? C'est pour ceux-là que toutes

les portes ſont ouvertes. Un joueur regarde donc un autre joueur comme ſa reſſource, & comme celui aux dépens duquel il compte s'enrichir. Tels ſont les puiſſans liens qui les uniſſent.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

C'eſt trop peu dire, m'objectera-t-on, que de comparer un joueur à un avare. Un avare ſe donne des peines, & ſes gains ſont ſouvent la récompenſe d'un travail opiniâtre. Un avare économiſe ce qu'il aquiert : mais ſon argent eſt aſſez ſouvent ou le produit de ſes terres, ou le produit des contrats que les loix autoriſent. En eſt-il de même d'un joueur ? il prend place à une table de jeu avec deux louis pour tout bien : & il voudroit ne la quitter qu'avec des millions. Il eſt prêt à recueillir ſans mérite & ſans peine des richeſſes que la Providence avoit préparées pour être la récompenſe d'un travail honorable ou d'une induſtrie légitime. Il eſt prêt à s'approprier tout ſans rien donner en échange. Le joueur va plus loin. Il ne fait politeſſe à un autre joueur que dans l'intention très-ſincère, de le dépouiller, de le réduire au dernier ſou, de tirer de lui ce qu'il n'a point, & de le forcer à s'acquitter par des emprunts, qui deviennent alors de véritables vols. Le jeu n'eſt donc ni le lien d'une honnête ſociété, ni une

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

ſimple perte de tems, ni une avarice palliée ; mais une vraie piraterie, un brigandage autoriſé par la coûtume. Voilà l'objection dans ſa force. A cela je répons que j'en conviens, & que là-deſſus je n'aurai point de diſpute.

Les privilèges du jeu.

Cet amour du jeu ſi eſſentiel à l'agréable homme, ſi néceſſaire pour former l'homme du monde, ne laiſſe pas, quoiqu'on en diſe, d'avoir des priviléges ſinguliers. Le jeu ruine la ſanté & la fortune des Nobles : mais il a cela de bon, qu'il peut leur tenir lieu de tout talent & de toute ſcience. Il empêche l'homme de loix d'acquérir les connoiſſances néceſſaires à ſon état : mais il eſt commode en ce qu'il ne l'empêche ni de s'aſſeoir ſur les fleurs de lis, ni de dormir à l'audience, ni de décider enſuite de la vie ou de la fortune d'autrui. L'amour du jeu a un autre avantage : il affoiblit la plûpart des fortes paſſions, & les tient en captivité. Par exemple, il ſupprime les dépenſes auxquelles ſe portoit l'amour conjugal. Il diſpenſe l'amour paternel de payer les penſions de ſes enfans. Il anéantit peu-à-peu le ſentiment de l'équité & les ſcrupules. Eſcamotter eſt la moindre des commodités qu'il faſſe prendre. Il fait emprunter à toute main, & affranchit un cœur de

toutes ses obligations. Il faut avouer qu'un voleur fait souvent moins de mal qu'un joueur. Mais telle est la force de la coûtume : le monde envoye le voleur à la potence, & il fait accueil à celui qu'il sait être un déterminé joueur.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

2°. Après la souplesse & le gros jeu, il n'y a point de moyen plus sûr aujourd'hui pour aller loin dans l'art de plaire, que l'air cavalier, & la suffisance du petit maître. Les militaires que la liberté de leur état dispense des attentions & des réserves auxquelles un magistrat est assujetti, ont naturellement un air de franchise & d'enjoûment dont je suis fort éloigné de faire la moindre critique. L'air cavalier dont je parle, & que je crois avoir rendu reconnoissable en y ajoûtant l'étourderie du petit maître, n'est qu'une fausse copie de la franchise militaire. Il consiste à tout dire d'une façon badine, impétueuse, & qui paroisse être sans réfléxion, sans étude, & sans régle. Je voudrois voir un logicien entreprendre de définir cet air cavalier par le genre & par la différence. Il y seroit sans doute fort embarassé. Le manége du petit maître semble ennemi de toute attention : mais il comprend un si grand nombre de menues pratiques, qu'une courte défini-

L'air cavalier.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

tion ne les peut contenir. Sans tant philoſopher, riſquons une deſcription telle quelle des gentilleſſes qui entrent dans ce caractère aujourd'hui ſi important.

L'air cavalier eſt un composé d'une multitude de petites démarches & de paroles enjouées, qui placées à propos d'une façon légère & ſans gêne, pourront être plus goûtées que le bon ſens, que la ſcience, & les plus beaux talens. Telles ſont, par exemple, les attentions de ſe mettre d'un jour à l'autre aux enquêtes des modes les plus nouvelles; de décider juſte ſur l'aſſortiment des couleurs, ou ſur la ſituation préciſe d'une boucle & d'un ruban; de ſe piquer d'avoir toûjours au beſoin les eſſences, ou les eaux de ſenteur les plus parfaites; de faire proviſion de toutes les hiſtoriettes courantes; d'épiloguer obligeamment ſur les moindres choſes qui ſe diſent, en y trouvant une fineſſe & des intentions auxquelles on n'avoit point penſé; de s'ingérer à tort & à travers dans tous les propos de la converſation pour les ramener de gré ou de force à la plaiſanterie; d'être alerte pour fondre comme un oiſeau ſur un éventail tombé; d'offrir à tems le ſecours d'une main ſévèrement couverte du pan de l'habit pour ſoutenir une Dame

qui a la démarche plus ferme que le Cavalier; de diversifier selon les circonstances les doucereuses formules de complimens qui ont cours; d'apporter la nouvelle ou d'une piéce de musique Italienne qui vient d'être *rattée* par Guignon & par le Clerc; ou d'un Roman tout nouveau de la plus excellente morale; ou d'un Opéra plein de sentimens. Le petit maître triomphe sur tout à table par la multitude & par l'importance de ses services: il posséde au suprème degré l'art merveilleux de disséquer un poulet sur les pointes de sa fourchette sans le démembrer. A l'œil, à l'odorat, il décide sans appel du degré de bonté, du point de cuisson, & des raisons de préférence. Il léve les incertitudes, prévient tous les besoins, devine les intentions. Il a l'œil par tout: sans lui on oublieroit pour quoi on s'est mis à table. C'est sur lui que tout roule.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La promenade lui ouvre encore un grand champ pour exercer sa générosité & son caractère officieux. Il régle le cocher. Il empêche les cahos. C'est par lui qu'on descend de carosse, & qu'on trouve une belle pelouse: on lui a l'obligation de tout. Il court à droite, à gauche: il présente ici une tabatière; là un miroir de poche; ailleurs un Colombat. S'il faut

L'éducation des Garçons.

des rafraîchiſſemens il eſt le pourvoyeur & l'échanſon. Il ſe multiplie : il eſt à la fois en tous lieux. Mais qui pourroit faire le dénombrement des jolies choſes que le cavalier débite, ſoit de mémoire, ſoit de ſon propre fonds ? qui pourroit dire toutes les petites querelles par leſquelles il éveille les eſprits, & les menues galanteries par leſquelles il oblige la ſociété ?

L'homme ſolide & raiſonnable cherche ſans apprêts à être utile. Il acquitte les bienſéances, & contribue en tout à la douceur de la converſation. Mais il ne rit point par proviſion & à propos de rien. Il ne fait ni étalage ni exagération de ſa bonne volonté dans des minuties. Il réſerve ſon feu pour les ſervices réels. Le petit maître au contraire s'échappe & diſparoît comme un éclair quand il eſt queſtion d'affaires ou de travail. Il ne s'y ſent point appellé, & ſon activité ſe borne aux menus amuſemens de la vie civile.

A le voir danſer, pirouetter ſur ſon talon, chanter, ſifler, ſe préſenter au miroir, s'enfoncer dans un fauteuil, ouvrir un livre & le jetter à la troiſième ligne, on s'imagineroit que cet homme ne penſe point ; que c'eſt une marionette qui obéit à la première impreſſion : mais c'eſt prendre de lui une idée fauſſe. Il n'eſt pas

croyable combien il mèt de deſſein & de réfléxion dans tout ce que vous lui voyez faire le plus bruſquement. Il ſait le profit qu'il tirera d'un geſte. Il voit à quoi peut ſervir une attitude, un ſourire, une parole, une négligence. Vous le voyez marcher : il ne ſe propoſe d'arriver nulle-part. Mais ſon deſſein eſt de montrer qu'il a la jambe bien faite, ou les épaules bien effacées. S'il rit, ce n'eſt pas qu'on ait rien dit de ſpirituel. Souvent on n'a rien dit. Mais il apprend aux nouveau-venus qu'il a les dens fort blanches. Il eſt bien aiſe de leur donner promtement une idée avantageuſe de ſa perſonne. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Que veut-il faire de ce chiffon de chapeau qui pend négligemment au bout de ſes doits, qu'il ramène enſuite à deux mains ſous ſon menton en baiſſant les yeux & en s'inclinant d'un air plein d'affection ; qui paſſe, repaſſe, voltige longtems en l'air, & revient enfin ſous ſon bras après bien des égaremens ?

Ces mouvemens qui vous paroiſſent avanturiers, quelquefois involontaires, ſont commandés & gouvernés. Ce chapeau aide la contenance qui eſt la baſe de ſon mérite. Ce chapeau marque le geſte & le diverſifie. Combien ne faut-il pas de fineſſe & de détail pour ſavoir mé-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

nager des ressources & des nouveautés dans des choses que le commun des hommes néglige & traite de bagatelles. Ces pirouettes & ces gambades amenées avec art, tous ces menus avantages qu'il se procure de momens en momens par mille & mille petits riens, adroitement rapprochés bout à bout, montrent l'étendue & la grande capacité du galant homme. Son grand secrèt surtout est de donner toûjours un air de hazard, d'étourderie, ou d'indolence à ce qu'il fait avec le plus de réfléxion.

C'est en tout qu'il sait donner le change. Vous le voyez partir subitement. On croiroit qu'une affaire de conséquence le demande ailleurs. On le rappelle : il faut fermer toutes les portes : on a bien de la peine à le retenir. Mais c'est pour lors qu'il étoit le plus desœuvré, & qu'il avoit le plus d'envie de rester avec vous. Il ne savoit que devenir en vous quittant : mais il est bien aise de se faire remercier de sa complaisance. Il a toûjours quelque messager qui lui parle à l'oreille. Il reçoit lettres sur lettres, la plûpart supposées & cachetées de sa main. Il est quelquefois impitoyable, & n'écoute rien. Il part : mais il vous laisse espérer que vous pourrez le revoir. Pour être plus désiré, il lui

est venu en pensée de se dérober quelque tems, & d'aller montrer ailleurs le nouvel habit qu'il s'est donné. Il sait avant son retour le jugement qu'en a porté le Public aux Thuileries, à la Comédie Françoise, à l'Opéra & à la Comédie Italienne, où il passe successivement.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Un homme qui sait manier tant de différens intérêts, qui se perfectionne tous les jours dans l'art d'en imposer, & qui sait évaluer jusqu'au profit qu'il peut tirer de la position de son poignèt, ou de l'allongement de son petit doit, peut devenir un excellent Comédien. Il n'est même que cela : & s'il veut mettre en œuvre son caractère dans le sérieux ; s'il veut faire valoir son manége dans les affaires de la société, il peut être alors un dangereux pantalon, qui sous un air de droiture & d'activité saura mettre à couvert ou beaucoup de paresse, ou de grandes friponneries.

Pour achever de perfectionner l'agréable cavalier au point d'être de mise par tout ; il ne s'agit plus que de lui mettre en main quelque traité de métaphysique à la moderne, où l'on lui fasse bien entendre qu'il ne faut point se mettre en peine des preuves historiques & sensibles de la révélation ; que la raison nous ayant

L'Éduca-tion des Garçons.

été donnée pour juger de tout, il ne faut point la laisser subjuguer par la foi; mais qu'il faut décider de la foi & de ses objèts par la raison. Étant une fois armé de ce beau principe, il frondera tout dans son cœur. Il lui est inutile d'examiner les preuves de la révélation, dès qu'il en trouve les objèts absurdes. La raison lui a tout dit. Le voilà devenu philosophe, mais philosophe du premier ordre. C'est un homme vraiment illuminé. Bien entendu que le philosophe sait gouverner sa langue, & n'ignore pas le mérite de la taciturnité. Le fruit de cette admirable éducation sera de s'affranchir de toute inquiétude sur l'avenir, & conséquemment de se satisfaire en tout, de se mettre fort peu en peine d'autrui au cérémonial près, & de jouer de propos délibéré tout le genre humain.

Je suis fort éloigné de penser qu'on ait un pareil but dans le plan de l'éducation ordinaire. Mais par le peu de soin qu'on y prend de ramener tout à des vûes Chrétiennes & à l'amour de nos freres; cet agréable homme qu'on se félicite d'avoir tourné à souhait, est un homme de théâtre. Je ne vous l'ai montré que sur son théâtre. Que seroit-ce, & que trouverions-nous, si nous le voulions suivre

derrière la ſcène, ou dans le détail de ſa conduite?

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Gardons-nous d'empoiſonner la ſociété par les ſuites d'une éducation qui n'a eu pour but que l'agrément extérieur. Le moindre mal qui provienne d'une intention ſi frivole eſt la fatuité. Formons l'extérieur de nos enfans : mais ne leur en faiſons pas une affaire. De plus beaux ſoins nous preſſent : il s'agit pour les rendre ſociables de les remplir à tems des connoiſſances d'uſage & des motifs propres, ſoit à ſervir de frein à leurs paſſions, ſoit à incliner leur cœur à tous les devoirs du citoyen.

Les Garçons ont d'autant plus beſoin d'être formés dans cette double vûe, qu'ils doivent être le conſeil auſſi bien que l'appui de leur famille, & que leurs talens comme leurs poſtes, expoſent ſouvent leur vertu à de plus grands dangers. Il faut donc commencer de bonne heure & travailler dès la plus tendre enfance aux préparatifs de ce bel ouvrage. Ne nous laiſſons rebuter ni par les petiteſſes enfantines, ni par la lenteur des premiers progrès. Tout ce qu'on fait alors eſt obſcur & ſans beauté. C'eſt un fondement caché, il eſt vrai : mais c'eſt le fondement. J'aimerois autant livrer à un aide-maçon la

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

direction des souterrains d'un palais, que d'abandonner les sept ou huit premières années d'un garçon au gouvernement de quelque domestique sans éducation, & sans vûes. Dès que la raison & la langue de votre fils commencent à se délier, il a un intérêt infini à ne voir & à n'entendre rien que de juste & de bon.

Nous avons vû de quelle sorte la mere de famille lui peut assurer une belle prononciation & un langage pur en le retenant en sa compagnie qui est pour lui la moins gênante & la plus parfaite de toutes les écoles. Ce que l'oreille produit sur la langue, l'œil le fait sur toute la contenance : & malgré l'irrégularité naturelle à l'enfance, l'œil accoutumé au bon air, dispose machinalement tout le corps à une imitation qui n'a rien de gêné. Les enfans contrefont tour-à-tour les processions de l'Eglise, la marche des soldats, l'attaque des places, la conduite d'un carosse, les attitudes des gens de métier, en un mot tout ce qu'ils voyent. Tenez-les donc souvent à portée des personnes polies. C'est l'école des manières & de la contenance. Les leçons de cette politesse superficielle seront alors d'autant moins dangereuses, que l'enfant ne peut encore juger que des manières, & que

dans ces dehors, qui font impreſſion ſur lui, il ne ſe trouve rien qui le puiſſe corrompre : cet enfant plaît ſans en avoir la moindre penſée. Si au contraire vous le tenez trop à l'écart, il y contractera une ruſticité capable de vous donner bien de l'exercice, & de défigurer le plus beau naturel. Il n'eſt pas rare de voir ceux qu'on a retenus trop long-tems à l'ombre, ſe troubler quand ils arrivent au grand jour. La tête leur tourne.

LETTRE D'UN PERE SUR L'ÉDUCATION.

J'ai voulu que mon fils apprît à lire dès l'âge de cinq ans. On pourroit même commencer plutôt, & le moyen qu'on employe pour faciliter la lecture aux garçons peut également ſervir aux filles. Mais les premiers ayant un plus grand beſoin d'une promte culture ; j'ai cru pouvoir différer juſqu'ici l'article de ces premiers commencemens.

Apprendre à lire à quatre ou cinq ans, dira-t-on, c'eſt renoncer de bonne heure à la joie. C'eſt furieuſement racourcir le bon tems, dont nous avons tous joui juſqu'à l'âge de huit ou neuf ans. J'avoue que vouloir à l'âge de quatre ans montrer à lire à un enfant d'un air auſſi ſérieux qu'on a coutume de le faire, c'eſt un moyen ou de l'enterrer bientôt, ou de le dégoûter pour toûjours de toute lecture.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Ce dégoût se tournera par la suite en haine quand il faudra passer par les épines de la Grammaire & de la Philosophie scholastique.

La première lecture.

Cette objection est sans replique : il faut donc mettre de l'agrément dans les études, & en gouverner avec dextérité les commencemens, aussi bien que toute la suite. L'enfance ne sait & ne veut que jouer. Nous lui ferons donc un jeu des lettres & de la première lecture. Or s'il ne s'agit que de jouer, on peut commencer dès l'âge de quatre ans.

L'écran.

J'estime assez l'écran percé de deux ou trois petites ouvertures au travers desquelles on montre à l'enfant la lettre, ou le chiffre, ou la syllabe qu'on veut qu'il fasse sonner, en les amenant tour-à-tour à l'aide d'un carton mobile, attaché derrière l'écran. On change ces cartons selon le besoin. Le premier ne contient que les cinq voyelles en grandes & en petites lettres, marchant de compagnie. Le second présente successivement toutes les consonnes. Un troisième fera la liaison des voyelles avec quelques consonnes. On trouve par ces cartons mobiles & différemment taillés le moyen d'amener ce qu'on veut sous l'œil de l'enfant. L'unité de l'objet que vous lui montrez de la sorte

fait le mérite de la machine ; au lieu que la lettre qu'on lui montre dans un livre est accompagnée de deux cens autres. Vous voulez qu'il n'en voye qu'une : cela passe ses forces, & il en voit toûjours deux cens.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Je ne dirai rien du soin qu'on prend de lui promettre cet écran long-tems avant l'exécution ; ni de l'attention de ne le lui montrer que quand il est en belle humeur ou qu'il le demande ; ni de la petite adresse de le lui refuser quand on n'est pas content de lui pour autre chose. Tout ce badinage tend à irriter ses désirs, & il faut s'y prendre de manière que cet exercice toûjours plein de gayeté, toûjours mis de côté avant l'arrivée du dégoût, devienne en lui une passion.

Le coffret.

L'écran ne demande ni dépense ni apprêts, non plus que le coffre à lettres. C'est une petite caisse d'un pié de long sur trois ou quatre pouces de large, & partagée en cinq ou six petites loges pour recevoir autant de pacquets de cartes à jouer sur le dessous desquelles on a collé un papier blanc, afin que l'œil n'y voie que le caractère dont on le veut frapper. Les lettres sont tracées sur le bord de ces cartes. Un pacquet sert à montrer séparément chacune des voyelles

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

qu'il faut savoir les premières. Un autre contient les consonnes. Le troisième contient les lettres majuscules. Le suivant contient les lettres de l'écriture courante & des regîtres. Le dernier contiendra ou des syllabes, ou des mots, ou des chiffres. On change au besoin. On glisse une carte sur l'autre, & en ne découvrant que les caractères rapprochés l'un de l'autre sur une table, on en forme des syllabes que l'enfant désignera peu-à-peu par un son unique, & qu'il démêlera bientôt aussi aisément que les lettres simples ; si la patience, les petites ruses, & la joie sont toûjours de la partie.

Les boules taillées à facettes.

On peut tailler deux globes d'yvoire à facettes, & mettre sur l'un les voyelles, sur l'autre les consonnes, puis rouler les deux boules & faire deviner le son qui résulte des caractères des deux facettes les plus élevées, en mettant la consonne tantôt à droite tantôt à gauche.

Les branches de plomb.

On peut mettre à la main de l'enfant & lui abandonner en pleine propriété des branches de plomb laminé, après leur avoir fait prendre la forme de toutes les lettres.

Ces méthodes & bien d'autres sont justifiées par le succès. Mais je viens tout d'un coup à la plus utile de toutes, à celle

dont plusieurs autres ne sont que des démembremens : c'est le Bureau d'Imprimerie.

Le Bureau Typographique, *inventé par M. du Mas de Montpellier, qui a consacré son tems & son bien à l'établissement de cette méthode.*

Ce bureau est une petite armoire plus large que haute & contenant quatre ou cinq files de petites loges où l'on mèt en bon ordre différens paquèts de cartes, au dos desquelles sont écrits les caractères des lettres, des syllabes, & de tous les sons simples ou composés dont on a besoin. Chaque loge porte une étiquette qui annonce ce qu'on y renferme. La porte qui couvre tout le devant de cette armoire, à l'aide d'une double charnière, s'ouvre de haut en bas, & étant abaissée sur un appui présente une table à l'enfant. Il se tient de bout devant cette table pour y ranger comme feroit un compositeur d'imprimerie, les caractères de tous les sons qu'on lui demande & qu'il tire des différentes loges où il les voit rangés.

Le Bureau facilite la lecture & l'abrége.

Le premier avantage du bureau consiste en ce que les noms qu'on y donne à chaque caractère, se trouvent mieux liés avec les sons qu'ils expriment, qu'ils ne l'étoient dans l'ancienne dénomination; ce qui facilite beaucoup la lecture. J'ajoûte qu'il y a un grand nombre de sons exprimés par plusieurs lettres, pour les-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

quels une seule carte suffit, comme si c'étoit un son simple, ou une lettre unique, ce qui abrége beaucoup l'ouvrage.

Le second avantage du Bureau d'Imprimerie, & ce qui le rend supérieur ou préférable à toute autre méthode, c'est qu'il conduit surement à la perfection de la lecture en amusant beaucoup l'enfance. Vous y voyez tous les jours réussir des enfans qui n'entendent encore rien à ce qu'ils lisent, parce que leurs oreilles & leurs yeux y sont frappés régulièrement & sans confusion par les retours perpétuels de tous les sons imaginables, toûjours liés avec des caractères qu'ils manient, & qu'ils rangent. Ensorte qu'à la netteté des figures il se joint un amusement continuel.

Le Bureau agite & amuse l'enfance.

La plus grande croix de cet âge léger & volage est de demeurer en place. Un livre n'est pas seulement propre à leur brouiller l'esprit par la pluralité des figures : il les afflige, parce qu'il les arrête & les colle malgré eux à un même endroit. Mais voici un bien autre sujèt d'affliction. Exigez des enfans, comme on est contraint de le faire dans les écoles publiques, qu'ils soient plusieurs heures de suite paisiblement assis, jusqu'à ce que leur tour vienne d'être exercés à une

courte lecture; ce repos eſt pour eux un ſupplice. Ils ſont ainſi à la torture cinq & ſix heures par jour : de ſorte que les approches de cette lugubre ſéance les épouvantent, & leur donnent de la lecture une idée déſagréable qui dégénère en une prévention ſouvent inſurmontable. Connoît-on bien le principe qui remue les piés de l'enfance? on le prendroit pour du ſalpètre. Le bureau loin de tenir les enfans dans la contrainte, exerce à la fois toutes leurs puiſſances. Ils y font uſage de leurs yeux, de leurs mains, & ce qui eſt pour eux le point le plus important, ils y font uſage de leurs piés. Il faut tirer des cartes de leurs loges, faire d'un moment à l'autre différens voyages, ranger les cartes dans un allignement qui devient une affaire; reporter enſuite les cartes dans les loges qui en préſentent l'étiquette, & recommencer les voyages.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

De ceux qui compoſent la troupe, les uns ſont acteurs; les autres ſont ſpectateurs & controlleurs; il peut y avoir des prix propoſés pour la juſteſſe de l'opération : il peut y en avoir pour la juſteſſe de la critique. On employe pluſieurs bureaux quand la troupe eſt nombreuſe. Pluſieurs enfans peuvent donc être debout

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

à la fois. Du moins ne ſont-ils pas condamnés à la cruelle néceſſité d'être perpétuellement aſſis. S'il ſe préſente des ſons un peu difficiles à rendre, on leur fait trouver au fond des loges qui en contiennent les caractères, tantôt des fleurs, tantôt des fruits, tantôt de jolies eſtampes dont l'explication devient une amorce encore plus utile. Par-là les ſons les plus baroques ſont bientôt les plus courus. On s'en tire parfaitement.

Un dernier avantage comparable au précédent, c'eſt d'occuper l'enfance pluſieurs années de ſuite & de lui donner de grandes ouvertures à ce qu'on voudra lui faire apprendre. On ſeroit, dit-on, fort aiſe qu'un enfant ſût lire dès l'âge de quatre ans, s'il pouvoit de ſuite apprendre à écrire. Avec ces ſecours on l'occuperoit utilement. On gagneroit pluſieurs années d'avance. Mais on a ſouvent éprouvé que ces lectures précoces ne produiſent rien. L'eſprit n'eſt point fait & ne conçoit rien à ce qu'il lit. La main n'eſt point faite, & ne ſauroit ſe prêter à l'écriture. Le mieux eſt donc de différer ces exercices.

Le Bureau tient lieu d'écriture.

La méthode du bureau eſt la ſeule qui réponde à cette difficulté en fourniſſant ce qu'on ſouhaite. Le bureau n'enſeigne

pas à écrire : mais il tient lieu d'écriture, puiſque ſavoir imprimer, c'eſt ſavoir écrire : c'eſt peindre une penſée.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Dans un enfant qui ſait très-bien lire à cinq ans, ce qui eſt une choſe aujourd'hui très-commune, appercevez-vous une mémoire heureuſe & des diſpoſitions pour les belles lettres ſi utiles à tous les états, vous pouvez lui faire un jeu d'apprendre à lire l'Hébreu, le Grec, le Gothique, & les écritures des différens ſiécles. La ſeule vûe de ces caractères effraye à tout âge ceux qui n'y ſont point faits; & ſuffit pour détourner de ces utiles connoiſſances nombre de bons eſprits qui auroient pu y réuſſir parfaitement. Le Bureau d'imprimerie fait débrouiller ces écritures dès la plus tendre enfance avec autant de facilité qu'il lui fait diſtinguer un grand A d'avec un petit a. J'ai actuellement devant mes fenêtres un Enfant de cinq ans qui lit parfaitement & très-légèrement le Grec de tel Auteur qu'on lui voudra préſenter. La choſe a été tentée & expédiée en huit jours. Vous mettez l'alpha dans la loge des A, & le gamma dans la loge des G : ainſi des autres. C'eſt un caractère de plus qu'il trouve dans les loges. Il employera indifferemment un g ou un γ dans ce qu'il imprime. Otez

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

ensuite tous les caractères des loges & n'y laissez que les lettres Greques, en mettant dans une loge à part les ligatures ou abbréviations : au bout de quelques jours il vous imprimera en lettres Greques tout le François que vous lui proposerez. Le mois suivant il vous livrera la Paléographie des siécles du moyen âge. Cela consiste en vingt ou trente nouvelles figures qui ne sont qu'un jeu pour lui. Un second mois est plus que suffisant pour expédier le Gothique des quinze & seizième siécles. Si vous ne trouvez point jour à faire des progrès si promts, ni à multiplier de si bonne heure les préparatifs de la belle érudition, consolez-vous par le plaisir d'avoir au moins procuré à vos enfans la lecture de la langue maternelle sans dégoûts & sans larmes. Il est peu d'esprits que le Bureau n'aide à diligenter la lecture. Mais si lents que s'y trouvent les progrès d'un enfant sans facilité, il n'y connoît du moins ni les reproches, ni les obstacles qui semblent naître à chaque pas dans l'ancienne méthode, & rendre sa condition doublement malheureuse.

En attendant que nous ayons appris à écrire, employons le Bureau à son véritable usage. Il nous tient lieu d'écriture

Hé bien, me direz-vous, voilà une avance qu'il ne faut pas mépriser. Si nous savions écrire, nous nous mettrions de suite à la Grammaire & à la composition Latine.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Je crois l'une & l'autre très nécessaires. Mais, à mon sens, il est beaucoup trop-tôt pour y songer. Savez-vous que cette Grammaire est un amas de choses horriblement abstraites; que ce tendre esprit qu'on en veut occuper ne voit rien de ce qu'on lui dit; que sa mémoire ne retient que des mots; que son jugement ne saisit & n'assemble point d'idées. Pour surcroît d'injustice vous voulez qu'il raisonne, & que par une conséquence juste il vous livre un cas plutôt qu'un autre, & le gérondif en *dum* plutôt que le supin en *u*, tandis que toutes ces choses lui sont absolument égales. L'injustice est criante: il ne sait où il en est: il ne connoît distinctement que sa peine, & l'amertume de vos répréhensions. J'ose dire que traiter ainsi des enfans de cinq & six ans, c'est meurtrir les esprits plutôt que les former. J'implorerois volontiers le secours des loix en leur faveur.

Pour mieux employer notre écriture; c'est-à-dire, le Bureau qui en tient lieu, faisons-le servir à meubler la mémoire & à former peu-à-peu le jugement: ces deux

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

points donnés, nous ferons plus de chemin en quatre mois, & toûjours d'une façon pleine de gayeté, que nous n'en aurions fait en quatre ans & toûjours avec tristesse, si nous débutions par des régles & par des compositions.

Jettez d'abord dans les logettes du Bureau les paradigmes des noms & des verbes tant en latin qu'en françois. C'est une premiére provision très-utile pour dispo- ser de loin l'enfant à l'étude des anciennes langues, & pour lui apprendre l'orthographe de la sienne. Mais c'est pour le présent tout le Grammatical qu'il lui faut.

Un autre préparatif aussi utile pour les sciences, & auquel le Bureau peut vous être d'un secours infini, c'est l'amas de la plupart des noms latins & françois, des objèts du plus grand usage & qui tombent plus ou moins sous les sens. C'est ce qu'ont essayé de faire le Pere Pomey (*a*) & Comenius (*b*), dans leurs Vocabulaires. Ils ont voulu y rassembler les matériaux des langues Latine & Françoise plus promtement que l'on n'assemble dans la tête des enfans les matériaux de

(*a*) Dans son *Indiculus Universalis.*
(*b*) Dans le livre assez ridiculement intitulé, *Janua Linguarum aurea reserata.*

leur

leur langue maternelle, en leur diſant les noms de tous les objèts qu'ils voyent. Mais ici la différence eſt grande. Dans l'uſage de la vie les objèts frappent l'œil, & les noms s'y joignent aiſément dans la mémoire. Il n'en eſt pas de même d'une liſte de mots que vous préſentez à un enfant dans un livre. C'eſt une kirielle bien froide, & tout eſt bientôt oublié; parce que ce ſont toutes piéces ſans liaiſon. Le Bureau fixe mieux les idées. Vous mettez dans une loge les animaux domeſtiques, dans une autre les animaux ſauvages; ici les oyſeaux; ailleurs les inſectes, ou les poiſſons. L'enfant ſait où tout ce monde habite. Il les imprime tour-à-tour & ſur ſa table & dans ſa tête, puis les renvoye tous en bon ordre dans leur département. Il en retiendra les noms en François, en Latin, & en telle langue que vous voudrez. Demandez-lui enſuite une baleine, un chameau, ou une chévre : il vous dira les noms latins qui les accompagnent, ſur-tout ſi on l'a entretenu des particularités de ces animaux. Voulez-vous faire baucoup mieux & jouer à jeu plus ſûr? amaſſez & diſtribuez par loges des eſtampes qui repréſentent les animaux, avec les noms de leurs inſtrumens, de leurs cris, & de leurs façons de vivre:

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'Éducation des Garçons.

bientôt il ne faudra plus que prononcer un de ces mots en françois ou en latin, & l'on vous ira chercher dans la loge propre l'objèt que vous demandez. Il en sera de même des plantes, des fleurs, & des fruits. Placez dans un cassetin la figure d'une ville bien gravée, & sur une seconde feuille les noms des piéces qui la composent : mettez dans une autre loge ou la figure d'un temple, ou la figure d'un vaisseau avec les noms de toutes ses parties, comme *Mali*, *antennæ*, *rudentes*, *vela*, *fori*, *transtra*, *remigium*, & tout le reste. Par ce peu d'exemples vous sentez que l'ordre des loges, la vûe des objèts, & l'habitude d'appliquer le nom propre à chaque piéce, ou de l'imprimer en voyant l'objèt, amasseront & conserveront dans la mémoire une riche provision de matériaux qui serviront dans leur tems. Mais ne perdons point de vûe que le principal mérite du Bureau est d'exercer l'enfant à imprimer ou de mémoire ou sous la dictée d'un autre. C'est donc pour lui un vrai exercice d'écriture, quoiqu'il ne sache pas encore écrire. Ces différens avantages ont fait recevoir le Bureau d'imprimerie à la Cour, à Paris, à Lyon, & par tout. Il a servi à l'éducation de Monseigneur le Dauphin.

Mais une chose en reléve encore mieux le mérite : il abrége de beaucoup le tems & la peine dans les écoles des pauvres. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Nous avons vû combien il est propre à former la mémoire par la force de l'impression, & par l'ordre des idées. L'esprit s'y forme autant que la mémoire. Il apprend l'usage de bien des choses. Les jugemens qu'il s'accoutume ainsi à porter de ce qu'il voit, sont les seuls que l'âge permette. Mais exiger de lui des régles, des raisonnemens, & des applications justes d'un principe de syntaxe, c'est lui en demander trop. C'est abuser du droit qu'on a de lui commander. Cependant la lecture s'affermit. On se passe enfin du Bureau, & il y a pour lors un moyen sûr de persuader à l'enfance qu'elle est heureuse de savoir lire. C'est de ne laisser d'abord tomber sous sa main que de jolies fables, ou quelques histoires qui l'attachent. Il faut qu'elle s'attriste de se les voir enlever.

La lecture devenu libre & sûre, sera suivie de l'écriture. Si l'on s'y prend bien, ce peut être une agréable nouveauté pour un enfant. On peut s'en tenir d'abord à lui faire passer fréquemment une plume bien tenue, & trempée dans de l'encre, sur tous les traits d'une bonne

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

écriture formée avec un crayon rouge. Cette habitude peut le mener à écrire d'une façon ſupportable. Il viendra un tems, où l'affermiſſement de l'eſprit & de la main lui facilitera les principes d'une écriture régulière. Tout s'y réduit d'abord à la taille & à la tenue de la plume; enſuite à la juſte exécution des trois effèts de la plume, qui ſont le trait plein, le trait délié ou tranchant, & la ligne mixte qui eſt le paſſage du plein au délié. L'aſſoupliſſement des doits, & la facilité d'exécuter légèrement ces premiers traits devroient être le travail des premiers mois, plutôt que la forme des lettres qui n'eſt plus qu'un jeu quand la main eſt habituée aux traits fondamentaux.

Le premier fruit de ſon écriture ſera de l'accoutumer *pendant un an & plus* à écrire tous les jours un trait d'hiſtoire ou une petite lettre d'abord ſous la dictée, puis peu-à peu de ſa façon, & à ſavoir ranger un compte ſuivant quelqu'une des régles de l'arithmétique. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit ſur cet exercice, en parlant de ſes ſœurs. Il en eſt de même de ſa première bibliothéque. Celle que nous avons formée pour elles, ne lui eſt pas moins néceſſaire,

Quand un pere ne verroit dans ſon fils

aucune finesse d'esprit, ni dans la situation de ses affaires aucune raison de le tourner du côté des belles lettres, il ne peut lui refuser l'espéce de culture qui sera la plus propre pour donner quelque étendue à sa raison & quelque justesse à son langage. Il gagnera infailliblement ces deux points, si tous les jours & avec un grand air d'enjoûment, il exerce son fils à lui rendre compte de ce que contient la petite bibliothéque. Tout y est historique, & facile à rappeller. Après lui avoir fait LIRE, NON D'UNE FAÇON MONOTONE, MAIS AVEC LES INFLÉXIONS ORDINAIRES DE LA CONVERSATION, un chapitre de l'histoire de l'ancien Testament, ou des mœurs des Chrétiens, il demande à son fils ce qu'il en a compris & retenu. Ce que l'enfant lui pourroit dire après l'avoir appris par cœur n'aura passé que par sa mémoire: à peine son jugement y a-t-il pris quelque part, ce qui est d'une assez petite utilité. Mais ce qu'il dira par jugement, il l'aura pensé sur le champ, & énoncé sur le champ. C'est l'effèt du seul ordre des idées. C'est là le véritable ouvrage de l'esprit. Si la langue exprime aussitôt ce que l'esprit a conçu, c'est là ce qui le forme; parce que tout s'y pratique sans effort & sans apprêts.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Monotonie à fuir dans la lecture.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Le ſuccès de cet exercice dépend de la continuité, ce qui eſt d'autant plus praticable, qu'il n'y a ici ni épines, ni chagrin, qui troublent cet eſprit facile à s'émouvoir & à s'attriſter. On lui ſait gré en toute rencontre de la moindre réuſſite, & de la moindre facilité. Il croit valoir beaucoup, & on le lui laiſſe croire.

Si à l'âge de douze ou treize ans le pere lui mèt en main la régle & le compas avec un Rivard ou un Le Clerc (*a*), il ne faut point d'autres préparatifs pour tirer quelquefois de très-grands ſervices d'un eſprit naturellement peu vif & très-borné, ou qui ne montroit qu'une pénétration fort commune. Un étui de mathématiques eſt la clé de l'arpentage, de l'architecture, de l'aſtronomie, de l'optique, de la navigation, des fortifications, & de toutes les méchaniques.

Savoir lire, écrire, compter, faire une lettre, & parler ſa propre langue paſſablement bien, en rendant très-ſouvent compte d'une bonne lecture, voilà ce que j'appelle le grand commun, le premier néceſſaire. Il n'y a ni enfant bien élevé, ni état honorable qui ſe puiſſe paſſer de ces proviſions. Venons préſentement à

(*a*) Ce ſont les noms de nos meilleurs élémens de Géometrie.

l'article qui emporte les plus grands ſoins & le plus grand tems dans l'éducation des garçons. Vous entendez que je veux parler de l'étude des anciennes langues. Quelles ſont celles qu'il leur faut apprendre? quelle eſt la voie la plus ſûre pour y réuſſir?

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Comme nous avons de très-habiles maîtres & de très-grands ſecours pour faciliter l'étude des belles lettres; je m'attacherai plus particulièrement à la pratique des premiers commencemens: parce que c'eſt la partie qu'on a le plus négligée, & qui eſt de toutes la plus mal gouvernée. Les fautes qu'on y fait ſont telles que nos plus habiles profeſſeurs & nos meilleurs livres ſont des tréſors ſouvent perdus pour nos enfans même les plus capables d'en profiter.

Les plaiſirs de l'enfance.

Avant que de vous entretenir de cette matière qui intéreſſe tant de perſonnes, & qui ouvre la porte à tant de belles places dans la ſociété, il eſt juſte de nous arrêter un moment ſur les plaiſirs de cet âge. L'amuſement des yeux & le mouvement du corps, voilà ſes deux paſſions dominantes. On peut également les mettre à profit en faveur de ceux qui étudieront les langues, & de ceux qui ne les étudieront que peu ou point du tout.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Les uns & les autres auront besoin d'acquérir quelque connoissance des arts, & c'est où l'on peut les amener par la voie du plaisir. Les vûes, les intentions resteront dans votre tête : arrangez vos projèts sans jamais dire où vous vous proposez d'arriver. Sur toutes choses point d'assujettissement, point de retours trop réguliers. Quand il s'agit de divertir l'enfance, laissez-lui croire qu'on se conforme à sa volonté.

Après les estampes qui sont la meilleure invention qu'il y ait pour fixer la légèreté de cet âge, & avec laquelle vous pouvez, sans déplacer l'enfance, la transporter à discrétion dans le monde ancien, & dans les diverses parties du monde moderne; vous n'avez rien qui puisse faire sur elle des impressions plus agréables & plus profitables que les machines & les métiers. On peut se contenter de leur montrer ceux-ci tour-à-tour, en donnant lieu à leurs questions, & en répondant à leurs demandes sur la communication des mouvemens ou sur l'exécution de l'ouvrage, plutôt qu'en leur faisant des leçons trop suivies. Mais le moyen sûr pour les attacher, & pour donner quelque dextérité à la main, aussi bien que quelque ouverture à l'esprit, c'est d'exercer leur curio-

ſité ſur des piéces qui ſoient à eux, & ſur des inſtrumens dont ils diſpoſent avec une propriété pleine & entière. Abandonnez-leur une horloge à l'antique, une petite charpente aſſemblée avec des chevilles amovibles, un tournebroche, une grue en petit, des ſonnettes à piloter, ou telles autres copies de machines, dont il s'agit de deſunir les piéces & de les numéroter pour les raſſembler enſuite dans leur premier état. A la charpente dont ils nommeront bientôt toutes les piéces, on peut joindre une caiſſe remplie de petits morceaux de bois taillés en façon de briques. Vous verrez bientôt maçonner en recouvrement, & élever des édifices complets : vous verrez l'induſtrie & les précautions ſe montrer de toute part. Un tour, des inſtrumens de menuiſerie, tout un laboratoire de méchaniques abandonnés de bonne heure à Mr l'abbé Nollet, à Mr l'abbé de la Deuille, à Mr de Fouchy ſecrétaire de l'Académie des Sciences, n'en ont fait ni des tourneurs, ni des menuiſiers, ni des machiniſtes; mais des hommes capables d'éclairer ceux qui ſe mêlent de tous les arts, & de faire honneur à des états fort diſtingués.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

La connoiſſance de pluſieurs langues ne ſuppoſe pas dans un homme une pénétration ſupérieure : & comme on peut renoncer à la pluralité des langues ſans rougir, je puis ſans grand ſujèt de vanité vous avouer, Monſieur, que j'ai réuſſi à en entendre paſſablement deux ou trois outre ma langue maternelle. J'ai ſeulement acquis par mon expérience à cet égard le droit d'être cru ſur les moyens qu'on peut prendre pour ſe procurer un pareil ſecours ſans y riſquer beaucoup de tems.

Choix des langues.

Quoique les langues ne nous donnent par elles-mêmes aucunes lumières, elles ſont un moyen ſûr pour en acquérir. Elles nous facilitent l'accès des monumens & des ſciences. Le Latin, le Grec, & l'Hébreu ſont les premières ſources de l'érudition : & ſi on vouloit s'y prendre de manière à s'en aſſurer promtement l'acquiſition, on ſe réſerveroit aſſez de loiſir pour y joindre de bonne heure l'Italien & l'Anglois. Ceux qui ſe deſtinent aux ſciences peuvent en fait de langues modernes s'en tenir aux deux que je viens de nommer. L'Allemand, autrefois néceſſaire pour voyager, eſt aujourd'hui remplacé par le François, devenu depuis long-tems, la langue de commerce dans

toutes les Cours & dans toutes les bonnes villes de l'Europe. Nos Freres séparés l'ont porté par-tout. Il y a de grandes sociétés Françoises établies à Breslau, à Berlin, à Copenhague, à Londres, en Suisse, dans toute la Hollande, & jusqu'au Cap de bonne Espérance. Le bon accueil que les Étrangers ont fait à plusieurs livres François, a contribué beaucoup à rendre notre langue plus commune. Ajoûtons que la France est à peu près au centre des nations qui sont le plus dans le goût des voyages. La langue Espagnole au contraire renfermée dans un coin du monde, & ne s'étant distinguée dans la littérature que par des livres de dévotion, que nous pouvons remplacer, n'invite personne à l'apprendre, quoique ce soit de toutes les langues vivantes celle qui a le plus d'harmonie, & qui approche le plus de la richesse de la langue Greque, soit par la diversité de ses tours, soit par la multitude de ses terminaisons toûjours pleines, & par la juste longueur de ses termes toûjours sonores. On étudie au contraire la langue Italienne malgré l'ennui qu'elle cause par le retour perpétuel des quatre sons *a*, *e*, *i*, *o*, qui finissent presque tous ses mots, & qui fatiguent l'oreille par une désagréable uni-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

formité. On commence auſſi à étudier parmi nous la langue Angloiſe, quoique hachée en menues piéces d'une ſyllabe; quoique rude & hériſſée d'âpres conſonnes qu'il faut faire ſiffler ſans en manquer aucune. Ces deux langues ont été maniées par des Écrivains ſi eſtimables, les uns par l'agrément naturel de leur eſprit, les autres par l'étendue de leurs recherches, qu'on peut en tirer non pas à beaucoup près autant de profit que des anciennes, mais pluſieurs connoiſſances que l'antiquité ne fournit pas.

Unique moyen d'apprendre les langues vivantes.

Tous ceux que j'ai vû apprendre l'Italien ou l'Anglois par l'étude des régles & par la compoſition des thèmes ont dépenſé beaucoup d'argent, & n'ont point appris la langue qu'ils vouloient ſavoir: ou s'ils y ſont parvenus ç'a été en changeant de méthode. Il n'y en a qu'une pour les langues vivantes, qui eſt de ſe tranſporter dans le pays où l'on les parle, ou de les parler perſévéramment avec des perſonnes qui les poſſédent. Bien entendu qu'à l'exercice fréquent de la converſation on peut joindre utilement la connoiſſance de quelques régles & la lecture des ouvrages bien écrits dans ces langues. J'avoue de plus, qu'un homme laborieux pourroit par lui-même à force de feuille-

ter des livres & des Dictionnaires, ſe mettre en état d'entendre paſſablement une langue : mais il n'ira point juſqu'à la parler ou l'écrire ſans apprêter à rire à ceux qui la ſavent. Cette voie eſt d'ailleurs ſi longue, elle eſt traverſée de tant d'embarras & d'incertitudes, que quand on a en main un autre moyen ſûr & prompt, on peut dire qu'il eſt l'unique. C'eſt donc une néceſſité d'apprendre les langues vivantes par l'uſage, & par la fréquentation de ceux qui les parlent.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même des langues mortes. On les appelle ainſi parce qu'elles ne ſont plus vulgaires. On ne les parle plus : & ceux qui à force de lectures & de travail les entendent le mieux, ſont ceux qui avouent avec le plus de candeur qu'il y a une extrème témérité à les vouloir parler. Dans la néceſſité d'y avoir recours on s'en tire le moins mal qu'on peut. On eſt fort heureux de les pouvoir entendre. Si l'on s'en ſert ou pour écrire, ou pour parler en public, ce n'eſt ni ſans peine, ni ſans riſque. Mais quand on veut en faire un uſage habituel, on revient preſque toûjours au génie & aux tours de ſa langue maternelle. L'expérience de la pitoyable latinité qui régne dans les Colléges d'Allemagne, de Flan-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

dres, de Hollande, & par-tout où l'on eſt dans la pratique de toûjours parler latin, ſuffit pour nous faire renoncer à cette coûtume qui empêche un jeune homme de bien parler ſa propre langue, & l'habitue à un latin groſſier, capable de lui pervertir preſqu'univerſellement le goût. Car qui parle mal, écrira mal, & ſentira à peine le mérite de ce qui eſt bien écrit. Il faut que l'habitude d'une mauvaiſe latinité influe bien puiſſamment ſur l'eſprit, & lui donne un tour bien étrange, puiſque par un effèt de cette éducation une infinité de perſonnes, même qui ont lû les bons Auteurs, enſeignent & écrivent d'une façon ſi barbare. Savans du Nord, quand voudrez-vous entendre raiſon ſur cet article?

Le Rudiment.

Nos prédéceſſeurs ont très-bien compris la néceſſité de débuter par faire apprendre aux jeunes gens à décliner les noms, à conjuguer les verbes, & à ramener la ſtructure des mots à certaines façons de parler très-ordinaires, auxquelles ils ont donné le nom de régles. Ces généralités ſervent communément de modéles & de principes ſoit pour reconnoître les parties fondamentales du diſcours dans l'explication d'un auteur Grec ou Latin; ſoit pour exercer l'eſprit par la ju-

stesse de l'imitation dans la structure de quelques phrases. Je parle ici des premiers fondemens du discours, & non des tours peu ordinaires, ni des expressions figurées. Un jeune lecteur sera toûjours dans les ténébres & arrêté à tout propos, si vous ne lui montrez par des caractères reconnoissables, à distinguer par tout, 1°. le nominatif ou le sujèt dont on parle; 2°. le verbe principal qui exprime le jugement qu'on en porte, soit qu'il signifie l'être, soit qu'il exprime une action; 3°. le régime de ce verbe, c'est-à-dire, le nom de l'objèt sur lequel cette action passe, ou duquel elle provient; 4°. le verbe incident qui exprime un jugement accessoire ou explicatif & qui tient par une piéce de liaison, soit au nominatif, soit au régime; 5°. les prépositions qui servent à désigner nettement les rapports que les choses ont entre elles; & un assez petit nombre d'autres parties qui reviennent communément les mêmes dans toute sorte de discours. J'avoue que ces régles ont une physionomie extrémement métaphysique & fort peu réjouissante sur tout pour des enfans. Que concluera-t-on de-là? qu'il y faut totalement renoncer? Point du tout; mais qu'il faut les rendre sensibles par l'agrément des exemples, & en réduire

Nécessité d'apprendre les régles fondamentales.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

le nombre au plus ſimple néceſſaire, à ce qui ſe remontre preſque toûjours. L'uſage fera connoître le reſte. Il vaut bien mieux que l'enfance prenne la peine d'apprendre une bonne fois ces premières régles, & ſache diſtinguer nettement les ſept ou huit piéces élémentaires dont le diſcours eſt composé, que de marcher éternellement à tâtons en traduiſant le latin ſans régle, & ſans pouvoir rendre raiſon de rien. Les jeunes gens, il eſt vrai, à l'aide d'un maître qui marche le premier & d'une bonne mémoire qui puiſſe le ſuivre fidélement, ou guidés par l'ordre même des idées, pourront traduire des Auteurs entiers & sembleront faire beaucoup de chemin. Mais dès qu'ils auront quitté leur maître, & interrompu cet exercice de mémoire, tout ſe diſſipera; faute de quelques principes qui fixent le jugement: ils héſiteront ſur le moindre latin qu'on voudra leur préſenter. Ils ne pourront débrouiller le moindre Auteur quand ils y voudront revenir. La connoiſſance des parties du diſcours & les premières régles ſelon leſquelles ces parties ſe conſtruiſent, ſont donc abſolument néceſſaires; parce que ce ſont des guides qu'on ne perdra jamais, & qui faciliteront toûjours la marche de l'eſ-

Danger d'étudier les Auteurs ſans aucunes régles.

prit, ſoit qu'il faille traduire un Auteur, ſoit qu'il faille mettre quelques mots de françois en latin. Laiſſons là toutes les merveilleuſes méthodes, les ſecrets nouveaux, les moyens courts. Prenons le parti ſûr : c'eſt de nous en tenir aux vûes de M. l'Abbé Rollin, & ſur-tout aux pratiques ſi ſenſées qu'il propoſe par manière de ſouhaits (*a*), quand il trouve le contraire établi.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Il faut avouer que le grand ſervice qu'il nous a rendu par ſon Traité tombe plus ſur le fort des études que ſur les commencemens : & c'eſt, Monſieur, ce qui vous a déterminé à me demander pour votre cher fils, ce que j'avois remarqué ſur les défauts des premières études, qui ne peuvent être mal faites ſans préparer de grands obſtacles au bon effèt des ſuivantes.

M. Rollin s'explique avec beaucoup de force & de netteté ſur une routine dont il y a long-tems qu'on ſe plaint. » Faut-il commencer, dit-il, par la composition des thèmes, ou par l'explication » des Auteurs ? c'eſt ce qui fait plus de » difficulté, & ſur quoi les ſentimens ſont » partagés. A ne conſulter que LE BON » SENS ET LA DROITE RAISON, il ſemble » que la dernière méthode devroit être

(*a*) Traité des Etudes, art. de l'étude du Latin.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

» préférée. Car pour bien composer en » latin, il faut un peu connoître le tour, » les locutions, les régles de cette langue, & avoir fait amas d'un nombre » assez considérable de mots, dont on » sente bien la force, & dont on soit en » état de faire une juste application. Or » tout cela ne se peut faire qu'en expliquant les auteurs, qui sont comme un » dictionnaire vivant, & une grammaire » parlante, où l'on apprend par l'expérience même la force & le véritable » usage des mots, des phrases, & des » régles de la Syntaxe.

» Il est vrai que la méthode contraire » a prévalu, & qu'elle est assez ancienne: » mais il ne s'ensuit pas pour cela qu'on » doive s'y livrer aveuglement & sans examen. Souvent *la coutume exerce sur les* » *esprits une espéce de tyrannie qui les tient* » *dans la servitude, & les empêche de faire* » *usage de la raison, qui dans ces sortes de* » *matières est un guide plus sûr que l'exemple seul, quelque autorisé qu'il soit par le* » *tems*. Quintilien reconnoît que pendant les vingt années qu'il enseigna la » Rhétorique il avoit été contraint de » suivre en public la coutume qu'il avoit » trouvé établie dans les écoles, de n'y » pas expliquer les Auteurs, & il ne

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

» rougit point d'avouer qu'il avoit eu » tort de se laisser entraîner par le torrent.

» On ne se trouve point mal dans l'Uni- » versité de Paris d'avoir apporté en d'au- » tres choses quelques changemens à » l'ancienne manière d'enseigner. Je vou- » drois qu'il fût possible de faire quel- » que essai de celle dont nous parlons, » afin de s'assurer par les expériences, » si elle auroit dans le public le même » succès que je sai qu'elle a eu dans le » particulier à l'égard de plusieurs enfans.

» Mais EN ATTENDANT, on doit être » fort content du sage milieu que suit l'U- » niversité, en ne se livrant point totale- » ment à une seule de ces méthodes, » mais en les unissant toutes deux en- » semble. »

Dans ce que M. Rollin dit ailleurs sur l'éducation de celles des jeunes Demoiselles à qui l'on juge à propos d'enseigner le latin, ne trouvant ses vûes traversées à cet égard par aucun usage auquel il soit contraint de se prêter, » il décide sans » hésiter que la composition des thèmes » doit être absolument retranchée.

Joignons à la pensée de M. Rollin sur les premières études, la conduite & les vûes des Savans les plus capables d'en parler. Cicéron * croyoit qu'un Romain

* *De Oratore* I : 34.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ne pouvoit mieux se former qu'en traduisant les Auteurs Grecs en sa langue. M. le Fevre de Saumur dans l'exposé de la méthode qu'il suivit pour élever son fils, & par laquelle il le mena si loin dans la courte durée de deux ans, nous apprend qu'il ne fit usage que de la traduction. M. Arnaud dans un manuscrit qu'on conserve de lui sur la manière d'enseigner les humanités; M. Lancelot dans ses deux excellentes Grammaires; M. l'abbé Fleuri; M. du Guèt; M. de Crouzaz, & tous ceux qui ont le mieux raisonné sur l'éducation, n'ont eu qu'une voix sur la manière d'enseigner les langues. Ils réduisent cet art à deux mots: *peu de régles & beaucoup de pratique.*

N'entendre rien que de bon, premier moyen pour apprendre une langue.

Mais comme la pratique de parler sans cesse un mauvais latin est pernicieuse, la pratique de composer fréquemment un mauvais latin le doit être également. Il y a donc une précaution à prendre à l'égard de la composition latine Ce n'est pas de la supprimer: c'est plutôt de la rendre encore plus fréquente, en ne la faisant long tems consister qu'à remettre en latin ce qui a été traduit d'un Auteur estimé & proportionné à la portée des commençans. De la sorte

ils n'entendront d'abord rien que de bon, ce qui est le premier moyen naturel pour bien apprendre une langue. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La composition ou le thème qu'on donne à faire à un enfant se peut exécuter sur le champ sans Dictionnaire, & d'après un excellent modéle de latin : ou bien ce thème se peut faire à tête reposée, à l'aide du Dictionnaire, & sans avoir aucun modéle devant les yeux. Le thème fait sur le champ & de vive voix, en remettant en latin ce qui a été traduit, comme M. Rollin & les plus habiles gens le conseillent; & pareillement le thème qui se fait la plume à la main pour en rendre le latin conforme à celui qui a éte lû : voilà des compositions d'une utilité infinie. Ce sont autant d'imitations : or les langues ne s'apprennent que par écho & par imitation. Point de Dictionnaire : point d'embarras : point de larmes. Au lieu d'un thème par jour, on pourra de cette sorte en faire douze. L'enfant qui sait ses régles les applique sans peine à l'aide de l'excellent latin qui le guide, & dont la structure lui est encore présente. Si le latin d'après lequel il compose ou sur le champ ou dans son cabinèt, est pur & tiré, non de la tête du maître, mais d'un auteur estimé; voilà ce qu'on peut appeller avec

L'ÉTUDE DES LANGUES.

la traduction le vrai usage des Auteurs, la vraie pratique du latin. Dans l'extrème danger que nous avons vû qu'il y avoit de donner à l'esprit des enfans un travers irréformable, en exigeant d'eux de faire dans leurs conversations un usage perpétuel du latin qu'ils ne savent pas, & qu'ils estropieront à tout propos; il ne nous reste que la pratique de la traduction & de la composition. Mais nous rentrerons dans le même inconvénient & dans le même travers si nous exigeons qu'ils composent en une langue qu'ils ne savent pas. Il ne nous reste donc que de les faire composer, soit de vive voix soit dans le particulier, d'après un modéle qui précéde. Quant à la composition d'un latin qu'ils construiront en entier d'eux mêmes & de génie, il faut la réserver pour un tems où les études seront fortifiées & où la tête pleine d'une latinité pure pourra fournir de son abondance.

Vous pourez, Monsieur, sentir mieux que bien d'autres ce que je vais observer là-dessus, parce que vous êtes pere. Lorsque Monsieur votre fils sera dans sa 7e ou 8e année, votre résolution, sans doute, est de faire choix d'un maître qui sache parfaitement la grammaire courante, & qui s'exprime clairement. Mais

cet homme que vous allez mettre avec sa provision de régles auprès d'un esprit qui commence à éclorre, entend-t-il le gouvernement des esprits? connoît-il les conséquences des premières impressions? voyez, je vous prie, quelles vont être les suites de sa méthode.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Soit dans le particulier, soit dans une école publique, le jeune enfant n'entendra parler que de régles, & de définitions horriblement abstraites. A la tristesse d'une longue leçon succédera la tristesse d'une composition encore plus longue. Figurez-vous cet esprit dont les progrès vous sont chers; tantôt cloué sur une syntaxe inintelligible; tantôt égaré dans les détours d'un lugubre Dictionnaire, où il ne trouve point ce qu'il cherche, & où ce qu'il trouve le remplit de perplexités. S'il en veut faire l'application à sa matière, il y a tant de procédés à observer, tant de dangers à éviter, qu'il ne sait où il en est. Le choix du verbe, la voix, le mode, le tems, le nombre, la personne, tout cela débrouillé nous ne tenons qu'un mot. Nouvelles méditations sur le suivant. Le pauvre enfant ne voit que des précipices, & en se détournant de l'un, il donne tête baissée dans un autre.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

Suites des compositions faites sans facilité.

S'il est sans facilité, ou trop plein de feu, comment voulez-vous qu'il suive avec présence d'esprit tout ce menu détail de préceptes qui le troublent ou le morfondent? Jamais il ne s'en tirera : & six ans se passeront ou à travailler à contre-cœur ou à trouver les moyens de se dérober au travail. Dans trois momens il y en aura toûjours deux où vous le prendrez en fraude. C'est beaucoup si sur la fin des études à force d'avoir malgré lui entendu rebattre les mêmes choses, sa composition commence à se nettoyer, & à devenir plus conforme aux régles. Mais il y a cent lieues de distance du latin de ses thèmes à celui des auteurs. Malgré la conformité de ses dernières compositions aux ordonnances de la grammaire, il en sera de lui comme de beaucoup d'autres qui avec un bon fond d'esprit & grande provision de régles sortent du collége sans savoir le latin. De mille personnes qui ont fait leurs études, je veux qu'il y en ait cinquante qui puissent le parler avec justesse, & deux cens qui l'entendent : c'est beaucoup accorder. Si les huit cens autres ne peuvent ni le parler ni l'entendre, ce n'est point faute de thèmes & d'ennui. Il faut donc rendre la pratique des thèmes plus aisée & plus

sûre. C'est ce qu'on feroit en composant fréquemment & long-tems, ou de vive voix ou dans le cabinèt, d'après un modéle dont on a la mémoire pleine.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Suites des compositions ordinaires, faites avec facilité.

Supposons à présent que le jeune enfant qu'on mèt d'abord à la composition latine, ait beaucoup de facilité. Accordons même contre l'expérience que tous les esprits ont assez de patience pour écouter avec plaisir toutes les régles de la syntaxe, & assez de justesse pour les appliquer. Voilà qui est fait : votre cher fils entendra toutes les Méthodes qu'on voudra lui faire lire, & y ajustera ses compositions. Il va se gêner & se recueillir tout entier pour vous plaire. Vous le mènerez par degré, & de classe en classe jusqu'à pratiquer d'une manière ferme ce qu'il y a de plus difficile dans la grammaire. Vous croirez sans doute avoir beaucoup gagné. Voilà ce que les gens du métier appellent un bon fondement. Mais dans la vérité on lui a fait un tort presque irréparable. Ce n'est point-là l'espéce de composition qu'il lui falloit. Ce latin qu'il a tiré de sa tête, sous la direction de quelques régles, est un latin faux qui le recule presqu'autant qu'il l'avance : & cette assurance que la longue habitude lui donne, n'est qu'un

L'ÉTUDE DES LANGUES.

mauvais pli qu'il n'eſt preſque plus poſſible d'effacer.

C'eſt d'abord une eſpéce d'abſurdité d'abandonner à un enfant la compoſition d'une langue dont le caractère & les tours lui ſont entièrement inconnus. Exiger de lui du latin, c'eſt aſſigner un payement ſur une caiſſe qu'on ſait être vuide. Quand il pourroit néanmoins parvenir à être régulier, en agençant quelques mots ſelon les principes de ſtructure qui le guident; il évitera de faire des fautes groſſières: je l'avoue: mais ce latin auquel il s'accoutume eſt un gallicisme perpétuel: & plus il ſe fortifie dans ce langage, qui eſt tout de ſa compoſition, plus il s'éloigne du vrai uſage de la belle latinité. Cet enfant eſt préciſément dans le cas où ſeroit un Étranger qui voudroit apprendre le François avec une Grammaire & un Dictionnaire. J'ai connu un Hollandois qui avec ce ſecours enſeignoit hardiment le François dans ſa patrie. On le pria de traduire en notre langue le Portulan Hollandois, ou la Deſcription des Ports & des Côtes de Mer, qu'on venoit de réimprimer avec des augmentations. C'eſt un uſage dans les langues du Nord d'accumuler pluſieurs épithétes, & de les mettre à la file devant le nom auquel elles

se rapportent. Vous pouvez juger du goût de sa traduction par l'enfilade d'épithétes qui compose le seul titre : LE NOUVEAU GRAND ILLUMINANT FLAMBEAU DE LA MER. Les mots sont François : mais le tour est Hollandois. C'est du Hollandois tout pur.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

J'ai un autre exemple à vous citer qui semble fait exprès pour éclaircir cette matière. Deux amis que j'ai à Londres m'adressèrent en différens tems, il y a quelques années, deux jeunes voyageurs dont l'un ne savoit pas un mot de François ; l'autre l'avoit étudié chez lui depuis six ans à force de thèmes & de dictionnaires. Je procurai des connoissances & des amusemens à l'un & à l'autre. Au bout d'un an le premier parloit un françois juste. Ses phrases étoient comme les nôtres, & à l'exception du genre où il se méprenoit encore, tout le reste alloit fort bien. L'autre s'étoit fait à lui-même une langue prétendue Françoise qu'il mêloit à tout propos avec la véritable, & après un an de séjour dans Paris, il parloit moins juste que le premier. Ses premières études lui avoient formé dans la tête un jargon qui traversoit entièrement les impressions du bon usage. Ce que disoit mon jeune Grammairien avoit

L'ÉTUDE DES LANGUES.

souvent été composé & écrit au logis. C'étoit un vrai galimathias ; parce que dans toutes ses phrases, quoique conformes aux régles, il déplaçoit certains mots dont l'ordre ne peut être senti & fixé que par l'usage. Dix-huit mois après son arrivée il me dit un jour en entrant dans les Thuileries : *Que voila un jardin beau, & de bien taillés arbres* ; Le jeune enfant qui essaie de parler ou de composer après avoir entendu un latin pur, c'est justement notre premier voyageur ; & celui qui contracte l'habitude du latin des thèmes, c'est le second.

Vous aurez beau avertir votre jeune homme que la structure qu'il donne à son latin est vicieuse ; que le génie de la langue latine transpose les mots & les arrange autrement que nous. Malgré votre salutaire avis, il n'en connoît pas mieux cette inversion pour laquelle il n'y a point de régles à espérer, parce que c'est une chose purement d'usage & de goût. Il cherche : il se tourmente. Tout ce qu'il déplace, est presque toûjours un peu plus mal placé. Veut-il enfin parler sans effort ou mettre dans ce qu'il compose l'ordre tout simple de ses idées ? les mots sont Latins : l'ordre en est Grammaticalement

bon. Mais l'air de sa phrase est entièrement François, & le génie de sa langue maternelle l'emportera toûjours. S'il est donc une façon de faire ses thèmes qui lui épargne tous ces travers, elle doit sans doute avoir la préférence.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Mais allons plus loin. Voici un autre inconvénient qui n'a pas été suffisamment remarqué. Il arrivera parmi cent enfans, que trois ou quatre qui ont un tour d'esprit plus heureux que les autres, sentiront ce goût de structure qui caractérise les Auteurs qu'on leur montre. Je veux qu'à force d'y songer, ils contre-fassent ce style, & en approchent par-ci par-là. Leur travail sera récompensé. C'est pour eux que seront les distinctions & les couronnes. Vous les encouragerez à mettre, s'il le faut, deux & trois heures à composer une douzaine de lignes Françoises en un latin supportable. Ce sera, si vons voulez, du latin. Mais deux heures pour exprimer douze lignes, c'est un moyen très-propre pour rendre votre jeune homme rêveur. Le goût qu'il prend à la victoire l'accoutumera pendant un nombre d'années à ne vouloir plus rien dire, qu'avec effort & qu'avec apprêt. Attendons-nous à un autre inconvénient pire que le précédent : pour trois qui

La composition du Latin par régles rend les enfans rêveurs.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

auront rêvé à profit, il y en aura quatre-vingt-dix qui auront rêvé pour ne rien faire qui vaille. Dites-moi, je vous prie, la composition pênée est-elle naturelle, & l'habitude de compasser tout ce qu'on veut dire, n'est-elle pas cause, suivant une expérience trop connue, qu'un jeune homme est toûjours occupé de régles, ou de modéles de phrases, quand il veut parler ? Il est distrait : il s'embarasse : & au lieu de parler, il compose.

Comment faut il donc s'y prendre pour affermir les commençans sur leurs régles sans ruiner leur agrément naturel par la pésanteur des compositions trop réfléchies ? Ce sera d'abord en leur apprenant ces régles en petit nombre, de vive-voix, & sans livres ; ensuite en leur en faisant faire de vive-voix l'application sur quelques lignes d'un Auteur aisé, qu'on leur fait d'abord traduire de Latin en François, puis rétablir de François en Latin selon les mêmes régles. Il y a donc ici, comme il est d'usage dans les Colléges, la Grammaire, la traduction, & la composition.

La Grammaire ou les premières régles.

1°. Aussitôt que votre fils aura appris à décliner les noms & les pronoms ; à conjuguer très-bien les verbes réguliers, & à rendre de mémoire un nombre de

noms & de verbes qui ont des façons différentes du commun, le tout sur des paradigmes proprement imprimés, qu'on lui fait souvent copier ; il est tems de lui apprendre ses régles. Montrez-lui alors une feuille volante soit imprimée, soit écrite de votre main, ou plûtôt encore copiée de la sienne, & dans laquelle vous aurez réuni une cinquantaine d'exemples fort courts auxquels on peut rapporter les principales régles de la composition des mots latins. On pourroit se réduire à moins. Voici les premiers de ces exemples. 1. *Mala mens. Malus animus. Cultus ager. Culta novalia. Tenerum gramen.* 2. *Funus procedit. Sequimur.* 3. *Rem omnem audies. Audita eloquar*, *&c.* Par la commodité & par la pureté de ces exemples on peut juger comment on doit choisir les autres, & où il les faut prendre. C'est assez d'un ou de deux, toûjours sur des choses sensibles, pour chaque régle. Il est à souhaiter que le tout n'excéde pas les deux pages d'une feuille *in*-12 : ensorte que l'enfant voie d'un coup d'œil la fin de sa tâche, & qu'il soit sûr de savoir tout le premier nécessaire en rendant raison de ce qui est contenu dans ce feuilletin.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Au lieu d'exemples bas & d'une latinité

L'ÉTUDE DES LANGUES.

fausse, tels que sont ceux dont les petites écoles retentissent, prenez ceux que vous offrent Térence, Phédre, & César à la première ouverture, ou ceux qui ont été choisis exprès par Sanctius & par Lancelot. Mais la Minerve du premier, les Grammaires greque & latine du second, & toutes les autres Grammaires, même s'il y en a de plus estimables, ne doivent être que pour vous. Un tems viendra où votre éléve se trouvera d'un âge & d'une ouverture d'esprit à pouvoir en faire usage à son tour. Mais pendant les premières études puisse l'enfance ignorer, & ignorer long tems, qu'il y a des Grammaires au monde. Il faut qu'elle ne connoisse que ses paradigmes, sa feuille volante, & de bons Auteurs. Faites disparoître les Despautères, les Behours, les Bretonneaux, les grande & petite Méthode, tous les Gaulyers anciens, modernes, & à venir. Faites main basse sur tous les traités de syntaxe, de particules, de gloses, d'élégances, d'anomaux, d'hétéroclites. Facilitez l'entrée des bons Auteurs : il ne faut rien de plus à cet âge. La pratique des Auteurs achevera de lui apprendre le reste, plus agréablement & plus promtement que ne font tous ces fastidieux ramas de préceptes. Vous bâillez

vous-même en les ouvrant, & le plus grand mal qu'ils feront ne sera pas d'avoir accablé l'esprit de votre fils sans lui apprendre le latin : mais ils seront cause que tous les livres qu'il verra par la suite lui sembleront autant de Gaulyers & de Behours.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La traduction & la composition.

2°. Dès que ces premiers préparatifs se trouveront un peu en ordre, il faut en faire usage en appliquant le tout à un Auteur qu'on mèt de Latin en François, puis de François en Latin. Mais quel Auteur voulez-vous qu'on prenne ? y en a-t-il d'assez simples pour le besoin de cet âge ? tous ne sont-ils pas au-dessus de sa portée ? ne faudra-t-il pas s'en tenir d'abord à ces petites phrases rebatues ? 1. *Lectio cui studes.* 2. *Joannes laborat ad lucrandas pecunias.* 3. *Vapulo à præceptore.* 4. *Osculor à matre.* 5. *Nicolaus celavit me hanc rem.* 6. *Res quas docti sumus à magistro, &c.* Ces exemples ne sont, il est vrai, ni fort nobles, ni même fort justes, surtout le troisième & le quatrième. Mais les maîtres des petites écoles y sont faits. C'est un train : c'est pour eux une machine commode, & la facilité qu'ils y trouvent à débrouiller leur doctrine ne doit-elle pas faire passer par-dessus cette latinité, assurément fort pauvre ; mais après tout,

L'ÉTUDE DES LANGUES.

assez bonne pour des commençans ?

Ce raisonnement qui tranquilise bien des Peres, fait un tort infini à la société, en autorisant une pratique entièrement opposée à la fin des études. J'ai toûjours vû les Professeurs les plus éclairés, & toutes les personnes de goût se récrier, qu'il étoit déplorable d'abandonner ainsi les premières années de l'enfance à des Maîtres d'école, qui ne savent ou ne veulent savoir que des régles, & qui ramènent tout à leurs régles. Tous ceux qui ont fait quelque attention à ce désordre conviennent qu'il ne faut pas négliger les premières régles puisqu'elles facilitent l'intelligence des Auteurs : mais ils s'affligent de voir sacrifier le goût des Auteurs & le vrai tour de la langue à l'acquisition des régles. On exerce en effèt la jeunesse quatre & cinq ans de suite à composer du latin d'après des modéles faux ; & on lui permèt communément de jetter toutes ses phrases dans les moules de sa langue maternelle : témoin ce *Joannes qui laborat ad lucrandas pecunias*. Nous nous souvenons tous d'avoir passé par la même méthode : & nous pouvons remarquer d'une part combien elle a coûté d'amertumes à ceux qui en ont fait le moins de profit ; d'une autre part combien les pro-

Les premières impressions ne doivent jamais être fausses.

grès de ceux qui ont réussi auroient été plus grands & plus promts si le premier latin qu'on leur a fait traduire & composer pendant plusieurs années, n'eût pas été vicieux. Naturellement ce que nous apprenons dans l'enfance, est ce que nous retenons le mieux. Quel tort n'est-ce donc pas faire aux enfans de les habituer à un langage qu'il faudra leur ôter par la suite (*a*)?

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Que penseriez-vous d'un Espagnol qui voulant faire apprendre le François à son fils, s'aviseroit de dire : le langage Parisien est trop fort pour un enfant. Je commencerai par faire rester mon fils deux bonnes années de suite dans quelque village du Limosin. Le premier maître d'école qui voudra s'en charger, lui suffira. De-là je le conduirai dans le voisinage d'Orléans où l'on parle un peu mieux : & quand il se sera fortifié par degré, alors je le mènerai à la Cour, où il se perfectionnera. Il falloit au contraire amener d'abord le jeune Espagnol à Paris ou à Versailles. Il n'y auroit rien entendu que de juste. Au lieu que vous allez avoir mille peines à lui ôter les habitudes qu'il a

(a) *Naturâ tenacissimi sumus eorum quæ rudibus annis percipimus .... non assuescat ergo* (puer), *ne dum infans quidem est, sermoni qui dediscendus sit.* Quintilian, lib. 1, c. 1.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

contractées. Il vous donnera à tout propos des termes Limosins, des tours Limosins, & une prononciation Limosine.

Ne dites point qu'on doit avoir égard à la foiblesse de l'enfance. Ce besoin est réel : mais il ne vous autorise pas à faire passer l'enfance par un mauvais Latin, pour la faire ensuite arriver à un bon. L'on ne facilite rien en débutant par la barbarie : & ce qui est faux ou vicieux ne peut pas être un degré pour parvenir à ce qui est juste & vrai. L'adoucissement nécessaire à la foiblesse de l'âge consiste à ne mettre ensemble qu'un petit nombre de mots. Mais ces mots doivent être bons & rangés avec goût. Une mere de famille ne charge point l'esprit de ses enfans de discours trop longs ou trop suivis. Moins encore leur propose-t-elle les régles de Vaugelas ou de Bouhours : elle ne se feroit pas entendre : mais si elle se contente de mettre ensemble quatre ou cinq mots en adressant la parole à son fils ; ces mots seront justes, rangés selon le tour de la langue, & bien articulés. Soit donc pour le François, soit pour le Latin, il faut de toute nécessité que les premières impressions soient justes, & n'ayent jamais besoin d'être remplacées ou réformées par d'autres. Il peut y avoir

différens degrés dans la force des discours qu'on tient aux enfans. Il peut y avoir différens degrés dans l'étendue des connoissances dont on les croit capables. Mais il n'y a pas de plus ou de moins dans la justesse : & depuis l'entrée de la petite école, jusqu'à la sortie des études, il faut que tout ce qui a frappé l'esprit de la jeunesse ait été juste. La justesse des termes & des tours est en fait de langue, ce qu'est *la salubrité* en fait de nouriture. Il y a des nouritures plus ou moins fortes. Tout estomac n'est pas propre à digérer toute sorte de viandes. Mais il n'en doit entrer aucune dans l'estomac qui ne soit saine, & nourissante. Nos premiers Maîtres avec leur rudiment & avec ces exemples qu'ils ont en main à tout propos, versent dans l'esprit des enfans une espéce de poison, dont on aura bien de la peine par la suite à empêcher les mauvais effêts.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'inéxactitude des exemples est suivie d'un autre désordre d'autant plus fâcheux qu'il dure trois & quatre ans ou plus : c'est d'assujettir la jeunesse à composer tous les jours du françois en latin selon quelque Méthode imprimée qui l'occupe d'abord de l'arrangement des mots de sa langue. Quand vous rencontrerez en françois la particule *on*, la particule *que*,

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ou les possessifs *son*, *sa*, *ses*, *&c.* vous changerez l'actif en passif ; vous marcherez ainsi : vous prendrez cette précaution-là. L'enfant ne mèt jamais ensemble deux mots latins sans observer d'abord la structure des deux mots françois qui le guident, soit pour les laisser en latin dans le même ordre, si la Méthode ne s'y oppose pas ; soit pour y faire un léger changement si la Méthode l'ordonne. Le génie de sa langue naturelle préside à toutes ses opérations. Il apprend en trois ans une vintaine de procédés au plus dans lesquels le latin ne va pas tout-à-fait comme le françois. Mais il y en a réellement plus de mille. A quel âge les saura-t-il ? plus on l'affermit dans la pratique de sa Méthode, plus on le détourne du vrai usage. Hors les vingt ou trente articles qu'elle contient en tout, la composition latine va toûjours le train du françois, ce qui mèt dans la tête de l'enfant un style en tout & par tout semblable au *Joannes qui laborat ad lucrandam pecuniam.*

Danger de gâter l'oreille.

Si ces premières raisons ne vous paroissent pas suffisamment développées, voici un principe propre à répandre plus de lumière sur ce sujèt. LA LANGUE SUIT LA CONDITION DE L'O-

REILLE. Celui qui eſt ſourd de naiſſance, eſt néceſſairement muèt : & le langage ne peut qu'être défectueux ſi l'oreille eſt faite à de mauvais tours. Jugez par-là des dangers auxquels l'enfance diſperſée dans les écoles ſe trouve expoſée.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Il étoit naturel de commencer avec elle par la petite hiſtoire ſacrée de Sulpice Sévère, ou par l'abregé d'Aurelius Victor, en retranchant ce qui n'eſt point de lui. On devroit continuer par prendre dans Cornelius Népos, dans Céſar ou dans d'autres bons écrivains quelques morceaux qui pour être très-ſimples ne ſont pas moins d'une latinité parfaite, ſans y rien déranger. Mais la plûpart des maîtres exercent les commençans ſur des phraſes qu'ils croyent d'une utilité merveilleuſe, parce qu'elles ſont, diſent-ils, faites exprès pour l'enfance. Nous les croyons capables d'une meilleure compoſition : mais c'eſt leur indulgence même, c'eſt la ſuppreſſion de la latinité dont nous nous plaignons ici. En effèt il y a beaucoup plus loin de ces phraſes au vrai latin, qu'il n'y a du langage de nos payſans à celui de la Cour ou de la ville. Le génie & le fond de la langue Fran-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

çoiſe ſe retrouvent dans nos campagnes. Quel eſt cependant le ſimple bourgeois de Paris, qui s'aviſeroit d'envoyer ſon fils à l'école d'un village de province pour y apprendre à lire, à parler, & à tourner une lettre.

D'autres croyent s'y prendre beaucoup mieux en faiſant d'abord traduire des hiſtoires tirées du latin de la Vulgate. Mais ſi l'on veut faire voir aux enfans les plus beaux traits de l'Hiſtoire ſainte, ou les maximes de Salomon & de l'Eccléſiaſtique, il vaut bien mieux les leur faire lire dans une belle traduction Françoiſe que dans la Vulgate qui ne nous a pas été donnée pour apprendre le vrai tour du latin.

Il y en a qui joignent au rudiment commun quelques hiſtoires priſes dans les Auteurs profanes, en y changeant l'ordre de la phraſe latine, & en y ajuſtant quelques préceptes de morale. Mais ſouvent la morale eſt longue & le récit fort court, ce qui eſt très-injuſte. Le latin de la morale ne peut qu'être ſuſpect étant moderne, & celui de l'hiſtorien en perdant ſon premier arrangement a perdu ſa ſaveur : ce n'eſt plus du latin.

Après ces préparatifs plus propres à gâter l'oreille qu'à la former, il eſt d'uſage

de faire traduire tous les jours quelques lignes d'un Auteur ancien, ce qui eſt de tous les exercices le mieux entendu, mais malheureuſement le plus court : & encore, ſemble-t-il, qu'on prenne à tâche d'en empêcher le bon effèt, en faiſant ce qu'on appelle la conſtruction du latin. C'eſt très-réellement en faire la deſtruction, puiſqu'on le diſloque, & qu'on le ramène mot à mot, au génie & à la ſtructure de notre langue maternelle. Ne ſuffiroit-il pas de faire remarquer l'objèt dont on parle & le verbe qui exprime le jugement qu'on en porte, ſans toucher au reſte ? faites répondre enſuite les mots François à tous les termes latins ſans déplacer ceux-ci. L'enfant rira du déſordre de ce François, & vous en remettra ſur le champ toutes les piéces dans leur véritable lieu. Ce petit travail exerce ſon jugement, & ne craignez point par-là de faire tort à ſa langue naturelle. Le tour lui en eſt trop familier pour s'y méprendre : il trouve en François autant de maîtres que de gens qui lui adreſſent la parole. C'eſt par-tout un François juſte qu'il entend : & au contraire le peu de Latin pur qui a frappé ſon oreille chaque jour, a été mis ſur le champ dans un état qui le rend mécon-

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La conſtruction du Latin en eſt la deſtruction.

L'Étude des Langues.

noiſſable. Une langue ne conſiſte pas ſeulement dans ſes mots, mais ſur-tout dans ſa ſtructure. Eſt-il indifférent de dire un blanc mouchoir ou un mouchoir blanc? de ces deux façons également conformes aux régles de la ſyntaxe, mais dont l'une eſt du village & l'autre de Paris, vous ferez toûjours ſonner la bonne aux oreilles d'un enfant; jamais la mauvaiſe. Comment donc voulez-vous graver dans ſa tête la juſte idée du ſeul vrai tour d'Athénes, ou de Rome, ſi vous vous faites une loi de le décompoſer, d'en détruire la nature, & de le rendre ridicule auſſitôt qu'il paroît? ce latin reſſemble à une orange qui a paſſé par l'analyſe chymique. L'eſprit n'y eſt plus. Après l'opération il ne reſte ni orange, ni latin.

A la décompoſition du latin ſuccéde l'autre pratique encore plus pernicieuſe, qui eſt de faire des thèmes ſur des régles données, au lieu de faire la compoſition de vive voix ou par écrit d'après le latin d'un excellent Auteur qu'on vient de traduire & dont il faut rappeller le tour. Qui ne plaindroit ici le ſort de l'enfance? la grande perfection qu'on attend de ſon travail eſt de parvenir après quatre & cinq ans, à ne plus faire de fautes dans le patois des thèmes. On employe tous

les jours un tems infini à lui montrer de tous les ſens les atteintes qu'elle porte aux régles en ceci & en cela : on affiche ſes fautes : on les tympaniſe. Pour ſurcroît de miſère, après avoir été occupée pluſieurs heures de ſuite à la compoſition de ſon propre latin & à réflechir attentivement ſur ce latin pitoyable, elle eſt encore obligée d'écouter tranquillement les fautes & les groſſièretés d'autrui. Voilà donc des oreilles rebattues ſans fin d'un langage barbare. Tout ce qui ſe prononce autour de ces oreilles quatre & cinq ans de ſuite, n'eſt préciſément que ce qu'il ne leur falloit pas faire entendre.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Ceci reſſemble aſſez à la méthode de ce gentilhomme qui croyoit apprendre admirablement le François à ſon fils, en faiſant parler devant lui tous les enfans des villages voiſins, & en l'avertiſſant des fautes qu'ils faiſoient tous contre la langue & contre la prononciation. Le jeune homme qui avoit l'imagination pleine de ſons ruſtiques & de phraſes ridicules, les contrefaiſoit parfaitement. Il copioit avec naïveté tous ces petits païſans & attrapoit fort bien leurs différens jargons. Ce qui plaiſoit le moins dans ſa bouche étoit ſon propre langage. Ce gentilhomme ne ſavoit pas qu'on

Danger d'écouter fréquemment ceux qui parlent mal.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

n'apprend ni la musique ni les langues en entendant de mauvais tours, & de mauvais sons.

Fausse pratique des thèmes corrigés.

Le thème que le maître dicte corrigé de sa façon, ne rectifie pas le mal. Il n'a pour tout mérite que d'être scrupuleusement conforme aux régles : & c'est parce qu'on a pris soin d'en exténuer obligeamment la latinité en faveur de l'âge, que c'est encore un latin manqué, un latin de très-mauvais exemple. C'est exactement parlant une nouvelle blessure que l'oreille reçoit avec respect.

Voilà donc une suite étrangement longue d'impressions sans justesse, & moins propres à former l'oreille qu'à la dépraver. On achévera de la perdre peut-être sans ressource, par la basse latinité des deux années de certaine Philosophie. En-vain, me dira-t-on, que l'oreille a pû se réformer & se perfectionner en écoutant en Rhétorique un Hersan, ou un Turnébe (*a*). Le fils d'un artisan qui est fait au langage du peuple ne se réforme pas pour avoir entendu quelquefois Bourdaloue ou Massillon, & un jeune homme dont tout le mérite est d'être fidéle aux régles dans ses petites compositions,

(*a*) Deux célébres Professeurs de l'Université de Paris.

à bien peu d'avance pour profiter des leçons d'un Jouvenci, d'un Le Beau, ou d'un Crévier. Malgré la bonté de ces secours trop paſſagers, ſon oreille le ramènera toûjours au galliciſme, ou à quelque autre tour auſſi vicieux; parce qu'elle y eſt bien plus habituée qu'aux bons. On aura beau dire & redire à ce jeune homme qu'il eſt tems que le goût vienne, & qu'il faut enfin renoncer à ce latin ridiculement congru, dont il s'occupe depuis pluſieurs années. L'eſprit en voit la néceſſité : mais l'oreille eſt faite au mal, & c'eſt l'oreille qui décide ici de tout.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'avantage qu'on a prétendu tirer de l'établiſſement & de l'ordre des études publiques, eſt double; ſavoir de mettre la plûpart des jeunes gens qui y paſſent en état d'entendre au moins les meilleurs Écrivains de l'antiquité, & de faire enſorte que les enfans qui ont le plus de génie parviennent en les imitant à parler avec grace, ou à écrire avec dignité. Le travers des exercices que nous venons de voir ruine évidemment cette double fin : & ſi le mal eſt adouci ou même réparé pour quelques-uns; c'eſt par l'application infatigable des maîtres judicieux à faire non-ſeulement traduire, mais ſentir ce que l'antiquité a de plus

L'ÉTUDE DES LANGUES.

beau, & à ne risquer aucune composition, que d'après un modéle qui en soit tiré. Que si des hommes d'une petite autorité, malgré les réclamations perpétuelles des Professeurs les plus sensés, ont introduit dans les premières études des rubriques qui en ruinent ou en altèrent infiniment les bons effèts, leur opinion ne nous fait point la loi. L'amour paternel s'allarme de voir mener la jeunesse par des routes qui ne la conduisent pas au vrai but : & de même que nous ne mettrons les dernières études de nos enfans que sous le gouvernement des meilleurs maîtres ; remédions s'il se peut au désordre des premières, parce que si les premières sont mal faites elles corrompent par avance ou retardent l'effèt des suivantes. Quelques amis de M. Rollin lui firent remarquer dans ses dernières années l'insuffisance des rudimens communs, & des paroles tirées de la Vulgate, ou de tout autre latin dont on a ôté l'inversion. Il conseilloit plus fortement qu'il n'a fait dans ses traités de commencer toûjours par des exemples choisis dans les bons Auteurs. Enfin dans son dernier traité, qui est celui de l'Étude des Filles, en parlant de l'étude des langues, il trancha le mot, & supprima

la composition des thèmes comme une méthode dont il sentoit le ridicule, la longueur, & l'inutilité. On peut réduire tant ses souhaits que les meilleurs avis de M. le Fevre, de M. Arnauld, & de M. Duguet, aux quatre ou cinq précautions suivantes.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Précautions nécessaires.

1°. De réunir dans une feuille un nombre suffisant d'exemples très-courts, mais purs & toûjours tirés des bons Auteurs, pour expliquer de vive voix les premiers principes, sans montrer aux enfans aucune autre grammaire que cette feuille, jointe aux paradigmes des noms & des verbes réguliers & irréguliers.

2°. De n'avoir recours à aucun exemple trivial ou d'invention, ni à aucune latinité; mais de faire traduire ce qu'il y a de plus simple dans les Auteurs, en appliquant fréquemment aux endroits choisis les plus petites régles dont on ne peut se passer.

3°. De ne jamais déplacer les termes des phrases latines qu'on traduit, mais seulement de faire remarquer le sujèt, & le verbe principal sur lesquels la pensée roule; puis de relire en dernier lieu la même phrase latine dans sa parfaite intégrité, pour en faire sentir & goûter le tour.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

4°. De ne faire composer aucun thème soit de vive voix & sur le champ, soit la plume à la main & dans le particulier, qu'avec le secours d'un modéle pur & agréable qui aura été expliqué le jour même ou quelque tems auparavant.

5°. De ne dicter aucune composition corrigée, qui ne soit prise dans un ouvrage des bons siécles. La méthode pour le Grec sera la même que pour le Latin.

Par ce moyen tout devient aisé & sûr. Soit qu'on exerce un enfant à composer sur le champ & de vive voix d'après un latin parfait; soit qu'on lui dicte le françois de ce qu'il vient de traduire, pour le lui faire remettre en latin dans le particulier; le besoin qu'il a de ce texte & la commodité qu'il y trouve l'y rendent plus attentif. Tout ce qu'il en retient lui sert de guide. Le grand usage affermit sa marche, & rien ne l'égare. S'il se méprend par-ci par-là pour la structure, ses régles le redressent. S'il s'éloigne du tour de la belle latinité, il a dans l'esprit son modéle qui le ramène au vrai. Si malgré ces secours il se trouve encore en défaut ou contre les régles, ou contre la juste inversion du latin, on lui remèt de nouveau son modéle devant les yeux. Le maître décide ici avec une certitude

entière : & au lieu de pervertir le goût de son disciple par des compositions corrigées de sa façon, qui ne peut être que très-douteuse, il a le plaisir d'être infaillible dans tous les tours de langage qu'il lui présente & dont il fait l'éloge en sûreté de conscience. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Pour justifier cet ordre, il suffit de remarquer que tout le grec pur & tout le vrai latin qui nous restent, se trouvent renfermés dans les bons Auteurs. Ce sont-là les seuls honnêtes gens de l'ancienne Rome & de l'ancienne Athènes, avec qui nous puissions converser pour apprendre leur langue. Et un maître intelligent sentira toûjours mieux qu'un autre, que c'est en écoutant leur langage plutôt que le sien que ses disciples avanceront.

Il est inutile d'examiner ici la question, savoir si les Romains dans leurs entretiens familiers négligeoient l'inversion des mots, que nous trouvons universellement dans leurs écrits. Puisque notre but est d'entendre ces écrits, & ensuite de les imiter, accoutumons notre oreille à leur manière ; sur-tout dès les premières impressions. Gardons-nous d'employer plusieurs années à la frapper par un arrangement de sons & d'idées qui

L'ÉTUDE DES LANGUES.

n'est point le leur. Ce n'est pas à dire qu'on doive débuter auprès de l'enfance par des périodes quarrées. Nous ferons choix de tout ce qui pourra se trouver de plus simple. Mais dans ce simple il y a un goût, une harmonie qui doit être inviolable : voilà la langue des Auteurs. L'oreille s'y fera, comme celle d'une jeune Demoiselle que vous mettez d'abord à Londres plutôt qu'à S. Germain en Laye, saisit peu-à-peu le vrai tour de l'Anglois qui s'est altéré à S. Germain : & bien loin qu'il faille lui déplacer les mots Anglois en les faisant scrupuleusement répondre à l'ordre de sa langue, c'est parce qu'on ne le fait pas, que le retour perpétuel de la phrase Angloise la frappe davantage à force d'être sentie seule.

C'est une grande avance pour bien apprendre une langue, de n'entendre jamais personne qui la parle mal, & d'être à portée d'entendre fréquemment ceux qui la parlent bien. Or je ne crains point de dire que les maîtres, en francisant le latin, le parlent mal en ce moment, & qu'ils ne le parlent bien que quand ils le laissent en son entier. Le bien de l'oreille qu'on veut accoûtumer au latin, demande donc qu'il ne soit jamais touché à l'inversion. C'est une chose sacrée,

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Mais il ne ſuffit pas que l'oreille & l'imagination ſoient bien montées : il faut que la langue s'eſſaye peu-à-peu, & que comme un Pariſien parle Pariſien d'après ceux qu'il entend autour de lui, votre jeune diſciple après avoir entendu Térence & Cicéron, parle à ſon tour d'après eux & exactement comme eux. Les langues ne s'apprennent que par l'uſage, & ſur-tout par le bon uſage. Cherchons donc dans l'étude du Grec & du Latin ce qui peut nous rapprocher le plus promptement du bon uſage. Sera-ce d'écrire cinq ou ſix ans de ſuite des thèmes qui ſe nomment corrigés ſans être latins ? Sera-ce de ſe ſallir l'oreille de toutes les fautes monſtrueuſes dont fourmillent les thèmes qu'il faut entendre lire tous les jours pendant des heures entières ? Sera-ce de garder pour le latin un ſilence éternel, & de ne le parler que du bout d'une plume après une longue méditation ? Non, on ne peut apprendre par-là qu'à parler mal, ou à bégayer, ou à ſe taire. Faites ce qu'on fait partout quand il s'agit de langues. Faites d'abord entendre à votre fils le pur langage des Bourgeois de Rome : puis auſſitôt faites-le parler d'après eux. S'ils ſe querellent, s'ils ſe complimentent, s'ils font

Parler d'après ceux qui parlent bien, ſecond moyen pour bien apprendre une langue.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

un récit ou un raiſonnement ; que votre fils vous rende dans les mêmes termes leurs débats, leurs formules de civilités, leurs récits, & leurs raiſonnemens. Que Phédre lui raconte une jolie fable. L'enfant qui l'aura entendue & goûtée, vous la rappellera fidélement ; d'abord en françois, pour être ſûr de l'ordre des idées : il n'y a plus qu'un pas à faire : qu'il la rediſe en latin ſans la ſavoir par cœur, & il y viendra. Expliquez-lui la ſcène de l'Andrienne, où Simon apprend à Soſie pourquoi il fait ſemblant de vouloir marier ſon fils, & enſuite celle où ce vieillard menace Dave de l'envoyer pour le reſte de ſes jours tourner la meule, s'il s'aviſe de déranger en rien le projèt de ce mariage. Votre diſciple n'en perdra pas un mot. Mettez le voyageur Menegme aux priſes avec les domeſtiques de ſon frere jumeau, parce qu'ils le prennent pour leur maître : après de grands éclats de rire on vous rendra le tout en auſſi bon latin que l'a fait Plaute : ou ſi l'on héſite un peu d'abord, tout changera au bout de quelques mois, & l'on ne tardera pas à prendre un air de fermeté. La naïveté & l'enjoûment de ces dialogues les feront à coup ſûr très-bien redire en françois, & le latin ſuivra de

près. Voulez-vous ne parler que morale, grammaire, ou éloquence? de ceux qui vous entendent, les deux tiers ſont ailleurs; & ceux qui vous ſuivent ſe gâtent l'eſprit en ne parlant plus que d'une façon compaſſée, ou même guindée. Prenez-vous le parti de les attacher par le plaiſir? tous ſe prêteront. Ils parleront tous, & ſeront naturels dans tout ce qu'ils diront.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

J'en conviens, me direz-vous : des ſujèts pleins de gaîté & maniés d'une façon familière charment l'enfance & lui épanouiſſent le cœur. Si on l'habitue de bonne heure à remettre ainſi ſur le champ les mêmes choſes en latin, elle vous les repréſentera termes pour termes & tour pour tour. Ce ne ſera bientôt qu'un jeu pour elle, & un jeu bien utile, puiſqu'il lui fera contracter ſans délai & ſans gêne l'habitude du plus beau latin & cet air de liberté qui caractériſe le ſtyle de la converſation. Malheureuſement les Auteurs les plus propres à produire ce bon effèt ſont pleins de choſes dangereuſes pour les bonnes mœurs : & Plaute qui eſt encore plus vif & plus enjoué que Térence, bleſſe à tout propos le bon goût par des plaiſanteries qui ne ſont propres à faire rire que le petit

L'ÉTUDE DES LANGUES.

Nous avons tous les secours nécessaires pour aller par degré.

peuple. Vous savez les plaintes qu'en faisoit Horace.

Il est aussi facile que nécessaire d'aller au-devant de ces deux dangers, & de rendre les premières études tout-à-fait réjouissantes, sans y blesser en rien ni la piété ni le bon goût. Ceux qui enseignent n'ont-ils pas toute l'antiquité à leur commandement ? ne sont-ils pas les maîtres d'extraire, de couper, de rapprocher les piéces choisies, comme ils le jugeront convenable pour le besoin actuel de leurs disciples. Ils ont des provisions en abondance, & d'excellentes provisions. Beaux traits d'histoire, jolis dialogues, scènes remplies d'agréables peintures ; tout est à eux : ils n'ont qu'à prendre. Si les endroits qui leur plaisent ne se trouvent pas imprimés à part, ne peuvent-ils pas les faire imprimer selon leur besoin, ou les dicter, plutôt que des thèmes de leur composition ? Les enfans saisiront encore mieux ce qu'ils auront écrit : leur facilité augmentera comme leur plaisir. Multipliez donc les agréables récits. Mettez bout à bout bon nombre de scènes, tantôt de Plaute, tantôt de Térence, & faites-en une action honnête mais suivie. Plus l'action sera suivie & intéressante, plus aussi serez-vous sûr

d'attacher & de former les esprits : il ne faut quelquefois que trois ou quatre scènes pour faire une action complette & amusante. Il vaut encore mieux risquer quelques coutures de votre façon, tout le reste étant d'une latinité exquise, que de n'exercer jamais la belle jeunesse dans le goût du dialogue ancien, si propre à donner à son style un caractère naturel, à la détourner du bel esprit, & à éveiller les études par un raisonnable enjoûment.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Le discernement des morceaux les plus propres à former le style des jeunes gens peut occuper agréablement le maître lui-même & le perfectionner : il est à sa liberté de faire des recueils de son propre choix, ou de se servir de ceux qui sont faits. Un homme de Lettres vient de faire imprimer à Paris chez les freres Guerin (*a*) plusieurs tomes d'extraits qui ont été faits dans cette vûe. Le premier contient d'abord l'excellente histoire de Sulpice Sévère, & d'autres compilations historiques tirées des Auteurs les plus simples. Les extraits suivants s'élévent par degré. Le second tome est un triage des plus beaux morceaux des bons Poëtes : il con-

(a) *Latini sermonis exemplaria è Scriptoribus probatissimis.*

L'ÉTUDE DES LANGUES.

tient entre autres piéces une trentaine de petits Drames tirés en entier de Plaute & de Térence. L'action en est changée, & l'on voit bien pourquoi. Ces actions finissent quelquefois d'une manière un peu brusque : mais où est le danger? L'éditeur a mieux aimé risquer cette imperfection, que de donner des supplémens de sa façon. Ces extraits sont accompagnés d'une traduction, pour en faciliter par tout la lecture, même à la promenade. Jusqu'ici je n'ai rien vû de mieux fait que ce recueil, soit pour les commençans, soit pour les jeunes maîtres, soit pour les honnêtes gens qui veulent se remettre ou même s'entretenir sans apprêts dans le goût des belles lettres.

Mais en quel tems à-peu-près faut-il commencer à faire parler le jeune homme sur le champ, & toûjours d'après un excellent latin qu'il vient de traduire? Quand on s'apperçoit qu'il est ferme sur ses principes, & qu'à force de traduire de latin en françois, puis de remettre de lui-même ce françois en latin, il commence à être plein des termes communs & des premiers procédés de la langue, de ceux sur-tout dont le retour est le plus fréquent; il est tems de lui faire l'aveu

de quelques vérités qu'on lui a tuës jusqu'alors ; savoir que ces régles qu'on lui a tant répétées de fois pour lui faciliter l'accès des Auteurs, ne sont point à beaucoup près des loix inviolables ; qu'il n'y a presque aucune de ces régles qui ne souffre diverses exceptions ; qu'il y a telle régle dont l'exception est autant du bel usage que la régle même ; qu'il fera bien de se conformer à la régle soit en parlant, soit en écrivant ; mais que toute cette régularité en fait de langue est fort peu de chose, si l'on s'en tient là ; qu'avec cette régularité de composition l'on sortira du Collége sans entendre les Auteurs, dont le génie & les tours sont tous différens ; que la beauté d'une langue consiste dans une infinité de procédés dont il est impossible & même ridicule de vouloir donner des régles ; que ces choses ne s'apprennent que par un grand usage des meilleurs Écrivains ; qu'il seroit d'une assez petite utilité de remarquer froidement ces différentes façons de parler, quand elles se présentent, si on ne prenoit soin de se les rendre familières & de se les approprier, en s'en servant soi-même ; que pour acquérir cet usage il ne faut que se faire une loi & une habitude constante de redire sur

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'Étude des Langues.

le champ à ſon maître, ou de ſe redire à ſoi-même dans le particulier d'abord une demie page, puis peu-à-peu des ſuites entières de ce qui a été traduit; qu'on peut très-bien s'exercer à l'imitation par le changement du ſujèt & des circonſtances, en eſſayant d'approcher des termes de l'auteur, & de prendre ſur-tout juſqu'à l'air de ſa phraſe; que s'il y a un moyen d'acquérir de la facilité & des graces dans ſon langage, c'eſt celui-là; qu'en s'habituant à parler très-fréquemment dans la ſolitude d'après Salluſte, d'après Céſar, d'après Tite Live, ou Cicéron, chacun peut ſe tenir lieu de maître à ſoi-même, & acquérir autant de juſteſſe que de facilité; mais que quand il ne nous ſeroit point donné de parvenir par-là au talent de la chaire, ou à l'éloquence du barreau, ni d'avoir un ſtyle parfait; le fruit infaillible de cette habitude ſeroit cependant d'avancer beaucoup plus dans les Auteurs, & d'aller par-tout de plein pié. C'eſt du moins le moyen de ſe procurer beaucoup de plaiſir.

La bonté de cet exercice ſi ſimple & ſi approchant de la manière dont nous apprenons les langues vivantes, en doit faire commencer la pratique auſſi-tôt

que la raiſon commence à s'ouvrir. L'enfant qui a du jugement y réuſſira : celui qui a de la mémoire s'en tirera auſſi. Celui qui a moins de facilité ſe trouvera beaucoup plus ſoulagé à redire ce qu'il vient d'entendre pluſieurs fois, qu'à travailler dans un Dictionnaire à la création d'une phraſe dont il ne ſait pas le premier mot. Celui qui n'y réuſſira ni peu ni point, ſe trouveroit encore plus embarraſſé dans le labyrinte des compoſitions raiſonnées ſur des régles : c'eſt un de ces eſprits qui ne ſont point faits pour les ſciences. Tous les autres enfin, pourvû QUE CET EXERCICE DEVIENNE UNE HABITUDE, PAR LA TRÉS-GRANDE CONTINUITÉ, tous apprendront à parler ſur le champ & de ſuite. Il eſt vrai que ce qu'ils fourniſſent n'eſt pas encore du leur : mais c'eſt beaucoup que leur eſprit rétabliſſe lui-même une file de penſées qu'il vient d'entendre ; que leur langue ſe dénoue ; & que ce qu'elle articule pendant pluſieurs années ſoit à coup ſûr le langage des nations les plus polies qu'il y ait eu ſur la terre. Car la méthode pour apprendre la langue d'Anacréon & de Démoſthène n'eſt point différente de celle qui nous peut familiariſer promtement avec Horace & Cicéron.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

Mais n'appellons plus méthode ce qui n'eſt que la nature même, & voyons à préſent ſi avec la certitude de ne livrer que des tours juſtes à l'imagination, à l'oreille, & à la langue, il ne ſe préſente pas ici d'autres avantages qui nous faſſent préférer la perpétuelle répétition des Auteurs & la compoſition des thèmes faits d'après eux, à la compoſition des thèmes dont le latin n'a pas été entendu précédemment.

Cet uſage donne plus de tems.

1°. Celle-ci vous emportera un tems infini, pour rendre votre fils méditatif & diſtrait. L'autre ménagera ſon tems; & au lieu de cent lignes triſtement achevées dans une ſemaine & habillées en un latin tel quel; la pratique de rendre ſur le champ & de vive voix, ou de rétablir la plume à la main un latin de bon crû, lui en fera voir ſept ou huit cens lignes, & enſuite beaucoup plus. C'eſt ainſi qu'il parvient à l'uſage, & ce qui eſt le plus recommandable en fait de langue, il parvient au bon uſage.

Il ménage la ſanté des maîtres.

2°. Il eſt aiſé de voir que cet exercice mèt beaucoup plus en œuvre la langue des diſciples que celle du maître qui épargne ici ſes poulmons, en jouiſſant du plaiſir d'entendre des orateurs naiſſans, ou de voir du moins des eſprits

qui se développent. Il périroit à force de rebattre les régles à son auditoire, ou de lui reprocher en détail ses diverses transgressions. Mais l'impatience & les clameurs n'ont plus lieu dans notre façon d'exercer la jeunesse. La bienséance & la gaîté sont toûjours de la partie: le maître se taît. Ce n'est presque jamais son tour à parler, & c'est toûjours celui de ses éléves. L'un d'entre-eux vient au secours de l'autre. Si celui-ci s'écarte du modéle qui leur fait à tous la loi; cet autre s'en rapproche. Le maître s'intéresse à leurs efforts & à leurs victoires. Mais il n'est que juge: & un juge parle peu.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

3°. Le plus grand profit de cette pratique est d'enhardir de jour en jour la belle jeunesse dans l'exercice de la parole, dont le besoin est presque égal dans tous les états; au lieu que l'usage des compositions taciturnes & peinées, quand on n'y joint pas la pratique perpétuelle de la composition verbale, fait plus de muets que d'orateurs.

Il aide le talent de la parole.

J'ai vû bon nombre de jeunes gens de quatorze ans au plus, lire dans leur particulier en une semaine & sans préjudice des études courantes, plusieurs livres de Quinte-Curce & de Tite-Live, quelque-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

fois de Mariana, ou de l'Argenis de Barclay, & en rendre compte avec une facilité infinie pendant des heures entières. Les évènemens reparoissoient tous à la file avec l'énergie & les tours de leur modéle. Ce langage aussi léger que pur, qui les accompagnoit ensuite en philosophie, en médecine & ailleurs, les distinguoit dans tous leurs exercices.

Il facilite le choix des maîtres.

4°. J'envisage ici un autre bien que je crois équivalent à tout ce qui précéde. Dans la nécessité où l'on est de ne mettre auprès des jeunes gens que des maîtres d'une vertu éprouvée, il sera facile de se consoler si le maître qu'on leur donne n'a pas une facilité fort brillante, ou une capacité au-dessus du commun. A-t-il de la piété, de la politesse, & beaucoup de droiture d'esprit ? ç'en est assez pour réussir en suivant l'usage de faire continuellement parler la jeunesse d'après des modéles parfaits : il ne se montre presque point lui-même. Il mèt tous les Auteurs tour à tour en sa place : il veut qu'on ne connoisse qu'eux, qu'on ne pense & qu'on ne parle que comme eux. Avec de tels secours, sans être ni un Murèt, ni un Maphée, ni un Buchanan, il peut mener ses éléves fort loin, même en fait de goût. Hé ! quelle satisfaction

pour un pere d'être sûr des progrès dans les ſciences, ſans avoir à craindre pour ſon fils les leçons indiſcrettes d'un beau génie peu ſcrupuleux.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Il rétablit les études mal faites.

5°. Ne mépriſons pas un autre avantage que je trouve à traduire & à répéter continuellement en latin les Auteurs les plus ſimples, puis par degré les plus difficiles; c'eſt de pouvoir rétablir des études mal faites ou oubliées : car ſoit dans la ſolitude du cabinèt, ſoit dans la compagnie d'un bon ami qui vous écoute; un auteur facile comme Phédre ou Cornélius Népos vous tient lieu de maître. Si vous vous méprenez, l'auteur même vous en avertit, & ſes répréhenſions n'incommodent point.

La pratique de répéter d'abord en françois, puis en latin, ce qui a été traduit, ſe peut perfectionner par la ſuppreſſion du françois. Il faut, autant que faire ſe peut, ne plus mettre en préſence deux langues de différent caractère, l'impreſſion de l'une émouſſant toûjours celle de l'autre. Frappez l'imagination d'un enfant ſpirituel par un beau récit, ou par un diſcours ſuivi, ſoit grec, ſoit latin. S'il l'entend, ne jettez plus rien entre la lecture de l'auteur & la répétition du grec ou du latin. Tout eſt gagné, ſi la

L'ÉTUDE DES LANGUES.

langue part auſſi-tôt. C'eſt une preuve que les impreſſions ſont nettes dans ſa tête : il ſait ce que ſon auteur lui a dit, & pourquoi recourir davantage à un truchement devenu inutile ?

Le tems viendra qu'à la contrainte du ſtyle des Poëtes vous lui verrez ſubſtituer les graces aiſées du langage ordinaire. S'il entreprend à tête repoſée de traveſtir un Poëte en proſe, ce ne ſera pas en le décharnant à la manière d'un ſquelette, comme a fait La Rue dans ſon interprétation de Virgile ; mais en lui conſervant par tout un raiſonnable embonpoint, comme a fait Jouvenci dans celle d'Horace.

Il étend le bon goût.

6°. Il eſt preſque impoſſible de ſentir finement le mérite des anciens & de parvenir à s'exprimer comme eux, ſans acquérir un goût qui aille plus loin. Le tour même de notre langue maternelle s'en reſſentira : & quoiqu'elle ait ſon génie propre, elle contractera par la fréquentation de Cicéron & de Tite-Live, une vigueur & une énergie capable de relever ſa trop grande naïveté. On peut en juger par le ſtyle de M. Boſſuet & de M. Rollin, deux des hommes de France qui ayent ſçu le mieux écrire en latin, & le mieux manier notre langue.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Adresses subsidiaires.

On peut prévenir de loin & faciliter par des exercices subsidiaires cette pratique si désirable de la belle latinité ; par exemple, en employant dès la plus tendre enfance le moyen dont nous avons dit un mot dans l'article du bureau d'Imprimerie. L'adresse qui imite le mieux la manière dont tous les enfans apprennent les langues vulgaires, est de leur mettre en latin toutes les piéces qui composent des estampes historiques. Elles sont, vous le savez, l'enchantement de cet âge. Elles vous mettent en état de faire appeller par autant de noms justes une multitude innombrable d'objèts que les enfans n'ont pas ordinairement devant les yeux. C'est une provision qui servira. Si vous essayez dans la suite de faire retenir une courte histoire en latin, ou seulement de commencer à assembler deux ou trois mots en cette langue pour faire mieux concevoir un objèt, c'est ici qu'il faut bien du respect pour l'enfance. Un mot qui marche seul ne lui peut pas nuire : ainsi faites-lui une provision de mots grecs ou latins si ample qu'il vous plaira : mais trois mots que vous lui montrez de compagnie lui peuvent faire tort s'ils sont ensemble une mauvaise figure. Il faut donc qu'ils soient rangés à la Grecque ou à la

L'ÉTUDE DES LANGUES.

Romaine, comme nous rangeons les nôtres à la Françoise. Dans toutes les langues les phrases sont, pour ainsi dire, faites. Y placez-vous un seul mot contre l'usage ? c'est comme si vous disiez *un blanc mouchoir*, ou *un mouchoir grand*. Jamais une mere bien élevée ne laissera prendre à son fils l'habitude d'un pareil tour, quoique régulier. De même en montrant le paradis terrestre à un enfant ; ce n'est pas une chose indifférente de lui dire, *est mulier quæ peccavit prima*, ou bien *prior mulier peccavit*. Le premier tour est un gallicisme : l'autre est dans le goût du latin. Comme les mots se collent aux objèts & entrent de compagnie dans une tête, n'y laissez entrer ni objèts ni tours qui ne puissent honnêtement y rester.

Justesse nécessaire dans les premières impressions.

Par une suite de ce raisonnement que l'expérience fortifie, ne pourroit-on pas, lorsque la raison est formée & la religion un peu connue, ne pourroit-on pas exercer la jeunesse à répondre en latin sur de petits traités suivis & purement écrits en cette langue, tels que sont les Dieux poétiques du P. Jouvenci, les usages de la République Romaine du P. Cantel, un bon extrait de la Géographie ancienne de Cellarius, ou la Géographie moderne du P. Fournier, qui facilite la connoissance

Avantage de faire parler les jeunes gens sur des traités suivis.

de chaque pays par la diſpoſition des rivières ? Ces traités aident l'intelligence des bons Auteurs, & c'eſt après la bonté du ſtyle la principale raiſon de l'eſtime que j'en fais. Les enfans qui ont une mémoire de fer retiennent tout ce qu'ils ont une fois compris : elle ne ſe refuſe qu'aux diſſertations que l'on fait ſur les mots. Montrez-leur donc des objèts qui les attachent. Dès que par le moyen du françois ils ont conçu ce que ſignifient ces objèts dont on les entretient enſuite en latin ; il leur devient preſque indifférent qu'on les leur demande en latin ou en françois. L'eſprit ne s'apperçoit pas qu'on le veut occuper d'une langue plutôt que d'une autre ? Quand l'objèt lui plaît, à peine ſait-il qu'il y a une langue qui ſert à l'exprimer. Il eſt de fait que ce ſont-là les élémens des langues : & ce ſont auſſi ceux de la raiſon.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Vous allez, Monſieur, me faire une terrible querelle. Le latin des Auteurs que je viens de nommer eſt moderne : peut-être héſiterez-vous à y mettre votre confiance, & je vous avoue que je ſuis au moins auſſi timide que vous : ainſi malgré la prévention où je ſuis en faveur de tous les quatre & de bien d'autres, ce n'eſt point par eux que nous com-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

mencerons : allons au parti le plus ſage. Faiſons notre première & notre très-ample proviſion de latin dans la belle antiquité ; puiſque nous ne ſommes pas certains que le bon puiſſe être ailleurs que là : & au lieu de riſquer des exercices d'une latinité équivoque, on peut très-utilement faire rouler les queſtions & les réponſes en françois ſur les loix de l'hiſtoire, ſur les régles & ſur les beautés particulières de l'Apologue, de l'Idylle, des Dialogues, de la Fable épique, & de tous les ouvrages d'eſprit. On peut mettre dans ces principes & dans l'application qu'on en fait aux Auteurs, une juſteſſe géométrique auſſi propre à former l'eſprit qu'à l'orner. Mais le gros des exercices ayant roulé long-tems & continuant toûjours à rouler ſur les anciens Auteurs, alors on peut être parvenu à un tel point de facilité & de pratique que les Traités écrits en latin par des modernes ſur les uſages de l'antiquité deviennent un utile acceſſoire, parce qu'avec l'agrément de la matière & de la diction, ils préſentent en bon ordre une ſuite d'idées dont on a beſoin, & qu'on ne trouve ailleurs que découſues ou diſperſées à l'avanture.

Faiſons quelque choſe de mieux : ap-

pellons à notre secours les plaisirs mêmes de l'enfance, & ses inclinations les plus marquées. Dans quelque degré de facilité ou de lenteur que vous preniez la raison, vous pouvez être sûr que les estampes historiques seront toûjours de son goût. Latinisez-les tant que vous voulez : dès que vous annoncerez des choses qui se peuvent voir, la raison la plus lourde viendra se ranger auprès de vous.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Avantage qui se trouve à intéresser l'enfance par ce qui est de son goût.

Après l'attrait des estampes, dont le mérite est de faciliter l'exercice en le rendant aimable, en voici un autre qu'on peut également mettre à profit. Les enfans, comme les hommes faits, aiment à entendre parler d'objets champêtres : c'est en nous tous une passion qui ne finit qu'avec la vie. Mais elle est plus agissante en quelque sorte dans la jeunesse, parce que toutes les parties de l'agriculture avec l'agrément naturel qui les accompagne ont encore pour cet âge tout le mérite de la nouveauté. Si les jeunes gens sont si sensibles aux endroits des Georgiques qui ne sont point trop chargés d'érudition ; quel goût & quel profit ne trouveroient-ils pas dans la lecture des beaux endroits dont les douze livres de Columelle sont remplis ? Le mérite de cet Auteur si peu lû n'est pas seulement

Les suites d'Estampes.

La lecture des anciens Agriculteurs.

L'Étude des Langues.

d'être du siécle où la belle latinité se soutenoit dans tout son lustre : c'est avec cela de traiter des choses très-usuelles d'une façon simple & par conséquent proportionnée ; mais cependant pleine de finesse & de dignité. Ne m'en croyez pas sur ma parole : lisez-le, & vous éprouverez qu'il en est peu, s'il en est quelques-uns, qui aient mieux connu que lui le vrai accord de la noblesse avec la simplicité ; accord que je regarde en tout comme le comble de la perfection, ou comme la source du vrai sublime. Palladius qui avoit du savoir, mais qui étoit plus rustique, se plaint quelque part de ceux qui, avant lui, traitant de l'agriculture y avoient employé les agrémens de l'éloquence. On voit à qui il en veut : mais cela s'appelle avoir les cheveux extrêmement droits, & trouver mauvais qu'un autre les ait naturellement bouclés.

Dans ma jeunesse, les traités de l'Amitié & des Offices qui aujourd'hui me plaisent & m'attachent, m'ennuyoient quelquefois. La raison en est sensible. L'utile, l'honnête, le juste, le bienséant, & toutes ces idées intellectuelles ont peu de prise sur cet âge : mais ouvrez-lui la maison de campagne de Columelle, vous verrez tout le monde

accourir. L'emplacement du logis, le bon aspect du ciel, le discernement de l'air pur, les marques de l'eau saine, la sage distribution des places, les opérations de la culture du blé, de la vigne, de l'olivier, la façon de confire & de conserver les fruits ; en un mot tout ce que vous y voudrez faire voir, est une agréable nouveauté. On vous suivra par tout : il ne s'agit que d'ôter les épines de dessus le chemin, en supprimant ce qui est trop difficile, & sur-tout certains détails du gouvernement des harras qui ne conviennent point à cet âge. Ce gracieux & judicieux Auteur n'étant point commun, c'est une nécessité de dicter ce qu'on veut en faire traduire, & on ne dicte que le beau. Mais la moisson du beau n'y est pas petite, & vous ne pouvez procurer ni une nouriture plus saine à la raison, ni des connoissances plus profitables à la société.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Histoire naturelle.

Supplément nécessaire aux auteurs classiques.

Vers la fin des humanités, lorsque les jeunes gens auront quelque facilité à s'énoncer noblement & sur le champ, ou du moins à entendre sans peine les Auteurs les plus forts, il seroit de la générosité d'un maître vraiment affectionné à leur avancement, de leur réserver pour le dernier de ses services une agréable

L'étude des Langues.

collection des plus beaux traits de l'histoire naturelle, choisis dans Varron, dans Columelle, dans Palladius, mais sur-tout dans l'histoire de Pline, en y joignant les secours d'Agricola sur les minéraux & sur les fossiles; de Rondellet sur les poissons, de Willughbi sur les oiseaux, ou d'autres plus modernes. La raison de ce dernier exercice n'est pas seulement fondée sur l'extrême facilité qu'ont les jeunes gens à rendre raison des diverses particularités de la nature, & à se disposer par ce moyen à la plus solide de toutes les philosophies: nous envisageons un autre bien dont l'omission attireroit de justes reproches à ceux qui enseignent les belles letres. Les orateurs, les philosophes moraux, & les historiens qu'on voit dans les études ordinaires ne suffisent pas à beaucoup près pour apprendre la langue. Il n'y a guères que l'histoire naturelle qui puisse en être le supplément par l'extrême variété de ses matières; comme les Poëtes comiques le sont par la légèreté de leurs tours.

Le moyen le plus propre à faire retenir les diverses parties de l'histoire naturelle, est de les attacher aux diverses parties du globe terrestre, en indiquant dans chaque continent les lieux où se trouvent

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

les curiosités les plus touchantes, & les productions qui exercent le plus les recherches & l'industrie des hommes. Si vous aidez l'histoire naturelle par la géographie, réciproquement l'histoire naturelle rendra la géographie fort amusante. Mais soit que vous embellissiez celle-ci par une sage énumération de particularités locales, soit qu'on se borne à l'accompagner des révolutions arrivées parmi les différens peuples ; c'est une nécessité pour perfectionner généralement toute sorte d'études, que les jeunes gens sachent la géographie ancienne. Si on la manque dans ce tems, elle est manquée pour toûjours. Un bon maître la peut extraire de la Notice du monde ancien par Christophe Cellarius (*a*), en y joignant les cartes anciennes de Guillaume de Lisle, & quelques-unes de Sanson. Cellarius a employé trente ans à faire cet excellent livre, & l'usage fréquent des Auteurs a tellement donné l'air & la couleur de l'antiquité à son style, qu'on ne risque rien de parler d'après lui. Cet extrait ne doit rouler que sur les lieux célé-

(*a*) Deux volumes *in*-4°. bonne édition à Leipsic, sous les yeux de l'Auteur. Bonne & très-belle édition du premier Tome à Cambrige, & du second à Amsterdam.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

bres dans l'Hiſtoire. On gâteroit tout en voulant tout dire.

L'exercice de mémoire.

C'eſt une bonne pratique d'accoutumer ceux qui ont la mémoire heureuſe à apprendre par cœur les plus beaux endroits des Orateurs & des Poëtes. Mais comme il y a bon nombre de jeunes gens pour qui l'exercice de la mémoire eſt un ſupplice, on peut ſe contenter de leur demander tous les jours en françois ſeulement, le récit d'une petite portion de l'Hiſtoire Sainte ou Eccléſiaſtique qu'on leur aura lûe. On ſera encore mieux ſervi en la leur faiſant écrire à la tête de leurs traductions ou de leurs compoſitions. Outre l'utilité de la matière & la facilité de la tâche dont chacun eſt capable, vous ſerez ſûr que vos jeunes gens ne laiſſeront paſſer aucun jour ſans avoir écrit quelque choſe D'EUX-MEMES en François. Il eſt aiſé de voir où cela tend. Hé ! pourquoi le néglige-t-on ?

Ecrire tous les jours un trait d'Hiſtoire en François.

Il y a cent autres moyens, cent adreſſes que l'affection invente & fait valoir tour-à-tour. Mais le point qu'un habile maître ne perd jamais de vûe, c'eſt D'AMENER SES ÉLEVES AU GRAND ET AU BON USAGE. Soit donc qu'il leur ait fait traduire & ſouvent répéter une

belle ſuite d'Auteurs ; ſoit qu'il leur ait de plus recueilli divers traités latins, d'agriculture, d'hiſtoire naturelle, de géographie, de coûtumes anciennes, ou d'hiſtoire profane ; ſoit qu'il les ait exercés en françois ſur l'Hiſtoire Sainte & ſur leur Religion ; jamais il ne réuſſira mieux qu'en liant le tout par l'exercice de la parole, & qu'en les queſtionnant ſans fin ſur ce qu'ils ſavent. Si l'objèt leur plaît, le latin qui ſert à l'exprimer ne s'en ſéparera plus. Ainſi s'apprennent les langues : ainſi ſe forme l'eſprit & le goût. Tels ſont les fondemens des ſciences : tels ſont les moyens de rendre les ſciences uſuelles.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Dans les dernières années, & ſur-tout lorſqu'une heureuſe facilité de concevoir & de s'énoncer encourage le travail des jeunes gens & inſpire plus de hardieſſe au maître, je voudrois principalement inſiſter ſur ce qui a l'air de diſcours, de délibérations, ou de raiſonnement. J'aurois fort à cœur d'aſſujettir un beau naturel à ce goût d'analyſe, à cet eſprit méthodique & aiſé, qui eſt recherché & applaudi dans toutes les conditions, puiſqu'il n'y a aucun état où il ne faille parler ſur le champ, expoſer un projèt, diſcuter des inconvéniens, & rendre

L'ÉTUDE DES LANGUES.

compte de ce qu'on a vû, ou de ce qu'on a eu à gouverner.

Ne nous flattons point de former des Colberts ou des Torcis, des Despreaux ou des Bossuets. Il est vrai qu'il s'en peut reproduire, & qu'on peut même, en s'y prenant bien, amener au grand jour des talens qu'une méthode fausse & rebutante auroit laissés dans le néant : mais la gloire des maîtres est de fortifier le jugement, en accoutumant la jeunesse à parler juste, sans embaras, & sans bassesse. Ils lui épargnent la bassesse, en l'habituant par degré au langage des Auteurs les plus polis : ils lui épargnent l'embaras, en ne lui tenaillant point la cervelle par la nécessité d'avoir attention à douze différentes régles pour coudre ensemble deux mots : ils lui donnent de la justesse, en l'accoutumant à analyser tout ce qu'elle voit. Questionnez vos jeunes gens sur la suite d'un poëme ; sur le but & sur les preuves d'un discours ; sur les circonstances où se trouvent tel & tel Princes dans l'histoire ; sur les intérêts qui les animent ; sur les difficultés qui les traversent ; sur le parti qu'il convenoit de prendre ; sur les méprises qu'on croit appercevoir dans leur conduite ; ajoûtons & sur l'ignorance où nous sommes des raisons

qui les peuvent diſculper. Si nous ne parvenons à former par-là ni de grands poëtes, ni des hiſtoriens du premier ordre; nous aurons du moins multiplié les citoyens ſolides & judicieux.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Variété d'exercices pour ſoulager les maîtres ſans nuire aux jeunes gens.

La meilleure de toutes les méthodes eſt ſans doute celle qui réunit les avantages les plus difficiles à concilier. Quoique nous plaidions ici la cauſe de l'enfance, & que ſon intérêt nous faſſe la loi, gardons-nous bien de négliger le juſte repos des maîtres. Nous ne demandons pas qu'ils ſoient perpétuellement occupés, dans le particulier ſur-tout, à faire parler leurs éléves; ni qu'ils abandonnent l'uſage des différentes eſpéces de compoſitions, & ſur-tout d'imitations. Il eſt de la prudence de les laiſſer ſubſiſter toutes, ſoit pour ſe proportionner aux beſoins des différens eſprits, ſoit pour adoucir le travail des maîtres & des éléves en les délaſſant d'un exercice par un autre d'un caractère différent. Quand un homme-fait auroit acquis l'élocution la plus libre, il ne ſeroit pas diſpenſé pour cela de méditer ſur un ſujèt qu'il doit traiter en public, ni de donner quelque ordre à ce qu'il en doit dire. Il eſt donc auſſi à propos pour le bien de l'éléve que pour le ſoulagement du maître de faire ſuccéder

L'ÉTUDE DES LANGUES.

à l'exercice de la parole, celui de la lecture, & celui de la composition. J'en indiquerai encore quelques autres après avoir un peu insisté sur les précautions qui peuvent diminuer le danger auquel on expose un jeune homme en lui abandonnant la plume, & en lui laissant la liberté de se fabriquer un style.

Dans une excellente lettre sur l'étude des humanités qui se trouve parmi les entretiens du P. Lami de l'Oratoire; M. l'abbé du Guet conseille la pratique dont nous venons de parler, savoir, de composer en latin les beaux endroits de Cicéron, de Salluste, ou de César qu'on aura précédemment traduits de latin en françois. Ce grand génie qui possédoit tout ensemble & le fond & les délicatesses des langues Grèque, Latine, & Françoise, comprenoit parfaitement la nécessité de se conformer en fait de langues mortes au caractère des textes originaux. Mais est-il à propos de mettre, comme il le souhaite, entre la traduction & la composition un intervalle au moins de vingt-quatre heures, afin que l'impression du modéle étant affoiblie, on voye combien on s'en est éloigné, quelque effort qu'on ait fait pour s'en souvenir & pour le suivre? Quel profit y

a-t-il à réitérer fréquemment des compositions défectueuses, pour se convaincre de la supériorité du style de Cicéron par le désordre du nôtre? Que gagneroit un Provincial venu des Ardennes ou du Dauphiné à comparer souvent la façon dont on exprime une chose en bon François, avec celle dont on la diroit dans son pays? Il ne faut que se frapper du bon langage, sans aucun retour vers le mauvais. Ce n'est point à force de remarquer des fautes qu'on apprend à bien parler. Ce n'est que dégrossir le mal. Gardons-nous de retomber dans l'inconvénient des études publiques, où les années entières se passent à corriger des fautes de style, & à montrer comment il ne faut point parler.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'unique moyen sûr de rendre la composition profitable, c'est d'éprouver si l'on remettra juste une, deux, & trois pages de françois en un latin qu'on a lû & dont l'impression est encore récente. Il est vrai que ce travail est aisé: mais c'est la facilité même qui en fait l'éloge, s'il va au but. Or il vaut beaucoup mieux mettre une heure à rassembler sans gêne une multitude d'expressions gracieuses & justes, que d'avoir cousu laborieusement quelques phrases de Collége qui n'ont

L'ÉTUDE DES LANGUES.

jamais été faites pour tenir enſemble. Telle eſt l'origine du déſordre de bien des ſtyles.

N'y a-t-il pas ici un danger à craindre? le jeune homme trouvera le fardeau allégé par ce moyen, & la facilité de l'exercice lui fera un jeu, ſinon de compoſer, au moins d'entendre la belle latinité: cela eſt vrai. Mais il lui reſtera un tems infini, où le gouverneur & le diſciple ne ſauront que devenir. Dites plutôt que le tems qui nous reſte eſt le véritable fruit de cette pratique. Ce tems ſervira très-utilement à placer des lectures propres à faire naître la curioſité, & à former l'eſprit. Mais avant que de vous en entretenir achevons de parcourir les autres ſecours qui peuvent perfectionner l'habitude de parler & d'écrire. L'uſage de compoſer enfin ſans modéle & de marcher ſans appui, eſt ſans doute un des plus profitables. Mais quel eſt le point précis des études de la jeuneſſe où l'on pourra le placer ſans riſque? Quand un jeune homme accoutumé depuis pluſieurs années à ne rien entendre que de juſte, aura l'imagination remplie du langage des Auteurs, on peut l'éprouver & le fortifier par des compoſitions plus hardies. On peut lui dicter en françois des

Le tems de compoſer ſans modéle.

ſcènes entières de Térence & de Plaute, ou de quelques morceaux des traductions de Vaugelas & d'Ablancourt. Il s'agit alors d'approcher du latin de Céſar ou de Quinte-Curce, ou de quelque autre ſtyle auſſi eſtimable, ſans être guidé par un modéle, & en fourniſſant tout du ſien. On ne vous livrera pas Térence ou Salluſte mot pour mot : mais encore trouverez-vous que c'eſt du latin. Vos jeunes gens en ont les moules dans la tête, & ſelon leur tour d'eſprit vous verrez l'un ſe ſentir du ſtyle coulant de Céſar ; l'autre montrer plus de goût pour l'harmonie de Cicéron. S'il y a du foible dans leur compoſition, l'original les redreſſera tous. Vous en trouverez qui entendront leurs Auteurs, & qui ne laiſſeront pas d'être encore fautifs dans leurs compoſitions. Tout n'eſt pas perdu pour cela. Une Dame qui entend ſa langue & qui la parle facilement, pourra faire bien des fautes en écrivant une lettre. Celui qui entend bien des Auteurs, ſans avoir beaucoup d'exactitude dans ſa compoſition, n'eſt pas fort à plaindre. Dans l'uſage de la vie il aura ſouvent beſoin d'entendre le latin, & jamais de le ſavoir compoſer. Je ne plains que ceux qui ont appris en huit ans à faire correctement un thème,

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

mais qui n'entendent point le latin des plus beaux ouvrages de l'Antiquité, & ne ſavent point parler leur propre langue. C'eſt cependant à quoi aboutiſſent enfin la plûpart des études.

Queſtions dictées.

Une eſpéce de travail & de compoſition très-utile à cet âge, & auſſi propre à exercer le jugement que le ſtyle de ceux qui ſont avancés, eſt de leur faire écrire un nombre de queſtions & d'objections ſur les recueils de géographie, d'hiſtoires, de coûtumes, ou autres qu'ils commencent à bien ſavoir, & d'exiger par écrit des réponſes juſtes aux demandes propoſées. Mais comme il y a un art d'interroger & d'amener la réponſe par une queſtion qui y touche, il y a une façon infaillible d'embrouiller les matiéres & les eſprits, par des queſtions vagues, ou par des généralités qui ne fixent l'attention du répondant ſur aucun point précis, ni ne remuent par aucune corde ce qui eſt dans ſa tête.

Vers Latins.

Il peut y avoir beaucoup à gagner dans la compoſition des vers latins pour ceux qui y réuſſiſſent. Ce travail mèt l'eſprit en mouvement, & peut embellir le ſtyle par le feu d'une heureuſe imagination. Mais auſſi on peut y perdre beaucoup de tems, en prenant

pour génie ce qui n'eſt quelquefois qu'une phantaiſie deſtituée de goût. Le méchaniſme des vers eſt plus ſenſible & plus frappant que celui de la belle proſe. Parmi les jeunes gens vous verrez toûjours ceux qui ont le plus d'imagination s'y laiſſer prendre. Au contraire la plûpart ne ſentent d'abord que très-foiblement les graces de la proſe, qui ſe font moins appercevoir, parce qu'elles ſont plus fines, plus variées, & moins artificielles. Il eſt extrémement commun de voir les jeunes humaniſtes compoſer des vers latins qui ont du feu & du ſon, pendant que leur proſe eſt dure, ou inſipide. Gardons nous donc d'inſiſter beaucoup au commencement ſur cette compoſition poétique dans laquelle ils ne réuſſiſſent quelquefois qu'aux dépens d'un caractère plus ſimple mais beaucoup plus eſtimable. Pluſieurs de ceux qui s'y diſtinguent reſſemblent à des danſeurs qui exécutent avec feu des pas & des mouvemens capables de ſurprendre, pendant que leur démarche naturelle eſt ſans dignité & ſans grace. Mais parmi les hommes, qui tous ſavent marcher & parler, il n'eſt ni ordinaire ni déſirable d'en voir un grand nombre qui s'occupent de la

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

danſe figurée ou du ſtyle poétique. Ainſi exiger ces ſortes de compoſitions indiſtinctement de tout ce qui compoſe une claſſe, &, qui pis eſt, les éxiger fréquemment, même durement ; c'eſt expoſer ceux qui les aimeront, à s'y attacher trop ; & cauſer en vain bien du tourment aux autres. Mais quand l'oreille & la langue ſeront un peu affermies dans le diſcernement de la belle proſe, n'envions pas aux jeunes gens les plaiſirs qu'ils peuvent trouver dans les poëtes latins anciens & modernes d'un certain choix. Pour leur faire ſentir à tous la ſtructure des vers & quelque choſe de plus que cette ſtructure, on peut ſans aucune perte de tems leur propoſer les trois exercices ſuivans, dont tous les eſprits ſont capables.

Le premier pas eſt de déranger fréquemment les piéces de quelques beaux vers, & de les leur faire remettre en place de vive voix & ſans une longue méditation.

Le ſecond pas eſt de ſupprimer certaines épithétes ou d'autres agrémens que le ſujèt demande, & de propoſer aux jeunes éléves d'y remettre ce qui manque, & de remplir les vuides.

Le troiſième exercice que je tiens d'un habile maître, eſt de leur faire compoſer de compagnie & ſolidairement un petit poëme dont on leur donne le cannevas ſelon leur degré de force & de progrès. L'émulation éveille alors tous les eſprits ſur chacun des vers qu'il faut expédier tour-à-tour. Il vous vient un heureux terme d'un côté. Il en part d'un autre un ſecond qui ſemble d'abord l'emporter. On les compare : le premier prétend ſe maintenir. Chacun prend parti pour ou contre. On apporte les raiſons de préférer l'un, & d'exclure l'autre. Il ſe dit quelquefois les plus jolies choſes pour la défenſe de ces deux tours qui ont pris le deſſus. Au moment qu'on y penſe le moins il s'en préſente un troiſième qui écraſe tous les autres & qui demeure en poſſeſſion de la place.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Le grand avantage de ce travail plus amuſant que pénible, eſt de n'occuper jamais les eſprits que des plus beaux tours & des plus belles images de la poëſie, au lieu de les laiſſer courir dans la ſolitude après des idées vaines, ou de leur laiſſer coudre des lambeaux qui ne font que de vrais habits d'Arlequin.

On peut enfin preſcrire quelque choſe de ſuivi à compoſer en vers dans le par-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ticulier, à ceux qui montrent en ce genre une passion ou un tour d'esprit qui vous donnent lieu de les mener plus loin que les autres, sans perdre de vûe les talens de ceux-ci.

Mais s'il est de la dernière absurdité d'éxiger des enfans de composer en prose dans une langue qu'ils ne savent pas, & dont aucune régle ne peut leur donner le goût ; il n'est pas moins absurde d'éxiger de toute une troupe qu'elle se mette à méditer des heures entières pour faire huit ou dix vers, sans en sentir ni la structure ni l'agrément. Il vaudroit mieux pour eux avoir écrit une petite lettre d'un style aisé dans leur propre langue, que de s'être fatigués pour produire à coup sûr de mauvais vers, soit en latin soit en grec.

On leur en fait faire trois & quatre fois par semaine, ce qui revient à près de deux mille vers par an. Pour trois ans mettons-en seulement trois mille bout-à-bout, & jugeons de la valeur du tout par le dernier de ces vers qui sera, si l'on veut, un peu moins misérable que n'étoient les premiers. La quantité y est observée : mais il n'a ni grace, ni saveur : tout en est flasque & trivial. Si nous venons ensuite à nombrer les travers qui

se trouvent dans chaque mot, ce seroit cinq ou six méprises à multiplier par trois mille pour la totalité. C'est encore ici comme dans le latin fait par régles. L'enfant honore ses régles en se gâtant l'esprit par des habitudes vicieuses, & il consacre à des rêveries évidemment pernicieuses un tems dû à l'exercice de son talent naturel qu'on laisse de côté.

Dangers des amplifications prescrites à toute sorte d'esprits.

Il est sensible que plusieurs courront les mêmes risques dans le travail des amplifications & des piéces d'éloquence, où il faut que l'esprit fournisse tout de lui-même, le fond & le style. Peu y réussissent. S'il s'en trouve six dans cent, quelle vrai-semblance y a-t-il à exiger des autres de l'invention, de l'ordonnance, du raisonnement, des images, des mouvemens, & de l'éloquence? c'est demander un beau chant à ceux qui n'ont ni musique ni gosier.

On peut bien inviter à la composition de quelques petites piéces ceux qui vous donnent des espérances. C'est présenter des outils à ceux qui sont nés pour les méchaniques. On peut même admettre à ces compositions ceux qui trouvent quelque plaisir à s'y essayer. Ce qu'on fait sans contrainte & par attrait se perfectionne presque toûjours. Tels sont les

L'ÉTUDE DES LANGUES.

foibles commencemens qui ont souvent illustré la chaire & le barreau. Mais qu'il ne soit point honteux à ceux qui n'y peuvent réussir, de s'occuper d'un autre travail. Faut-il en effèt que tous les esprits passent par la même filière ? la chose est impossible : il est même avantageux que leurs inclinations varient : & comme cette diversité d'inclinations & de facilités pour une chose plutôt que pour une autre est un des plus beaux présens que la Providence ait fait à la société humaine, c'est l'affaire d'un habile maître de préparer des sujèts à tous les états par la culture des divers talens qui se montrent. En diversifiant avec charité les exercices selon les besoins & selon la portée des esprits, on leur ouvre une porte honorable pour rentrer dans leur génie, & pour renoncer sans perte à des compositions pour lesquelles ils ne sont point faits. Celui à qui vous ne demanderez qu'une lettre françoise sur un sujèt très-commun, se sentira piqué par le succès, & par le succès vous ferez naître l'amour du travail où tout étoit désespéré.

Préparation des Auteurs.

Un habile maître qui connoît le prix du tems sait adroitement en mettre une grande partie en réserve, par cette attention de tenir tous ses éléves au-dessus de

leur travail. En ne les appliquant qu'aux choſes qui les amorcent par un air de ſuccès, il ſe mèt en droit de faire de nouvelles tentatives. Au lieu que dans les premières années, c'eſt toûjours le maître qui fait lui-même la traduction, & qui applanit tout ; il ſera bientôt tems que le jeune homme marche le premier & faſſe lui-même tant la préparation des Auteurs dans le particulier, que l'explication de toute la tâche en public. On ſent combien les répétitions, les analyſes, les queſtions, & les compoſitions de vive voix venant à la ſuite des traductions peuvent fortifier en lui l'habitude de la langue. Les compoſitions domeſtiques, étant expéditives ; parce qu'elles ſont indépendantes du Dictionnaire & des longues méditations, lui laiſſeront toute la liberté néceſſaire pour prévoir la ſuite de ſes Auteurs. Le tems qui lui reſtera va devenir une récréation auſſi utile que l'étude même.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Lectures particulières.

Les jeunes gens étant une fois dans le train de la bonne latinité, & affermis par le long uſage d'un ſtyle toûjours pur, on peut alors leur faire eſpérer & enfin leur accorder la liberté de lire, à certains momens, les livres françois le plus purement écrits ; dans d'autres les ou-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

vrages des modernes qui ont le mieux écrit en latin, & qui ſemblent une bibliothéque faite exprès pour eux. La ſeule conjuration de Portugal par l'Abbé de Vertot en convaincra promptement un bon nombre, qu'on peut avoir beaucoup de plaiſir dans les livres François. On vous demandera bientôt les révolutions de Suéde ou d'Angleterre : les vies de Théodoſe, de Ximenès, & de Tamerlan : on vous fera la cour pour obtenir l'hiſtoire Ancienne, ou l'hiſtoire de France, ou celle de Malthe. Il faut faire état d'avoir bonne proviſion pour contenter tout votre monde.

Les Écrivains modernes qui ont purement & noblement écrit en latin depuis deux cens ans, ont cela d'agréable pour nous que les coûtumes de leur ſiécle & par conſéquent leurs idées, ſont à peu près les mêmes que les nôtres. Il n'y faut preſque nulle part ni recherches, ni commentaires, & tout eſt emporté à la premiére lecture. Dans le loiſir que la promptitude de nos compoſitions pourra ménager à un jeune humaniſte, laiſſez-le jouir de l'agréable penſée qu'il marche à préſent ſeul dans la lecture des poëtes, des Hiſtoriens, & des orateurs latins. Les fables de Faerne ne ſeront qu'un jeu

pour lui. Au lieu de lui montrer Martial qui l'embarrasseroit beaucoup & l'édifieroit peu, permettez-lui le *Delectus Epigrammatum*, précédé de la préface latine sur la différence de la beauté franche d'avec la beauté fardée. Au lieu de la Pharsale de Lucain & de la Thébaïde de Stace, qui pourroient lui faire prendre goût à la bouffissure ; montrez-lui la Poëtique, ou les échècs & les vers à soye de Jerôme Vida. Quelle latinité ! quelle diversité de mesure & d'harmonie ! quelle ressemblance avec Virgile pour la richesse de la narration & pour le feu des peintures ! à Catulle, à Properce, & à Claudien substituez la nombreuse versification de Sannazare, ou celle de Commire. On n'y trouvera ni la cadence trop uniforme des vers de Claudien, ni les dangereuses peintures des deux autres. Commire en remplacera suffisamment tous les caractères en prenant diverses formes, sous lesquelles il plaît également. Ce que votre jeune humaniste semblera perdre en ne voyant que très-peu des ouvrages d'Ovide, vous le lui ferez retrouver dans les Élegies si ingénieuses & si aisées du P. Sidron. Combien une belle imagination sera-t-elle agréablement remuée par les saillies qui éclatent

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

dans les petits poëmes & dans les hymnes de M. de Santeuil.

Si cependant il arrivoit malgré son sublime & sa chaleur que les lecteurs y éprouvassent peu-à-peu quelques dégoûts, comme ils en éprouveront sans doute au retour perpétuel de l'antithèse, trop ordinaire à ce grand poëte ; on peut les dédommager. On leur livrera une riche variété de pensées & de tours ; une suite d'images, à la vérité moins vives, mais gracieuses, sans frisure & sans fard ; avec cela une latinité ravissante, & les sentimens les plus propres à toucher le cœur; en leur mettant en main le Recueil des hymnes de M. Coffin (*a*). Notre siécle n'a rien produit de plus parfait en ce genre : c'est Horace devenu chrétien.

On pourroit croire que Térence l'est aussi devenu, si on en jugeoit par le titre du *Terentius Christianus*, recueil de piéces de théâtre composé à Harlem vers le commencement du siécle passé. Les sujets sont tous tirés de l'Ecriture : le style est une copie de celui de Térence. Ce titre séduisant & la lecture de quelques scènes d'une latinité très pure avoient prévenu M. l'Abbé Rollin, & le R. P. Porée en faveur de cet ouvrage : mais ce n'est que

(*a*) Chez Desaint & Saillant, rue S. Jean de Beauvais.

fort tard qu'ils l'ont connu l'un & l'autre. S'ils l'avoient lû de ſuite ils n'y auroient ſenti ni le diſcernement ni la délicateſſe de Térence : ils auroient été infailliblement bleſſés de trouver preſque par-tout un Auteur lourd, un moraliſte éternel, un homme qui ſe mêle de faire des piéces de théâtre ſans avoir la moindre connoiſſance de la marche d'une action dramatique, & qui bleſſe à tout propos la bienſéance par des caractères pleins de baſſeſſe, par des groſſiéretés dégoûtantes; & qui pis eſt, par des peintures très-peu chrétiennes.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Cherchons notre mieux ailleurs, ſi nous voulons couper ou varier le travail des jeunes gens par des lectures qui les ramènent ſans riſque au naturel du diſcours ordinaire. Ils verront volontiers les entretiens d'Eraſme : ils trouveront moins de ſel, mais beaucoup plus de dignité & de pureté de ſtyle dans les lettres de Paul Manuce. Ils goûteront le latin de la traduction d'Hérodien, par Ange Politien : peut-être s'accommoderont-ils de celui que Juſte Lipſe s'eſt fait à lui-même dans ſon utile traité des Machines de Guerre. Les tours de Plaute s'y trouvent fréquemment. Ils ſeront flattés de pouvoir quelquefois faire la comparaiſon des

L'ÉTUDE DES LANGUES.

anciens avec les modernes, & de déterminer au juste à quel style connu dans l'antiquité, il faut rapporter celui de l'histoire d'Italie par Sigonius; celui de l'histoire de Flandres par Strada; & surtout celui de l'histoire d'Espagne par Mariana. On peut les amuser de plusieurs traductions d'une latinité fort pure, que nous avons de Xylander, de Camerarius, de Leunclavius, de Henri Etienne, & de plusieurs autres. Le dix-septième siécle leur offre d'utiles lectures en tout genre, & sans nombre. Dans les ouvrages latins, historiques, oratoires ou autres qu'on mettra pour eux en réserve, je voudrois toûjours donner la préférence à ceux qui, avec le mérite d'une diction exquise, ont celui d'attacher l'esprit par l'agrément de la matiére. Les jeunes gens alors suivent l'attrait de la curiosité. Ils arrivent au bout de l'ouvrage, presque sans penser en quelle langue il est écrit. C'est apprendre une langue par l'usage: c'est en fait de langue parvenir au but désiré. Quels que soient les secours qu'ils reçoivent d'un habile maître par tous les éclaircissemens dont il accompagne une leçon publique; le profit de ces lectures particulières n'est pas moindre; ils y éprouvent un secrèt

témoignage de facilité qui les flatte avec raiſon : l'attrait ſe fortifie & devient une paſſion. Conſeillez alors d'ouvrir une excellente grammaire : il y fait bon, & c'eſt à préſent qu'elle lui eſt auſſi profitable que néceſſaire. La paſſion fera tout entreprendre. Le jeune homme agréablement convaincu de ſa facilité, ne ſe rebutera de rien. Cette langue eſt devenue ſon tréſor : tout ce qui lui paroîtra propre à l'accroître ſera bien reçû. DEBUTEZ DONC PAR L'USAGE, ET FINISSEZ PAR LES OBSERVATIONS GRAMMATICALES.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Tems de lire les bonnes Grammaires.

Ces lectures particulières faites ſans fatigue & par manière d'amuſement, produiſent un plus grand bien, que celui de fortifier l'eſprit dans la pratique des langues. L'eſprit ne ſe ſent de l'enfance qu'autant qu'il demeure vuide d'idées, & qu'il juge ſans expérience, ou qu'il ne juge point du tout. On remédie à ces défauts, non pas en lui faiſant compoſer en ſilence quelque douzaine de lignes par jour, mais en l'habituant du matin au ſoir à entendre parler d'un très-grand nombre d'objèts agréables par eux-mêmes & agréablement énoncés ; puis à rendre raiſon de tout & à répéter ſoit en françois ſoit en latin ou en grec,

Moyen de former la raiſon.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

généralement ce qui a été lû, ou dicté, ou raconté, ou expliqué & compris.

Il est juste cependant de traiter différemment les objèts de nos connoissances & les langues à l'aide desquelles nous voulons nous en instruire ou en parler. Que les objèts qui nous intéressent nous coutent des recherches & un travail sérieux : rien n'est mieux entendu. Quand une découverte, ou toute autre connoissance utile est le fruit de nos efforts, l'impression en est plus profonde & plus durable. Mais suivez une autre méthode pour les langues. L'évènement n'apprend que trop qu'à force de vouloir juger des progrès de la jeunesse par l'obéissance aux régles, plutôt que par l'habitude de l'imitation ; on dégoûte à jamais les uns, & on rend les autres ridicules. Vous verrez presque toûjours à la suite de cette méthode les longueurs, le begayement, les apprêts, & qui pis est, la bousissure.

Le grand usage, au contraire, ouvre toutes les portes, donne à tout ce qu'on dit un air de liberté, & procure à l'esprit l'étendue qui lui manque. Cet exercice laissera une très-ample provision d'idées dans la raison de vos éléves, qui ne peut que croitre & se former par ce secours. La raison ne peut guères voir

plusieurs

plusieurs idées nouvelles en présence l'une de l'autre, sans en faire la comparaison, sans en examiner les rapports, sans en fixer la valeur. Elle approuve l'une : elle se déclare contre l'autre. Elle admire : elle s'attendrit, ou se fâche selon le caractère des choses qu'on lui montre ; & en rapportant continuellement le jugement que les autres en portent, continuellement elle y mêle le sien. Pouvez-vous réparer par un meilleur supplément l'expérience qu'elle n'a pas encore ?

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Utilité des colléges, précautions nécessaires.

Pourvû qu'on prenne la sage précaution de tirer de tems en tems les jeunes gens de leur collége, & de les ramener dans leur famille, soit pour les façonner aux manières du beau monde & au goût des bienséances ; soit pour leur former le cœur par des renouvellemens d'amitié ; on leur rend le plus grand de tous les services en les habituant dans la retraite à des occupations suivies, & en leur facilitant l'acquisition des connoissances nécessaires, tant par l'éloignement du tumulte & des distractions, que par l'aiguillon des applaudissemens & de l'émulation. Les parens sentent communément l'avantage de cette séparation : il est seulement à craindre qu'ils n'en empêchent eux-mê-

L'ÉTUDE DES LANGUES.

mes le ſuccès, en accordant à leurs enfans ou des ſorties trop fréquentes, ou des plaiſirs trop vifs, ou des ſpectacles propres à les émouvoir, & à les dégoûter de leur retraite par la comparaiſon qu'ils en font avec la liberté & les amuſemens du logis paternel. Mais d'un autre part ce recueillement qui eſt la ſauve-garde de leur jeuneſſe, peut devenir d'un danger extrême pour un bon eſprit, ſi ces belles années ne ſont employées qu'à l'application méthodique de quelques régles de ſyntaxe, de proſodie, & d'amplification. Cet eſprit fait un pas ſelon une régle : il en riſque un ſecond ſelon une autre : vingt régles viennent enſemble pour mettre ordre au troiſième pas. La marche eſt lente : partie par routine, partie par réfléxion, le jeune homme s'en tire, ou croit s'en tirer. Il va : & à force d'avoir pratiqué les dangereux paſſages de *pœnitet*, *tædet*, *futurum fuiſſe ut*, il arrive ſans accident à la fin de la tâche journalière. Mais tirez-le de ſes régulières & plattes compoſitions : ôtez-lui ſa plume & ſes régles : vous lui ôtez tout : il ne ſait que cela. Vous le trouverez muët ſur tout le reſte, ſoit en françois, ſoit en latin, parce que ſon eſprit n'a été nouri d'autre choſe. Il

eſt d'expérience que ceux qu'on accoû- tume à ne rien dire ni compoſer qu'en réfléchiſſant à telle & à telle régle, reſſemblent à des machines que vous ne pouvez tant ſoit peu tirer de l'uniformité de leur train ſans déranger le ſervice. Elles ſe détraquent, & tout eſt arrêté. L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Pourquoi, je vous prie, les enfans apprennent-ils d'une façon ſi aiſée leur langue maternelle ſans aucune étude ? Pourquoi nos Dames apprennent-elles à penſer ſi juſte & à s'exprimer ſi bien, ſans avoir connu ni Deſmarets, ni Vaugelas ? Pourquoi les voyageurs apprennent-ils ſi promptement les langues étrangères, ſouvent ſans ouvrir un ſeul livre ? C'eſt parce qu'au lieu d'étudier ennuieuſement la langue pour parvenir à la connoiſſance des objèts ; ils ſe ſervent de la vûe & de l'uſage des objèts qu'ils connoiſſent pour apprendre promptement la langue qui s'y joint. Plutarque s'aviſa fort tard de vouloir apprendre la langue latine qu'il avoit négligée, & il parvint très-promptement à entendre les Écrivains Romains, « parce que, dit-il lui même au commencement des vies de Démoſthène & de Cicéron, » la connoiſſance qu'il » avoit des matières, l'aidoit beaucoup » à entendre & à retenir cette nouvelle

L'ÉTUDE DES LANGUES.

» langue dans la quelle il les voyoit énon» cées. » Voilà l'or dre de la nature, puisque c'est celui de l'expérience universelle. Revenons-y donc dans l'étude du grec & du latin. Peu de dissertations sur les mots, & beaucoup d'agrément dans les matières. Sans rien changer dans le travail des Colléges, demandons seulement qu'au lieu d'abstractions rebutantes sur la langue, on employe toûjours une belle suite de matières propres à attacher l'esprit pour faire retenir les termes qui les expriment, & que tout le latin qu'on voudra que les enfans parlent, ou qu'ils composent, leur soit préalablement connu, afin qu'en travaillant à rétablir ce latin tel qu'ils l'ont entendu, ils ne sortent jamais du génie de la langue.

Nous nous souvenons tous de l'étrange latin par lequel nos oreilles ont passé: après les pitoyables formules des quatre ou cinq premières années, le latin des amplifications qu'on nous dictoit corrigées, étoit-il un modéle beaucoup plus sûr? Les discours travaillés que nos maîtres risquoient quelquefois de présenter au Public, sont la preuve démonstrative de leurs méprises, ou du moins de leur inégalité en fait de style, comme aussi

du désordre des compositions journaliè- res dont on nous occupoit. L'un n'avoit pour mérite que les pointilleries des deux Plines, & ne montroit non plus d'oreille que Sénéque le philosophe. D'autres croyoient atteindre à l'énergie de Tite-Live, & n'en copioient fidélement que la dureté. La plûpart dans la pensée qu'un grand auditoire demandoit un peu de noblesse & de pompe, ont fait revivre les grands mots d'Ammian-Marcellin & d'Apulée ; quelquefois même le tour barroque de Sidoine Apollinaire. Il peut donc arriver, Monsieur, que les jeunes gens soient exercés six ans de suite sur différens latins plus plat l'un, plus faux l'autre. Il s'agit ici de ne pas abandonner au hazard ou à la coûtume ce que nous avons de plus cher ; je veux dire la première culture d'où dépendra le tour d'esprit & la fortune de nos enfans. Les maîtres ne s'acquitteront jamais de ce qu'ils leur doivent, s'ils n'ont, selon le conseil de M. Arnauld, la générosité de supprimer dans l'intérieur des classes toute composition de leur crû, pour ne plus exercer la jeunesse que sur des exemples soit longs, soit courts, fidélement extraits des Auteurs les plus purs, parce qu'il faut aller au certain.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

La ſcience des choſes emporte avec elle la ſcience du langage qui les exprime.

Mais il ne ſuffit pas que les maîtres s'abſtiennent de donner des exemples faux pour des principes; ou, de donner, ce qui eſt encore la même choſe, leurs propres compoſitions, pour des modéles : ils doivent de plus faire pour le latin ou pour le grec ce qu'on fait pour le françois en faveur d'un étranger qui le vient apprendre parmi nous : on lui montre les objèts qui peuvent l'intéreſſer le plus. On en parle en ſa préſence, & il répéte ou écrit ce qu'il vient d'entendre. Que les maîtres prennent de même à tâche de ne promener les yeux ou l'eſprit de la jeuneſſe que ſur des objèts bien choiſis, ſagement variés, & d'un caractère propre à piquer ſa curioſité : mais qu'ils n'en diſent rien eux-mêmes. Qu'ils laiſſent d'abord parler les Grecs ou les Romains : qu'ils voyent enſuite ſi leurs éléves rendent fidélement ce qu'ils viennent d'entendre, ou en le rediſant de ſuite, ou en le livrant par partie à la demande qui leur eſt faite de ceci & de cela; ou en l'écrivant à loiſir ſoit le même jour, ſoit quelques jours après, & en prenant à tâche de ne manquer ni la propriété des termes employés par l'Auteur, ni l'ordre & l'eſprit de ſa phraſe. C'eſt une néceſſité que les maîtres réuſſiſſent alors par

la persévérance de l'exercice, & sans avoir eux-mêmes des talens supérieurs ; sans faire illusion à personne par des annonces de secrets ou de routes nouvelles, en comprenant seulement la force & le mérite du bon usage, ils auront la satisfaction d'avoir appris à leurs éléves le pur langage des siécles d'or.

Fruit de cet exercice pour l'usage du monde.

Par cette habitude bien soutenue, non-seulement de parler fréquemment, mais de penser, de parler, & de composer noblement; loin de rendre un jeune homme inepte à tout en le recueillant trop en lui-même, vous lui ouvrez une large porte pour arriver aux langues, aux sciences, & à l'usage du monde. C'est tous les jours, c'est à chaque instant, c'est cinq ou six ans de suite, qu'il parle & sur le champ & en public.

N'est-il pas sensible que celui qui a plus de justesse de sens que de mémoire dégourdira sa lenteur par la multiplicité des exercices; qu'il se formera même la mémoire par l'enchaînement des idées; & que celui en qui la mémoire domine se formera aussi le jugement par l'habitude de toûjours juger?

Fruit particulier de cet exercice pour les jeunes gens sans fortune.

Parmi les jeunes gens qui suivent le cours des études publiques, il y en a un bon nombre qui sont sans bien de

L'ÉTUDE DES LANGUES.

fortune, & qui ne trouvent d'autre reſſource que les écoles pour ſuppléer aux ſecours domeſtiques qui leur manquent. Ils ſentent pour l'ordinaire beaucoup mieux que les riches le bien qu'on leur veut faire, & ſe livrent avec docilité à tout ce qu'un maître laborieux leur conſeille. Celui-ci leur recommande avec éloge ou les grammaires grecque & latine de Lancelot, ou la grammaire françoiſe du Sécrétaire de l'Académie, ou les particules de Turſellin, ou les Penſées ingénieuſes du P. Bouhours, ou d'autres remarques ſur la pratique des langues latine & françoiſe. Avec ces livres aſſurément très-eſtimables, les jeunes gens s'imaginent arriver de plein ſaut à la perfection du ſtyle & au bel uſage de la langue dont ils font leur étude. Je ne doute point que leurs compoſitions ne s'en reſſentent quelque peu, & qu'ils n'y mettent par-ci par-là ou plus de régularité, ou quelques lambeaux brillans & qu'ils auront rapiécés tant bien que mal. Mais en ſe tenant à l'écart ſept ou huit ans de ſuite, & n'ayant de juſteſſe ou de ſens que dans la lenteur de la compoſition ſédentaire, & dans la liberté de la ſolitude, ils demeurent auſſi timides & auſſi informes au dehors qu'ils étoient aupa-

ravant. Dès qu'il faut se produire & parler sur le champ, la moitié de leur raison les abandonne : souvent elle semble anéantie. Viendront ensuite les régles des syllogismes, le futur contingent, & la matière première, qui ajoûteront la barbarie à la timidité. Sauvons & aidons les talens des pauvres, puisque le Public fonde sur eux ses meilleures espérances. Conduisons-les par une méthode qui sans frais leur procure comme aux riches le goût de la vraie politesse ; avec toute la légèreté du grand usage. Comment seront-ils barbares, s'ils entendent dix ans de suite le langage de la Cour d'Auguste sans le moindre mêlange ? Comment seront-ils timides, si ces dix années sont employées dans une alternative continuelle de discours à faire sur le champ, de questions à résoudre sur ce qu'ils conçoivent, & de compositions à mettre par écrit sans délai ni hésitation ?

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Vous avez vû, Monsieur, l'extrême danger qu'il y a pour nos chers enfans, de frapper leurs oreilles plusieurs années de suite par les impressions d'un langage ridicule, qu'on voudra inutilement qu'ils oublient. Vous sentez pareillement combien la pésanteur des compositions taciturnes est capable de les rendre sombres

L'ÉTUDE DES LANGUES.

& timides. Je n'ai opposé à ces inconvéniens d'autre moyen que celui qui accoûtuma de si bonne-heure Cicéron à la langue de Démosthène ; que celui qui accoûtuma promtement Sadolèt, Le Bembe, Murèt, les Manuces, Pétau & d'autres bons Écrivains à la langue de Cicéron ; que celui qui accoûtuma Sulpice Sévère, & le P. Tursellin à la brièveté du style de Salluste ; que celui qui a donné à quelques Modernes l'aménité du style de Térence.

Il faut empêcher les jeunes gens de donner dans le bel esprit.

Mais à peine sommes-nous délivrés d'une inquiétude pour nos enfans, que d'autres frayeurs nous prennent. Si nous redoutons avec raison les procédés lourds qui peuvent ruiner l'activité de leur esprit, ou leur épaissir la langue ; nous ne craignons pas moins le faux brillant dont les jeunes gens se laissent éblouir dans l'usage fréquent des bons Écrivains, & qui les jette souvent dans la manie du bel esprit. Ce défaut ne vient que trop à la suite des soins mêmes que prennent les maîtres les plus habiles pour perfectionner le goût. Ils se sont souvent plaints du faux ou du frivole qui régnent dans les ouvrages d'esprit ; & sans y penser ils y conduisent eux-mêmes leurs éléves.

Chacun sait que pour accoûtumer la

jeuneſſe à juger ſainement de tout, on lui fait diſtinguer de bonne-heure différens genres de penſées. On lui fait d'abord remarquer avec ſoin celles qui ſe trouvent pleines de grandeur & de ſublimité ; tantôt parce que l'objèt en eſt grand, tantôt parce que la pompe des termes y accompagne avec raiſon la majeſté du ſujèt. Une autre fois on lui fait ſentir le caractère d'une penſée élégante & fleurie ; ou de celle qui n'eſt que ſimple, mais qui plaît par l'agrément même de la naïveté. On ne lui laiſſe ignorer ni ce que c'eſt qu'une maxime propre à régler nos jugemens ou notre conduite ; ni ce que c'eſt qu'une peinture qui rend l'objèt préſent par la vivacité des expreſſions ; ni ce que c'eſt qu'une penſée délicate & qui touche le cœur d'un beau ſentiment, ou une penſée fine qui ne dit au lecteur que la moitié des choſes, pour lui laiſſer le plaiſir de deviner le reſte, & pour l'aſſocier en quelque ſorte à la création de cette penſée. On lui donne ainſi des marques préciſes auxquelles il pourra reconnoître les différens genres de beauté : & c'eſt une excellente pratique : mais elle a ſon danger. Comme on gâte l'eſprit ſans le vouloir, par le long uſage du mauvais latin, on peut le gâter

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ſans le vouloir, par le fréquent uſage des belles penſées, & par un air de prédilection pour les tours peu communs. Le jeune homme qu'on arrête à tout propos ſur ces traits plus marqués, & qu'on laiſſe gliſſer ſur les autres; s'accoûtume à s'extaſier avec ſes maîtres ſur tout ce qui s'appelle ingénieux. Il crayonne dans ſes livres tout ce qu'il trouve de plus ingénieux. Il court après les ouvrages ingénieux, après les collections de penſées ingénieuſes. Dans tout ce qu'il lira ou entendra, il ſera à l'affut de l'eſprit. De l'eſprit, de l'eſprit, voilà ſa paſſion & ſon tic. Il fera des efforts pour en trouver où l'on n'a pas eu deſſein d'en mettre, & d'en mettre où il n'en faut point. Il quittera le naturel: & de cette ſorte ce qu'on avoit cru propre à lui former l'eſprit, contribuera par occaſion à le lui corrompre.

Danger de trop s'arrêter aux penſées ingénieuſes.

On ſe gardera donc bien de lui faire admirer les traits qui brillent le plus, comme ſi le reſte du diſcours étoit moins riche & moins eſtimable. On lui recommandera plutôt de recueillir des connoiſſances & des traits hiſtoriques propres à former ſa raiſon, que de compiler des penſées éblouiſſantes & capables de lui ôter, non pas le goût du vrai, mais le

goût du simple. On lui fera sentir au contraire que les traits simples ou communs, sont aussi bien dans leur simplicité, que les plus vifs & les moins ordinaires, parce qu'ils peignent & les uns & les autres leur objèt propre, selon sa forme particulière & avec ses vraies couleurs. Que si cependant on s'arrête un peu plus sur ceux qui frappent davantage, ce n'est pas qu'on les estime pour leur brillant plus que les autres ; mais parce qu'ayant un tour singulier, il est juste d'en fixer le caractère propre, & de voir s'ils sont en leur vraie place ; si la personne, le lieu, la passion actuelle les demandoient ; s'il ne s'y trouve rien d'enflé, de rampant, d'affecté, ou de contraire à la circonstance.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

Mettre ainsi les jeunes gens parvenus à l'intelligence des Auteurs, dans l'habitude de distinguer le sublime d'avec le gracieux, le naïf d'avec le sententieux, le touchant d'avec le fleuri, un trait vif que la colère ou la douleur amène dans Virgile, d'avec des ornemens que l'art accumule dans Ovide ; c'est leur former le discernement en leur faisant regarder l'inviolable, le tendre amour de la vérité comme l'unique source du beau ; & le désir de montrer de l'esprit comme une

L'ÉTUDE DES LANGUES.

ſource de ridicule : c'eſt leur DONNER DES LEÇONS DE GOÛT, EN LES RAMENANT EN TOUT A LA JUSTE VARIÉTÉ DES BIENSÉANCES, & en les affermiſſant par des piéces de comparaiſon.

L'ouvrier qui détache la pierre de deſſus ſon banc dans la carrière, & celui qui la taille en plein air, s'embarraſſent peu l'un & l'autre de ce qu'elle deviendra. Ils ſuivent leurs marques & leurs lignes : ils ne connoiſſent rien de plus. L'Architecte agit d'une autre façon. Il examine l'eſpéce & le grain de cette pierre. Il voit ſi elle ſera mieux dans les fondemens, ou dans les murs de face ; & il en régle la coupe ſelon la place qu'il lui deſtine dans l'aſſemblage. Ainſi un bon Maître, un bon Principal, un Pere affectionné ne travaillent point dans l'éducation comme des manouvriers aſſujettis à une routine, mais comme des Architectes intelligens qui ramènent différentes opérations à un même but. Tous les exercices par leſquels on fait paſſer les eſprits, doivent être ou ſupprimés, ou préférés & pouſſés ſelon le beſoin connu du ſujèt qu'on cultive ; mais ſurtout ſelon que ces moyens peuvent aider ou bleſſer la fin générale qu'on ſe propoſe

dans l'étude des belles lettres. Le fruit qu'on en attend eſt d'aider le particulier & l'homme public d'abord à s'inſtruire ſoi-même, & à ſe mettre enſuite en état de faire part aux autres de ſes lumières. Les études ne ſont dignes d'aucune eſtime, ſi elles n'enrichiſſent la ſociété par la manifeſtation de quelque utile vérité.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

On commencera donc par amener la jeuneſſe à l'imitation habituelle du langage des bons Auteurs, au lieu de la réduire au ſilence à force de préceptes ennuyeux & de remarques prématurées. Enſuite on inculquera fortement au futur prédicateur, juge, avocat ou employé en quelque affaire que ce ſoit, que la vérité n'a non plus beſoin d'être préſentée avec un étalage de penſées ingénieuſes, qu'elle n'a beſoin d'être débitée avec des manchettes à dentelle, ou avec des cheveux bouclés à trois étages. Les affaires, ſoit eccléſiaſtiques, ſoit ſéculières ne demandent que de la dignité & de la droiture. Un homme grave, qui dans une Académie ou ſur un Tribunal ouvre la bouche pour convaincre ſon auditoire qu'il a de l'eſprit, n'eſt pas moins ridicule, qu'un petit maître en ſurplis.

Quand on adreſſe la parole au Public, c'eſt pour le convaincre d'une vérité

L'ÉTUDE DES LANGUES.

qui l'intéresse. L'éloquence n'est plus que charlatanerie quand elle a une autre intention. Tous les préceptes les plus propres à former l'orateur se trouvent abrégés, & en quelque sorte réunis en un seul, qui est *d'aimer ses auditeurs & la vérité*. Comme le respect qu'il a pour ses auditeurs le rend attentif à toute juste bienséance ; son amour pour la vérité lui fait tourner vers elle tous ses efforts. Plus il paroît l'aimer franchement, plus ses auditeurs le suivent avec confiance : mais il leur causeroit une secrette indignation, s'ils venoient à s'appercevoir qu'il veut les occuper de son esprit ou de sa figure.

Jusqu'ici, Monsieur, je n'ai que dégrossi l'éducation, en m'arrêtant surtout à la première culture qui est extrêmement mal menée ; & au principal inconvénient qui est quelquefois occasionné par le travail même des bons Professeurs. Après ces moyens préparatoires, dont je vous prie de régler l'estime, non sur le jugement que j'en porte, mais sur les succès qui les ont justifiés ; il sera tems de chercher des lumières pleinement satisfaisantes sur les différentes parties des belles humanités. Notre siécle est heureux d'avoir, pour s'y perfectionner, le livre du plus vertueux & du plus aimable

de tous les maîtres : vous comprenez que je veux vous parler du Traité des Études de M. l'Abbé Rollin.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

La Philosophie.

La philoſophie qui vient après l'étude des humanités eſt peut-être miſe à trop haut prix par les uns, & placée par d'autres au-deſſous de ſa juſte valeur. Elle n'eſt pas à beaucoup près, comme pluſieurs le diſent, l'étude de la ſageſſe. Ceux qui enſeignent la plus ſolide philoſophie, ſavent qu'il n'y a qu'une école de ſageſſe, comme il n'y a qu'un ſeul maître qui eſt le Paſteur des eſprits. C'eſt lui qui eſt la voie. Si la raiſon n'y marche, elle eſt dans les ténébres. Si elle veut prendre une autre route, elle s'égare. Ce ſeroit d'une autre part prendre de la philoſophie de l'école, une idée trop baſſe, que de la regarder comme un exercice paſſager, uniquement propre pour former la jeuneſſe à la diſpute, & pour l'inſtruire des opinions qui font bruit dans le monde.

L'art de diſputer eſt le moins néceſſaire de tous les arts : & les opinions philoſophiques, qui ont le plus grand air de ſublime ou de merveilleux, paſſent dans l'eſprit d'une infinité de perſonnes ſenſées qui en ont fait une étude ſérieuſe, pour des monſtres en fait de phyſique,

LA PHILOSOPHIE. ou pour des fables qui ſeront la riſée des ſiécles ſuivans. C'eſt le jugement que MM. Paſcal & du Guet ont porté de l'idée de M. Deſcarters ſur l'eſſence de la matière, & de l'idée qu'il s'étoit faite de la génération du monde par un mouvement qui dans le vrai ne pourroit pas ordonner la frange, le glacé, & les nervures des aîles du plus petit moucheron. Tel eſt le jugement que M. de Fontenelle & même pluſieurs Anglois ont cru devoir porter de la tendance par laquelle les Neutoniens prétendent que les corps planétaires & autres ſont mûs & réellement tranſportés les uns vers les autres dans un vuide où nul autre corps ne les pouſſe, tandis qu'on ne voit rien de ſemblable ſur la terre.

Mais je veux que ces opinions ſoient recevables, loin d'être ou plus dangereuſes ou plus ridicules que les influences de l'aſtrologie judiciaire, & que les qualités occultes de l'ancienne philoſophie. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'aucune de ces opinions n'a rendu qui que ce ſoit plus heureux ni plus utile au genre humain. Après bien des efforts, après s'être tourné de tous les ſens, la raiſon s'y trouve ſi peu éclairée & ſi peu ſatisfaite qu'elle avoue enfin, mais trop tard, que

ce n'étoit point là sa vocation, étant créée non pour pénétrer dans la nature du monde qui marche sans elle, mais pour s'occuper de ce qu'elle doit faire & gouverner. C'est donc un tems fort mal employé, que celui qu'on mèt à débrouiller ces conceptions ténébreuses, & à les étaler aux yeux d'une jeunesse sans expérience qui s'en échauffe peu-à-peu l'imagination, & se jette sans fruit dans des études détournées. Ho! qu'il étoit bien plus sage de cultiver le talent spécial qui la rendroit utile à la société, où elle est à la veille d'entrer!

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

C'est en ceci que consiste le vrai mérite de la philosophie de l'école, quand on l'enseigne avec discernement. Elle est placée entre l'enfance & le choix d'un état de vie. Le vrai bien, le très-grand bien qu'elle peut faire, est de sonder par différens essais la disposition naturelle de chaque esprit.

Ces jeunes gens qui se présentent en philosophie ne savent la plûpart à quoi ils seront propres. L'un dans le vrai est né machiniste, l'autre, architecte ou ingénieur. Celui ci naturellement fin & recueilli sera propre pour les affaires de discussion, & de raisonnement. Cet autre plus actif & plus curieux réussira mieux

LA PHILOSOPHIE.

dans les recherches d'histoire naturelle. Mais le meilleur faucon ne sera jamais chasseur, si vous ne lui montrez jamais sa proie. C'est en philosophie qu'un maître plein de dextérité sait présenter aux différens génies qui se mettent sous son gouvernement, l'occasion de se produire & de se manifester sans équivoque. Il ne faut que montrer une épée au jeune Achille, ou une horloge au jeune Hughens: la nature se déclare, & vous apercevez les premiers traits d'un cœur martial, ou d'un esprit fait pour les méchaniques.

C'est dans cette vûe que ceux de nos Professeurs de philosophie qui préfèrent le vrai bien de la jeunesse à la commodité de lui rebattre six mois de suite une opinion sur la nature des idées ou sur la structure imaginaire des petits tourbillons, choisissent plutôt des matières qui soient d'un service connu, & celles surtout qui se trouvent d'une nécessité indispensable. Ils savent que la noblesse & la bourgeoisie en leur confiant la raison de leurs enfans, ne demandent pas qu'on les rende tourbillonnaires ou attractionnaires, mais qu'on leur inspire une forte passion pour les connoissances expérimentales qui sont la richesse de la société.

Ils ſavent qu'on fait mille éloges des maîtres qui ont donné à la patrie des méchaniciens, des opticiens, des architectes, des naturaliſtes, & des agriculteurs. C'eſt dans cette eſpérance qu'ils diverſifient leurs traités, de manière à tâter, pour ainſi dire, tous les eſprits, & à les mettre tous dans l'exercice du talent propre qu'ils avoient ſans s'en appercevoir.

L'ÉDUCATION DES GARÇONS.

On ne tend point de piége à ceux-ci: mais par la diverſité des tentatives on les amène au point de ſe connoître eux-mêmes, & d'appercevoir où étoient leurs richeſſes. On leur apprend à quoi ils ſont propres, en leur enſeignant, ſuivant une méthode qui prend faveur dans les meilleurs Colléges; l'arithmétique, la géométrie, les méchaniques, la phyſique expérimentale, la ſphère, la gnomonique, la lithologie, la métallique, les plantes uſuelles, les vrais principes de la végétation & de l'agriculture; enfin les élémens de la politique, du commerce, & de la ſociété. Un eſprit ſupérieur ſent d'abord ce que valent toutes ces choſes, & il voudroit n'en manquer aucune. Les eſprits du ſecond ordre ſe mettent ſéparément, l'un dans le goût d'une ſcience, l'autre dans le goût d'une autre, qui prendra le deſſus. Ils s'y diſtinguent, &

La Philosophie.

la société se trouve heureuse d'avoir en tout genre des hommes sûrs à qui elle puisse demander des secours ou des conseils dans tous ses besoins, sans souhaiter pour cela que toute tête embrasse toute connoissance.

Telles sont les suites d'une philosophie bien faite, au lieu que les plus beaux établissemens sont souvent stériles, & que les plus beaux talens demeurent engourdis, parce qu'on cultive trop les disputes métaphysiques & les opinions éloignées des besoins de la vie.

La philosophie qui suit les humanités est donc à le bien prendre la *première épreuve des esprits & l'école des citoyens:* elle n'est que cela. Mais c'est en faire un grand éloge. Je suis . . . . . .

LA DIVERSITÉ DES CONDITIONS.

ENTRETIEN SIXIÈME.

AU sortir de l'éducation, l'homme délibère sur le choix d'un état. Les différentes occupations de la société se pré-

ſentent à ſes yeux. Pendant qu'il les conſidère pour ſe déterminer avec prudence, nous pouvons les parcourir avec lui, pour juger par les effèts de cette étonnante diverſité, quelle en eſt la première origine & le vrai mobile. Ces effèts nous feront toucher au doit l'importante vérité que la révélation nous apprend, & que la philoſophie méconnoît quand elle abandonne la conduite de la révélation, pour ſuivre ſes propres penſées. Comme les philoſophes qui abandonnent le ſentier de la révélation, ont perdu de vûe la vraie cauſe, & conſéquemment les vrais devoirs de la ſociété; ils ont pareillement rapporté à des cauſes imaginaires l'inégalité des conditions qui la partagent.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Cauſe de l'inégalité parmi les hommes.

Le Platoniſme ancien & moderne attribue l'inégalité des conditions à l'avidité des conquérans ou aux uſurpations des différens Maîtres, & décide que cette diſpoſition étant contraire à la raiſon, il faut par tous les efforts dont on eſt capable, ramener tous les hommes à un niveau parfait, à une communauté qui les égale tous.

L'entrepriſe eſt grande : il eſt beau de réformer généralement toutes les nations, puiſque toutes ont eu la foibleſſe d'admettre un gouvernement avec les différens

dans

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

degrés de la ſubordination. Quelle gloire pour la philoſophie de défaire radicalement les torts & de ſupprimer par-tout les injures ! Deux mortels pleins de courage ont commencé à mettre la main à l'œuvre ; Platon & Dom Quichot.

Les partiſans de Leibnits, les Optimiſtes, & la plupart des métaphyſiciens qui comparent les différens mondes poſſibles pour déterminer les vûes ſuivant leſquelles Dieu a réglé le nôtre, décident au contraire de Platon, que tout eſt bien & même au mieux ; que l'homme eſt tel qu'il doit être, & que de cette bigarrure d'états, d'inclinations, & d'actions, tant mauvaiſes que bonnes, il réſulte une variété d'arrangemens en laquelle Dieu ſe complaît & qui enrichit à ſes yeux l'Univers, en mettant dans notre ſéjour une conſtitution différente de celle des autres planétes. De cette ſublime comparaiſon de notre planéte avec les autres mondes, dont ils n'ont aſſurément aucunes relations ni inſtructions, ils font découler les prétendus principes de notre morale & les motifs de notre tranquillité ; attendu, diſent-ils, que nous devons conformer nos vûes à celles du Créateur, qui trouve l'Univers plus beau & plus diverſifié par ce mélange de biens & de maux diſperſés

dans

dans notre ſphère, que par une innocence toute unie qui ne ſeroit que la répétition de l'état d'une autre ſphère.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Laiſſons l'eſprit humain faire des projèts d'égalité & de réforme, ou débrouiller ces beautés rélatives & métaphyſiques. Je ne doute pas que pluſieurs de ceux qui regardent ces ſoupçons imaginaires comme une grande & profonde ſcience, ne prennent ſoin de les concilier avec les déciſions de la foi. Mais que de pareils principes ſont louches, & peu propres à plier notre volonté au bien! Que ces conſolations ſont foibles pour adoucir nos peines! Heureuſement nous avons une école plus ſûre & plus conforme à l'expérience, comme plus proportionnée avec tous nos beſoins: c'eſt la religion révélée.

Elle nous apprend que l'homme eſt corrompu; que c'eſt pour réprimer ſes crimes & pour modérer la pente qui le porte au mal que Dieu a établi l'autorité, la néceſſité de l'obéiſſance, & la diverſité des conditions; que c'eſt tout enſemble & pour exercer les méchans au travail, même malgré eux, & pour perfectionner les bons par la pratique de toute vertu, que Dieu a jugé à propos d'aſſujettir les hommes à l'alternative des ſaiſons, aux

La diversité des Condit.

météores les plus rudes ; enfin à des besoins sans nombre, qui les rendent dépendans les uns des autres, & subordonnés les uns & autres.

L'intention d'assujettir les hommes à une vie dure est d'une expérience universelle. La volonté de les lier entre eux par la diversité des besoins & des conditions, n'est pas moins attestée par des monumens & par des traits que chacun peut saisir. Dieu ne s'est pas contenté de supprimer les plantes bienfaisantes qui étant portées du jardin d'Eden dans le reste de la terre, en auroient fait d'un bout à l'autre un séjour de délices & d'immortalité. Il supprima aussi la longue durée de la vie après le déluge, & mit alors dans la nature les causes de nos peines & de toutes les traverses qui rendent notre vie inquiéte & courte. On voit par des vestiges innombrables & ineffaçables, qu'il enfonça au déluge les anciennes habitations du genre humain, qu'il déplaça la mer & crevassa les terres qui couvroient l'eau ou en étoient couvertes auparavant, en sorte que cette nouveauté amena à la surface, ici l'argile, là les pierrailles, ailleurs la bonne terre, souvent même des tas de coquilles & autres dépôts de la mer qui y séjournoient : d'où il devoit provenir une

inégalité prodigieuse de fecondité & de productions dans la demeure des hommes. De-là il devoit aussi arriver que ceux qui auroient du fer & point de vin allassent proposer un échange de leur superflu à ceux qui recueilleroient cette liqueur bienfaisante ; & que les uns comme les autres vinssent rendre visite à ceux qui auroient le blé, pour obtenir d'eux une portion de leur abondance, en leur faisant part des autres productions qui leur manqueroient.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Cause de la nécessité des échanges.

De la même inégalité des terres & des conditions il devoit arriver que ceux qui seroient dépourvûs de tout, offrissent aux autres leurs bras & leurs services pour obtenir d'eux les nouritures & les secours dont ils ne pourroient se passer. La disposition actuelle de la nature force visiblement les hommes à travailler, à s'agiter, & à se ménager réciproquement. Dieu n'est pas auteur de la malice des hommes ; mais il l'est de cette disposition qui la modère. Il est donc aussi l'auteur de l'inégalité des conditions qui est le premier effèt des bonnes & des mauvaises qualités des différens pays, & de la nécessité où sont les hommes de réparer ce qui leur manque en se chargeant de fournir ce qui manque aux autres. C'est donc Dieu qui

Cause de l'esclavage volontaire.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

veut que les hommes s'assujettissent à un ordre dont leur conservation dépend, & qu'ils diversifient les travaux qui les font subsister. C'est par un artifice de sa Providence que ces hommes, qui ne s'aiment point, & qui dans leur haine sont toûjours prêts à s'entre-détruire, se rapprochent cependant & conspirent à se procurer des secours mutuels.

Il en est de tous les hommes qui couvrent la terre comme des habitans d'une grande ville. Ceux-ci s'annoncent tous pour être d'une certaine profession. La plûpart même affichent leur nom & leur savoir faire. Tous travaillent sans doute, pour eux-mêmes, & tous cependant servent la société. L'un vous offre des souliers: un autre vous fabrique un chapeau. Celui-ci vous vendra du poisson, ou une étoffe; celui-là des fruits, ou des boissons. Toutes les enseignes de Londres & de Paris sont des promesses de service. Dans ces villes & par tout ailleurs, chacun croit travailler pour soi, & il ne se trompe point: mais les choses se trouvent rangées d'un bout de la terre à l'autre, comme si tous les habitans n'avoient en vûe que le service de la société. Ce qui se fait pour la société se fait pour moi & pour tous ceux qui la composent. Je dois donc remercier

Dieu de la diverſité qu'il a miſe dans les conditions pour y entretenir la correſpondance des ſecours ; & d'avoir rendu ces ſecours infaillibles en picquant chaque particulier par la pointe du beſoin. LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

L'Épicurianiſme toûjours ami des cauſes ſecondes, n'a rien voulu voir de plus que les raiſonnemens des légiſlateurs & les paſſions des hommes pour en faire éclorre l'établiſſement des loix & tout l'ordre de la ſociété. Nous avouons que le mors & l'éperon gouvernent le cheval. Mais l'éperon & la bride ſont eux-mêmes ſous un gouvernement. L'expérience nous fait voir qu'il a fallu modérer la fougue & les ſaillies du cœur de l'homme. Mais le beſoin & les traverſes qui le domptent & l'aſſujettiſſent ont Dieu même pour auteur & pour guide.

Celui qui ſentira cet accord de la nature & de la ſociété avec les témoignages de la révélation reconnoîtra que l'homme n'eſt pas tel qu'il devoit être, & que la diverſité des conditions eſt un ouvrage de la Providence attentive à diminuer les effets de la malice du cœur humain & à contraindre l'homme de faire par intérêt ce qu'il devroit faire par vertu. On apperçoit conſéquemment que s'il y a une religion qui engage à faire ce que nous

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

venons de voir; par un principe d'amour pour les hommes, c'eſt cette religion qui fera de ſolides & de vrais citoyens, parce que les effèts de l'amour ſont encore plus immanquables que ceux du beſoin, & de l'intérèt. Le Chriſtianiſme, non celui qu'on affiche, mais celui qui eſt dans les actions & dans le cœur, eſt donc la perfection de la ſociété.

Si nous voulions faire une revûe exacte des différens états de cette ſociété, qui eſt l'inſtrument du bonheur dont nous ſommes capables ſur la terre, nous trouverions qu'ils ſont innombrables, & nous ſerions trop flattés de voir tout ce qui ſe fait pour nous. Il eſt mieux de rapporter ces ſervices à certains chefs.

Diviſion des états de la ſociété.

Tous les hommes travaillent ou à tirer de la terre ce qu'elle produit & ce qu'elle enferme, ou à façonner ce qu'ils en ont reçu, ou à faire, ſoit le tranſport, ſoit la diſtribution de ce qui eſt à l'uſage du genre humain; ou enfin à rendre la ſociété heureuſe, les uns par le ſervice des bras, les autres par le travail de la tête. Il ſe trouve une autre eſpéce d'hommes fort nombreuſe, je veux dire de ceux qui tirent tout de la ſociété, & de qui elle ne reçoit rien en échange. De tels hommes ont-ils droit d'y être admis? Mettons

d'abord leur injustice dans tout son jour, non pour nous en venger par la satyre, mais pour en rendre quelques-uns à la société en les engageant à la servir. Les Romains honoroient d'une couronne celui qui avoit sauvé la vie à un citoyen. Mais si par de sages précautions nous pouvions regagner au travail un seul de ceux qui sont à charge aux autres par leur oisiveté ; n'aurions-nous pas fait plus que de lui sauver la vie ?

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Après Dieu rien ne nous est plus cher, ni ne doit nous paroître plus aimable, que la société. C'est pour nous y attacher plus efficacement que Dieu n'a voulu mettre l'homme en possession de son domaine, ni le faire jouir des productions de la terre, qu'à l'aide de ses semblables. Dieu se cache lui-même dans la distribution de ses biens, & ne nous montre que la main de l'homme par laquelle il nous les dispense.

Rien n'est plus aimable que la société.

La reconnoissance remonte sans doute jusqu'à Dieu, & il se découvre à la vraie piété. Mais les cœurs inattentifs & indifférens ne peuvent du moins méconnoître la société qui les fait vivre, ni lui refuser quelque compensation. Nul n'est forcé d'entrer dans la société des justes : mais la Providence amène tous les hommes,

La diversité des Condit.

& les oblige par une eſpéce de néceſſité à être membres d'une République des appuis de laquelle ils ne peuvent ſe paſſer. L'éducation, l'habit, la nouriture, la police, le dépôt même des vérités ſalutaires, tout nous vient par le miniſtère des hommes. Dieu veut que nous enviſagions en eux autant de bienfaiteurs qu'ils ſont de travailleurs; afin que comme nous ne pouvons en aucun tems nous paſſer d'eux, par un juſte retour, notre travail & notre reconnoiſſance égalent auſſi la durée de nos jours.

Le voyageur Robinſon Cruſoe, dont la ſolitude forcée eſt dans le vraiſemblable, ſi elle n'eſt dans le vrai; ne ſe croyoit malheureux dans ſon iſle, que parce qu'il ne pouvoit plus trouver ſon ſemblable pour en être aidé, & pour l'aider à ſon tour. Mais en ſe ſauvant de deſſus les débris de ſon vaiſſeau, il avoit eu ſoin de conſerver ſon fuſil, ſa poudre, ſon plomb, des haches, une ſie, & d'autres inſtrumens de ſervice. Dans la néceſſité de perdre l'uſage de la ſociété, il en retint les meilleures inventions : il en imitoit les pratiques, & c'eſt cette précaution qui le ſauva. Toute ſon hiſtoire eſt un tiſſu d'exemples qui tendent à faire ſentir que l'homme ne peut ſe paſſer de ſes ſembla-

bles, & conséquemment leur doit le réciproque.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Mais la chose est-elle si exactement vraie ? voyons ce que deviendroit un Philosophe misantrope qui dans le mécontentement que lui donne tout le genre humain, voudroit ne devoir plus rien à personne & tenir tout de sa propre intelligence, dont il a une très-haute idée. Les philosophes ont dit tant de fois que le Sage se suffit à lui-même, qu'apparemment il en est quelque chose. C'est une affaire à suivre, & une épreuve à faire.

Pour se délivrer une bonne fois d'une société d'ignorans & d'importuns, voilà mon homme qui débute par leur remettre avec dépit généralement tout ce qu'il tenoit d'eux, habits, arts, métiers, instrumens, sciences, religion. Il a tout oublié & tout abandonné. C'est un Cartésien rigide qui croit que sa raison lui tiendra lieu de tout. Il se relégue avec elle dans une solitude profonde. Il va, pour ainsi dire, faire une refonte générale de toutes ses idées, & tirer de sa tête une suite de connoissances épurées d'où découleront conséquemment toutes les inventions nécessaires. Projèts inutiles ! espérances vaines ! il faut vivre avant que de philosopher. Je ne parle point de l'inutilité

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

des efforts qu'il fera pour trouver dans sa raison l'idée de la vraie religion, qui est une révélation libre, & du choix de Dieu; révélation dont la trace & le fil se trouvent dans la société, c'est-à-dire, dans l'Eglise; mais dont sa raison ne lui peut rien apprendre. Je me contente de remarquer que les besoins de la vie les plus communs suffiront pour l'accabler.

Les animaux naissent pourvûs de tout ce qui leur est nécessaire. L'homme en venant au monde & notre philosophe en entrant en solitude, n'ont ni habits, ni provisions. Mais le premier trouve dans la tendresse de sa mere & dans le travail de tous ceux qui sont autour de lui, les couvertures & l'aliment dont il a besoin. Notre misantrope nû, tantôt poursuivi par la faim, tantôt déchiré par la grêle, & tour-à-tour rôti, puis inondé ou transi; se mèt à songer tout de bon, comment & avec quoi il deviendra couturier, architecte, & jardinier. Qu'il y ait par-tout attraction de corps à corps, ou que cette attraction soit une fable philosophique; que le feu soit le principe de l'électricité ou qu'il ne le soit pas; que le ressort de l'air dilaté par le retour des chaleurs soit ou ne soit pas le principe de l'ascension des liqueurs dans les plantes, il faut faire

trève à toutes ces questions : il faut faire divorce avec la philosophie spéculative. Notre misantrope a bien d'autres recherches à faire. Je veux le voir suer d'agitation & sécher de découragement de ne pouvoir dégrossir une pierre jusqu'à lui faire imiter le tranchant de la bêche. Il y renonce, & il remarque fort à propos pour sa consolation, que c'est une lâcheté à lui de copier les rubriques de la vieille agriculture. Mais tandis qu'il médite & essaye de nouvelles tentatives, le tems de la recolte se passe, & son champ n'est pas encore labouré. Il n'importe. Plutôt vivre de glands, que d'imiter des hommes pervers, & que de rien devoir à la raison d'autrui. Il ne recevra absolument aucun secours. Mais avec quels outils poura-t-il se construire un toît tel qu'il l'a conçu ; l'équivalent d'une chaise, d'un lit, d'une natte, d'une barque, ou d'une simple terrine ? faute d'instrumens & de connoissances, destitué des matières que la société lui fourniroit sur le champ, il ne fera rien que de lourd & de brut. Ce qui lui aura couté le plus de tems & de tourment, se rompra dans ses mains & ne lui rendra qu'un service infidéle, ou le refusera totalement. Il arrivera à la fin de ses jours avant que d'avoir, je ne dis pas

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

La diversité des Condit.

remplacé la commodité d'une pendule ou d'un moulin, mais trouvé la matière d'un fil propre à se tordre sans rompre, ou d'une aiguille raisonnablement fine, ou le supplément de la serpe la plus grossière. Son esprit avili par de tels soins n'a pu s'élever à rien de grand. Il s'est épuisé sur les moindres choses en des recherches longues & infructueuses. C'est ainsi qu'il se prive tout ensemble des plus belles connoissances, & des pratiques les plus expéditives, quand il renonce au secours d'autrui & à l'expérience des siécles précédens.

Puisqu'un entier éloignement de la société nous jette dans une indigence universelle & vraiment meurtrière, cette société nous est donc chère, exactement parlant, comme notre être propre. Nous sommes les membres d'un même corps, puisque nous nous entrecommuniquons les supports & la vie. Dans le corps humain l'œil, qui conduit le pié & la main, ne les méprise pas : le pié & la main, loin de dédaigner la conduite de l'œil, courent & agissent au besoin pour sa conservation. De même tout tient ensemble dans la société. Ceux qui sont chargés des fonctions les plus honorables, ne peuvent se passer de ceux qui occupent les

derniers rangs. C'eſt ainſi que l'expérien- ce concourt de nouveau avec l'Evangile, en nous preſcrivant unanimement pour régle de l'amour que nous devons à autrui, de ne lui pas faire ce que nous ne voulons pas qu'il nous ſoit fait ; & de le ſervir comme nous-mêmes, puiſque tous enſemble nous ne ſommes qu'un. *

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

* *I. Cor.* 12. 20.

Nous devons donc eſtimer & très-réellement aimer l'humble artiſan dont le travail nous épargne des peines & nous fournit quelques-uns des ſoutiens du corps. Mais de quel œil pourrons-nous voir les fainéans qui nous demandent des ſervices, & qui ne nous en rendent aucun ? Ils reſſemblent à ces louppes ou autres excreſcences monſtrueuſes qui attirent à elles la vie des membres voiſins ſans avoir elles-mêmes aucune fonction dans le corps. Si le fainéant eſt un monſtre en laideur & en injuſtice, puiſqu'il défigure la ſociété & qu'il la détruit, il ſe trouvera bien des monſtres parmi les hommes. Il y en a qui s'y préſentent avec les plus belles apparences : ils ſont ſouvent dorés, & plus brillans que le reſte des humains. Il y en a d'autres qui ne ſe couvrent que de lambeaux, & qui forment le ſpectacle le plus hideux qu'il ſoit poſſible de voir ſur la terre.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Il s'offre ici deux questions fort curieuses, l'une de savoir lequel nuit le plus à la société, ou du riche desœuvré, ou du pauvre qui ne veut rien faire ? l'autre de savoir s'il est quelque remède à cette double fainéantise.

Le tort que fait à la société un riche desœuvré.

Il y a une dévotion peu éclairée qui nous fait regarder indistinctement tous les pauvres comme des objèts dignes de notre compassion : & il y a une philosophie indiscrette qui voudroit nous réconcilier avec l'homme le plus voluptueux, par la raison qu'il fait une dépense utile à la société. Il est vrai que la Providence sait tirer de grands biens de nos méprises, de nos cupidités, & même de nos injustices. C'est ainsi que les pauvres les plus fourbes peuvent exercer la vertu de ceux qu'ils trompent. C'est ainsi que les plus folles dépenses jettent dans les mains d'autrui un argent qui circule, & qui devient la récompense de bien des travaux. Mais si les riches fainéans & voluptueux font quelques biens, c'est sans dessein, & ils font très-volontairement beaucoup plus de mal que de bien.

L'Evangile toujours d'accord avec le vrai bien de la société & plus équitable que la philosophie, blâme sans acception de personne tout homme qui ne veut

pas travailler, & le condamne à ne point manger. Quand la fainéantise ou du pauvre ou du riche pourroit donner lieu à quelques bons effèts, le même Evangile ne veut pas qu'on cherche ce bien ni en faisant le mal, ni en le souffrant, moins encore en l'encourageant, quand on le peut supprimer. Il ne sied qu'à une raison sensuelle, ou à une philosophie parasite d'applaudir au luxe, & de donner les couleurs de la vertu à la cupidité qui partage avec d'autres la jouissance de ses plaisirs. La philosophie Chrétienne ne sait ni varier ni composer. Elle veut que nous nous abstenions de tout ce qui porte le caractère du mal. Elle ordonne qu'en faisant le bien avec la simplicité de la colombe, nous ayons la pénétration & la finesse du serpent pour discerner le mal, & pour fuir prudemment devant le danger. Connoissons donc les maux & les dangers qui sont inséparables du luxe & de la mendicité pour en faire la comparaison, & pour en régler la haine sur les maux qui en résultent.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

D'abord le riche & le pauvre qui ne travaillent point sont également hors de l'ordre qui condamne l'homme à un travail sérieux & profitable. Tous deux sont injustes de vouloir s'attribuer le produit

La diversité des Condit.

des sueurs & des talens d'autrui, sans rendre peine pour peine & industrie pour industrie. Ce sont autant de têtes & de bras perdus pour la communauté qui les soutient. Cette fainéantise est une maladie affectée qui jette dans la langueur une moitié de la famille, & qui surcharge l'autre d'un travail accablant.

Maux que cause la mendicité.

Jusqu'ici l'injustice est assez égale de part & d'autre. Mais n'est-ce pas le pauvre qui fait une plus grande plaie à la société? le riche n'y demande que la joie, la paix, & le repos. Il ne répand point l'allarme autour de lui: mais le pauvre est un voisin incommode, souvent dangereux. S'il s'unit à un autre de même espéce, c'est le commencement d'une faction, qui débute par les grimaces, & qui finit par la scélératesse. On n'ignore ni leurs tours, ni la chanson qui en fait gloire.

Con arte ed' inganno
Se vive mezzo l'anno:
Con inganno e con arte
Se vive l'altra parte.

Par tours d'adresse & cris touchans
On roule six mois sans détresse.
Par cris touchans & tours d'adresse
On roulera les six suivans.

Si la mendicité nous offense avec raison par le trouble & par la surcharge qu'elle cause nécessairement au reste de la so-

ciété; si nous voyons avec une juste indignation des hommes, volontairement inutiles, se gorger de viandes & de vin, pendant que l'artisan laborieux manque du nécessaire; cette canaille qui fourmille au milieu de nous, doit nous offenser bien d'une autre sorte par le deshonneur qu'elle nous fait. On peut dire avec vérité qu'elle nous couvre d'opprobre.

La diversité des Condit.

Comment en effèt un homme qui a deux bras, trouve-t-il le moyen de vivre de notre travail, si ce n'est parce que nous sommes duppes de ses grimaces, ou parce que nous n'avons pas l'esprit de nous entendre, pour fournir à nos freres les moyens de vivre en s'occupant & en servant l'état? Comment se peut-il faire que nous voulions passer nos jours en paix, & que nous encouragions par nos largesses une infinité de gens à entretenir parmi nous des écoles publiques de fourberies, & de brigandage; à troubler la majesté de la prière commune par des quêtes pleines de tumulte & d'indécence; à nous poursuivre avec cris jusques dans nos demeures; & à nous allarmer dans nos voyages par la pensée de ce que peut entreprendre le besoin ou le libertinage favorisé par la solitude?

Notre liberté est sagement réglée par

les loix : mais la mendicité n'en connoît aucunes, ou elle les élude. Les affiches & les recherches de la police font de tems en tems disparoître ces mendians qui inondent Paris. Mais avant leur départ, ils se sont donné le mot. Ils se distribuent par pelottons dans les grandes villes du voisinage. On les retrouve précisément les mêmes dans les églises d'Orléans, de Dijon, de Troyes, de Reims, d'Amiens, & de Rouen. Quand l'orage est passé, ils gagnent Montargis, Soissons, Beauvais, & Pontoise. Tous s'en reviennent par petites troupes, & prenant les apparences de gens qui apportent la fourniture des marchés de Paris, ils se retrouvent enfin dans le centre chéri de leurs opérations. J'observe ce manège depuis vingt ans. Parmi ceux qui ont nouvellement embrassé la profession je revois toûjours les vieux pauvres de ma connoissance, qui enseignent les rubriques aux nouveau-venus. Ce sont les mêmes visages & les mêmes rollets. Nous les prenons en amitié. Nous leur assignons des rentes, & nous nous plaignons quand nous ne les voyons point paroître au jour de l'échéance. Nous les avertissons des mesures qui se prennent contre eux : & l'ordre qu'une sage Police essaye d'établir pour

en diminuer le nombre, se trouve renversé par notre indulgence. Nous détestons la fainéantise, & nous la caressons. Il est inconcevable qu'il puisse y avoir un grand nombre de mendians dans un excellent pays, & que cependant on prétende y avoir du bon sens.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Voilà ce qui se présente d'abord à l'esprit quand on examine les suites de la pauvreté desœuvrée : elle est notre fleau & notre honte. On ne reprochera rien de tel à l'oisiveté des riches. Elle semble surtout ne devoir ni nous faire rougir, puisqu'elle n'est en aucune façon notre ouvrage; ni nous causer la moindre inquiétude, puisque la société loin de redouter les dépenses des riches voluptueux, en tire des avantages réels. Mais les maux qu'ils font sont encore plus réels.

Celui qui a beaucoup de biens a beaucoup reçu de la société. Disons mieux : c'est à elle qu'il doit tout. C'est elle qui a grossi ses revenus ou par les opérations du commerce, ou par le maniment des affaires. Il semble qu'elle prenne à tâche de le gagner ou de le ménager par une foule de services & de distinctions. Toute la société est attentive à lui plaire. Il est juste qu'il s'acquitte envers elle par un retour digne de son opulence : & dans

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

l'exacte vérité, ce que ses richesses ont de plus flatteur pour lui, c'est de le mettre en état de devenir le support des foibles, & le pere de sa patrie. Il en auroit acquis le titre en procurant une eau saine à sa ville natale, ou une fontaine publique à son quartier. Il rendroit à sa patrie ce qu'il lui doit, en prenant sur lui les risques de certaines tentatives qui pourroient faciliter des établissemens utiles, & en épargnant à des imprudens le malheur de s'y ruiner. Il s'acquitteroit noblement ou en entreprenant le desséchement d'un marais pestilenciel; ou en établissant des écoles gratuites; ou en fondant une provision de bouillons & de remédes pour tout un canton; ou plutôt encore en détachant de son revenu soit une rente, soit même un fonds pour être à jamais employé à faire subsister les journaliers de ses dépendances par l'entretien des chemins, dans les tems où ces gens manquent d'ouvrage, & sur-tout dans les années stériles. Une sage économie procureroit au riche le plaisir inexprimable de faire des libéralités bien entendues, & de rendre ses concitoyens heureux, en empêchant jusqu'à l'ombre de la mendicité. Il éterniseroit sa dépense & ses bienfaits sans manquer ni aux bienséances

actuelles de sa condition, ni à ce qu'il doit à sa famille. Mais le service de la société est ce qui l'inquiette le moins. Il la croit fort heureuse de se trouver à côté de lui & de recueillir le prix des plaisirs qu'il se donne. Son unique ambition, sa passion dominante est de copier ce qui est au-dessus de lui, & de jouir de tout ce que le besoin des affaires ou une juste distinction a pu accorder à la haute Noblesse, & aux grands postes. Il se croiroit deshonoré ou malheureux s'il n'avoit pas au moins deux valèts de chambre bien couverts & bien récompensés pour prendre l'un le gouvernement de ses habits, l'autre celui de ses bijoux. Il ne se peut passer d'un secretaire qui vienne régulièrement s'assoupir avec lui à la poursuite indolente d'une pensée qui ne vient pas, ou d'un tour de langage qui ne se laisse pas gouverner. Il donnera mille & douze cens livres de gages à un chef de cuisine pour l'empoisonner avec art. Il lui faut un chef d'office & son aide pour lui construire en papier & en verrotéries des supports de dessert propres à éblouir des enfans. Maître d'hôtel, grands laquais, double & triple équipage, autant de cochers que de voitures, palfrenier, postillon, basque, suisse, & bien d'autres dont

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

LA DIVER-SITÉ DES CONDIT.

je veux ignorer les noms & les fonctions; tout ce train est grassement entretenu, pour lui fournir tous les jours le service de quelques heures, ou seulement pour faire montre, & se présenter à l'ordre en des momens marqués. Nous ne nous plaignons pas de la dépense qu'il fait, mais du tour qu'elle prend. Ses biens immenses qui auroient pu éveiller l'industrie, & jetter l'abondance dans les lieux où il les recueille, vont entretenir ailleurs des hommes sans talens, & qui ont cessé d'être citoyens en entrant à son service. Il pervertit tout ce qui l'environne. Son plus grand crime n'est pas de s'approprier & de soustraire au bien commun de la société des bras & des esprits qui auroient pu remplir des professions utiles; quoiqu'il y ait une haute injustice, à s'arroger avec faste les services de vingt-cinq & trente personnes qui pourroient suffire à des Princes, lorsque c'étoit beaucoup pour lui d'en avoir trois ou quatre à son commandement. Son grand crime envers la société c'est de les empoisonner tous, en les occupant d'objèts frivoles, & en les associant à son oisiveté.

Le voluptueux uniquement occupé de luxe & de plaisirs porte la contagion dans ce domestique nombreux qui ne

connoît plus de régle ; dans tout son voisinage qu'il éblouit par l'éclat de sa dépense, & qu'il remplit de l'émulation la plus folle ; enfin jusques dans les campagnes éloignées & parmi les enfans de ses fermiers qu'il dégoûte de leur état.

La diversité des Condit.

Le fils du laboureur, & celui du journalier comparent ce qu'il leur coûte de soins & de sueurs, avec la tranquillité & l'abondance dont jouissent ceux qui s'attachent à cet homme de plaisir. Le séjour des villes & sur-tout la maison des riches leur fait envie. Ils auroient pu être bons fermiers ou bons manœuvres ; devenir négocians, arpenteurs, ou manufacturiers : ils renoncent à la vie rustique & aux occupations solides, pour s'insinuer chez un riche qui les rend aussi fainéans & aussi dédaigneux que lui. Tout ce qu'ils voyent, tout ce qu'ils entendent achève de les perdre. Toute la maison copie à petit bruit la conduite du maître. Le grand principe qui tranquillise le voluptueux, & ses imitateurs, c'est que Dieu ne s'abbaisse pas jusqu'aux actions qui se passent sur la terre : & ce que Dieu ne regarde pas, il ne s'agit que de le cacher aux hommes. Cette doctrine est simple, & elle épargne bien des discussions. D'une pareille école il doit sortir d'étranges

La diversité des Condit.

citoyens ; & où cette école n'eſt-elle pas ouverte ? c'eſt même par-là qu'on ſe donne aujourd'hui un air de bel eſprit. On paroît ſociable en s'affranchiſſant des liens ſans leſquels il n'y a plus de ſociété durable : on devient un fort raiſonneur, en prétendant que celui qui ouvre ſa main ſur nous pour nous combler de biens, n'a point de même l'œil ouvert ſur l'uſage que nous en ferons. L'effet néceſſaire de ces belles inſtructions eſt viſiblement de ruiner la droiture naturelle des eſprits, & de pervertir l'ordre avec la conſcience.

La différence qui ſe trouve entre les effets de la mendicité & ceux du luxe ; c'eſt que la mendicité n'attire à elle que les ames les plus abruties & les eſprits les moins induſtrieux, tant elle eſt ſale & rebutante ; au lieu que le luxe enléve à la ſociété les talens qu'il rend inutiles, & les vertus qu'il anéantit par les charmes les plus ſéducteurs. Où les plaiſirs font la loi, il ne faut eſpérer ni ſentimens de l'ordre, ni affection pour le bien public.

Allons plus loin, ce luxe que les voluptueux croyent utile, au moins politiquement, eſt dans le vrai le renverſement de la ſaine politique. Ce luxe place

en tout tems ſa dépenſe dans les mains qui ont rapport à ſes plaiſirs, & néglige entièrement les autres; ce qui fait une diſtribution des richeſſes & des fruits de la terre ſi inégale & ſi mal entendue, que tout ſe trouve d'un côté, & preſque rien, ou même abſolument rien de l'autre. D'où il ſuit que le luxe & l'oiſiveté des riches, ſont les plus rudes fléaux de la ſociété, puiſqu'après avoir cauſé de plus grands maux que la mendicité même, en gâtant les eſprits, il ſe trouve encore qu'ils deviennent, par l'irrégularité de leurs dépenſes, la principale cauſe de la mendicité.

LA DIVERSITÉ DES CONDIT.

Cauſe & remédes de la mendicité.

Je dis la principale, & non l'unique cauſe: nous contribuons tous, quoique diverſement, au même mal, & nous ne ſaurions trop nous en inſtruire, ſi nous voulons y remédier. Ceci nous mène à la ſeconde queſtion, ſavoir s'il eſt quelque remède au déſordre des dépenſes du mondain, & à la fainéantiſe des pauvres. Mais il n'appartient qu'à celui qui eſt le maître des cœurs de guérir l'oiſiveté & les bizarreries des riches. Nous n'avons ni caractère ni miſſion pour régler leur conduite, & nous ne voyons de reſſource humaine que dans la bonté de leur éducation. Au contraire quoique les men-

La diversité des Condit.

dians soient si stupides & si intraitables qu'il est inutile de leur proposer des facilités & des vûes, c'est cependant à la suppression de leur fainéantise qu'il est possible & nécessaire de travailler, parce que c'est en nous qu'est le remède. Cette possibilité se réduit non à doubler l'aumône, non à augmenter nos charges; mais à faire régulièrement passer à des travailleurs ce qui s'accordoit à des fainéans. Voyons si la chose est faisable. Ici se réunissent les souhaits du Chrétien & de l'homme voluptueux. Le Chrétien n'a point de passion plus grande que de voir tous ses freres rassasiés, & toute justice acquittée. Le voluptueux ne désire que de mener une vie tranquille, & exempte d'inquiétude. S'il est un moyen propre à les satisfaire l'un & l'autre, c'est la suppression de la mendicité; puisque ce qui seroit la ressource des pauvres, en accomplissant les vœux de tous les cœurs charitables, feroit aussi la sûreté des riches, & le repos du corps entier.



LA SUPPRESSION DE LA MENDICITÉ.

ENTRETIEN SEPTIÈME.

IL eſt impoſſible de ſupprimer la mendicité ſi l'on n'en connoît la vraie origine. Les cauſes de la mendicité ne ſont point celles qu'on a coûtume d'alléguer parmi nous. On s'en prend d'ordinaire aux impôts qui foulent le peuple, à la compagnie des Indes qui ruine le commerce, aux Compagnies Eccléſiaſtiques qui nous enlévent les plus beaux biens. Vous n'entendrez tenir autre diſcours. C'eſt-à-dire, qu'il n'y auroit plus de mendians ſi les impôts étoient diminués, la Compagnie des Indes ſupprimée, & les biens de l'Egliſe donnés à des laïques. Cauſes de la mendicité.

J'oſe dire au contraire que dans le premier cas la mendicité ſeroit la même; que dans le ſecond cas les marchands ne vendroient pas une aune de drap de plus qu'auparavant; & que dans le troiſième

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

cas le nombre des mendians augmenteroit infailliblement. Il faudra donc remonter à d'autres causes.

Si l'impôt est la cause de la mendicité.

1°. L'impôt n'est point la cause de la mendicité. Il afflige le particulier dont il diminue la rente : mais il donne lieu à une dépense universelle, & à des opérations qui font circuler l'argent dans tout l'État. La construction des vaisseaux, l'entretien des fortifications, les remontes de la cavalerie, les fournitures des troupes, le payement des rentes constituées, les pensions des militaires & autres officiers de toute espéce, les ouvrages ordinaires & extraordinaires qui se font pour le Roi, toutes ces distributions répandent jusqu'aux extrémités du royaume les revenus du Roi, qui deviennent ainsi les revenus de tout le corps, & la récompense des services rendus au corps.

J'avoue que l'impôt peut être un surcroît de peine pour les personnes mal à leur aise, comme une secousse est un surcroît d'affoiblissement dans un corps déja malade. Mais allons à l'exacte vérité. Ce coup ou cette secousse n'est point la cause de la maladie. De même, ce n'est pas la taille qui est la source de la misère : puisque la misère est moindre où la plus forte taille est établie ; & que la pauvreté

est excessive, où il n'y a presque point d'impôts. Vous en trouvez la preuve dans Paris & dans les environs des meilleures villes, où la taille & la capitation sont portées beaucoup plus haut que dans les Provinces plus éloignées. Cependant la condition du peuple y est considérablement meilleure, par une suite naturelle du débit & des ressources : ce qui prouve déja que si les ventes étoient aussi animées par-tout, la taille n'empêcheroit pas une certaine aisance.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Mais puisque les opérations du commerce sont beaucoup plus languissantes en Province, supposons que la taille & les entrées sont diminuées tout d'un coup de la moitié. Il ne faudroit pas une remise si forte pour donner lieu aux acclamations les plus vives, & c'est dans la vérité un adoucissement désirable pour le peuple. Mais voyons quel est l'objèt de cette effusion de joie.

Si le laboureur qui étoit taxé à cent francs de taille n'en paye plus que cinquante, le propriétaire rehaussera par proportion le bail de sa ferme. Mais puisque ce bail étoit auparavant plus modique en considération d'une plus forte taille, c'étoit donc sur son Maître que retomboit toute la charge réelle de cette imposition,

La Suppress. de la mendicité.

Le batteur en grange qui payoit trois ou quatre livres de taille, se trouvera allégé de quarante sous. Mais une pareille remise donnera-t-elle au pere & à la mere de famille qu'on veut soulager, un pain plus abondant : & leurs enfans au lieu de toile ou de lambeaux mal assortis, porteront-ils un habit de bonne étoffe ? qu'en reviendra-t-il au commerce non plus qu'à eux ? ils étoient presque nûs durant la force de l'imposition : le marchand ne leur vendra rien de plus après une remise qui suffit à peine pour donner des souliers à l'un d'entre eux.

L'artisan établi dans une ville de Province & qui y fait entrer deux piéces de vin par an, payoit pour le droit de vingtième & des quatre sous pour livre, environ trois livres dix sols ou quatre francs. C'est quarante sous dont on le décharge. Ajoûtons si l'on veut, la suppression de moitié sur le prix du sel. Il en consommoit par an un quart de minot. Au lieu de douze à treize livres, il n'en payera plus que six. Ainsi sur ces deux articles le Roi lui remettra la valeur de huit francs. C'est un juste sujèt de réjouissance dans un petit ménage. Mais sa condition n'en devient pas plus opulente. Il n'en fera porter à sa famille ni de plus

beau linge ni de meilleurs habits : & cette diminution tant désirée, est capable au plus de faire verser un peu plus de vin dans une ou deux fêtes passagères. Mais elle n'est pas à beaucoup près ce qui peut aider le rétablissement du commerce ou l'extirpation de la mendicité. Ce n'est donc point dans l'impôt qu'est le premier germe du mal, ni dans la suppression de l'impôt qu'est proprement le reméde. Ainsi ceux qui attribuent la foiblesse des habitans de la campagne, à la taille ou au prix du sel, ne vont pas au principe de la maladie. Ils raisonnent à la façon du petit peuple même, qui regarde les commis chargés du recouvrement des impôts, comme les auteurs de sa misère. L'impôt & le collecteur gênent, parce qu'on est malheureux : mais ce n'est point parce qu'il y a des impôts & des collecteurs qu'on est malheureux.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

La chose a été éprouvée en un bon nombre de lieux. Les endroits où le Roi s'est réduit à ne demander presque rien, sont encore après cela les plus misérables : & ceux au contraire dont il tire le plus, sont de tous, les moins mal à l'aise. Je ne veux pas dire que la surhausse de la taille soit ce qui procure quelque abondance aux Normands & aux habitans de l'Isle

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de France : mais ce ne ſera pas non plus la ſuppreſſion de la moitié ou du total de l'impôt qui donnera du pain aux pauvres du Poitou ou des Landes de Gaſcogne. La cauſe du mal commence donc à ſe faire ſentir. Elle ſubſiſte avant l'impôt. Elle en eſt indépendante, & l'impôt diminué ou même ſupprimé, elle ſubſiſtera encore la même.

C'étoit autrefois les Gantois & les Flamands des environs de Gand, qui filoient la belle laine d'Angleterre & qui en fabriquoient des étoffes. Les Anglois ouvrirent enfin les yeux ſur leurs avantages naturels. Depuis le régne du ſage Henri VII, ils façonnent leur laine par eux-mêmes, & en ſont ſi jaloux, qu'elle ne ſort plus de leur iſle qu'en contrebande. D'autres précautions poſtérieures en concentrant tous les priviléges & tous les profits dans les mains des naturels du pays, en ont éloigné pour toûjours l'étranger. Depuis le tems qu'ils font eux-mêmes le tranſport de leurs draps & de leurs autres marchandiſes dans le Nord & dans les Échelles du Levant, ils payent à l'État le triple ou le quadruple de leurs anciens impôts, & ils ne ſe plaignent pas de leur ſort. Les Hollandois étoient traités de Gueux, lorſqu'ils payoient à peine

une légère taxe à l'Eſpagne ſur le foible produit de leurs fromages & de leurs ſalaiſons. Aujourd'hui ils payent à leur République le quart de leur revenu, ou du produit de leur induſtrie, & ils n'ont point de pauvres. Le but où les déſirs du peuple doivent tendre n'eſt donc pas de ne rien donner ou d'être déchargé de l'impôt : mais plutôt d'avoir de quoi le payer ſans regrèt, & nous ſerions même très-heureux de le pouvoir commodément payer plus fort.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

2°. A ce prix, dira-t-on, nous y conſentons d'un grand cœur. Il n'y a perſonne qui n'aimât mieux donner plus, en poſſédant plus. Mais loin d'animer parmi nous l'induſtrie & l'activité du commerce, on le ruine par l'établiſſement d'une Compagnie qui fait tout, & qui nous enléve tout.

Un pareil diſcours ſurprendroit peu dans la bouche d'un garçon boutiquier qui ne connoîtroit que ſon aune & les lieux d'où il tire ſon drap ou ſes étamines. Mais on ne conçoit pas comment une infinité de gens d'eſprit peuvent tenir le même langage ſans ſe mettre ſeulement en peine de ſavoir où ſont les établiſſemens de cette Compagnie, & quelle eſt la nature de ſes opérations. La plûpart

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

des marchands dont nous sommes les échos dans nos plaintes, sont des détailleurs dont les connoissances ne s'étendent guères au-delà des manufactures & des foires du voisinage. Si nous nous adressions à quelques-uns de ces habiles négocians qui connoissent la société & les liens qui en réunissent les diverses parties; nous entendrions parler d'une autre sorte. Dans la juste défiance où je suis de mes propres lumières, & pour ne me point méprendre dans le jugement que j'ai toûjours cru devoir porter de cette Compagnie, j'ai consulté les plus célébres de nos marchands, ceux sur-tout qui font le plus d'affaires à Cadis, à la Martinique, à Saint-Domingue, ou aux Échelles, & qui ont le moins de liaisons avec la Compagnie. Ils m'ont avoué que les plaintes qu'on en faisoit étoient dépourvûes de sens. En criant comme nous faisons contre cette Compagnie, me dit l'un d'entre eux, nous réjouissons nos voisins qui nous voyent si peu instruits de nos vrais avantages, & qui ne craignent rien tant que de nous voir prendre goût au commerce étranger. Ils savent combien ce commerce qui a toûjours langui parmi nous seroit capable, par de nouveaux accroissemens,

d'aider & d'animer notre commerce intérieur. On peut voir dans le Dictionnaire de M. Savary ce qui en a causé l'affoiblissement, & les souhaits perpétuels de ce judicieux citoyen pour l'affermissement de la Compagnie des Indes, qu'il regarde comme un des meilleurs moyens de réparer nos pertes. Elle a toûjours été chancellante jusqu'à l'administration de M. de Maurepas. Mais, quoique depuis quelques années * ses retours soient devenu brillans, elle ne fait proprement que commencer. Le détailleur qui vend peu, cherche les causes de la langueur de son débit : il voit la Compagnie prospérer à côté de lui, & il la croit enrichie des profits qu'il ne fait pas. Elle enléve tout, & il faut que le particulier ferme sa boutique.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

* *Ecrit en* 1744.

Ce qu'on a dit de plus spécieux contre elle, c'est qu'elle fait tous ses achats dans l'Inde, argent comptant. Elle n'y porte que peu de nos marchandises. Mais cette difficulté regarde également les célébres Compagnies de Hollande & d'Angleterre. La nôtre consomme & emporte une infinité de marchandises & de matières qui nous resteroient. Qu'importe où elle les distribue, pourvû que la distribution s'en fasse hors de chez nous.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Après qu'elle a fait ses échanges d'Inde en Inde, & ses ventes au Port de l'Orient, il se trouve en dernière opération qu'elle rapporte en France plus d'argent qu'elle n'en a tiré : l'avantage est donc sûr. Or il n'y a qu'une Compagnie puissante, & protégée, qui puisse faire avec succès ce que la nôtre entreprend. Nous l'avons vû ailleurs.

3°. On commence à trouver des personnes qui entendent raison là-dessus, & qui aiment mieux voir notre commerce extérieur fleurir dans les mains d'une Compagnie qui en répande le goût dans le centre de l'État, que de le voir dans les mains de quelques particuliers confinés au bout du Royaume, & tous les jours exposés comme leurs prédécesseurs à s'entre-détruire, ou à succomber à une première perte faute de support & de bonne intelligence. Mais il y a, dit-on, une autre raison bien sensible & toûjours subsistante, qui empêche efficacement l'amélioration de notre commerce intérieur. C'est cette grande portion de bien que l'Eglise posséde. Elle absorbe le suc & l'embonpoint du corps. Si l'on faisoit de ces revenus ce qu'Henri VIII. en fit en Angleterre, & ce que les Hollandois en ont fait chez eux,

notre commerce intérieur en seroit tout autre, & la mendicité disparoîtroit.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Les Provinces-Unies ne doivent point leur splendeur à l'extinction des titres Ecclésiastiques. Elles furent long-tems après leur association, aussi peu à leur aise qu'auparavant. Le débit de leurs salaisons se faisoit sur-tout en Espagne & en Portugal, même dans le fort de la guerre avec l'Espagne. Quand la Cour de Madrid eut résolu tout de bon de tenir tous ses ports exactement fermés aux Hollandois, ceux-ci, qui manquoient presque de tout chez eux, commencèrent à tenter fortune ailleurs. Depuis le commencement du dix-septième siécle, & surtout après la paix de Munster qui, en 1648, les déclara peuples libres, ils dévinrent les courtiers de l'Univers, portant généralement de tout à toutes les nations, & par-là ne manquant plus de rien. C'est cette industrie, & nullement leur schisme avec l'Eglise Catholique, qui les a enrichis.

La religion n'a influé pour rien sur le civil en Angleterre. Ce royaume doit son amélioration à trois moyens principaux. L'un est la fabrique des laines d'Angleterre par les mains des Anglois, qui les envoyoient auparavant aux manufactures

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de Gand & de Bruges. Le ſecond eſt l'accroiſſement de la Marine & du commerce étranger, par les avantages accordés aux ſeuls Anglois ſous les régnes de Marie & d'Eliſabeth. Le troiſième eſt le fameux acte de parlement paſſé en 1660, par lequel toute marchandiſe arrivant en Angleterre eſt déclarée de contrebande & confiſcable, ſi elle n'eſt du cru du pays même d'où vient le vaiſſeau; ou, ſi étant des Échelles du Levant, elle a été chargée en deçà du détroit de Gibraltar; ou, ſi étant des Indes Orientales, elle a été priſe dans quelque port ſitué en deçà du Cap de Bonne-Eſpérance. Ce réglement, qui contient pluſieurs autres pareils articles où l'on retrouve toute la fineſſe de Cromwel qui en eſt l'Auteur, a éloigné d'Angleterre une infinité de marchands, & même des nations entières, comme la Hollandoiſe, puiſque celle-ci n'a preſque rien de ſon cru. L'effet de cet acte n'a pas été ſeulement de dégoûter les autres peuples de l'accès des ports d'Angleterre, par la crainte des avanies qui doivent naître de toutes ces précautions excluſives: ç'a été ſur-tout d'obliger les Anglois à n'avoir plus de marchandiſes que de la première main, & à s'approprier

non-seulement l'avantage des premiers achats, faits immédiatement sur les lieux & sans commissionaires ; mais encore les profits immenses de tous les transports nécessaires à leurs concitoyens. En portant ailleurs ce qu'ils ont de trop & rapportant eux-mêmes ce qui leur manque, ils ont pris occasion de se charger par-tout de toute marchandise d'usage, & d'en faire trafic aussi bien que des leurs d'un port à l'autre : ce qui a encore doublé les profits, & augmenté à l'infini le goût qu'ils avoient déja pour la navigation. L'Angleterre profite par-tout, & presque personne ne profite avec l'Angleterre. Elle doit donc ses richesses non au schisme qu'elle entretient avec l'Eglise Catholique, mais à l'espéce de schisme qu'elle semble faire avec les autres nations en les excluant de chez elle par la dextérité de ses réglemens. C'est aux Anglois plûtôt qu'à nous, à examiner si les dispositions de cet acte célébre se peuvent concilier avec l'équilibre des facilités mutuelles que le simple droit de la nature & le respect dû à la société semblent demander par-tout ? L'Angleterre au reste n'a touché ni aux revenus de ses Evêques, ni à ceux des Chapitres ou des Curés. Si on disposoit en France de ces

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

revenus, comme Henri VIII diſpoſa de ceux des Monaſtères qu'il abandonna à un nombre de courtiſans; nos provinces, & les campagnes ſur-tout, en ſeroient ruinées & affamées ſans reſſource.

La plûpart des Seigneurs François ſuivent la Cour, ou réſident à Paris & dans les grandes villes, au lieu que les Seigneurs Anglois n'ont pas plûtôt terminé leurs ſéances & leurs affaires à Londres, qu'ils vont vivre ſur leurs terres, où avec leurs anciens revenus ils dépenſent ceux que les Monaſtères y conſommoient autrefois. D'ailleurs les payſans d'Angleterre ont preſque tous conſervé une portion de terre : ce qui rend, comme en Flandres & en différens cantons d'Allemagne, les gens de campagne plus aiſés & plus ardens au travail, parce que qui n'a rien demeure indifférent à tout. Enfin l'Angleterre a jugé à propos de retenir dans chaque village la partie du produit de la terre, qui étoit néceſſaire aux habitans deſtitués de tout propre, en y levant la taxe des terres pour faire travailler les pauvres du lieu. Qu'on donne en France les meilleurs biens Eccléſiaſtiques aux Seigneurs qui ſuivent la Cour ou l'armée, c'eſt une néceſſité que la province périſſe, & qu'au lieu de mille

pauvres elle en voye paroître dix mille. C'est le Noble & le Bourgeois qui ont en France la propriété de presque toutes les terres. Les paysans n'ont commencé à pouvoir posséder des propres que sous le régne de S. Louis. L'usage en devint fréquent sous les enfans de Philippe le Bel : mais les acquisitions des gens de campagne n'ont jamais été grandes. La portion du Bourgeois communément plus ample le va trouver à la ville. Celui du Noble va tantôt à Paris, tantôt sur la frontiére où le service l'appelle. Cette double portion se consomme presque toûjours loin du lieu qui l'a produite, & sans aucune espérance de retour. Au lieu qu'un Evêque persuadé que le Pasteur doit être aussi stable dans son diocèse que sa Cathédrale, parce qu'il y est aussi nécessaire ; partage communément la jouissance de vingt ou trente mille livres de rente avec ceux qu'il appelle ses freres & ses enfans. Tous les Abbés réguliers résident & consomment leur revenu sur les lieux. On voit des Abbés Commendataires qui font subsister par un travail non interrompu toutes les pauvres familles de leurs dépendances, & qui soutiennent honorablement la qualité de Pere * que l'Eglise leur a conservée. Nos Rois ont

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

* *Abba*, peres

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

toûjours honoré de leurs éloges les bénéficiers qui résident. Un chapitre, un riche monastère, une communauté de religieux hospitaliers, ou même mendians, consomment dans le pays ce qu'ils reçoivent de la terre ou des mains des Fidéles. Ils entretiennent le cirier, le brodeur, l'architecte, le fondeur, & bien d'autres artistes, dont le Public jouit, mais que ces établissemens seuls ont pu enhardir & former. Ceux qui possédent ce revenu, l'objèt de tant de convoitises, ne sont point les enfans des Turcs : ils ne font point bande à part : leurs familles & leurs concitoyens en jouissent avec eux. La politique se mèt peu en peine si leur habit est blanc ou noir : & sans alléguer ici en leur faveur ni la nécessité du ministère qu'ils exercent, ni les services d'un Seminaire, d'un Collége, d'un Hôpital, & de toute retraite bien réglée, on ne peut disconvenir que dans la constitution de notre état, le revenu Ecclésiastique ne soit le plus sûr moyen d'arrêter dans chaque canton une portion des fruits de la terre, & de la répandre dans toutes sortes de mains. La satyre ne veut voir aucuns de ces biens qui sont cependant très-communs, & ne s'occupe que de la conduite de quelques

particuliers peu fidéles aux loix de la résidence.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Je sens qu'on insistera. Si les Fidéles au lieu d'offrandes arbitraires & d'aumônes manuelles ont assigné au Ministre nécessaire une aumône stable, qui se prend sur leurs plus beaux fonds, ç'a été dans l'espérance que tout ce qui excederoit le besoin du Pasteur retomberoit dans le sein des pauvres. Ainsi cette magnifique libéralité se nomme, & est dans l'exacte vérité, le patrimoine des pauvres. Pourquoi donc y en a-t-il encore à notre charge ? Ceci nous mène au dénoûment.

La mendicité forcée, à laquelle on prend goût peu-à-peu, & qui amène ensuite la mendicité volontaire, ne peut provenir en France & dans toute autre bon pays que de l'une de ces trois causes ; ou de ce que la terre n'y produit pas de quoi nourir tous ses habitans ; ou de ce que l'habitant n'a pas l'industrie de mettre en valeur la terre qu'il habite ; ou enfin de ce que malgré la fertilité du pays & l'industrie de l'habitant, il se fait une distribution des fruits de la terre qui mèt trop d'un côté & laisse trop peu de l'autre ; ensorte que plusieurs habitans manquent du premier nécessaire.

Ceux qui dépensent le plus sont cause de la mendicité, non par leur dépense, mais par la manière dont ils la placent.

La Suppress. de la Mendicité.

Cette recherche, en éclairciſſant le point qui nous occupe, nous peut inſtruire en même tems d'une des plus belles opérations de la ſociété, & du plus puiſſant mobile qui la faſſe agir; je veux dire, de la diſtribution des fruits de la terre.

1°. Prenons la France pour exemple, afin que ſi un État très-riche a ſes pauvres, on ſente à plus forte raiſon ce qui en augmente le nombre en Italie, où le commerce eſt moins animé; & en Eſpagne où il y a moins d'induſtrie & de fertilité. Nous n'avons pas à prouver que la France peut ſuffire par elle même à ſes habitans. Les Étrangers en enlévent tous les ans des proviſions immenſes de vins, d'eaux de vie, d'huiles, de ſel, de chanvre, de cordes, de toiles, d'étoffes, de fer, de pierres, d'ardoiſes, de papier, & de toutes ſortes de meubles. D'habiles calculateurs ont trouvé que le produit du blé d'une année à l'autre étoit ſuffiſant en France, pour la fourniture d'un an & demi au moins, & que ſans conſtruction d'édifices publics, en laiſſant le blé dans les mains des marchands & des propriétaires qui ſavent toûjours le conſerver; enfin ſans prendre d'autres précaution que celle d'en empêcher le tranſport à l'Étranger quatre ans de ſuite,

nous nous trouverions alors avec une double provision, & les années suivantes avec un superflu, qu'on pourroit vendre ou retenir selon la foiblesse ou la bonté des recoltes.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

2°. Nous n'avons pas non plus à nous mettre en peine de démontrer que le peuple François n'est pas destitué d'industrie. Il siéroit mal à un François de faire l'éloge de sa nation. Mais c'est un fait connu que la culture des terres, le commerce, & les arts ne sont point négligés parmi nous.

3°. Si malgré la fécondité de la terre & l'activité de la nation, il s'y trouve tant de gens qui manquent de courage & qui cherchent leur salut dans la mendicité, ce ne peut être que l'effet d'un partage par trop inégal.

Jugeons de la distribution du produit de toutes les terres de France par la distribution qui se fait nécessairement du produit d'une Ferme, prise en tel pays qu'on voudra; & pour simplifier le tout, raisonnons comme si le produit de la Ferme étoit en blé. Supposons-la, par exemple, dans le pays de Caux, qui ne donne autre chose. Il nous est égal ici que les mille francs qu'elle rapporte par bail au propriétaire, proviennent en entier

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de la ſeule recolte du blé ; ou qu'au lieu de blé la Ferme ait ſa reſſource principale dans le produit d'une belle oſeraye, ou d'une pêcherie abondante, ou d'une ardoiſière, ou d'un autre bien. Le blé ſignifiera ici en abrégé tous les revenus imaginables, puiſque tous ſe peuvent apprécier en raiſon de la valeur du blé contre lequel on en fait néceſſairement l'échange. Il eſt vrai qu'il y a certains biens dont l'exploitation coûte beaucoup moins que celle du blé : mais en ce cas la portion que le propriétaire laiſſe au fermier eſt beaucoup plus petite. Si donc nous trouvons que quand la part du fermier eſt toute en blé, elle ne ſuffit pas pour faire vivre ceux qui aident ſon travail, à plus forte raiſon la campagne ſe trouvera-t-elle dans l'indigence ſi le fermier n'a rien à partager avec elle, & n'y occupe que peu de perſonnes. Il n'eſt queſtion que de ſavoir quelles perſonnes auront part à ce produit de la ferme, & quelles perſonnes en ſeront néceſſairement privées. Ce qui doit arriver à une ferme par un effet de notre façon de vivre, arrivera à toute autre ferme, & ſera applicable à la France entière.

L'État renferme ſix ſortes de perſonnes. 1°. Le Roi, ſes officiers & ſon armée,

ou tous ceux qu'il employe, ſoit pour nous gouverner, ſoit pour nous défendre; 2°. le Clergé; 3°. les propriétaires des terres; 4°. les laboureurs & tous ceux qui recueillent ce que la terre donne; 5°. les marchands, commiſſionaires, & voituriers qui font les tranſports & les échanges; 6°. les artiſans & les domeſtiques qui facilitent l'exploitation ou la jouiſſance des fruits de la terre. Toutes ces perſonnes ſont néceſſaires au bon état de la ferme, & en la maintenant acquièrent un droit ſur le produit. Elle eſt à couvert de toute inſulte ſous la protection du Roi & de ſes miniſtres : car il ſeroit impoſſible d'en conſerver ni l'uſufruit, ni la propriété, s'il n'y avoit un gouvernement. Le paſteur annonce dans cette demeure la nouvelle du ſalut & y porte l'eſprit de paix. Il y introduit la vraie joie, l'ordre, les bonnes mœurs, & des inclinations ſociables, en y introduiſant la charité, les ſupports, & l'attente des vrais biens. Le laboureur, le manœuvre, l'artiſan, & le marchand la font valoir par une ſuite d'opérations & de ſervices également néceſſaires. Le propriétaire, après avoir mis une portion des fruits en réſerve pour ſa ſubſiſtance propre, en abandonne la moitié ou les

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

deux tiers pour l'entretien de toutes les personnes que nous venons de nommer, & pour reconnoître les différens secours qui assurent son état.

Régles des Baux.

Par une estimation uniforme & fondée sur l'expérience la plus constante, le propriétaire se contente de partager par moitié les frais & les fruits de la culture avec son fermier : ou, ce qui revient au même, il se décharge communément de tous les frais, & se borne au tiers de ce que la ferme rapporte, ou peut ordinairement rapporter : c'est ce qu'on appelle le tiers-franc. Si la ferme produit, bon-an mal-an la valeur de mille écus, il se contente de mille francs, & laisse le reste au fermier. Si un paysan s'engage à rendre pour un bout de terre la quantité de vingt gerbes, il faut qu'il en ait pour lui environ quarante. Quand les propriétaires ont voulu avoir plus que ce tiers, il est presque toûjours arrivé, ou qu'ils n'ont pas été payés, ou qu'ils ne l'ont pu être que par la ruine du preneur.

Il semble cependant que la condition de celui-ci devient bien douce par cet arrangement. Les deux tiers du total demeurés dans les mains du fermier rendent son sort digne d'envie. Mais il ne jouit pas de cette somme en entier, & nous

nous allons voir bien du monde se présenter pour partager avec lui.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

1°. D'abord le Roi, comme protecteur de l'ordre public & défenseur du salut des particuliers, exige communément dix-huit deniers pour livre sur le produit du bail, dans les pays d'une moyenne fertilité, & où le commerce est foible. La taille est plus haute & monte jusqu'à trois sous pour livre dans les pays où la consommation est grande, & l'industrie fort profitable. Cet excédant ne doit pas entrer ici en ligne de compte, parce qu'il est abondamment compensé par la certitude des profits. Tenons-nous donc ici à la plus commune façon d'imposer la taille proportionnellement au produit du bail, qui est de prendre deux sous pour livre. La capitation & autres menues impositions font ensemble le quart ou un peu plus de la taille. Faisons état de deux sous six deniers par livre. Si donc le produit total est d'environ mille écus, le fermier qui en rend le tiers-franc au propriétaire, payera au Roi à raison du bail de mille francs la somme de cent vingt-cinq livres pour taille & capitation. Si au lieu de mille écus nous voulons réduire le total en petit, & que nous estimions le produit

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de la terre à soixante gerbes, le fermier en délivre vingt à son maître, & des quarante qui lui demeurent, il en mèt à part deux & demie pour s'acquitter envers le Roi.

Quand le laboureur est lui-même propriétaire de la terre qu'il cultive, il est imposé au tiers ou même au double en sus, à quatre sous par livre au lieu de deux, à six au lieu de trois. La raison de cette surcharge vient d'abord de ce que l'homme de campagne ne paye point d'entrées; au lieu que si ce bien qu'il exploite passoit à un propriétaire établi dans une ville, la taxe seroit moindre, parce que celui-ci paye au Roi une plus forte capitation, & des droits d'entrée, tant sur les poissons que sur les denrées de toute espéce. La seule entrée emporte autant de louis d'or qu'il faut de piéces de vin pour la consommation d'un Bourgeois de Paris. La seconde raison de la surcharge des laboureurs propriétaires des fonds, vient de ce qu'anciennement les gens de campagne étoient serfs & incapables de posséder des propres selon l'usage ou le droit qui fut introduit dans les Gaules par les Romains; droit continué sans changement à cet égard sous les Rois de nos deux premières races,

& bien avant ſous ceux de la troiſième. Le payſan avec ſa famille pour l'ordinaire faiſoit partie du fonds. Il ne pouvoit ni lui ni les ſiens changer de domicile, & tenoit, pour ainſi dire, à la terre *, comme l'arbre qui y eſt planté. Sous les régnes de S. Louis & des trois enfans de Philippe le Bel, on commença à permettre à l'homme de campagne de ſe rachetter de la ſervitude. Il lui fut accordé de pouvoir changer de demeure, & d'acquérir des fonds comme le Noble & le Bourgeois. Mais ce fut à condition de porter une part des impoſitions plus forte que les habitans des villes; de s'obliger comme auparavant à tant de jours de corvée envers le ſeigneur immédiat, & à tant envers le ſeigneur ſuzerain; enfin à ſe ſoumettre à divers droits plus ou moins onéreux, tels que les Seigneurs des lieux crurent les pouvoir exiger à différens titres.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

* *Addictus glebæ.*

Les droits du Roi ne ſe bornent pas à la taille & à la capitation. Le ſel eſt un troiſième article qu'on croit preſque équivalent à la moitié des deux précédens. Un laboureur qui rend par bail mille francs de ſa ferme, n'a pas moins de huit ou neuf perſonnes, ſoit enfans ſoit domeſtiques à nourir, & conſomme

Le ſel.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

ou peut consommer, un minot de sel de 50 livres ; savoir les deux tiers pour le pot & la salière, l'autre tiers en salaisons. S'il en consomme plus de cette dernière sorte, c'est une industrie qui peut supporter l'excédant par le profit. Cinquante livres font un soixantième des mille écus. Ce seroit une gerbe sur soixante. Mais c'est assez de compter ici la moitié ou à peu près de cette imposition, parce qu'elle procure au laboureur une marchandise qui aide sa nouriture & son commerce. Aux deux gerbes & demie, pour taille & capitation, ajoûtons-en une demie pour la jouissance du sel, ce sont trois gerbes à prélever sur les quarante qui font le lot du fermier.

Les Droits Seigneuriaux.

Nous pouvons mettre à la suite des droits du Roi, toutes les redevances Seigneuriales qui emportent communément beaucoup moins que le soixantième du total. Dans les lieux où les droits de tirage, de champart, & autres sont violents, par exemple jusqu'à prélever la sept ou huitième gerbe sur le tout, Messieurs les Intendans ont l'équité d'y avoir égard dans l'imposition, & de demander moins pour le Roi. Les villages de cette espéce où l'on a voulu anciennement introduire une cottisation réglée comme

ailleurs par le nombre des feux, & sans faire attention aux charges dont ils étoient précédemment tenus, sont peu-à-peu demeuré déserts. Nous devrions nous contenter ici d'un demi soixantième pour le droit Seigneurial. Mais c'est une précaution raisonnable de compter un soixantième ou une gerbe pleine pour satisfaire à tout évènement. Il n'y a guères d'année où il ne survienne dans l'étendue d'une élection ici une grêle, là une mortalité dans le bétail, ailleurs des dégats causés par la nielle. Ces accidens & bien d'autres sont adoucis par la décharge qui s'accorde alors aux Paroisses les plus maltraitées. Mais le rejèt s'en fait sur les autres pour former la somme à laquelle la totalité de l'élection ou de la province est imposée : ce qui tient la taille un peu plus haute qu'elle ne devroit être, & donne souvent lieu de publier, quoique faussement, que la taille est augmentée. Ce surplus local joint aux droits imposés sur les boissons de détail, qui sont les seules que les gens de campagne se donnent, exige que nous mettions ici un soixantième plein. Ce sont donc quatre gerbes à retrancher des quarante, qui faisoient la part du laboureur.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

La Dixme Eccléſiaſtique.

2°. Une autre portion qu'il faut encore en retirer, eſt ce qui ſe prend ſur le produit entier de la ferme pour être délivré au Clergé : c'eſt ce qu'on appelle Dixme Eccléſiaſtique. La dixme en Provence & en quelques autres lieux ſe prend à la dix-huitième gerbe du total, ou même au-deſſus ; mais ailleurs communément à la dixième, ou onzième. En d'autres lieux à la treizième. Prenons ici un compte moyen entre le plus & le moins de ce qui eſt à peu près univerſel : parce qu'on adoucit la taille dans les lieux où la Dixme Eccléſiaſtique eſt plus forte : ce qui ramène les choſes à une certaine égalité. Suppoſons donc cette dixme généralement à la douzième gerbe. Dans les ſoixante, à quoi nous faiſons monter le produit total de notre terre, il y a cinq fois douze. Ce ſont cinq gerbes ſur ſoixante. Ainſi ſur les quarante qui ſont abandonnées au fermier pour en aſſurer vingt à ſon maître, il faut qu'il s'attende à un retranchement de quatre gerbes pour les droits Royaux & Seigneuriaux, puis à un autre de cinq gerbes pour la Dixme Eccléſiaſtique. Il ne lui en reſtera que trente-une.

Ce compte eſt juſte dans notre ſuppoſition ſelon laquelle tout le produit de la

ferme est converti en blé. Mais dans la vérité il y a quelques fonds utiles ou qui font revenu, & qui semblent ne rien payer à l'Eglise : tels sont les prés, & l'industrie. Mais elle en décime indirectement le produit, puisqu'elle reçoit la dixme des petits du bétail dont la multiplication fait la principale industrie des gens de campagne, & que la prairie est le principal soutien de cette industrie. S'il y a quelques profits sur lesquels la Dixme Ecclésiastique n'a point de prise, l'Eglise en est amplement dédommagée par les offrandes volontaires que les fidéles ajoûtent au magnifique présent que nous venons de voir.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

On a remarqué que, si on excepte les pays dans lesquels l'exemption du sel de gabelle, ou un grand débit de toutes les productions, donnent lieu à l'imposition d'une plus forte taille, comme aussi les Paroisses qui ont peu de terres labourables, mais beaucoup de prés ou d'herbages; alors le produit de la Dixme Ecclésiastique excédoit communément le produit de la taille, tantôt d'un sixième, tantôt d'un cinquième, ou d'un quart, & même plus. On en trouve la preuve dans les opérations faites par M. de Vauban sur un nombre de Paroisses même de

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Normandie où les ressources de l'industrie sont grandes. On en trouve la preuve encore plus sensible dans les pays à blé, comme le pays de Caux, où l'on a conservé toute la dixme au Curé, & où après la mort du Bénéficier, on mèt en réserve le produit de la dixme d'un an pour faire le revenu de l'Evêque. Ce produit qu'on nomme *le déport*, est plus fort que celui de la taille. Assez souvent dans ces villages la Dixme Ecclésiastique comparée à la taille est comme cinq à trois, & au contraire dans les lieux où l'on jouit du sel blanc, dans ceux où il y a des bois ou d'autres biens qui ne donnent rien à l'Eglise, ce qui est rare; enfin dans ceux où il y a beaucoup de commerce ou d'industrie, la taille sera comme cinq, & la Dixme Ecclésiastique comme trois. Ainsi là & ailleurs ces deux droits emportent toûjours au moins huit gerbes sur les quarante du fermier.

La part du Roi & celle de l'Eglise quoiqu'à peu près égales en apparence sont fort inégales en effèt. Celle de l'Eglise se léve sans contestation & sans partage. Un homme se présente sur le champ où la moisson a été siée & mise par monceaux de onze, de douze, ou de treize bottes. Avec son bâton armé d'une pointe

de fer, il pique celle qui eſt pour le Bénéficier décimateur, & tout eſt fait. Au lieu que le Roi pour le recouvrement de ſa part eſt obligé d'employer & d'entretenir à grands frais, des Intendans, des Receveurs, des Élûs, des légions de Sergens & de Gardes, ce qui rend la portion de l'Egliſe plus entière & plus forte. Nous faiſons notre préſent à l'Egliſe ſans regrèt & ſans plainte. Celui que nous faiſons au Roi devroit également ſe faire ſans murmures. Il eſt en bien des lieux moindre que l'autre, & n'eſt pas moins néceſſaire. Les Eccléſiaſtiques avec la dixme jouiſſent encore d'une multitude de beaux fonds & de l'offrande volontaire. Mais ils s'acquittent par le don qu'on nomme Gratuit, de ce qu'ils doivent à l'État comme citoyens. Notre objèt actuel n'eſt pas d'entrer dans l'exacte préciſion à laquelle cette comparaiſon du revenu royal, & du revenu eccléſiaſtique pourroit être portée. Quelque intéreſſante qu'elle puiſſe être, il s'agit ici de connoître ce qui eſt infailliblement retranché de la part demeurée dans les mains du laboureur, ou ce qui peut devenir pour lui une cauſe d'apauvriſſement. S'il mèt donc à part quatre gerbes pour le Roi, quatre pour

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

l'Eglise, & une autre tant pour l'article du sel que pour les droits du Seigneur, jouira-t-il alors des 31 qui lui restent?

Il est juste d'évaluer la petite dépense annuelle que le fermier fait pour son Pasteur particulier, en offrandes, en honoraires autorisés & même exigibles. Joignons-y les fréquentes distributions qu'il fait de blé, de vin, de chennevi, de navette, de chanvre, de lin, de pois, & autres fruits ou légumes, de laine, de fil, de bois, & de toute autre provision aux quêteurs des ordres religieux Mandians, aux familles ruinées par le feu, & aux pauvres du lieu. J'ai la preuve en main que le plus petit fermier se prive par année de quatre pistoles & plus pour ces sortes d'œuvres. Quand la grange est pleine, ses portes & ses mains sont toûjours ouvertes. On ne peut s'empêcher de convenir que le paysan n'a de dur que les manières, & qu'il a réellement le cœur plus compatissant que nous.

Nous resserrerons cependant à trois pistoles les distributions qu'il réitère presque tous les jours d'un bout de l'année à l'autre. Si nous supposons la totalité de sa recolte convertie en argent sur le pié de trois cent pistoles, les trois qu'il employe en menues libéralités envers

l'Eglise, font environ le centième de sa recolte. Mais nous mettons ici trop peu, parce que le fermier est inévitablement chargé envers l'Eglise de plusieurs autres frais qui doivent entrer en ligne de compte. Il est tenu d'entrer pour sa part dans les frais qui surviennent pour les réparations du cimétière & du presbytère, pour la fonte des cloches, pour la fabrique & entretien des bâtimens de l'Eglise depuis le bas de la nef jusqu'au cancel. Ces dépenses quelquefois très-fortes, étant répandues sur une longue suite d'années, & ajoûtées aux libéralités que fait notre fermier, soit aux pauvres du lieu, soit aux quêteurs de dehors; on trouvera que tous ces articles sont foiblement exprimés par un soixantième. S'il donne davantage, les causes de la modicité de sa fortune, qui sont ici ce que nous recherchons, n'en seront que plus évidentes. Cette soixantième gerbe jointe aux neuf précédentes, il ne lui en reste plus que trente.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

3°. Pour faire sier & battre son blé il est dans l'usage d'en abandonner une portion à ceux qui lui rendent ces services. Il y a ici quelque variété dans le payement d'une Province à l'autre. Mais ce déchèt est au moins d'un trentième,

Frais d'exploitation.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

ou de deux ſoixantièmes ſur le tout : ce qui réduit les trente gerbes à vingt-huit. Je n'évalue pas ici ce qu'il donne pour moudre ſon blé, parce que c'eſt une dépenſe qui tombe non ſur l'exploitation de ſa terre, mais ſur ſa conſommation perſonnelle.

Voilà donc déja la moitié & plus de tout le produit de ſa ferme emportée avant que le preneur ſe puiſſe approprier la moindre portion des fruits pour ſa ſubſiſtance, & celle de ſa nombreuſe famille. Il nous faiſoit envie il n'y a qu'un inſtant, & nous commençons à nous allarmer pour lui. Mais il faut faire bien d'autres retranchemens avant qu'il jouiſſe de la récompenſe de ſon travail.

Frais de ſemence.

4°. Un ſeptier de blé du poids de 125 livres, ou moitié à peu près du ſeptier de Paris, jetté dans un arpent, rapporte quelquefois douze & quatorze ſeptiers de ſix boiſſeaux, ſouvent huit & neuf ſeulement, ou même au-deſſous. On ſeroit heureux ſi le rapport étoit toûjours dans la proportion de dix pour un. Suppoſons ce rapport conſtant, en compenſant les recoltes foibles par les bonnes. Pour aſſurer à l'année prochaine un revenu de dix ſeptier pour un, il faut renoncer à l'uſage d'un ſeptier de la recolte de l'année

courante. Ainſi pour avoir ſoixante gerbes l'été prochain il faut faire cette année le ſacrifice de ſix gerbes, leſquelles miſes en réſerve pour les ſemailles prochaines ſont encore à retrancher de vingt-huit : ce ſont vingt-deux en tout dont le fermier pourra diſpoſer ſi l'année eſt d'un rapport ordinaire & qu'il n'y ait déchèt ni au produit ni à la vente. Soixante étant à vingt-deux, comme trois mille à onze cens, il ne lui reſte ſur les mille écus, total du produit, que onze cent livres, ſur quoi il faut qu'il trouve ſon entretien, celui de ſa famille, les loyers, & les nouritures d'une ſervante, d'un valet, & d'un berger ; l'achapt & l'entretien de huit ou dix chevaux, le payement des harnois, & de tous les ſervices du bourellier, du taillandier, du maréchal, du charron, du foſſoyeur, du . . . . . Y penſez-vous ? me va-t-on dire : il faut que votre fermier périſſe. Quand il ne mettroit que deux cens livres en loyers de domeſtiques, & trois cens livres pour leur nouriture, ce qui eſt abſolument inſuffiſant pour trois ou quatre grands corps qui travaillent ſans ceſſe & diſſipent beaucoup ; les frais des voitures & des attellages emporteront le reſte : c'eſt pour autrui que votre laboureur a travaillé.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Revenons donc ſur nos pas, & faiſons dans ſa dépenſe tous les retranchemens poſſibles. Il ſuccomberoit dans une petite ferme s'il n'exécutoit la plûpart de ſes ouvrages par lui-même. Il laiſſera donc à des fermiers plus aiſés que lui la commodité d'un nombreux domeſtique. Il mettra ſon troupeau ſous la conduite des bergers du lieu. Son fils l'aidera dans ſes labours dès qu'il pourra remplacer le travail du mercenaire. La mere de famille ſe chargera conjointement avec ſa fille de tout ce qui a rapport à la laitterie, à la façon des chanvres, aux leſſives & aux train du ménage. Ce renoncement aux ſecours étrangers commence à faire une épargne au laboureur. Il évite la boutique du marchand comme un écueil, & ne ſe défait de ſon habit que quand il montre la corde. Point de renouvellement ni dans les meubles, ni dans les harnois, qu'au refus de ſervice. Mais, malgré l'économie la plus inquiéte, il s'endetteroit néceſſairement, ce qui ſignifie à peu près s'abîmer, & la condition du manouvrier qui a des bras & quelque bétail, ſeroit plus douce que celle du fermier, ſi celui-ci ne ſe ſauvoit par le commerce du blé, par celui des laines, & par les différents produits de la baſſe

cour. Telles ſont les reſſources du laboureur, & il les doit à ſa ferme.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Mais cette économie qui eſt ſi louable, puiſque c'eſt ce qui le ſauve, devient une occaſion de miſère pour d'autres. Si le fermier fait ſon ouvrage par lui-même, ſa maiſon n'eſt plus le refuge du mercenaire. S'il eſt ſi timide dans ſa dépenſe, le marchand qui ne lui vend rien, & l'artiſan qu'il mèt peu en œuvre, s'en reſſentiront infailliblement. La miſère de l'artiſan & du manœuvre devient la ruine du marchand voiſin, faute de conſommation parmi le petit peuple. Toutes ces choſes tiennent enſemble, & le laboureur ne peut être à l'étroit que tout le monde ne s'y trouve, la campagne & les villes. Tout ce que nous venons d'établir de charges inévitables ſur la portion du fermier, eſt quelquefois beaucoup plus fort dans les lieux où la taille eſt arbitraire.

On voit par là combien le propriétaire, s'il entend ſes propres intérêts, doit être réſervé à augmenter le bail de ſa ferme, & à écouter des propoſitions d'enchère. Il y voit en même tems combien il eſt de la juſtice & du bien commun de ne s'oppoſer nulle part à l'introduction de la taille proportionnelle. C'eſt vraiment aider

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

l'État que d'aider le laboureur, puiſque c'eſt ſa dépenſe qui décide en premier lieu du ſort de l'artiſan & par contre-coup du commerçant. Le deſſéchement des petits ruiſſeaux eſt ſuivi de l'affoibliſſement du fleuve entier. Si la multitude tire peu du laboureur, les premières ſources du commerce intérieur ſe trouvent taries.

Quoique le laboureur communément ne ſoit pas riche, cependant il vit, & aide les autres à vivre. Il feroit plus de dépenſe & acheveroit de rendre la condition des artiſans ſupportable, s'il avoit plus de part à la propriété des fonds. Il ſuit de-là que c'eſt ſur d'autres que tombe l'obligation du ſupplément. Le Roi y contribue par la diſperſion univerſelle de ſon revenu. Le Clergé y contribue par la dépenſe qu'il fait du ſien ſur les lieux. Si les dépenſes du Roi, du Clergé, & du laboureur ne ſont pas ſuffiſantes pour mettre à l'aiſe le petit peuple de la campagne, & pour animer par tout le commerce, par les menues dépenſes des gens de travail, la ſouſtraction de ce qui leur manque, ne peut donc venir que du côté des propriétaires. C'eſt là qu'il nous reſte à chercher la cauſe eſſentielle du mal, & conſéquemment le remède. Il eſt là, ou il n'eſt nulle part.

Nous tous qui recevons une riche part des fruits de la terre, ou à titre de propriété, ou à titre de bénéfice, ou comme la récompenſe des ſoins que nous donnons aux affaires d'autrui; nous n'avons peut-être jamais fait attention aux engagemens indiſpenſables que nous avons contractés en acquérant ou en conſervant ces titres.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Tout ce qu'il y a d'hommes ſur la terre y ont été mis pour vivre. Telle eſt l'intention du Créateur qui les y a fait naître : & puiſque c'eſt pour eux tous qu'il multiplie d'année en année les fruits de la terre, il n'y en a aucun parmi eux qui n'ait droit à une portion de ces fruits. Leur refuſer la part que Dieu leur deſtine, c'eſt aller contre ſon intention, & faire une injuſtice; j'ai preſque dit, commettre un homicide.

La Providence, à la vérité, a voulu les aſſujettir à la différence des conditions, & rendre difficile à la plûpart d'entre eux l'acquiſition de leur néceſſaire. Tous étant portés au mal, tous ſont réprimés & punis par la pénalité des travaux, ou évertués par le nombre des beſoins, ou enfin exercés à la pratique de toute vertu par l'inégalité même de l'abondance, par la dépendance & la ſubordination, par

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

la diverſité des caractères & des évènemens. Mais l'intention évidente de l'Auteur de tous ces biens & de l'ordre ſelon lequel il les diſtribue eſt, que tous les habitans de la terre puiſſent vivre en s'entr'aidant : tel eſt le but de l'établiſſement des ſociétés. C'eſt à quoi toutes les loix humaines ont taché de pourvoir : & c'eſt ce que l'Evangile ne ceſſe de nous inculquer. D'où il ſuit que ceux qui ont en leur poſſeſſion les fruits de la terre, deviennent ſelon la répartition qu'ils en font aux autres, ou leurs nouriciers ou leurs meurtriers. En effèt les autres ne peuvent vivre que par eux. Quelle que ſoit l'extrème inégalité que Dieu a miſe entre les hommes pour les contraindre au travail par une ſuite du beſoin & de la dépendance ; il doit cependant y avoir une eſpéce d'égalité, ou plûtôt de proportion dans la diſtribution des fruits de la terre, puiſque Dieu veut que ceux à qui il donne la vie, ayent auſſi la nouriture, & qu'il ſoit plus diſtribué de pain, d'habits, & de ſecours, où il y a un plus grand nombre d'hommes à ſecourir.

Mais il y a beaucoup plus d'hommes diſperſés dans les campagnes qu'il n'y en a de rapprochés dans les villes ; & le nombre des pauvres ne peut guères

manquer de croître comme celui des habitans. Ainsi les pauvres de la campagne doivent être le premier objèt de la sollicitude, & des secours de ceux qui se sont engagés à faire subsister les autres, c'est-à-dire, de ceux qui reçoivent la plus belle portion des fruits de la terre, ou les plus beaux présens de la société. Tels sont les propriétaires, les commerçans, & tous ceux qui manient les affaires d'autrui. Les deux derniers états sont souvent les plus lucratifs.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

J'ai entendu prêcher au village contre la comédie & contre la pluralité des bénéfices : mais je n'ai pas entendu prêcher à la ville sur la nécessité d'aider les pauvres de la campagne. Nous n'étendons guères nos connoissances & nos obligations au-delà des murs de la ville qui nous a donné le jour. Ce que nous connoissons des habitations plus éloignées se réduit à notre fermier & à sa famille. Encore ne se montre-t-il lui & les siens que pour nous enrichir en s'acquittant, plûtôt que pour nous importuner par des demandes. S'il faut quelquefois lui accorder une remise, ou l'aider dans ses affaires par nos recommandations, nous croyons en avoir fait assez pour la campagne. Nous ne faisons point d'enquêtes sur les peines de

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

ceux qui logent à côté de lui. Elles nous sont étrangères. Peu s'en faut que nous ne regardions les habitans de ces campagnes comme des animaux d'une espéce différente de la nôtre, & jamais on ne nous a fait entendre que le soulagement de ces familles dût entrer pour quelque chose dans l'ordre de nos devoirs. Il est bien clair cependant que nous y sommes tenus selon la mesure de nos possessions. C'est sur ce fonds que les pauvres du lieu ont comme les autres habitans le droit que leur donne la naissance. Il faut qu'ils vivent, & ils n'ont point plus de ressource ou de droit sur les terres des villages voisins du leur, que sur les terres du Mexique ou du Jappon.

Outre ce premier droit, ils en acquièrent un second en arrosant notre bien de leurs sueurs. Il n'y a là aucune exagération. Ces gens de journée que nous ne voyons qu'en passant, & que nous traitons avec tant d'indifférence, recueillent nos foins & nos moissons sous le ciel le plus brûlant. Ils devancent le lever du soleil & remplissent les jours entiers d'un travail opiniâtre, soit en battant nos blés, soit en écurant nos fossés, & en présentant à toute heure leurs bras & leurs épaules au premier souhait de nos fermiers,

Après une longue ſuite de ſervices pénibles, ils nous demeurent inconnus. Ils n'acquièrent par-là ni amis ni protection. Souvent ils languiſſent pluſieurs jours, pluſieurs ſemaines de ſuite ſans travail & ſans proviſions. S'ils ſont ſûrs de leur état, c'eſt pour les vingt-quatre heures qui s'écoulent, & le pain qu'ils mangent perd ſa ſaveur par l'incertitude du lendemain.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

L'éloignement où ils ſont à notre égard ne nous laiſſe qu'une idée confuſe de leurs peines, & contens d'avoir répandu quelques libéralités dans les mains des pauvres de la ville, nous regardons les beſoins des habitans de nos campagnes comme un mal auquel nous n'avons point de part, & dont la guériſon eſt au-deſſus de nos forces.

En plaçant ainſi toute notre aumône à la ville, nous tombons dans une double mépriſe; l'une, de manquer à la juſtice qui oblige les propriétaires à faire ſubſiſter les pauvres des lieux où eſt leur bien; l'autre, d'attirer à la ville un nombre de gens qui n'y devroient pas être, & dont toute l'induſtrie eſt de dévorer entre cent fainéants ce qui pourroit nourrir à la campagne trois fois autant de travailleurs. La modicité de la dépenſe

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

des laboureurs, & la pratique où nous sommes de ne faire l'aumône que dans les villes, telles sont les premières raisons de la misère des manouvriers de nos campagnes.

A ces deux causes, ajoûtons-en une troisième, supérieure de beaucoup aux précédentes, qui est que ces pauvres gens se trouvent trop éloignés des lieux où les riches propriétaires font leurs plus fortes dépenses. Les citoyens qui vivent du revenu de quelques fonds modiques aidés du produit d'une charge, ou de quelque industrie, se contentent communément de leur état, & passent leurs jours dans la ville qui les a vû naître. Ils aident quelque peu les campagnes voisines à subsister : & il est réel qu'elles périroient sans le débit des denrées que les villes en reçoivent. Mais une consommation si foible ne répand dans le voisinage que des secours foibles & casuels. Tout le pays a perdu le meilleur de sa substance, & se trouve presque entièrement épuisé par les enlevées qu'y font ces riches voluptueux qui ne connoissent d'autre patrie que les villes les plus abondantes en plaisirs, & qui vont consommer un revenu immense dans une capitale éloignée, sans qu'il en reflue rien

dans les campagnes qui l'ont produit.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Je connois ſept particuliers réſidans à Paris, où ils dépenſent tous les ans un revenu de deux cens cinquante mille livres qu'ils tirent d'un pays très-médiocrement fertile, & de douze lieues de long ſur cinq à ſix de large. Six autres en tirent preſqu'autant d'un canton voiſin, de pareille étendue. Du demi million que ces treize perſonnes vont ſans néceſſité dévorer ailleurs, il n'en revient pas dix mille livres ſur les lieux en entretien de bâtimens, & en payemens d'officiers. Il s'eſt établi dans ces lieux comme ailleurs des artiſans de toute eſpéce. Mais que devient en province le maréchal & le charron ſi les chevaux & les équipages ſont à Paris? Il eſt impoſſible que les provinces aient un air de vigueur & jouiſſent de quelque embonpoint, quand après la ſouſtraction de la taille, de la dixme Eccléſiaſtique, & des ſemences, les plus riches propriétaires en emportent encore toute la graiſſe qui y reſtoit, & y laiſſent à peine les premiers ſupports de la vie.

Nous nous garderons bien d'inférer de-là qu'une ville telle que Londres ou Paris, ſoit plus nuiſible qu'avantageuſe à la ſociété. Elle en eſt en bien des choſes

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

la ressource & l'ornement. Elle y fait des biens infinis. Mais elle doit sa splendeur à des moyens immanquables & légitimes, plûtôt qu'au caprice & au luxe des particuliers. Une sage Police qui donne des bornes à l'étendue de la Capitale, témoigne assez combien elle sent le danger d'en faire la retraite de tous les riches, qui n'y sont fixés par aucune nécessité.

Dans le moyen âge, la France étoit partagée en plusieurs grands fiefs, dont les Seigneurs environnés de leur cour & de leurs arrière-fiefs, résidoient dans les diverses provinces, y consommoient leur revenu, & donnoient lieu à une circulation générale, qui conséquemment, ne pouvoit être que très-avantageuse à tout le Royaume. Mais les guerres qui étoient autorisées par-tout de Seigneur à Seigneur, & entre les vassaux des Seigneurs ennemis, furent suivies de désordres sans nombre. C'étoit une étrange forme de gouvernement que celle qui convertissoit toutes les villes en des places d'armes, qui faisoit de toutes les maisons de campagne autant de forteresses, & qui armoit toute la société. Les trois enceintes de Montaigu où Thomas de Marle retiroit le butin qu'il avoit fait sur les plaines de Picardie & de Champagne,

avoient

avoient plus l'air d'une retraite de brigands, que du palais d'un Prince protecteur de ses sujèts. Les exactions jointes aux fréquentes expéditions militaires rendirent l'État si malheureux, qu'on s'est réjoui avec raison de voir tous ces grands fiefs, & les grandes Seigneuries subalternes réunies à la Couronne, soit par des ventes volontaires, soit par les réversions de droit.

La Suppress. de la mendicité.

Par là le Roi se vit en état de maintenir l'ordre au-dedans, & de faire face aux invasions du dehors. L'accroissement du pouvoir Royal donna lieu par une suite nécessaire à l'agrandissement & à l'opulence de sa ville capitale. Les Tribunaux, les graces, & les affaires de toute espéce y attirèrent peu-à-peu une consommation plus grande & une magnificence utile, avec l'affluence des Régnicoles & des Étrangers. Il n'est point de biens qui n'en soient provenus. Une ville telle que Paris, est ce qui entretient parmi nous les correspondances, les grandes entreprises, les connoissances, les arts, les talens, les sciences, & l'émulation. Cette ville étant le centre du commerce & du goût, devient l'école de l'un & de l'autre. Elle forme tous les voyageurs, & profite de leur séjour : mais elle n'a

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

nul besoin qu'ils deviennent ses habitans, ni que ceux qui l'habitent là rendent opulente par la maigreur & le desséchement des provinces. Elle tirera toûjours un éclat suffisant de la dépense que lui attirent la curiosité, le besoin des particuliers, & la résidence des familles du premier ordre. La réunion fréquente des principaux Seigneurs sous les yeux de leur Roi, entretient l'affection & le calme. Le Roi en est plus grand : & l'affermissement de la Monarchie est l'affermissement du repos des peuples, qui est la fin de tout bon gouvernement.

Tous ces avantages d'une part infaillibles par la constitution présente de la Monarchie Françoise, sont de l'autre très-compatibles avec la résidence des plus riches citoyens dans les différens pays où est le fort de leur revenu, soit en productions naturelles, soit en bénéfice, soit en charge ou en industrie. La même politique qui se réjouit de la richesse des villes capitales, s'afflige de l'entêtement & du nombre excessif de ceux qui y transportent leurs familles & leurs biens. La fourniture de ces immenses peuplades devient quelquefois impraticable : & le luxe des voluptueux y mèt tout à un prix qui peut être accablant

pour ceux qu'une juste nécessité oblige à y faire quelque résidence. La justice ne s'allarme pas moins que la politique de ces profusions concentrées en un même lieu, aux dépens des provinces qui s'épuisent visiblement pour y suffire.

La Suppress. de la mendicité.

Mais quelque permis qu'il puisse être de témoigner au riche la surprise où l'on est de le voir s'établir à grands frais dans une ville où il est confondu dans la foule; pendant qu'il peut être considéré dans sa province & entretenir l'abondance autour de lui; gardons-nous de porter aucune atteinte à la liberté commune, ni à la sienne. Il peut régler comme il lui plaît son domicile & sa dépense. La seule chose que nous lui demandons, c'est que si sa dépense se fait loin des lieux qui en produisent la fourniture, il ait l'équité de renvoyer sur ces lieux, dénués par-là de leur nécessaire, un supplément qui adoucisse au moins le mal.

Ce supplément nécessaire peut être ensemble notre ouvrage, & celui du Gouvernement. Il n'est point d'efforts que le Conseil ne fasse depuis long-tems pour varier par-tout les productions de l'industrie, & pour répandre dans l'intérieur, comme sur les côtes du Royaume, différens germes d'abondance. Le rétablisse-

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

ment de la marine marchande, la protection dont le Roi favoriſe les divers commerces étrangers; les manufactures de ſoye, de papier, de draps, & tant d'autres qu'il autoriſe & encourage par des priviléges, même par des lettres de Nobleſſe, & par des diſtinctions honorables; ſont les moyens qui, avec la générale diſperſion du revenu royal, tendent directement à former par-tout des citoyens laborieux. La ſeule fabrique des glaces occupe à Saint Gobain plus de quatre cens ouvriers, & répand l'aiſance dans le voiſinage où elle employe les matières, les denrées, & les ſervices des lieux circonvoiſins qui languiſſoient auparavant. Quels biens ne procurent pas les nouvelles manufactures de Sedan & d'Abbeville? combien d'autres nous mettent en état de vendre à l'étranger ce que nous tirions de lui. La ville de l'Orient, qui ne fait que de naître, a déja formé dans ſes murs & dans ſes environs, des milliers d'établiſſemens. Elle inſpire à préſent le goût du travail & l'eſpérance d'une fortune honnête à tout un canton de la Bretagne, où l'on avoit à peine le courage de recueillir ce que la terre y pouvoit donner. Le nombre même des vaiſſeaux que la guerre nous a enlevés

depuis un an, ſuffit pour montrer que nos diſcours ſur la modicité de notre commerce ne ſont pas toûjours juſtes. Mais quelque bien intentionnés, quelque puiſſans que ſoient les Rois pour animer l'émulation dans les Provinces & dans les Colonies par des conceſſions prudentes; ils ne ſont point créateurs, & ne peuvent pas mettre les fruits de la terre dans toutes les mains qui les demandent. C'eſt donc ſur nous que retombe en dernier lieu le ſoin d'y pourvoir.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Ce n'eſt pas à dire qu'il nous faille aller l'argent au poing remplir tous les beſoins des lieux où ſont nos poſſeſſions. Le même Evangile qui impoſe aux propriétaires l'obligation de faire part des fruits de la terre à ceux qui ſont dans l'indigence, défend à ceux-ci de manger qu'ils n'ayent mérité leur nouriture par un travail utile. Dieu fait à la vérité lever ſon ſoleil & tomber ſes roſées ſur des hommes pleins d'injuſtice; mais il les dompte & les rend utiles les uns aux autres même malgré eux par la néceſſité du travail. Voilà notre modéle. Pour faire part aux hommes des biens dont nous ſommes poſſeſſeurs ou adminiſtrateurs, n'exigeons pas qu'ils ſoient juſtes & gens de bien. Autrement nous laiſſerions périr

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

une bonne partie du genre humain. Mais obligeons-les, du moins autant qu'il eſt en nous, à ſe rendre utiles par des ſervices réels ; juſqu'à refuſer la nouriture à celui qui refuſe le travail : autrement nous encouragerons la fainéantiſe & entretiendrons la mendicité avec ſes ſuites vraiment affreuſes. 1°. Donnons : 2°. mais que ce ſoit à des travailleurs. Du concours de ces deux régles réſulte le bon état de la ſociété : elle s'en va en ruines ſi on les ſépare. Gardons-nous ſeulement d'augmenter nos charges qui ne ſont pas petites. S'il faut, avec les pauvres des villes, que les propriétaires ſe chargent encore de faire vivre les pauvres de la campagne, on va s'effrayer de ce ſurcroît comme d'une charge accablante, ou bien on regardera ce ſupplément comme un projèt impraticable. Il ſeroit tel en effèt s'il nous falloit donner au-delà de ce que nous donnons. Mais il ne faut recourir ni à la taxe des terres, ni à aucune impoſition nouvelle. Le fonds néceſſaire pour faire travailler les pauvres de nos campagnes, & pour empêcher qu'il n'y en ait à la ville, eſt dans nos mains. Nous le trouvons dans la douceur Françoiſe, dans l'humanité de la nation, & dans cette affection à ſecourir les pauvres qui fait

la gloire de notre Egliſe. Contentons-nous de donner ce que nous donnions ci-devant. Nos aumônes ſont ſuffiſantes pour faire ſubſiſter tous nos pauvres : c'eſt ce que j'ai d'abord à montrer. Mais ces aumônes qui entretiennent la fainéantiſe, la ſupprimeroient totalement, & feroient fleurir le commerce, ſi elles étoient gouvernées, & employées à récompenſer le travail. Il ne s'agit point de nous impoſer un joug plus onéreux ; mais de prendre quelques meſures de prudence pour nous aſſurer un état plus tranquille.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Suffiſance de l'aumône ordinaire pour la ſuppreſſion de la mendicité.

Selon M. le Maréchal de Vauban, l'on compte en France trente mille lieues quarrées, dont les unes peuvent nourir quatre à cinq cens habitans, les autres, mille & douze cens, & ſelon un compte moyen, ſept à huit cens. Suppoſons huit à neuf habitans réduits à la mendicité dans chaque lieue quarrée, & comptons qu'ils tirent de nous l'un portant l'autre la valeur de ſix ſous par jour. Neuf fois trente mille pauvres font deux cens ſoixante-dix mille, qui à ſix ſous, conſommeroient par jour quatre-vingt-un mille livres. Cette ſomme répétée pour l'année trois cens ſoixante-cinq fois, iroit à un produit de vingt-neuf millions cinq cens ſoixante-cinq mille livres d'aumônes annuelles.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

On me passera sans peine le nombre des pauvres. Mais on aura peine à convenir du produit de l'aumône. On sera également surpris de la totalité où elle monte, & du peu de bien qu'elle opère. Au lieu d'éluder cette difficulté, je vais l'augmenter.

La plupart des mendians ne s'en tiennent pas au simple nécessaire, ni aux aumônes d'un même lieu. Ils passent du village à la ville : ils traversent plusieurs Paroisses & plusieurs villages en un jour. D'autres croisent la route des premiers. De cette sorte ils se répétent & multiplient sans fin les apparences du mal, & les fléaux réels de la société. Non-seulement tous trouvent de quoi vivre : mais quand on leur offre du travail, ils en rejettent la proposition avec colère, & vous avouent impudemment qu'ils gagnent plus à ne rien faire qu'ils ne gagneroient en nous servant. C'est un fait qu'ils vivent dans cet état une longue suite d'années, & qu'ils ne vivent que de ce qu'ils tirent de nous. Mais il s'en faut bien qu'ils se bornent à un entretien aussi modique que nous venons de le fixer. Ces hommes qui ne font ni le profit du Roi par la moindre capitation, ni le profit des propriétaires par le loyer d'une maison, ni

le profit du commerçant par la moindre dépense en habits, ni celui de la société par aucun service; ces hommes qui ne savent plus que digérer, dévorent la substance de trois autres. J'en ai fait suivre plusieurs dans les cabarèts où ils se retiroient. J'ai trouvé des écots de vingt-cinq & trente sous par tête. J'en ai trouvé un de six francs pour deux personnes, & cela en province. Il est donc réel que ces gens tirent de nous beaucoup plus que nous ne pensons, & que la troupe des mendians sédentaires, qui gagnent plus que nos meilleurs artisans, se trouve au moins doublée par celle des coureurs. Ensorte qu'on pourroit prouver qu'au lieu de vingt-sept & trente millions, nous en dépensons plus de quarante à choyer des scélérats, dont la conduite nous rempliroit de frayeur si elle étoit approfondie.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Que si le nombre des vrais nécessiteux est de plus de neuf par lieue quarrée, selon la pensée de bien des gens, & qu'avec les pauvres dignes de notre compassion il y ait une armée de bandis dispersés par pelottons, qui, à force de subtilités, de grimaces, & de courses, nous enlévent le double & le triple de ce qui pourroit leur suffire, n'est-il pas clair

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

que nous jettons annuellement dans les mains des pauvres une ſomme exorbitante qui ne les encourage qu'à manger ?

Gardons-nous cependant de nous aigrir contre ceux que nous voulons ſoulager. Eſſayons plûtôt d'en faire des citoyens utiles à la patrie. Il y a des pauvres de bien des ſortes, ſavoir des malades, des eſtropiés, des vieillards, des pauvres-honteux, & des mendians. Il n'y a guères de villes où la charité de nos prédéceſſeurs n'ait établi des fonds pour recevoir les pauvres malades, & retirer ceux que la caducité ou la perte de leurs membres mèt hors d'état de travailler. La plupart de ceux-là ont des refuges, & nous ſommes déchargés au moins en partie de pourvoir à l'entretien de ceux qu'on y admèt. Le nombre même des malades diminueroit de beaucoup, & il ſe feroit une grande épargne ſur le revenu des hôpitaux, ſi en gouvernant l'aumône courante, on pouvoit fortifier la nouriture des véritables pauvres, & fixer l'état de bien des familles par un travail profitable.

Les pauvres honteux ne ſont pas entièrement à notre charge. Ils ont de la bonne volonté : ils font des efforts, & il ne faut qu'ajoûter quelques légères

avances au produit trop foible de leur travail. Il en eſt de même de bien des pauvres de la campagne : ils ne ſont pas tous des mendians qu'il faille vêtir & nourir. Mais ce ſont des gens malaiſés ou peu induſtrieux qu'il s'agit de conduire & d'encourager par un travail ſucceſſif & ſûr, ou par le prêt d'une ſomme très-modique.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Quant à ceux qui ont perdu toute pudeur & qui oſent demander du pain plutôt que de l'ouvrage, il faut trouver le moyen de les reconduire dans le lieu de leur naiſſance & de les engager à ſe mettre aux travaux ruſtiques dans la ſaiſon, puis à quelque travail de ſupplément quand celui des labours ou des recoltes eſt fini. Tout ſe réduit enfin non à nourir des pauvres, ce qui eſt l'amorce de la fainéantiſe ; mais à empêcher par la certitude du travail qu'il n'y ait des pauvres, ce qui eſt la ſource de tout bien.

Le ſyſtème qu'on propoſe le plus ordinairement pour y parvenir eſt d'obliger chaque citoyen ſoit à la ville, ſoit à la campagne, à avoir ſur ſa porte une marque ou affiche qui d'année en année annonce le nombre des perſonnes qui compoſent ſa famille & le moyen qu'il

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

employe pour subsister ; ensuite de renfermer dans des ouvroirs communs ceux qui n'ont ni avance ni industrie. D'autres seroient d'avis d'enrégimenter tous les mendians & de les mettre en œuvre dans des travaux publics. D'autres voudroient qu'on obligeât généralement partout les particuliers à rester dans leur lieu natal, & à n'en sortir qu'avec permission de s'établir ailleurs pour y exercer une profession connue. Mais ces projèts & bien d'autres ont le double inconvénient de ruiner la liberté des particuliers, & de vouloir diriger le gouvernement. Nous n'avons droit que de nous conseiller nous mêmes ; & si l'on nous permèt de dire quelquefois nos pensées, n'ouvrons jamais d'avis qui soient inhumains, ou qui tendent à asservir des hommes que Dieu, le Roi, & les Loix laissent libres. Cette liberté qui remplit les manufactures d'ouvriers & les familles de domestiques, mèt aussi dans toutes les professions les divers talens qui y sont propres. Si nous voulons reconduire les mendians dans leur lieu natal pour y travailler à la terre, ce ne sera point par la voie de l'autorité, puisqu'elle n'est pas dans nos mains ; mais il faut que ce soit par un attrait puissant, par une

amorce infaillible, & sur-tout par une amorce que nous soyons maîtres d'employer.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

L'aumône est l'aiman des pauvres. Si vous la placez à la ville aussitôt ils inonderont la ville. Si vous la placez à la campagne, ils la suivront à la campagne. Mais ce sont des travailleurs & non des pauvres que vous y voulez voir. Vous souhaitez avec raison que votre aumône soit le payement d'un travail utile : il faut donc la gouverner.

La primitive Eglise nous a montré la vraie façon de faire l'aumône & de l'administrer. On ne la faisoit point alors manuellement & à l'avanture. Mais elle étoit mise en réserve par les Fidéles pour être délivrée dans les solemnités entre les mains du Pasteur & des Diacres qui l'employoient à donner de l'ouvrage à ceux qui pouvoient travailler, & à nourir ceux que la vieillesse, la maladie, ou quelque autre accident privoit de l'usage de leurs bras. Après que les Fidéles eurent fondé par des dixmes permanentes le gros du revenu Ecclésiastique, dans le partage qui s'en fit il y en eut une portion réservée pour les pauvres malades, vieillards, ou autres hors d'état de travailler. Telle est l'origine des hôpitaux qui accompagnent les Eglises Cathédrales

La Suppress. de la mendicité.

& les grandes Abbayes. Les Seigneurs de fiefs avoient assigné sur leurs fonds la part qui devoit nourir leurs vassaux. Ainsi les pauvres des campagnes étoient à la charge des Seigneurs, comme les domestiques ou plûtôt les esclaves sont à la charge de leur maître. Réellement les paysans étoient serfs. Depuis que ces vassaux sont devenu libres & subsistent ou de leurs propres acquisitions, ou de leur industrie, on s'est toûjours plaint de voir un nombre de mendians qui importunent le public & qui vivent du travail d'autrui. Le reméde qu'on cherche ne peut venir que des propriétaires; & s'ils veulent arrêter dans les campagnes un nombre d'hommes suffisans pour exploiter leurs terres par la certitude d'une subsistance non interrompue, c'est en cessant de donner à l'avanture dans les villes, & en plaçant leur aumône principalement dans le lieu de leurs héritages pour ne point laisser de vuide dans le travail de l'année. Mais qui régira cette aumône & à quel travail sera-t-elle employée? Les régisseurs nés de ces secours, sont le Pasteur & les Marguilliers de chaque Paroisse. C'est un gouvernement qui ne meurt point, & qui, connoissant les pauvres, les besoins de la communauté,

& les propriétaires des fonds, peut instruire ceux-ci de tout, leur proposer des ouvrages qui aillent au bien commun, recevoir leurs présens, & acquitter leurs intentions. D'une autre part, tous les propriétaires connoissent très-bien les lieux d'où ils tirent leurs revenus. Il savent donc aussi quelle route doit prendre leur aumône, & dans quelle caisse elle sera déposée. Il ne reste plus que d'en montrer l'emploi.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Cette aumône que nous avons fait voir être forte de près de trente millions ou plus, cette magnifique aumône qui est devenu l'appas de la mendicité, parce qu'elle se donne sans exiger aucun travail, doit être employée à l'œuvre la plus propre à embellir l'Eglise & l'État, & réjouir le vrai chrétien & le vrai citoyen. Vous comprenez que je veux parler de l'entretien universel des grandes routes, & des chemins de traverse. Notre aumône placée de la sorte pour occuper ceux des habitans qui n'ont point de profession, ou qui manquent de travail, se peut nommer *la Caisse des Chemins*.

Il ne s'agit point de paver à la Romaine en étendant quatre couches de maçonnerie sur un fond de véritable tuf. Il n'est pas même question de paver.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Nous laisserons les chemins dans leur forme présente, en nous contentant d'avoir dans chaque Paroisse un petit nombre de journaliers qui tiennent seulement en état la portion des grands chemins qui passe dans le territoire, comme aussi les chemins de traverse, & sur-tout les avenues ou entrées du village.

Le grand mérite de cette œuvre est qu'elle soit générale & permanente. Y ayant dans chaque lieu quatre, cinq, ou six peres de familles aux gages des propriétaires & de la communauté, pour travailler aux chemins avec leurs femmes & leurs enfans hors le tems des recoltes, il ne surviendroit aucune crévasse, aucune fondrière, en un mot aucune inégalité dangereuse pour les voitures, qu'il n'y fût remédié sur le champ. On iroit toûjours à ce qui presse; & dût-on n'y travailler qu'à la légère, les voitures rouleroient par tout impunément, parce qu'en tout tems on iroit au-devant du mal par des secours actuels & réitérés. Le travail des chemins finiroit à l'ouverture des moissons & des plus forts travaux de la campagne, pour en communiquer le profit à nos journaliers. Mais les recoltes faites, ils reprendroient le train ou d'une entreprise commencée,

ou des occupations courantes, comme de remuer ou applanir les terres dans une certaine étendue; de faire amas de cailloux & de gros gravier, soit sur les montagnes, soit aux bords des rivières; d'encombler de tems à autre toutes les fosses; de relever les endroits fangeux, & de rendre tous les lieux parfaitement accessibles. Toute l'étendue de chaque territoire étant devenu praticable par la continuité du service, il vaudroit mieux payer quelquefois des travaux peu nécessaires que de laisser sans occupation vos mendians convertis & réconciliés avec le travail. Toutes ces petites troupes particulières seroient toûjours prêtes à partir & à se joindre à d'autres aux premiers ordres de MM. les Intendans. De la sorte il seroit pourvû aux ouvrages publics & particuliers. Le Roi jouiroit plus avantageusement que jamais de son droit de corvée, sans contrister le laboureur par des entreprises qui le détournent de son travail, & sans exposer les Paroisses à des réparations qui deviennent tout d'un coup accablantes & pourtant inévitables.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Si notre aumône, de perdue qu'elle est, devenoit le fonds de l'entretien des chemins, j'ose dire qu'elle seroit devant Dieu

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

& devant les hommes la plus belle œuvre, & l'aſſociation la plus ſage qu'il fût poſſible de faire. Chaſſer de la ville les fainéans qui la deshonorent, les ramener dans leurs campagnes où l'on manque de monde, y occuper tous les bras par un travail ſtable, nourir & vêtir des familles auparavant vagabondes, épargner à tous les villages les frais & les travaux extraordinaires, voilà ſans doute des avantages qui n'ont rien de comparable avec la craſſe & l'oiſiveté où notre façon de donner précipite tant de monde. Mais ce ſont là les moindres biens qui ſe préſentent ici. Cet argent que nous donnions à l'aveugle ne pourra être employé à tenir toutes les routes dans un ordre ſupportable, ſans mériter les applaudiſſemens du Roi; ſans faciliter le tranſport de ſes troupes; ſans enhardir les entrepriſes de tous les commerçans, par la diminution des riſques & des frais; ſans rendre l'accès des terres & des villages plus praticables aux laboureurs qui ſe ruinoient en attelages; ſans épargner aux troupeaux la fange & la pouriture qui leur eſt meurtrière; ſans mettre à l'aiſe toute la ſociété.

Dans ce que nous venons de propoſer ſe trouvent trois objèts fort différens

l'un de l'autre. Le premier eſt le tranſport de notre aumône de la ville, où elle eſt déplacée, à la campagne où elle eſt indiſpenſablement néceſſaire. Le ſecond objèt eſt l'emploi qu'il faut faire de cette aumône à tenir les chemins en état. Le troiſième eſt la façon de l'adminiſtrer & de la faire fructifier.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

1°. Le premier des trois articles n'eſt point un de ces ſyſtèmes en idée ou de ces projèts que le vent emporte, & qu'il eſt libre à chacun de ſuivre ou de rejetter. Il n'y a ni délibération ni option à cet égard. C'eſt un devoir dont nous n'avons peut-être jamais entendu parler. Mais pour être peu prêché, il n'en eſt pas moins preſſant. La piété ne le peut envisager ſans en ſentir toute la juſtice; & la cupidité doit l'accomplir par intérêt. Ces pauvres que nous perdons ſi indiſcrétement de vûe nous puniſſent immanquablement de notre indifférence. C'eſt parmi eux que commencent les maladies épidémiques. C'eſt parmi eux que ſe forment les brigands & les contrebandiers s'il faut diſtinguer les uns des autres. C'eſt d'entre eux que proviennent enfin ces légions de mendians qui tiennent l'état en langueur en dévorant la ſubſtance d'autrui ſans rendre ſervice à perſonne.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Ces maux n'arrivent que parce qu'on néglige les pauvres gens de la campagne. Nous faisons corps avec eux ; & les laisser périr ou souffrir en ne nous occupant que des plaisirs ou des besoins de la ville, c'est nous perdre nous-mêmes. C'est parfumer la tête, bien couvrir le corps, & laisser les piés dans la fange.

On peut rappeller ici le trait de cet habile symphoniste qui, dans la chute d'une orquestré, s'étoit blessé le pié & la main. Sauvez-moi la main, disoit-il à son chirurgien : tournez tous vos soins de ce côté-là, je vous en conjure : aille mon pié comme il pourra : mais sauvez-moi la main. C'est à quoi je tends, dit le chirurgien. Je n'y arriverai cependant pas en négligeant votre pié, qui est en danger. Si la cangrène s'y mèt, que deviendra la main ? que deviendra l'homme & la musique ?

Riches qui croyez vous délivrer des misères dont la campagne est couverte, en vous renfermant dans l'enceinte d'une bonne ville, & en prenant soin de vous tenir toûjours environnés d'objèts rians, toûjours loin des souffrances & des cris ; votre prudence est semblable à celle de ces oyseaux peu fins, qui, en se cachant seulement la tête sous l'herbe, croyent se

dérober au chasseur qui les tue. Connoissez mieux les dangers qui vous menacent. Ne soyez point si dédaigneux. Vous n'avez jamais fait que de courtes apparitions chez votre fermier. De cette maison assez mal lustrée, passez quelquefois dans la cabane du journalier qui peut avoir des ordres à recevoir de vous pour rétablir un toît, un fossé éboulé, ou une haye rompue. Ces bonnes gens s'étonnent de vous voir demander leur logis. On a coûtume de leur parler par un tiers. Ils ne sont point des nôtres, & l'on ne descend guères jusqu'à eux. Ayez la constance de vous asseoir quelques momens dans cette chaumine enfumée. Vous êtes également étonné de voir ce qui meuble cette famille, ce qui la nourit, & ce qui la couvre durant la nuit. Vos yeux touchés de ce spectacle, cherchent quelque objèt qui les réjouisse, & ils s'arrêtent sur des enfans dont la gayeté, les traits, & l'embonpoint vous surprennent. L'air des champs & quelques restes de laitage qu'on leur abandonne, entretiennent cette fraîcheur par des sucs convenables à la délicatesse de l'âge. Mais leurs freres & leurs sœurs qui commencent à grandir & qui joignent déja un travail rude à une nouriture sans substance, sont autant

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

La Suppress. de la mendicité.

de fleurs fannées, presqu'aussitôt qu'écloses. Leurs traits se dérangent ou se durcissent. Ils ont le coloris plombé, un air lugubre, & toutes les marques de gens qui sentent déja la dureté de leur condition. Si vous passez de-là dans une place voisine, vous y trouverez de vieilles gens malades, sans feu, sans compagnie, sans support, & sans provision. Vous demandez comment ces pauvres manœuvres peuvent soutenir la tristesse du jour présent, & ne pas succomber à la seule pensée d'un lendemain encore plus noir. Vous fuyez : vous vous sauvez à la ville sans pouvoir comprendre comment les maladies ne sont pas plus fréquentes & plus contagieuses ; comment il se peut faire que des hommes se réduisent à l'incertitude d'un pareil état ; comment d'un jour à l'autre le dépit & l'impatience ne les attrouppe pas pour venir partager avec vous. Tels sont les risques perpétuels qui vous environnent. La mendicité, & toutes ses suites qui vous tiennent toûjours en allarmes, sont la juste punition de votre indifférence pour les pauvres de la campagne. C'est donc pour vous une nécessité entière, aussi bien qu'une justice pressante, de faire parvenir votre aumône à des hommes de bonne

volonté & qui y ont un droit inaliénable.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

2°. Le ſecond objèt, qui eſt l'emploi de notre aumône appliquée à l'entretien des chemins, nous preſſe encore également, & ne nous laiſſe aucun lieu d'héſiter. C'eſt de la difficulté des tranſports que proviennent les dépenſes qui accablent ſouvent le Roi, les commerçans, & les laboureurs. Au lieu de remplir à grands frais tant de ventres pareſſeux qui nous aſſiégent par-tout, & d'attendre que la dégradation des routes nous réduiſent ou à des pertes ruineuſes ou à des réparations extraordinaires, envoyons notre aumône chacun dans nos fonds pour y occuper les familles les plus pauvres à l'affermiſſement des avenues & des chemins, par un travail qui ſera toûjours ſuffiſant quand il ſera perpétuel. Bien entendu que vos travailleurs ſe repoſeront ſans conſéquence lorſque le froid ou les grandes pluies rendent le manîment des terres impraticables.

3°. Quant au dernier article qui eſt la façon d'exécuter ces choſes par une ſage régie; je ne parle plus avec la même confiance, parce que je n'ai pas une aſſez grande expérience des affaires du monde, pour décider ce qui eſt d'un ſuccès infaillible & plus profitable.

La Suppress. de la mendicité.

On peut s'en tenir à la régie locale qui eſt celle que nous venons d'indiquer, & qui ſubſiſte toûjours dans chaque Paroiſſe. On peut ſouhaiter que toutes ces régies particulières aillent ſe fondre ou ſe mettre en correſpondance avec le bureau général des pauvres, qui eſt toûjours tout formé dans les villes Epiſcopales. La charité eſt induſtrieuſe. Elle ouvre toûjours des avis ſenſés, & fournit à tems des reſſources ineſpérées. Ce que des Eccléſiaſtiques pleins de zèle & des Magiſtrats éclairés ont ſouvent fait avec ſuccès dans des tems difficiles, il le faudroit faire d'une façon conſtante pour gouverner l'uſage de l'aumône ordinaire. La recette s'en feroit par les mains de MM. les Curés, & l'adminiſtration par le conſeil du bureau de régie devenu ſédentaire. Il vaut mieux qu'il en coute quelques ſéances de plus par ſemaine à des Adminiſtrateurs pleins de ſentimens, que de laiſſer continuer nos maux par l'affreuſe diſſipation qui ſe fait de notre aumône lorſqu'elle n'eſt la récompenſe d'aucun travail.

Je fais plus de fonds ſur leurs connoiſſances que ſur les miennes, & je n'ajoûterai que quelques vûes qui me paroiſſent utiles, mais que je ſoumets à leur diſcernement.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Le produit de l'aumône dépoſée dans les mains du Paſteur, ſoit à la ville, ſoit à la campagne, pourroit être partagé en trois tiers, dont l'un ſeroit nommé la caiſſe du prêt, les deux autres tiers la caiſſe des chemins.

La Caiſſe du Prêt.

Nommons le premier tiers la caiſſe du prêt, & qu'il ſoit employé à aider ſur les lieux les beſoins des familles malaiſées en leur avançant quelque argent, ou des matières propres à être façonnées à leur profit, & toûjours ſans intérêt. Par-là on fermeroit la porte à l'uſure qui ronge les pauvres familles contraintes d'y avoir recours. Du même argent & quelquefois avec une ſomme très modique on ſecourroit ſept & huit familles différentes en une même année. Cette caiſſe quoique petite dans les commencemens, peut s'entretenir par la manière dont on facilitera les rentrées, & enſuite ſe groſſir par les accroiſſemens de l'aumône des années ſuivantes. Il ne faut que quelques années pour la mettre en état de répandre de ſon abondance dans l'autre caiſſe ſelon l'exigence des tems. Elle pourra étant bien gouvernée, & ſe joignant ou aux deniers patrimoniaux des hôtels de ville, ou à quelque préſent extraordinaire, elle pourra ſans gêner

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

personne par des levées d'argent, devenir ſuffiſante pour entreprendre une chauſſée, un pavé plus égal que l'ancien, un cours, une promenade ſpacieuſe, des fontaines jailliſſantes, un réſervoir d'eau, des robinèts qui, coulant à la tête des rues durant la nuit, travaillent tout enſemble à la netteté de l'habitation & à la pureté de l'air. On prendroit dans la même caiſſe de quoi faire un préſent à un artiſte inventif, à un ouvrier qui s'eſt eſtropié dans un travail public, ou à ſa veuve s'il a péri dans les flammes en prêtant ſecours dans un incendie. La même caiſſe peut ſervir à aſſurer une petite dot à pluſieurs pauvres filles, qui, par leur conduite & par leur dextérité, donnent lieu d'eſpérer qu'elles rendront leurs familles heureuſes. Il y a un célibat édifiant. Mais celui que la miſère occaſionne eſt la ruine de la République. Il la dépeuple comme feroit la déſertion; & il n'eſt ni plus méritoire ni plus eſtimable que celui des libertins. Il eſt ſouvent plus corrompu.

On pourra être tenté de reſſerrer l'uſage de cette caiſſe & d'aſſembler par une longue économie des fonds ſuffiſans pour quelque grand ouvrage. Mais de tous les biens, le plus déſirable eſt celui

de n'avoir plus de pauvres, & de pourvoir aux besoins actuels qui se déclarent. Commençons donc toûjours par délivrer la ville de la mendicité qui en est le fleau : nous songerons ensuite à l'embellir.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Le plus mauvais & le plus irrégulier de tous les emplois de cette caisse seroit celui d'acheter des héritages, & d'en payer à grands frais les amortissemens. Ce n'est qu'à regrèt que la bonne politique voit passer les biens-fonds de la main des familles à des communautés ou à des maisons établies pour des œuvres de piété. Elle ne blâme ni les dixmes perpétuelles, ni les legs en argent qui entretiennent une dépense utile à tout un pays. Mais elle ne peut que s'allarmer d'y voir souvent ajoûter de nouveaux propres. Tant que les fonds demeurent dans les familles, ils en exercent l'industrie & l'émulation par la liberté des ventes, par la facilité du choix, des échanges, & des partages. Au contraire les familles embarassées ont souvent peine à s'ajuster & ne voyent jour à prendre aucun arrangement nouveau, parce qu'elles se trouvent enclavées entre des fonds qui ne souffrent ni aliénation, ni association, ni démembrement. La liberté publique est

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

néceſſairement diminuée & contrainte à proportion du grand nombre des terres qui paſſent ainſi dans un état invariable. Ces fonds ceſſent d'aller & de venir dès qu'ils ſont à une communauté. C'eſt pour l'éternité qu'ils y tiennent, & le mal eſt irréparable.

Un autre uſage de la Caiſſe des prêts, peut-être auſſi peu régulier que le précédent, ſeroit celui d'en établir une manufacture, une fayancerie, des fouleries, des forges, ou d'autres travaux dont le produit ſeroit affecté à la régie de l'aumône. On peut aider ces établiſſemens: mais faut-il jamais rien enlever aux commerçans, ni aux fabriquans, ni aux entrepreneurs ? ne ſeroit-ce pas traverſer l'induſtrie que de ſe mettre en leur place ? Ils ſont à la ville ce que ſont les laboureurs à la campagne. Ils ſont les peres nouriciers de tout ce qui les environne: & la régie ne doit non plus empiéter ſur le commerce que ſur l'agriculture. L'unique moyen de convertir cette caiſſe en une eſpéce de fonds qui s'accroiſſe ſans ſe rendre odieux, c'eſt d'y faire rentrer ſans intérêt l'argent prêté, & d'y joindre annuellement une partie des nouvelles aumônes. Pour faciliter la rentrée & l'accroiſſement du prêt, y auroit-il le moindre

inconvénient à avancer aux pauvres gens quelque bétail à nourir ſuivant les uſages autoriſés, plûtôt que de leur avancer de l'argent dont le gouvernement & le retour ſont toûjours en grand riſque dans leurs mains? On leur abandonne tout le profit annuel des laines ou du lait, & au bout de trois ans on partage avec eux les petits qui ſont nés & fortifiés par leurs ſoins.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Quant aux deux autres tiers qui, à la ville comme à la campagne, compoſent la caiſſe des chemins; c'eſt une eau qui doit toûjours couler : c'eſt un argent qui doit être délivré de ſemaine en ſemaine aux travailleurs chargés des ouvrages publics. On peut aider cette portion ſi utile par des moyens qui ne fatigueront aucunement les propriétaires. 1°. Le premier de ces moyens eſt de permettre aux pauvres, en des tems où on les diſpenſera du travail des chemins; de cultiver à la pioche une petite portion des pâtis ou des terres communes qui demeurent en friche; & de cultiver de même à leur profit tous les rideaux ou pendans qui environnent les terres enſemencées. Les mêmes précautions qui préſervent celles-ci des inſultes des troupeaux, mettroient à couvert la portion

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

des pauvres. Le produit de huit ou dix arpens ſeulement, nouriroient cinq ou ſix familles conjointement avec la part que les peres & les enfans ont acquiſe à la moiſſon, les uns en ſiant, les autres en glanant. On pourroit auſſi leur permettre, comme on le fait ſans aucun inconvénient dans pluſieurs cantons d'Allemagne, de piquer une bordure de choux, d'oſeille, de bete, de perſil, d'oignons, de laittues, de ſalſifis, de chicorées & d'autres herbes ou racines potagères, ſur la liſière des terres enſemencées & ſur le bord des foſſés qui ſervent à mettre les terres à ſec. Cette légère conceſſion qui n'appauvrit en rien la terre, multiplieroit les légumes & toutes les plantes de grand uſage, dont la culture eſt trop négligée dans nos campagnes : d'où il arrive que les meres de famille qui ne les ont pas ſous leur main ou à très-bon marché, ne ſavent ménager ni agrément ni variété dans ce qu'elles apprêtent à leurs maris. L'effèt immanquable de l'inſipide repas qu'on leur offre, eſt de les faire fuir pour aller chercher une meilleure cuiſine au Cabaret : mal d'autant plus grand qu'il revient tous les jours, & qu'en ſubſtituant à l'amitié les dépits réciproques, il laiſſe

toute la famille sans joie & sans support.
2°. Je n'ai rien à dire contre la très-ancienne pratique des jachères qui nous enléve tous les ans le tiers du produit de nos terres labourables. Je remarquerai seulement qu'un déchèt de cette nature, est la matière la plus digne d'occuper plusieurs années de suite, non les raisonnemens, mais les tentatives de nos Physiciens & de nos Agriculteurs. Quelles richesses la Physique procureroit à tout un Royaume, si elle découvroit le moyen de faire cesser, ou de diminuer de moitié le besoin des jachères ! L'ancienne Loi les bornoit à la septième année. Il y a plusieurs cantons de Normandie, où la terre est généralement mise en œuvre tous les ans. L'abondance des amendemens facilite la même chose autour de Paris ; ensorte que trente arpens d'assez médiocre qualité, y rapportent plus que quatre-vingt-dix des Provinces les plus fertiles. Nos jardins n'éprouvent jamais le repos des jachères : & il est clair ou que les végétations n'usent pas réellement la terre, ou que s'ils l'usent en usant ses sucs, on la rétablit tous les ans en lui rendant par l'amendement plus qu'elle n'a perdu par ses productions. Seroit-il impossible de faire usage

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de cette remarque pour le bien des pauvres qui n'eſt point différent du nôtre?

Ne touchons en rien à l'uſage des jachères. Suppoſons même qu'il n'y a ni leſſive des terres, ni pouritures, ni induſtrie capable de multiplier les engrais dans les lieux où ils ſont actuellement en trop petite quantité pour ſupprimer l'oiſiveté annuelle de la tierce portion de nos terres. Du moins ſeroit-il poſſible de trouver de quoi très-bien engraiſſer un petit nombre de terres qui ſe repoſent, & de les enrichir par l'excellence de l'amendement plutôt que de les exténuer, comme notre jardin demeure toûjours fécond par l'amendement, & s'améliore pour pluſieurs années par l'augmentation de l'amendement. Je ne demande rien de plus. Par ce moyen ſeul on pourra donner du pain à toutes les familles qui en manquent. Il ne faut que leur permettre de cultiver à la pioche ou autrement tantôt une légère portion de nos jachères, tantôt une autre, avec injonction d'amender fortement. Le chaume des terres & la pouſſière des chemins peuvent aider les premiers amas : & c'eſt la plus petite entrepriſe pour une famille que d'aſſembler dans l'eſpace d'une année de quoi engraiſſer deux ou trois arpens.

Ici la délicatesse du propriétaire pourra prendre l'allarme : voyons à quel sujèt. Il y a dans une lieue quarrée quatre mille six cens quatre-vingt huit arpens. Les bois, les chemins, les fossés & les divers emplacemens défalqués, qu'il s'y trouve trois mille arpens de terres labourables que je suppose possédées par cent propriétaires. Mettons mille de ces arpens en jachères, & s'il y a deux villages sur cette lieue quarrée où se trouvent cinq familles réduites à la mendicité dans chacune des deux Paroisses, prenons cinquante arpens sur la totalité des jachères pour être ensemencées cette année par ces dix familles. Ce seront vingt-cinq arpens en souffrance pour cinquante propriétaires. C'est un demi arpent que chacun courra le risque de laisser cultiver aux pauvres sur sa part des mille arpens qui dorment. Est-ce pour lui un sujèt de s'effrayer, sur-tout si ce demi arpent lui est remis en bon état par l'amendement ? Peut-être cette façon seroit-elle la plus simple pour acquitter tout d'un coup votre aumône sur les lieux en y retenant ainsi tous les pauvres par des attaches sûres, & en exigeant la tenue des chemins pour le produit des cinquante arpens pris sur vos jachères.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Ce demi arpent vous tient au cœur? Vous voyez avec peine une main étrangère y mettre la charue ou la faucille. On peut prendre un autre parti : que l'ouvrage se fasse par les mains de votre fermier. Un demi arpent en sus, n'est point pour l'épouvanter : mais cent demi arpens accordés par les cent propriétaires sur les terres qui se reposent, peuvent suffire très-abondamment pour récompenser les huit ou dix pauvres familles qu'ils tiendront occupées sur les routes.

Je sai qu'il y a des terres dont cinquante arpens seront d'un très-petit rapport : mais en ce cas le nombre des mendians y est assez petit, parce que les villages y sont rares ; & que ces terres étant peu recherchées, la propriété en est communément demeurée aux paysans dont la condition se trouve par ce moyen meilleure que celle des habitans des pays les plus gras où ils ne possédent presque rien. D'ailleurs il n'est guères de ces pays désespérés pour la culture, où l'industrie n'ait formé quelque bonne manufacture, ou autre établissement, qui en occupant des ouvriers sans nombre dans les villages des environs, répare la stérilité de la terre par des profits d'une autre

espéce. Ces différentes compensations ramènent les choses à une sorte d'égalité.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Les divers moyens que nous venons de proposer pour soulager les pauvres & les aider à faire quelque dépense sur les lieux où sont nos revenus, pourroient se nommer *l'aumône proportionnelle*, parce que ces secours sont en quelque sorte tarifés suivant nos baux. On peut même dire qu'ils sont plutôt une dette qu'une vraie libéralité. Nous n'avons pas droit cependant d'en demander plus à ceux dont la fortune est modique. Mais n'avons-nous rien de mieux à attendre de ceux qui vivent dans l'opulence? Ceux qui ont un grand nombre de rentes constituées seront-ils dispensés d'entrer dans le soulagement de la campagne, parce qu'ils n'y ont peut-être pas un pouce de fonds? en sera t-il de même de ces riches Marchands qui commercent hors du royaume, ou des gros détailleurs qui font la distribution de l'Epicerie ou de la Mercerie dans toute une Province? Comme les chevelus sont la première cause de la végétation des plus grands arbres, ce sont les menus achats des petites gens de campagne qu'on peut regarder comme le premier prin-

L'aumône proportionnelle.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

cipe de la fortune des plus gros Marchands, & même de la ſanté de tout l'État. Vous ne pouvez ébranler ce chevelu, que vous ne voyez tout l'arbre malade & prêt à périr. Loin de laiſſer les petites gens dans la peine, c'eſt aux plus riches bourſes à préparer en tout tems des moyens qui préviennent le renverſement des petits, ou qui les aident à ſe rétablir.

Les riches doivent donc à la République quelque choſe de plus que l'aumône courante, & les diſtinctions dont ils jouiſſent conjointement avec la plus parfaite abondance, doublent ſans contredit leurs obligations. Nous leur réſervons l'œuvre la plus glorieuſe à laquelle des citoyens puiſſent aſpirer, c'eſt d'être le ſalut des autres dans les tems difficiles, & d'aller par une ſage prévoyance au devant des grands maux, qui n'exiſtent pas encore. Il eſt trop tard de n'y pourvoir que quand ils ſont venus. Cette prévoyance conſiſte de la part des plus aiſés de chaque ville à former ce que nous nommerons *la ſociété des accidens*, c'eſt-à-dire, à mettre dans une bourſe commune chacun ce qu'il leur plaira d'une année à l'autre pour adoucir à tems les déſordres cauſés à un nombre de famil-

La ſociété des accidens.

les par une mortalité qui leur enléve leur bétail, par une grêle violente, par un grand incendie, par une disette inattendue, ou par d'autres calamités publiques. Cette idée est grande : elle montre parfaitement l'élévation des Dames qui l'ont pratiquée les premières à Paris, & qui à la nouvelle de quelque désastre un peu étendu faisoient partir un Ecclésiastique pour aller sur les lieux la bourse à la main consoler & soutenir les plus maltraités, ou les plus dénués de ressources.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Il seroit aussi nécessaire dans l'administration de cette aumône extraordinaire que dans celle de l'aumône commune, d'en mettre le produit annuel dans deux caisses, dont l'une serviroit à faire des avances à ceux qui ayant des fonds ou des baux peuvent se rétablir & s'acquitter; l'autre serviroit à donner du travail & du pain aux familles destituées de tout support actuel.

Il se forme souvent dans nos grosses villes, ici un opéra, ailleurs une comédie stable; presque par-tout un concert qu'on soutient à grands frais, & avec grand appareil. Il n'est pas rare de voir un assez petit nombre de bons bourgeois se cottiser & former ensemble un fonds

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

de huit & dix mille livres pour pensionner les voix & les instrumens ; pour acquitter la dépense de la salle, du bois, & des bougies. Le plaisir dure communément jusqu'à ce qu'il survienne une cherté générale, ou quelque autre calamité publique devant laquelle le divertissement ne sauroit tenir.

Ceux qui prennent part à ces amusemens croient se tirer du commun, & montrer un goût qui les distingue. Il ne s'agit pas d'examiner ici s'ils pensent juste. Ils sont persuadés qu'il est beau d'avoir pour toute une grande ville l'unique temple où l'on puisse entendre chanter un peu passablement les leçons de Bacchus & de Venus. Ils envient aux habitans de Paris & de Londres le plaisir délicat d'entendre le maître du tonnère donner en chantant ses commissions à Mercure, ou de le voir majestueusement descendre des cieux par le trou d'un plancher. Ils sont maîtres du choix de leurs plaisirs : & je n'en suis ni le juge ni le réformateur. Mais je puis sans les offenser leur témoigner ma surprise de ce qu'ils ne se les donnent pas plus durables. Ces hommes sensuels qui vont la bougie à la main chercher l'entrée d'un vent coulis dans leur appartement, ne s'avisent pas

de fermer leur porte aux entrepriſes de la mendicité qui eſt toûjours prête non-ſeulement à défigurer leurs fêtes par le contraſte d'une misère hideuſe, mais à les attaquer violemment ſur le pavé des villes les mieux gardées. Je me plains de ce qu'ils ne ſavent pas être heureux, même ſelon leurs idées, & de ce qu'ils ne veulent pas mettre leurs plaiſirs en ſûreté. Il ne faut pour cela ni efforts ni agitation : nous venons de voir qu'il ſuffiſoit pour y parvenir de faire prendre à notre aumône la route naturelle qu'elle doit ſuivre. Cette légère attention à ne la laiſſer tomber que dans les mains des travailleurs, mettroit à l'aiſe la campagne & la ville : elle ôteroit tout prétexte à la fainéantiſe, & enrichiroit tout enſemble le petit peuple par l'occupation, les commerçans par la conſommation, & les propriétaires par la maintenue immanquable de leurs baux.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

C'eſt une vérité ſenſible que notre bonheur eſt dans nos mains, & que pour faire fleurir tout le royaume il ne s'agit que d'employer utilement l'immenſe produit de nos aumônes, ou de nos vains plaiſirs. Le grand Colbert, quoique traverſé par des guerres perpétuelles dans l'exécution de ſes projèts, ſuivit autant

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

que la chose lui étoit possible, une vûe invariable dans la distribution des pensions, des ouvrages publics, & des divers établissemens qu'il proposoit à son maître. Sa maxime étoit de *semer pour recueillir*. On peut en dire autant de l'aumône : la faire aussi abondante & aussi irrégulière que nous la faisons, ce n'est point jetter la semence dans la bonne terre : c'est la perdre de gayeté de cœur, & la placer de façon à attrouper les oyseaux voraces.

Au contraire, agir de concert & en citoyens intelligens, en remplissant nos campagnes d'ouvriers toûjours occupés à faciliter les transports des commerçans & des laboureurs, c'est vraiment semer pour recueillir. La recolte seroit pour nous tous, puisque le fruit de cette distribution seroit l'embellissement universel de notre chère Patrie, & la sûreté des riches aussibien que le soulagement des pauvres.

Quand il s'agira de mettre du concert dans les travaux des différentes Paroisses, ou de faire des collectes pour les travailleurs, & de généraliser la régie, il se présentera sans doute des inconvéniens & des obstacles. Mais un inconvénient n'est pas une raison d'abandonner le devoir ni l'œuvre commencée. Un obstacle déconcerte

les petites têtes, & évertue les bons esprits. La prudence & la charité savent se précautionner, fixer leur vûe, & diversifier leurs mesures. C'est en toute chose que les commencemens sont lourds. Mais on prendra d'abord le parti de se contenter de peu, dans l'attente d'un secours plus puissant, & d'un accord plus parfait. Rien de si petit que les commencemens des plus grandes œuvres.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

On hésitera peut-être sur la pluralité des avances qui paroissent devoir être faites par préférence à une Paroisse ou à une autre. On discutera s'il est mieux de rétablir un pont, ou d'achever un hôtel de ville. Il surviendra des débats entre ceux qui veulent employer les travailleurs à la maçonnerie d'un acqueduc, & ceux qui les demandent pour affermir les bords d'une rivière qu'on veut rendre navigable. Il naîtra de tems à autre des différends sur le moins utile, & sur le plus nécessaire. Il en succédera d'autres sur les moyens d'augmenter les secours. Les uns voudront un argent présent : d'autres se contenteront de l'abandon de quelques jachères au profit des travailleurs : d'autres trouveront le fonds des opérations mieux assis sur une quête ; d'autres sur des défrichemens, ou sur des communes mises en terres novales.

LA SUPPRESS. DE LA MENDICITÉ.

Agréables disputes ! divisions bien désirables entre citoyens ! puissent-elles devenir communes parmi nous, remplir le vuide des conversations frivoles, & prendre la place de tant de questions impénétrables !

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

ENTRETIEN HUITIÈME.

COMME nous ruinons le bien de la société en témoignant de la tendresse aux pauvres sans les faire travailler, nous renonçons à nos principaux avantages en traitant avec mépris & avec dureté les mercénaires qui sont à notre service. Les premiers sont des membres malades, dont le voisinage est dangereux pour nous; mais que nous pouvons guérir & rendre utiles au corps, puisqu'ils n'y sont que par notre imprudente façon de distribuer l'aumône : les autres, quoique placés dans les derniers rangs, & n'ayant d'autre recommanda-

tion qu'un peu de force ou une industrie commune, nous ſont dans le vrai auſſi néceſſaires & auſſi précieux que les membres les plus diſtingués. Il y a une exacte juſtice à réſerver les premiers témoignages d'eſtime & de conſidération pour ceux qu'un vrai mérite conduit dans des places élevées. C'eſt l'importance du travail ou la rareté de la réuſſite qui a établi ces différences : elles ſervent à encourager les talens : mais la juſte ſubordination où l'on tient les ſerviteurs, les manœuvres & les artiſans, ne nous diſpenſe ni de les aimer ni de les ménager. Nous le devons par raiſon & par intérêt.

Les Domestiques et les Mercenaires.

La force qui eſt leur partage les mettroit en état de paſſer du dernier rang au premier, & de faire la loi aux autres s'ils le vouloient entreprendre. L'hiſtoire eſt pleine des événemens funeſtes qui ont puni les airs de hauteur & les traitemens injuſtes : mais quand ceux qui rempliſſent les derniers rangs ſont ſûrs d'être traités avec équité & avec affection, alors bien loin de ſe rendre redoutables & de s'attrouper pour devenir nos maîtres ; ils ſe prêtent à tout ce que nous demandons d'eux : ils s'offrent à nous défendre. Ils ſont eux-mêmes les

LES DOMESTIQUÉS ET LES MERCÉNAIRES.

instrumens que la société employe pour les retenir tous dans leur état, malgré la légèreté des uns, & les emportemens des autres. Ce sont eux qui construisent les remparts, qui gardent les prisons, qui ferment les portes & les barrières que nous opposons à la violence & à l'invasion extérieure, comme aux complots & aux séditions du dedans. Plusieurs d'entre-eux ont besoin d'un mors, pour réprimer leurs saillies ; & ce sont eux qui le préparent. Ce qu'ils font pour nous, communément n'attire point notre admiration : mais pouvons-nous refuser l'amour & la reconnoissance aux services innombrables par lesquels les hommes les plus grossiers contribuent au bonheur de nos jours ?

Nous avons à nous défendre tout de bon d'une illusion assez commune où nous jette le commerce des personnes polies, & la douceur même de notre éducation. Nous attachons trop de mérite aux manières & à l'extérieur. Nous imitons les petits chiens de chambre qui se déclarent toûjours pour les beaux habits. Les belles apparences fixent d'abord nos attentions & emportent tous les témoignages de notre estime : ce qui nous expose à mettre en honneur de

vraies pagodes, & à laiſſer des hommes ſolides au rebut. Démêlons donc le mérite perſonnel & la valeur des talens au travers des dehors. Là eſt le vrai mérite, où eſt le travail & le ſervice réel de la ſociété.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Le ſervice des Domeſtiques.

Tous les ans il ſort de nos campagnes des troupes de jeunes gens qui, ſans avoir d'autre avance que des bras & un peu de bonne volonté ſe diſperſent dans les familles accommodées, où ils ſont admis & pour ainſi dire incorporés, à condition de prendre ſur eux l'exécution des menus ouvrages domeſtiques, & de procurer à leurs maîtres, par cette décharge, le loiſir néceſſaire pour des travaux plus importans. Il dépend de nous ou de les dérouter par nos bizarreries, ou de nous les attacher par un commandement plein de modération & de dignité. S'ils apprennent à joindre la taciturnité & l'ordre à la fidélité, nous aſſurons alors notre repos en aſſurant leur état, & en les regardant comme une partie de la famille. Mais la bonté de leur caractère ſera toûjours leur reſſource la plus ſûre. Tel eſt le privilége de l'affection, qu'elle ne ſauroit ſe montrer ſans plaire : & elle peut rendre les ſerviteurs ſi aimables à leurs maîtres, que

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

ſans être héritiers, ils ne laiſſent pas d'avoir quelque part à l'héritage.

Les Domeſtiques qui nous ſervent s'aſſujettiſſent à notre commandement, de manière à ſe dégager d'un moment à l'autre, s'ils ſe croyent malheureux, ou s'ils voyent une porte ouverte qui les mène à un état ſupérieur. Dans leur ſervitude volontaire ils ſont vraiment libres, puiſqu'ils le deviendront auſſi-tôt qu'il leur plaira de l'être : & cette penſée qui adoucit toutes les peines de celui qui ſert, peut beaucoup rabattre des hauteurs ou des caprices du Maître. Celui-ci n'eſt pas toûjours ſi diſtrait & ſi plein de lui-même, qu'il n'apperçoive le bonheur qu'il a d'être bien ſervi.

Tous les ſervices qui nous ſont offerts aujourd'hui par des perſonnes libres, étoient autrefois rendus par des eſclaves qu'on achetoit & qu'on traitoit comme des bêtes de charge. Leur condition avoit cela d'affreux, qu'ils ne pouvoient changer ni d'état ni de place, & n'étoient maîtres de finir leurs peines que par le déſeſpoir, ou par une fuite qui étoit communément punie du dernier ſupplice. Mais cette odieuſe inégalité qui ſoumèt un homme, ſes enfans, tous

leurs ſervices & même leur vie au caprice d'un autre homme ; a été extrêmement adoucie & changée par l'eſprit de l'Evangile.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

La Philoſophie avoit ſenti cette énorme diſproportion d'un homme à un autre : mais elle n'y avoit pu apporter de reméde, parce que la Philoſophie n'a que des paroles ou des vraiſemblances, ſans aucun motif qui perſuade. Le Mahométiſme, loin de s'oppoſer aux rigueurs de l'eſclavage, l'a fait ſervir à ſa domination & à ſes infames cupidités. La ſeule Doctrine Chrétienne ſans loi & ſans effort, a d'abord aſſuré la vie & les alimens aux eſclaves comme aux perſonnes libres. Elle a rendu le corps de l'eſclave auſſi reſpectable que ſa vie. On peut dire que l'eſclavage n'a pu tenir devant le Chriſtianiſme. Il eſt vrai que l'Evangile n'a pas d'abord rompu tous les fers, parce qu'il n'a pas touché à l'ordre du monde : mais il a procuré la ſécurité, les bonnes mœurs, l'affection, enfin preſque par tout la parfaite liberté à ceux qu'il admettoit dans ſes fêtes à une table commune, comme étant également les enfans d'un même pere, & appellés au même héritage. L'adouciſſement de l'eſclavage que la

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

raiſon n'a pu opérer ni oſé tenter parmi les nations les plus ſpirituelles & les plus polies, eſt devenu l'ouvrage de la douceur Chrétienne : l'eſprit du Libérateur l'a opéré même parmi les peuples les plus barbares & les plus jaloux des droits du ſouverain *deſpotiſme* qu'ils croyoient avoir acquis ſur les peuples vaincus.

Les Mercénaires.

Tous ceux qui nous ſervent ne viennent pas ſe ranger auprès de nous, ni nous demander une retraite dans nos demeures. Ceux que nous y admettons en qualité de Domeſtiques & qui nous deviennent chers à proportion de leur aſſiduité & ſur-tout de leur affection, ne font preſque rien pour nous en comparaiſon de ceux qui travaillent au dehors. Nos ſerviteurs couvrent la terre, & c'eſt une eſpéce de prodige que la multitude des routes par leſquelles il nous arrive de tous les lieux circonvoiſins & de chez les nations les plus reculées toute ſorte de ſecours & de commodités. Les choſes ont été diſpoſées par la Providence, comme ſi nous étions chacun à part le centre où la fin du travail de tous les autres hommes. Une infinité de Mercénaires s'occupent continuellement de nos beſoins : & quoique nous ne leur donnions qu'une récompenſe paſſagère,

gère, quoique nous ne les mettions en œuvre qu'une ſeule fois en un mois, en une année, ou même dans toute notre vie; ils étudient nos goûts & nos beſoins : leur gloire eſt d'y conformer leur travail, même ſans nous connoître. Ils préparent avec inquiétude de quoi contenter les habitans d'une autre province : j'ai preſque dit d'un autre monde. Ils façonnent & conſervent chez eux nos proviſions : ils attendent quelquefois très-long-tems le ſalaire de leurs journées, & ſe voyent ſouvent réduits à une oiſiveté involontaire. Mais l'abondance d'un jour ſupplée à l'indigence d'un autre jour : ils ſavent que ſi ce n'eſt pas moi qui ai recours à leur induſtrie, ce ſera vous ou un tiers, & qu'on vient à eux tôt ou tard. La certitude de l'avenir eſt ce qui les tranquiliſe : & l'agrément de l'indépendance, la douce liberté, ce puiſſant charme de tous les cœurs, ſuffit pour les dédommager des plus rudes fatigues, & pour les accoutumer aux travaux mêmes les plus abjects. Epargnez aux pauvres la domination & l'incertitude : il n'eſt rien que vous n'en puiſſiez attendre. Jugez-en par les traits ſuivans.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Deux ou trois mille Enfans élevés

Les Savoyards.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

dans les roches du Dauphiné & de la Savoye ſont leurs adieux en automne à leurs parens, & ſe diſtribuent dans les villes de France, d'Italie & autres avec deux broſſes & une ratiſſoire pour tout équipage. Comme ils ne connoiſſent point de félicité comparable à celle de manger du pain, ils dépenſent peu: & trouvent moyen de retourner au printems, chacun avec un louis d'or de profit. Ces trois mille louis répandus dans des vallées où l'on ne connoît preſque ni le commerce ni l'argent, vont tout d'un coup vêtir trois mille familles entières d'une étoffe dont elles ſe contentent, & leur livrer la proviſion de ſel dont elles ont beſoin pour leur table & pour leur bétail. Leurs herbages leur fourniront le reſte. *

L'Auvergne & le Limoſin rempliſſent la France & l'Eſpagne de moiſſonneurs & d'aide-maçons, dont pluſieurs s'élévent enſuite d'un dégré. Après avoir

* Les habitans des Alpes ne ſe contentent point de ſaller abondamment leurs fromages, pour en rendre le commerce plus ſûr; mais ils préſentent à la main une petite poignée de ſel à chaque vache avant que de la traire, ce qui reléve extrêmement le goût de ſon lait, & lui épargne pluſieurs maladies. Ce petit préſent eſt un droit qui lui eſt acquis & réglé par la coûtume; auſſi la vache ne livre-t-elle ſon lait qu'à cette condition. *Scheucker iter Alpinum.*]

gâché le plâtre ou porté l'oiseau, ils prennent goût à la couppe des pierres ou à la maçonnerie. Quelquefois ils deviennent observateurs : ils apprennent à discerner les meilleurs matériaux de chaque pays, & les mélanges les plus ténaces. Recherches utiles ! Découvertes plus intéressantes & plus accessibles que la ténuité de l'Éter, ou les propriétés de quelque ligne courbe qui ne sera jamais d'aucun usage. Mais nos grands Physiciens se plaisent peu sur la terre, & la maçonnerie de nos bâtimens de toute espéce, qui devroit faire une des plus belles parties de notre Physique, est à peu de chose près abandonnée à des mercenaires sans principes & sans pénétration.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Les aide-maçons.

En voici d'autres qui s'ensevelissent tous les jours dans les entrailles de la terre, & qui n'en reviennent que le soir. Ils y passeroient la nuit même, s'ils n'étoient contraints de respirer un air plus pur, & de venir partager avec leur famille le pain qu'ils lui gagnent en renonçant à la clarté du jour.

Les Carriers & tous ceux qui travaillent sous terre.

C'est ce travail qui tire du vaste magasin que Dieu a mis sous nos piés les masses de pierres, les blocs de marbre, l'ardoise & toutes les piéces qui construi-

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

ſent ou qui couvrent les grands bâtimens. C'eſt ce travail obſcur qui nous livre l'or & tous les métaux, le ſel gemme, ou ſeulement l'eau qui en a rongé les dehors, le ſoufre, le charbon de terre, la tourbe, la marne & toutes les matières foſſiles qu'on trouve propres à fertiliſer les terres; enfin le diamant & toutes les pierreries. Pendant qu'une partie des travailleurs eſt occupée à fouir, à piquer, ou à faire les tranſports; une autre partie détourne à force de bras & de machines le cours de la nappe d'eau dont les pluyes pénétrent la terre, & qui s'y ſoutient ſur les lits d'argile qu'elle rencontre.

Ce travail eſt immenſe par le nombre des hommes qu'il occupe, & par celui des commodités dont il nous enrichit. Nous jouiſſons par eux de ce que notre globe nous fournit de plus beau: & peu s'en faut cependant que nous ne les regardions avec indifférence & avec dégoût, comme une ſorte de gros inſectes qui ſe retirent ſous terre.

On eſt ſurpris que l'homme qui connoît la beauté du ciel & le prix de la lumière, puiſſe paſſer ainſi la plus grande partie de ſa vie dans la noirceur d'un

souterrain. J'ai quelquefois demandé à ceux que je voyois sortir des carrières, s'ils étoient contens de leur sort. L'un d'eux me répondit, que leurs yeux se faisoient à ce reste de lumière qui leur venoit par l'ouverture : il ajoûta qu'ils vivoient contens, parce qu'ils étoient sûrs du travail qui donnoit à vivre à leurs familles, & qu'on étoit toûjours bien où l'on n'éprouvoit point de contradictions. C'est donc évidemment la certitude du profit, & une juste liberté qui pourront toûjours obtenir des peuples les travaux les plus rudes, & faire valoir leurs avantages naturels.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Les Bucherons.

Il ne faut point de motifs plus puissans, pour conduire d'autres légions de manœuvres dans le fond des forêts. Là dans la vie la plus solitaire & la plus sauvage, ils s'exercent à servir des hommes qu'ils ne verront jamais, ou de qui ils seront méprisés dès qu'ils en seront apperçus. Rien de plus taciturne ni de plus opiniâtre que leur travail : les uns ébranlent à coups de coignée les grandes piles d'arbre qu'on leur a désignées par l'empreinte du marteau de la maîtrise ; & les mettent sur le côté. Les autres les ébranchent & les écarrissent pour en faire les énormes poutres qui serviront

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

à écraser & à égoûter les grands tas de raisins, ou qui serviront à piloter dans les terrains mouvans, ou qui deviendront l'appui des planchers & des charpentes, ou qui seront la quille & la base des grands vaisseaux dans les constructions de Brest ou d'Amsterdam. Plusieurs des plus beaux troncs ou des maîtresses branches seront débités en planches, ou par la patience des scieurs de long, ou par le travail expéditif d'un moulin à scier. *

* *Voyez-en la Figure tom. V.*

Plusieurs de ces bucherons sont employés à ménager dans les branches tortueuses ou des varanges, que nous pourions nommer les côtes & la carcasse des vaisseaux; ou des ceintres & toutes les courbes nécessaires au travail du menuisier & du charon. Plusieurs sont employés à tailler à part les arçons & les divers supports que les bourelliers garniront en étoupes & en cuir pour en faire des selles de montures, ou des colliers pour les bêtes de charge. Dans un autre quartier de la forêt on prépare ou des manches pour les outils de toute espéce, ou des lattes & des cerceaux, ou des talons pour les souliers; ou enfin la plus humble & en même tems la plus saine de toutes les chaussures.

Les habitans des bois sont occupés dans un autre canton à débiter le mairain, c'est-à-dire, à refendre le chêne en douves de poinçon, ou le hêtre en goberges *, nouvel objèt d'un commerce immense qui fournit la matière des cuves & des cuviers, des sceaux & des boisseaux, des tonnes & des vaisseaux de toute jauge.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Le mairain.

* Menues planches.

Quelles obligations n'avons-nous pas à d'autres familles aussi solitaires qui se consacrent au service des verreries ou des forges ?

Les serviteurs des forges & des verreries.

Sont-ce des cyclopes ou des hommes qui entretiennent le feu dans ces grandes piles de bois élevées en pains de sucre au milieu des taillis nouvellement abbatus ? Ils y admettent l'air par les ouvertures dont ils criblent la croute de terre qui couvre le monceau de bois. Ils les bouchent ensuite pour éteindre subitement le bois qui s'est converti en charbon ; & qui ayant perdu son eau, sans perdre ses matières combustibles, servira commodément à ceux des ouvrages, de fonderie, de cuisine, ou de chymie, où il faut un feu substantiel & peu de flamme.

Les Charbonniers.

Si nous quittons le fond des bois pour reprendre les grandes routes, & que nous nous transportions aux passages des

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

grandes rivières ou dans les ports des villes maritimes, quelle agitation ! quelle fourmillière de monde ! combien de bras en action ! combien d'épaules chargées ! combien de voitures en branle ! tous ces efforts & tous ces mouvemens reviennent à un but général, qui est de nous rendre la vie plus douce, en nous préparant ce qui nous manque. Certain philosophe guérit autrefois l'Athénien qui croyoit que tout ce qui entroit au port Pirée étoit à lui : mais il y auroit une philosophie très-agréable & très-fondée, à nous persuader que notre satisfaction & la fourniture de nos besoins sont l'objèt très-réel des mouvemens de la société. Ensorte qu'on peut fort raisonnablement appliquer au corps de la république, ce qui a été dit avec tant de grandeur du corps de l'Eglise. Tout ce que Dieu y a mis de graces, de talens, de dons, de fonctions, & de ministères, sont des biens qui appartiennent réellement à tous les Fidéles qui la composent. *Omnia vestra sunt.* Il est de même très-littéralement vrai que tous les travaux de la société les plus obscurs comme les plus honorables, sont nos richesses, & que nous y trouvons tous la matière d'une juste & nécessaire reconnoissance.

1. Cor. 3. 22.

La même vérité se justifie jusqu'au delà des mers : deux hommes séparés par deux mille lieues d'intervalle s'occupent réciproquement l'un des besoins de l'autre. C'est pour nous qu'on passe la ligne, & qu'on affronte les glaces du Nord. Je n'insisterai point sur les manœuvres pénibles auxquelles s'engagent librement des armées entières de matelots; ni sur les services forcés de ces malheureux qu'on enchaîne sous les rames des galères, pour leur faire rendre à la société par leurs angoisses & par leurs sueurs ce qu'ils lui ont ôté par leurs crimes. Cette compensation est juste : mais le plus grand avantage de cette disposition qui réserve les travaux excessifs aux scélérats, c'est de les épargner au vrai citoyen, & d'imiter la conduite de celui qui se sert de la malice des hommes pour procurer le bien.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

Tous ces marins qui semblent abatardis par leur séparation du corps de la société, font un effet réjouissant & en même tems très-instructif dans certaines peintures où on les mèt en contraste avec quelques petits maîtres qui introduisent une compagnie de Dames dans un vaisseau. L'un de ces derniers affecte de faire badiner les franges, les brillants, & les

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

freluches de sa veste contre le sarrot d'un mousse, occupé à soutenir le couvercle d'une caisse. L'autre dans une attitude de danseur, sourit en montrant à la compagnie son escarpin à talon rouge côte-à-côte des deux énormes souliers qu'un matelot tient exactement rangés à la parallele, en attendant le signal pour travailler au cabestan. Par-tout se trouve la pensée du peintre qui est d'une part d'étaler de jolies figures, & de l'autre de nous faire estimer des hommes solides qui gouvernent avec activité ce qu'on leur confie, & qui mettent bonnement toute leur gloire à se rendre utiles.

En voici d'autres plus sédentaires, mais aussi actifs. Ils ne traversent point les mers : mais ils préparent ce qu'on y transporte. Combien de mains employées dans Saint-Domingue, ou dans la Jamaïque, à faire macérer dans les baquèts d'eau les feuilles de l'indigo, & à nous en recueillir le sédiment pour faire notre bleu, & la première base de la plupart de nos teintures. Combien d'autres mains employées au Méxique à recueillir la cochenille sur les feuilles massives de l'Opuntia, & à faire mourir par le feu cette punaise dont le corps fait un fond de couleur plus vermeille que les galles ou

excrescences du chêne vert des Pyrénées, qu'on nomme si improprement la graine d'écarlate. Tout un peuple de Négres couvre les terres de la Martinique, & s'y occupe ou à confire le citron, ou à exprimer de la canne à sucre ce sel délicat qui est un fondant si propre à corriger l'acreté ou l'amertume de bien des viandes & de bien des boissons. D'autres légions de Négres écrasent en terre-ferme la graine des gousses du Cacao. D'autres dans les mines du Brésil réparent l'épuisement de celles de Pégu & de Golconde. D'autres continuent au Pérou & au Chili à nous envoyer les riches métaux dont la source est tarie en Espagne & diminue de jour en jour en Orient. Les régions de deçà & de delà le Gange nourissent des journaliers sans nombre qui moulinent la coque du cotonier, pour séparer la boure d'avec la graine, ou qui dévident les cocons des vers à soie, ou qui vont recueillir pour nous les graines, les écorces, les racines, les terres colorées, & toutes les matières végétales ou fossiles qui nous donnent des teintures & des remédes. On n'aura point de peine à comprendre combien il y a de mains occupées en Amérique à cueillir, à sécher, à tordre, & à pulvériser le tabac,

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

LES DOMESTIQUES ET LES MERCÉNAIRES.

quand on voudra jetter les yeux ſur le nombre des mains qui, jour & nuit, font uſage de cette poudre. C'eſt aujourd'hui un des plus grands exercices de la ſociété. L'inquiétude dans laquelle on verroit tomber tout d'un coup les petits & les grands par la ſimple ſouſtraction du tabac, nous fait comprendre vivement combien la fourniture de quantité d'autres beſoins ou plus preſſans ou plus raiſonnables, rend notre vie dépendante du travail de ces mercénaires ſur qui nous ne daignons pas laiſſer tomber nos yeux.

LES GENS D'ARTS ET DE MÉTIERS.

ENTRETIEN NEUVIÈME.

NOus ne ſommes pas ſeulement riches des productions de la terre: nous commençons à nous convaincre que nous le ſommes preſqu'également du travail de nos ſemblables, & que ſi nous avons lieu de nous féliciter de tout

ce que la nature enfante pour nous d'une année à l'autre, nous pouvons prendre une complaiſance auſſi légitime dans toutes les opérations de la ſociété. Nous en avons trouvé les premières preuves dans les ſervices innombrables des ſerviteurs & des plus humbles mercénaires qui expédient pour nous tant d'ouvrages, non-ſeulement dans nos demeures, mais d'un bout du globe à l'autre. Ce qui ſe fait au Grand-ban, à Potoſi, à Moka, ou dans l'Iſle d'Amboine, ne nous intéreſſe pas moins que la propreté qu'on entretient dans notre appartement.

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

Élevons-nous d'un dégré, & de l'ordre des mercénaires, paſſons à celui des gens d'arts & de métiers. Voyons dans leur induſtrie les raiſons que nous avons de les eſtimer, & dans leurs ſervices innombrables les nouveaux motifs qui nous portent à rectifier notre façon de penſer à leur égard.

Tous ceux qui ne ſont pas aſtraints à un travail manuel ont coutume de mettre une diſtance infinie entre eux & les gens de métiers. Ils attachent à cet état une idée de baſſeſſe, & le mépris qu'on en fait eſt univerſel. Celui qui dreſſe un contrat de vente ou qui va ſignifier un exploit, croiroit ſe méſallier s'il donnoit

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

sa fille en mariage à celui qui fait des souliers, ou à celui qui taille une robbe. Il peut y avoir de bonnes précautions dans la tournure d'un exploit ou d'un procès-verbal. Il peut assurément se trouver beaucoup de prudence dans l'emploi des formules du protocole. Mais ces talens n'attirent point l'admiration, & elle ne peut se refuser à l'industrie qui nous fait une belle commode ou une excellente pompe.

Nous abordons en cérémonie un homme chargé du recouvrement de quelques droits, & à peine daignons-nous saluer un laboureur ou un jardinier à qui nous devons la joüissance des fruits de la terre. Ce désordre n'est pas nouveau : il s'est toûjours introduit dans les Républiques les plus policées, à mesure que le luxe y introduisoit un faux goût de délicatesse. Celui des Scipions * qui déclara la guerre à Jugurta, briguoit, étant encore jeune, la place d'Edile Curule, & parcouroit suivant l'usage le lieu de l'assemblée où se trouvoient les Tribus rustiques, aussi bien que celles qui résidoient à Rome. Il saluoit l'un, disoit un mot d'honnêteté à l'autre, & serrant les mains à un laboureur de sa connoissance, il ne put s'empêcher de plaisanter sur les durillons

* *Scipion Nasica. Valer. Maxim. l. 7. c. 5. n. 2.*

dont il les ſentit couvertes. Nous autres, dit-il, nous ne marchons que ſur nos piés : auriez-vous pris la coutume de marcher auſſi ſur vos mains ? Ce mot lui coûta cher : en un inſtant il paſſa de bouche en bouche & arriva juſqu'aux derniers rangs. Toutes les Tribus, piquées de s'entendre reprocher leur amour pour le travail, n'eurent qu'une voix pour donner l'excluſion à ce railleur que la molleſſe de la ville avoit rendu dédaigneux & impertinent.

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

La plûpart de ceux qui exercent quelque métier, ſont ſi accoutumés parmi nous à être mis de côté & à ne recevoir aucune marque de careſſe ou de diſtinction, qu'on leur trouve un air de gens entrepris, ou une ſenſibilité extrème, quand des Magiſtrats, des Eccléſiaſtiques, ou d'autres perſonnes de marque veulent bien lier converſation avec eux, ou leur parler comme à des concitoyens & comme à des hommes libres. Ils le ſont en effèt, & notre façon de traiter l'artiſan nous deshonore. Il en eſt tel qui ſaura nous faire rougir de nos airs impérieux. J'ai eu la ſatisfaction d'en voir un ſe ſentir, & déconcerter un petit-maître qui le tutayoit. Oui, lui dit-il, froidement, j'ai ce que tu demandes. Mais il

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

faut ſavoir ſi c'eſt du fin que tu veux, ou du commun ? Tu n'as qu'à dire. On te l'apportera.

Les droits de la ſubordination, pour être juſtes, n'ont jamais autoriſé perſonne à parler aux artiſans comme à des eſclaves. Nous pourrions leur inſpirer quelques ſentimens d'honneur, & encourager leur induſtrie, ſi nous paroiſſions ſeulement ſentir ce qu'ils valent, & leur parler avec douceur. Mais nous ſerons toûjours fort éloignés de les former & de nous les attacher, ſoit par le mépris que nous faiſons de leur perſonne; ſoit par l'ignorance où nous ſommes tous de ce que leur art a de plus beau, & c'eſt même cette ignorance qui nous rend indifférens.

Déſordre dans nos connoiſſances. Occaſion de nos mépriſes.

Lorſque notre raiſon commence à éclore, on nous parle ſix ans de ſuite du futur en *rus* & du ſupin en *um*, ſans nous dire un mot de la beauté des arts ni de l'induſtrie des métiers qui ſont les ſoutiens de notre vie. Quand notre raiſon ſe fortifie, on l'adreſſe à des maîtres qui lui démontrent avec apprêt que nous avons un corps, & qu'il y en a d'autres autour de nous, ou qui paſſent les heures & les journées entières à lui prouver comme quoi de deux propoſitions con-

tradictoirement énoncées ſur un futur poſſible qui n'arrivera point, l'une eſt dès à préſent déterminément vraie, & l'autre déterminément fauſſe. Ce qu'on a le plus négligé, c'eſt de nous apprendre à bien diſtinguer les productions du globe que nous habitons, les liens qui uniſſent tous les peuples dont elle eſt couverte, & les travaux dont elle s'occupe. Tous tant que nous ſommes nous avons vû tourner les aîles d'un moulin à vent, & la roue d'un moulin à eau. Nous ſavons qu'on y écraſe du blé, ou qu'on y pulvériſe des écorces. Mais la ſtructure nous en eſt inconnue, & peu s'en faut que nous ne confondions un charpentier avec un bucheron. Nous portons tous une montre dans notre poche. Mais connoiſſons-nous l'artifice de la fuſée ſur laquelle la chaîne s'enroule? Connoiſſons-nous l'uſage de la ligne ſpirale qui accompagne le balancier? Il en eſt de même des métiers les plus communs. On n'en ſait que le nom. Au lieu de nous aſſurer une raiſonnable connoiſſance du commerce & des arts, qui ſont la douceur & l'ornement de la ſociété dans laquelle nous avons à paſſer nos jours, nous nous piquons d'atteindre aux fineſſes du quadrille, ou nous nous

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

enfonçons dans la solitude pour comparer la gravitation de trois planétes disjointes avec l'attraction des trois mêmes attelées à la file. S'il se trouve peu de solidité dans le choix de nos plaisirs, il y a probablement encore plus de désordre dans nos études. Nous courons après ce qui fait du bruit : & les personnes les plus sensées avouent ensuite qu'elles regrettent encore plus le tems qu'elles ont donné au Neutonisme qui les laisse dans les mêmes ténébres, que celui qu'elles ont mis à apprendre le quadrille qui les amuse quelquefois.

Un pere ou une mere de famille, un supérieur de Communauté, un Commerçant, un Avocat, un Magistrat, ceux qui gouvernent les peuples ou qui dirigent les consciences, tous se peuvent passer des monades de Leibnits & des caractères de l'écriture Algébrique : mais il n'en est aucun qui ne s'acquittât mieux de son emploi, à mesure qu'il acquerroit une juste connoissance des arts & des métiers qui occupent la multitude. C'est une espéce de philosophie mille fois plus estimable que des systèmes dont l'inutilité est le moindre défaut.

Origine de la diversité des Arts.

Quelques Philosophes, considérant cette variété de travaux & d'inclinations

qui distinguent les hommes, en ont rapporté la cause aux seules dispositions du corps qui les dominent, & en ont tiré des objections contre la spiritualité de l'ame; plus empressés selon leur ordinaire à décider sur la nature des choses que Dieu ne nous montre pas encore, qu'à nous faire voir & adorer cette main savante, qui en réglant les différences des esprits comme celles de nos besoins, a préparé toutes les attaches du grand corps de la société.

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

D'autres se sont avisés de dire que la diversité des Arts étoit venue du discernement, par lequel la philosophie avoit observé les besoins du genre humain & les moyens d'y pourvoir. La seule cause dont ils n'ont point parlé étoit la première qu'ils devoient voir.

Si nous avons à tems des souliers, du linge, une étoffe, ou une bougie; ce n'est point parce qu'il y a des Philosophes sur la terre. Ils ne nous ont appris ni à blanchir la cire ni à manier la navette. Ils sont communément dans des sphères fort éloignées de nous : ou s'ils s'abaissent jusqu'à juger des instrumens qui nous servent, c'est pour dire qu'il y manque ceci ou cela, & nullement pour les remplacer par de meilleures in-

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

ventions. Les chefs de colonies ont attroupé des artiſans, & les légiſlateurs ont donné des réglemens aux différentes profeſſions. Mais les artiſans comme les beſoins ont devancé les colonies: & le légiſlateur qui régloit l'exercice des talens, n'en étoit pas pour cela l'inventeur. La prudence humaine employe ce qu'elle a reçu, non ce qu'elle a créé. Philoſophes ne vous arrogez rien. Si vous pouvez revendiquer des choſes qui vous ſoient propres, ce ſont les opinions inutiles, & les queſtions interminables. Nous devons tout à une ſenſible Providence, qui n'a nullement compté ſur vous pour faire le partage des travaux néceſſaires à la ſociété; mais qui a ſçu y pourvoir efficacement par la riche diverſité qu'elle a miſe dans les eſprits. En effèt, on n'invite point un eſprit lourd à ſe charger de la conduite des grandes affaires, ni un beau génie à élaguer les arbres d'une forêt. La diverſité des eſprits précéde nos beſoins; & comme Dieu eſt auteur de nos beſoins, il eſt le vrai auteur des différentes diſpoſitions qui ſe trouvent propres à y pourvoir.

Il a rendu ſon œuvre immanquable par une ſeconde précaution. De peur

que le besoin, l'intérêt, & le tempérament de chaque particulier ne fussent pas encore suffisans pour ménager & pour perpétuer les différentes espéces d'ouvriers nécessaires dans le corps du genre humain, Dieu a inspiré à tous les enfans une disposition à imiter ce qui les frappe. Nous la regardons comme un badinage de nulle conséquence, & elle est dans le vrai une inspiration des plus salutaires du Créateur, puisqu'elle nous pourvoit constamment des métiers les plus utiles, & qu'elle remplit les professions les plus abjectes comme les plus brillantes. Un enfant conçoit une idée avantageuse de ce qu'il voit faire à son pere. Il le suit pas à pas & continue sa profession. S'il la quitte, c'est parce qu'une industrie supérieure a fait impression sur lui, & qu'il se sent des aîles capables de l'élever plus haut. On peut dire que l'imitation nous procure encore plus de bien que l'invention, puisque celle-ci ne se montre que de loin à loin : au lieu que l'autre est de tous les pays & de tous les jours.

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

Pourquoi les enfans imitent tout.

Si de la première & unique origine de tant de métiers si utiles, nous voulons descendre à ce qui s'y trouve de plus curieux, (& c'est souvent le plus

LES GENS D'ARTS ET DE MÉT.

commun qui mérite le plus d'attirer notre curiosité) nous nous appercevrons en tout que les progrès qu'on peut faire dans ces amusantes recherches, conduisent également l'esprit à l'émulation & à la reconnoissance.

On n'est point gêné dans l'étude de la société, comme on le seroit dans l'établissement d'une colonie. Quand celle-ci arrive dans un pays inculte, où il faut découvrir les premières provisions nécessaires, & suppléer à une matière qui manque par une autre qui la remplace, on va en tout à ce qui presse le plus : on se régle sur le besoin actuel. Mais à présent que la société est établie, & que tout y marche, nous pouvons en l'étudiant, mettre tel ordre que bon nous semble dans la disposition des matières. L'homme ne manque ni d'habit ni de logement, pendant que nous raisonnerons sur la nouriture : & sans nous mettre beaucoup en peine si le logement doit précéder l'habit, ou si le tissu d'une étoffe le presse plus que la culture du blé, nous débuterons par sa nouriture & par quelques-uns des arts qui y pourvoyent.



LA NOURITURE DE L'HOMME.

ENTRETIEN DIXIÈME.

VOus ne vous attendez pas, mon cher ami, à trouver ici par le menu les opérations des différens arts & métiers qui nous préparent la fourniture de notre table. Ils ſont ſous nos yeux la plûpart : preſque perſonne n'en ignore ni les ſervices, ni les procédés les plus communs : mais nous pouvons nous arrêter à ce qu'on y connoît le moins, je veux dire aux machines qu'on y employe pour diligenter l'ouvrage, & qui ſont ce que l'on y trouve de plus beau. On peut ſe mettre aſſez promptement au fait de tous ces arts : il ſuffit pour cela d'ouvrir les yeux ſur la ſuite des outils & des ouvrages du Laboureur, du Jardinier, du Boulanger, du Cuiſinier, du Pêcheur, du Braſſeur, du Tonnellier, & de quelques autres : tout y eſt ſimple, palpable, & n'a pas beſoin d'autre explication. Mais pour

LA NOURITURE DE L'HOMME.

mieux entendre le jeu des machines en elles-mêmes, il est fort à propos d'en avoir vû d'abord la figure sur le papier, avec l'énumération & l'usage des piéces. Il a souvent suffi de faire appercevoir à la jeunesse la structure & l'effèt de ces instrumens qu'elle voit presque toûjours en gros & en courant; pour lui inspirer le goût des méchaniques, & pour développer des talens qui ont produit par la suite des inventions propres à expédier en peu d'heures & sous l'inspection d'une seule personne, ce qui occuperoit un grand nombre d'ouvriers & prendroit un tems infini.

QUESTION. S'il faut permettre les machines expéditives.

Je crains que des hommes de mérite & zèlés pour le bien des pauvres ne m'intentent ici un procès. Il ne faut, diront-ils, ni inspirer ce goût, ni permettre l'introduction des machines qui abrégent l'ouvrage. Si l'on présentoit à M. le Prévôt des Marchands une invention qui pût livrer par jour les vingt-cinq mille muids d'eau demandés pour la fourniture de Paris, on tireroit du réservoir commun les canaux nécessaires pour distribuer l'eau dans toutes les rues & jusques chez les particuliers. Ce seroit donc réduire un grand nombre de porteurs d'eau à la mendicité. Veut-on

on faire usage d'une machine ingénieu- sement inventée pour faire remonter sous les ponts de Paris ou autres à l'aide de trois ou quatre hommes seulement, les batteaux les plus chargés, & qui ne les passent qu'à l'aide d'un plus grand nombre d'hommes & d'une vingtaine de chevaux ? Vous vous délivrez, il est vrai, de bien des clameurs, de bien des frais, & même de plusieurs risques. Mais vous allez ruiner des familles qui avoient fait l'entreprise de fournir les hommes & les chevaux.

LA NOURRITURE DE L'HOMME.

Cette maxime de rejetter l'usage d'une excellente invention, quand elle peut troubler l'état actuel d'un nombre de particuliers, pour être avancée par des personnes respectables, n'en est pas moins destituée de justesse. Elle est même extrêmement dangereuse. Elle est sans justesse, puisque si on l'avoit suivie, nous serions privés encore aujourd'hui du ministère des pompes & des fouleries, des machines à scier, & de beaucoup d'autres. Il n'est point de travail plus nécessaire ni qui revienne plus fréquemment que celui de briser le blé. Si la maxime que nous examinons avoit eu lieu au septième siécle, lorsque l'invention des moulins à eau s'introduisoit

Voyez l'Instit. d'un Prince.

Voyez les moulins. Tom. V.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

par tout, on auroit dit avec autant & plus de droit : Que vont devenir ces esclaves & ces familles innombrables que nous employons au travail de la meule ? A quoi les mettrons-nous pour les garantir de la faim ? On s'est toûjours passé de moulins à eau : nous nous en passerons bien encore. Si la maxime qui défend de remplacer plusieurs bras par un instrument simple, avoit eu lieu au quinzième siécle quand l'Imprimerie commençoit à présenter ses services, on auroit dit & on a dit sans doute : ce nouvel art est pernicieux : il va faire des paresseux sans nombre. Que veut-on que deviennent tant de Religieux qui gagnent honorablement leur vie à copier les bons livres ?

Ceux qui raisonnoient alors ou qui raisonnent aujourd'hui de cette sorte, n'ont pas fait attention à une importante vérité, qu'il faut sur toute chose faciliter le travail de l'homme ; que c'est là l'intention de celui qui l'a pourvû d'industrie ; que rejetter les découvertes de l'esprit de l'homme, c'est mépriser les présens de Dieu ; qu'enfin il y a toûjours un grand nombre d'ouvrages très-nécessaires qui ne se font pas, & auxquels il faudroit appliquer les bras dont

le service est remplacé par des machines. Après l'invention du moulin, de la pompe, & de l'Imprimerie, on a vû sans doute bien des esclaves, bien des copistes; en un mot bien des bras sans emploi. Mais ce surcroît de personnes désœuvrées mit bientôt la société en état d'entreprendre & d'exécuter ce que des ouvrages plus pressans lui faisoient négliger malgré elle. Ceux qui portoient l'eau apprendront à filer ou à bêcher: ceux qui copioient les livres peuvent apprendre à les relier, ou à mener la presse, ou à fondre des caractères. Comment peut-il y avoir des bras croisés pendant qu'une infinité de besoins nous poursuivent? Il y aura toûjours plus de routes à entretenir, plus de chaussées à relever, plus de prairies à arroser dans la sécheresse, plus de digues à opposer à l'effort des grandes eaux, plus de terres à remuer, plus de transports à faire; en un mot plus de travaux ouverts pour le service du public ou du particulier, qu'il n'y aura d'ouvriers en état d'y suffire: & le refus que fait un homme de gagner sa vie par un travail certain, fera toûjours le discernement du scélérat ou du fainéant punissable, d'avec le citoyen de bonne volonté.

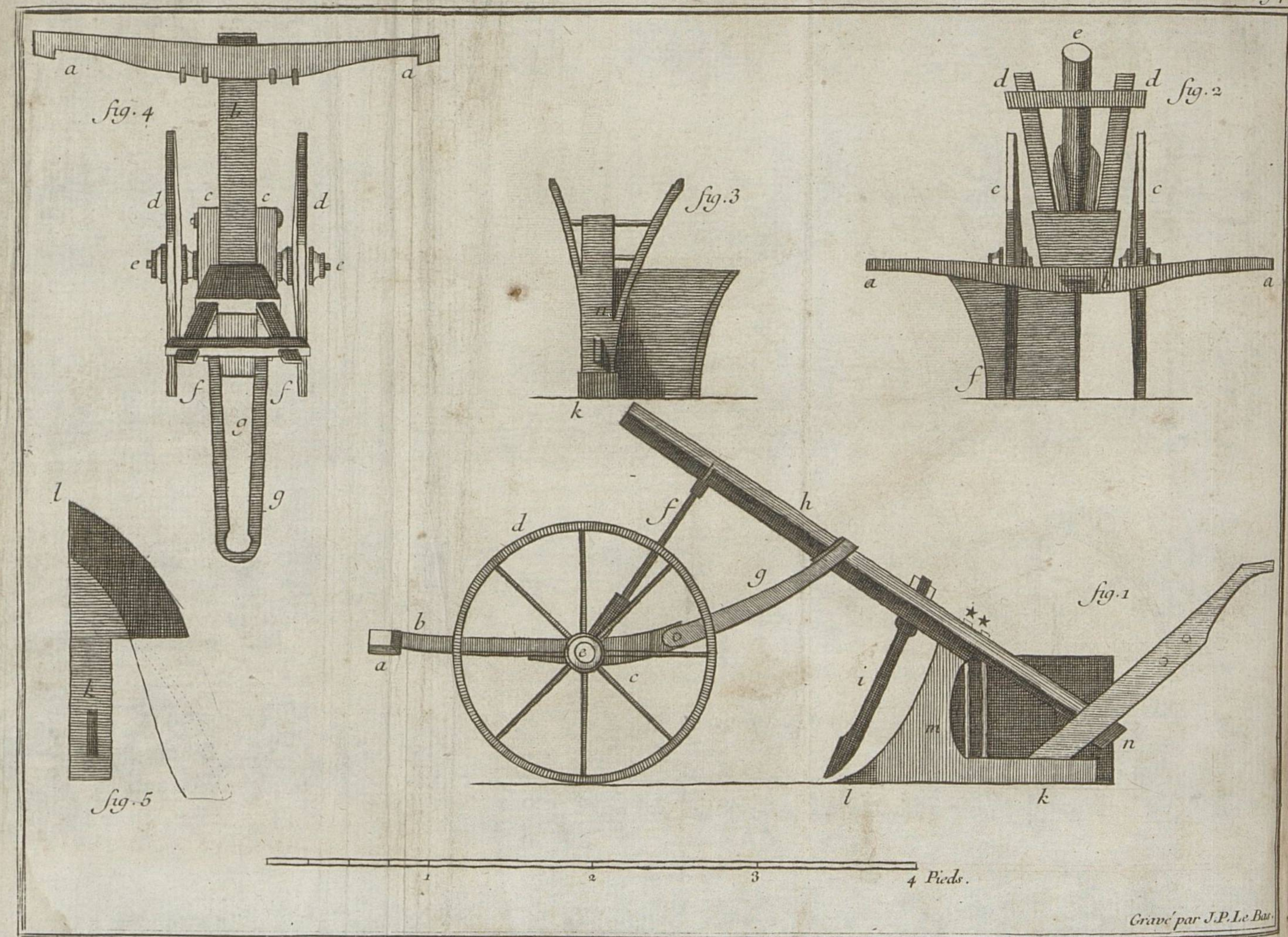
LA NOURITURE DE L'HOMME.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

La maxime qui défend l'introduction des inſtrumens expéditifs, n'eſt pas ſeulement pernicieuſe en employant ſans néceſſité beaucoup d'ouvriers dont on auroit un extrême beſoin ailleurs : elle l'eſt encore par ſon oppoſition au progrès des vraies ſciences, qui conſiſtent dans la connoiſſance de nos avantages & des moyens qui nous en facilitent la jouiſſance. C'eſt à quoi doivent tendre nos obſervations, nos mathématiques, & nos méchaniques : mais on leur ferme la porte, & on rallentit le déſir de s'y diſtinguer, en les décriant comme dangereuſes, ou en défendant d'exécuter par l'action des élémens, ce qui s'opère par les bras de la multitude.

Il ſe trouve par cette remarque que le danger de traverſer le progrès des ſciences rentre dans le danger de nuire à la ſociété, & qu'un de ces dangers n'eſt point différent de l'autre, ce qui eſt faire des ſciences le plus grand éloge qu'il ſoit poſſible d'en faire. Si la ſcience des nombres & celle des forces mouvantes ont jamais paru belles & dignes d'applaudiſſemens, c'eſt lorſque la meule, qui occupoit tant de monde, commença à tourner ſous le ſouffle de l'air ou au courant des eaux; c'eſt lorſque





La Charrue.

la grue & le cabeſtan rendirent de très-petites forces victorieuſes de la réſiſtance des maſſes les plus énormes ; c'eſt partout où deux hommes apprirent à faire en ſe jouant ce que vingt-quatre exécutoient mal en ſe couvrant de ſueur. Jettons un coup d'œil ſur les machines les plus communes qui facilitent l'apprêt de notre nouriture : la charrue vient la première en tour.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

PLANCHE PREMIERE.

La charrue des environs de Paris.

Fig. I. La charrue vûe de côté.

a L'épars, où l'on attache les chevaux.

b Le têtard, ou le timon qui eſt traverſé par l'eſſieu.

c Les échantignoles : ce ſont deux petites piéces de bois pareillement traverſées par l'eſſieu, & poſées de part & d'autre du têtard pour le fortifier. *Voyez c c Fig.* 4.

d Les roues. Le profil n'en montre qu'une.

e Le bout de l'eſſieu qui traverſe le têtard, & les moyeux des roues.

f La ſellette, appuyée ſur le têtard vers l'eſſieu. Elle eſt compoſée de deux montans qu'on nomme épées, & d'une

LA NOURITURE DE L'HOMME.

traverſe qui ſoutient le haut de la haie. Le profil cache ici un montant derrière l'autre. *Voyez d Fig.* 2.

g Le chignon, piéce de bois coudée, & formant deux bras. Le coude embraſſe la haie. Les deux bras viennent s'attacher aux deux côtés du têtard avec deux chevilles de fer. Le coude peut être arrêté à différens points de la haie par un boulon & une rondelle de fer. *Voyez g Fig.* 4.

h La haie, longue piéce de bois appuyée ſur la ſellette *f*, embraſſée par le chignon, *g*; ſoutenant le coutre *i*; emmanchée dans l'étançon *n*, & appuyée ſur le cep *k*, par deux chevilles intermédiaires **.

i Le coutre, monté ſur la haie.

k Le cep, piéce platte qui ſoutient tout le train de derrière.

l Le demi ſoc monté ſur le cep. Le ſoc entier ou tranchant à droite & à gauche eſt en uſage dans bien des Provinces : il fatigue un peu plus les chevaux en ſoulevant deux mottes de terre à la fois. Le coutre fend la terre perpendiculairement. Le ſoc la tranche & la ſouléve horiſontalement.

m L'oreille, planche courbée & qui va en s'élargiſſant pour emporter & pour

renverser de côté la terre que le coutre & le soc ont coupée en différens sens. Cette planche est appuyée sur l'oreillon, petite piéce de bois qui, d'un bout, est emmortoisée dans le cep & tient aussi à l'étançon par une longue cheville. *Fig. 3.* LA NOURITURE DE L'HOMME.

n Le mancheron composé de l'étançon qui porte sur le cep, & de deux manches qui tiennent de part & d'autre à l'étançon par deux chevilles mises en travers. *Voyez la Fig. 3.*

Fig. 2. La charrue entière vûe par devant.

a L'épars.

b Bout du têtard.

cc Les deux roues.

d La sellette.

e La haie.

f L'oreille.

Fig. 3. Le train de derrière contenant le cep *k*, l'étançon *n*, les deux manches & l'oreille.

Fig. 4. Le train de devant séparé de la haie.

a L'épars.

b Le têtard.

cc Les échantignoles.

dd Les roues.

ee L'essieu.

f La sellette.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

g Le chignon, ſéparé de la haie.

Fig. 5. Le ſoc *l*, monté ſur le cep *k*, avec la trace de l'oreillon & de l'oreille.

Il y a deux manières de labourer, l'une à oreille dormante ; l'autre à oreille mobile. Quand le laboureur trace ſon premier ſillon, l'oreille qui accompagne le ſoc, doit être poſée non vers le dehors de la piéce qu'il laboure, mais vers le dedans, pour y renverſer la terre, ce qui ſe fait plus exactement avec un demi ſoc, qu'avec un ſoc entier qui ſouléve la terre des deux côtés à la fois. Le laboureur arrivé à la fin de ſon premier ſillon, veut-il en tracer un ſecond à côté du premier, & pulvériſer la terre en la rejettant dans ce premier, puis continuer les mêmes allées & venues ? Il laiſſe cette fois l'oreille poſée du même côté, fait aller ſes chevaux dans un ſens contraire au précédent, & marchant toûjours à côté de la première foſſe, l'oreille de ſa charrue y rejette preſque toute la terre qu'il en avoit tirée. Pour tracer le troiſième ſillon de manière qu'il en faſſe rouler la terre dans le ſecond, c'eſt une néceſſité qu'il déplace l'oreille en la tirant de ſes attaches, & qu'il la tranſporte de l'autre côté

du ſoc, afin qu'en remontant le long de la ſeconde foſſe, cette oreille y verſe la terre qui ſort du troiſième ſillon. Quand il ouvrira le quatrième, il faut qu'il ait ramené l'oreille du côté du troiſième, s'il veut le combler à ſon tour. L'oreille doit donc changer de place d'un voyage à l'autre, en continuant à faire les ſillons de ſuite & côte à côte. LA NOURITURE DE L'HOMME.

D'autres ſont dans l'uſage de conſtruire leur charrue à oreille dormante, & ne déplacent rien. Le laboureur ouvre ſon premier ſillon l'oreille en dedans ou du côté de la piéce qu'il cultive. Au lieu de faire la ſeconde foſſe en cotoyant la première, il la va tracer à l'autre liſière du champ s'il eſt peu large; ou s'il l'eſt trop, à une diſtance qui n'augmente point le travail des chevaux. Il double ce ſillon en montant à rebours, & en le ſuivant côte à côte ſans toucher à ſa charrue. Il revient enſuite travailler ſur le bord intérieur du premier ſillon. Par ce mouvement l'oreille de ſa charrue ſe préſente de manière à y rejetter la terre qui en eſt ſortie. Si de-là les chevaux paſſent vers les ſillons de l'autre liſière, à meſure que le ſoc ſouléve la terre du nouveau foſſé qu'il trace,

LA NOURITURE DE L'HOMME.

l'oreille la détourne & la pousse dans le fossé voisin. Sans jamais changer de place, l'oreille se trouve en état de rendre de part & d'autre le même service, tant que le laboureur tourne en dedans. Il rapproche peu-à-peu les sillons de manière qu'ils viennent se confondre en un au milieu de sa piéce & à égale distance des deux lisières.

Le gouvernement & l'industrie de l'homme marchent toûjours de compagnie. On les retrouve sensiblement unis jusques dans cette multitude innombrable d'instrumens qu'il a imaginés pour préparer ses diverses nouritures, & dans la proportion admirable qu'il mèt entre le service & l'effèt.

Invitons la Physique à descendre du haut des sphères célestes où elle se plaît, & à prendre sans dédain quelque connoissance des opérations d'une boulangerie, ou d'une cuisine qui attirent si peu ses recherches. Ce n'est pas que je fasse des voeux pour voir jamais notre cuisine sous la direction des Philosophes. Les changemens sont dangereux & peut-être n'y gagnerions nous point : mais le motif de cette invitation n'est autre que leur intérêt. Ils trouveront dans ces arts, quoique communs & grossiers,

des pratiques si justes, qu'on seroit tenté de croire qu'elles sont l'ouvrage de quelque génie extraordinairement éclairé qui auroit pris soin d'en faire des leçons au genre humain. Ils appercevront bientôt par l'ignorance où l'on est communément de la raison de ces pratiques, qu'elles sont le fruit des épreuves réitérées & non d'une science qui en ait d'abord prévû les effets. Les Philosophes y trouveront donc un vrai magasin d'expériences faites, & propres par leur certitude à tenir lieu de principes dans les choses où la lumière nous est refusée. Il pourroit y avoir ici pour eux un autre profit à faire. Si le simple tâtonnement a suffi à des esprits du commun pour nous procurer tant d'instrumens commodes & de méthodes sûres; à plus forte raison des esprits pénétrans & attentifs, s'ils vouloient s'occuper des besoins ordinaires de la société, pourroient-ils la servir par des conséquences mieux tirées de l'expérimental, par des précautions plus fines, & même par de meilleures pratiques, ou par de plus belles inventions.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

Les arts communs sont les vrais secours de la philosophie.

Ils pourront s'y convaincre à chaque pas, & par des preuves sans nombre, de la vérité de cette maxime capitale

LA NOURITURE DE L'HOMME.

que *nos raisonnemens nous dirigent mal quand ils préviennent l'expérience de nos sens ; mais qu'ils réussissent très-bien quand ils la suivent.*

C'est ce qu'on apperçoit d'abord dans le discernement que nous savons faire des nouritures qu'on peut prendre crues & telles que la nature nous les apprête, d'avec celles dont nous sommes obligés d'ébranler toutes les parties par la cuisson, pour faciliter d'autant le travail de l'estomac sur elles, & la sécrétion des sucs nutritifs qu'il en faut extraire.

Régle de la cuisson de toutes les nouritures.

La même vérité se découvre dans les divers dégrés de force ou de durée que nous donnons au feu. Qu'avons-nous de mieux pour en régler l'extrême inégalité, que le sentiment expérimental du point, en deçà duquel les sucs bienfaisans ne sont pas encore suffisamment désunis, & au-delà duquel ils sont dissipés par le feu & irréparablement perdus pour nous.

Le pain sans levain.

La première de nos nouritures, le pain peut donner lieu à des observations également utiles à l'avancement de la Physique & au soulagement de la société. D'où peut provenir la qualité malfaisante de ce pain lourd & massif qui a été cuit aussitôt après le simple mélange

de la farine & de l'eau? Pourquoi au contraire un autre pain sera-t-il savoureux & d'une digestion facile, si avant de le pétrir on a commencé par y insérer un morceau de pâte aigrie & d'un goût détestable?

LA NOURITURE DE L'HOMME.

Remettons-nous au tems où le hazard voulut qu'un reste de vieille pâte mêlé avec la nouvelle fit trouver le pain beaucoup meilleur, & allons consulter la Physique spéculative pour savoir si elle approuvera dans notre nouriture l'insertion d'une nature altérée & tirant sensiblement à sa corruption. Il y a grande apparence que dans un pareil cas le raisonnement nous auroit plûtôt réduit à l'usage de la bouillie, du gruau, & des gallettes, que de nous accorder un pain si suspect. Gardez-vous bien, auroit dit la Philosophie, gardez-vous de suivre l'avis de vos sens. L'odorat & le goût vous trompent : écoutez la raison pure, & elle vous détournera du pain levé qui flatte votre palais.

Que ç'eût été là sa réponse, on peut en juger par celle qu'elle fit au siécle passé quand on lui demanda si l'on pouvoit utilement substituer la levûre, c'est-à-dire, l'écume de la bierre, à l'usage du levain. En prenant son raisonnement

LA NOURITURE DE L'HOMME.

pour régle, la Philoſophie décida que cette écume ſeroit pernicieuſe au public. Cependant la Police d'accord avec l'expérience permèt à ceux qui font le meilleur pain, d'y employer la levûre, & à ceux qui le mangent, de s'en trouver très-bien.

Si au contraire notre raiſon veut marcher à la ſuite de l'expérience, combien d'inductions très-utiles à tirer de ce travail de l'air qui étant d'abord affaiſſé & comprimé dans la levûre refroidie, & dans une pâte aigre; ou reſſerré à deſſein par différentes mouillures dans le levain qu'on employe d'un jour à l'autre; s'élargit enſuite au premier accès du feu qu'on lui préſente, ou de celui qui ſort de la main de l'ouvrier; puis ſouléve avec ce ſecours la pâte entière, & y commence une déſunion de principes qui ſera perfectionnée par la cuiſſon, & achevée par l'action de l'eſtomac.

Chaque opération nouvelle va faire naître de nouvelles queſtions. Le blé moulu & paſſé au bluteau s'eſt diviſé en trois ou quatre matières différentes, ſavoir la fleur, la farine moyenne, le ſon ou la groſſe enveloppe du blé, & les récouppes, c'eſt-à-dire, cette écorce blanche intérieurement appliquée à la groſſe,

& qu'on en détache si l'on veut, par le retour du son dans le bluteau. Le son est le partage des animaux les plus vils. La condition des hommes n'en est pas fort différente quand on prétend les faire vivre de récoupettes uniquement propres à exercer la main de l'amidonnier. Celui-ci employe utilement une matière de rebut plûtôt qu'une farine nourissante à faire la poudre qui séche & détache les cheveux ; à faire l'empois & d'autres colles ; enfin à fournir aux teinturiers des poudres préparatoires & non colorantes. Mais quel est l'usage le mieux entendu qu'on puisse faire de la fleur & de la farine moyenne ? Est-ce la fleur qui donne le pain le plus parfait ? Est-ce le mélange de ces deux corps qui rend le pain plus salutaire ? Le goût des distinctions ne fait-il pas également tort au riche & au pauvre ? Au pauvre, en retranchant de son pain l'esprit & la fleur qui en rendroit les sucs plus légers & plus agissans ; au riche, en mettant sur sa table un pain dont le grand mérite est pour l'œil ; un pain presque sans corps, gonflé d'eau, & peu propre à fortifier son tempérament par des sucs vigoureux ? Ne mèt-on point trop d'art & de recherche dans la préparation du

LA NOURITURE DE L'HOMME.

La nourriture de l'Homme.

pain en déſuniſſant deux principes que la nature avoit mis enſemble pour s'entr'aider mutuellement ? Et ne peut-on pas juger de la ſupériorité du pain où l'on fait entrer la fleur & la farine ſubſtantielle, par le concours de la ſaveur parfaite qu'on y éprouve, & de la bonne conſtitution de ceux qui en font uſage ? L'auteur de la nature ne ſemble t-il pas ici s'être conduit par des vûes ſemblables à celles qu'il a ſuivies dans l'aſſemblage des principes du vin ? Il a mis en effet dans le raiſin le plus noir une première goutte ſpiritueuſe & légère, qui, étant ſeule, fait le vin blanc ; & une ſeconde plus ſubſtantielle qui lui donne du corps, & le teint par dégré ; mais qu'il eſt peut-être mieux de ne point ſéparer d'avec l'autre, afin que la première volatiliſe la ſeconde, & que la liqueur ſubſtantielle ſerve de frein à la ſpiritueuſe.

On acheveroit l'analogie en montrant que comme le dernier jus qui s'exprime au preſſoir des enveloppes du raiſin & du bois même de la grappe, eſt une liqueur d'autant plus revêche, malgré ſon beau rouge, que la preſſion a été plus pouſſée ; de même les écorces du blé les plus légères & les mieux déta-

chées de la grosse en peuvent imposer par leur blancheur, mais ne sont plus qu'une poudre de nulle valeur, à proportion qu'on les tient séparées des deux corps de farine, qui font ensemble le solide & le spiritueux de la nouriture. LA NOURITURE DE L'HOMME.

Quand nous présentons nos diverses nouritures à l'action du feu, si on les y expose à nud & immédiatement, les dehors s'endurcissent en forme de croute, ou se raccornissent par manière de parchemin, selon la nature des tissus. L'effèt de cette enveloppe est de retenir quelque peu les sucs nutritifs que le feu commence à déloger ou à mettre en désunion. Mais comme cette croute n'augmente que par la destruction de ce qu'on cuit, & qu'elle s'ouvre de toute part en se charbonnant à proportion de la durée ou de l'activité du feu, on s'est rendu maître de cet élément en le bridant par l'interposition tantôt de l'eau, tantôt de l'huile, ou de l'huile & de l'eau ensemble; & l'on varie l'emploi de ces fluides selon la nature des viandes qu'on y veut cuire, ou selon l'espéce des sucs que l'on en veut tirer.

Infusions.

Quelquefois nous ne prétendons obtenir qu'un volatil délicat que nous faisons passer d'un simple ou d'un aromate

LA NOURITURE DE L'HOMME.

dans l'eau chaude à l'aide du plus petit bouillon. Prolongez vous, doublez-vous ce premier dégré de chaleur? vous ne tenez plus rien; & l'esprit est déja bien loin. C'est ainsi qu'une main novice s'attire des reproches d'avoir servi sur la table de sa maîtresse une compotte manquée, ou un ragoût d'une saveur amère. Elle prend la résolution de mieux réussir une autre fois, & pour n'y faire faute, elle pousse au bouillon le plus vif la canelle, le basilic, le clou, ou la muscade. Quelle est sa surprise de trouver qu'au lieu de mettre plus d'agrément dans ce qu'elle avoit à cœur, elle a augmenté l'amertume & les plaintes! elle se redresse enfin sur le modéle d'une cuisinière intelligente qui ne distribue ses aromates que sur les dernières fins de la cuisson.

C'est par une suite de la même observation, qu'une légère infusion de thé conserve cette odeur de violette qui réjouit la tête; & qu'une aussi légère infusion d'aurone ou de sauge réjouit la bouche & l'estomac: au lieu que ces liqueurs poussées à un nouveau bouillon perdent leurs esprits & se chargent d'une teinture âcre, étrangère à nos besoins, & peu amie des entrailles.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

C'eſt par la même raiſon que la bierre blanche, pour avoir peu bouilli, ſe trouve plus gracieuſe & plus ſpiritueuſe que la rouge; mais d'une garde difficile en été, qui eſt le tems où on la demande. La chaleur qui, comme on peut s'en convaincre par le thermométre, perce alors juſqu'au fond des tonneaux & des caves communes, cauſe dans la liqueur un travail promptement ſuivi de l'écoulement des volatils du houblon qui en faiſoient le mérite. La bierre rouge qui en eſt d'autant plus dépouillée qu'elle a beaucoup bouilli, tempère ſon amertume par une plus grande abondance de ſucs nouriſſans qu'elle détache à loiſir de la farine d'orge : ce qui la rend plus proportionnée aux beſoins des gens de travail, & beaucoup plus de garde que la blanche en été.

Faute de connoître les momens des évaporations, combien voit-on arriver de mépriſes dans ce qui ſort de l'apoticairerie? Ce travail abandonné à des domeſtiques indifférens, ou gouverné par des maîtres qui n'ont que la routine, peut d'un moment à l'autre laiſſer partir la portion aromatique par laquelle un ſimple étoit eſtimable, & même y développer des ſucs malfaiſans juſqu'à con-

LA NOURITURE DE L'HOMME.

vertir en un vrai poiſon ce qui avoit été très-ſagement ordonné ; ou tout au moins faire manquer par l'inutilité du remède des momens qu'on ne retrouvera plus.

La viande étuvée ou bouillie.

La même expérience qui a épié le moment de la ſuffiſante infuſion, gouverne avec une égale certitude par le degré & par la juſte durée du feu, ſoit l'emmortiſſement de la viande qu'elle veut attendrir ſans la trop dépouiller de ſon ſuc ; ſoit la ſaveur des potages où elle laiſſe écouler les premiers jus de la viande étuvée, ſans les abandonner enſuite à un feu indiſcrèt ; ſoit la richeſſe des conſommés qu'elle extrait d'une viande qui ſe réduit par ſes pertes en un marc inutile. Plus la Phyſique voudra ſuivre ces opérations, plus trouvera-t-elle à s'inſtruire & à nous ſervir. C'eſt à une obſervation très-récente que nous ſommes redevables des bouillons épaiſſis en tablettes que le voyageur peut, dit-on, tranſporter par-tout, & délayer en un inſtant quand il eſt preſſé, ou pris au dépourvû.

Les conſommés.

Les bouillons en tablettes.

L'uſage des ſucs gras dans la cuiſſon des viandes.

Si l'eau eſt un frein utile pour guider prudemment l'activité du feu, on tire des ſecours fort ſupérieurs de l'huile & de toutes les matières onctueuſes dont

on enveloppe ce qu'on veut cuire. Toutes les mains qui ſe mêlent de cuire les viandes, ſoit en les rotiſſant, ſoit en les mettant en ragoût, ont coûtume, ſans en ſavoir la raiſon, de les piquer de lard par dehors, ou de les en traverſer de loin à loin par dedans; ou de les arroſer de ſucs huileux & bien fondus; ou de les y plonger d'abord en commençant par les faire paſſer au poëlon; ou de les cuire totalement à la ſimple friture; ou enfin d'envelopper les plus belles piéces de viande de papier huilé, pour les cuire à la broche ou autrement. L'intention de nos cuiſiniers dans ces opérations eſt de donner, diſent-ils, du goût aux herbes, aux racines, & aux viandes qu'ils apprêtent, ou de donner à celle-ci une couleur égale. Ils en diverſifient ſans doute l'œil & la ſaveur par la diverſité des méthodes. Mais le fruit principal & l'effêt univerſel de ces enveloppes onctueuſes qui ne ferment point l'entrée au feu, eſt d'empriſonner & d'arrêter les meilleurs ſucs, tant les volatils que les nutritifs, qui ſe trouvent dans les légumes ou dans les chairs des animaux; c'eſt d'y faciliter l'ébranlement des ſucs ſans en permettre la ſortie; c'eſt bien moins d'y mettre une ſaveur étran-

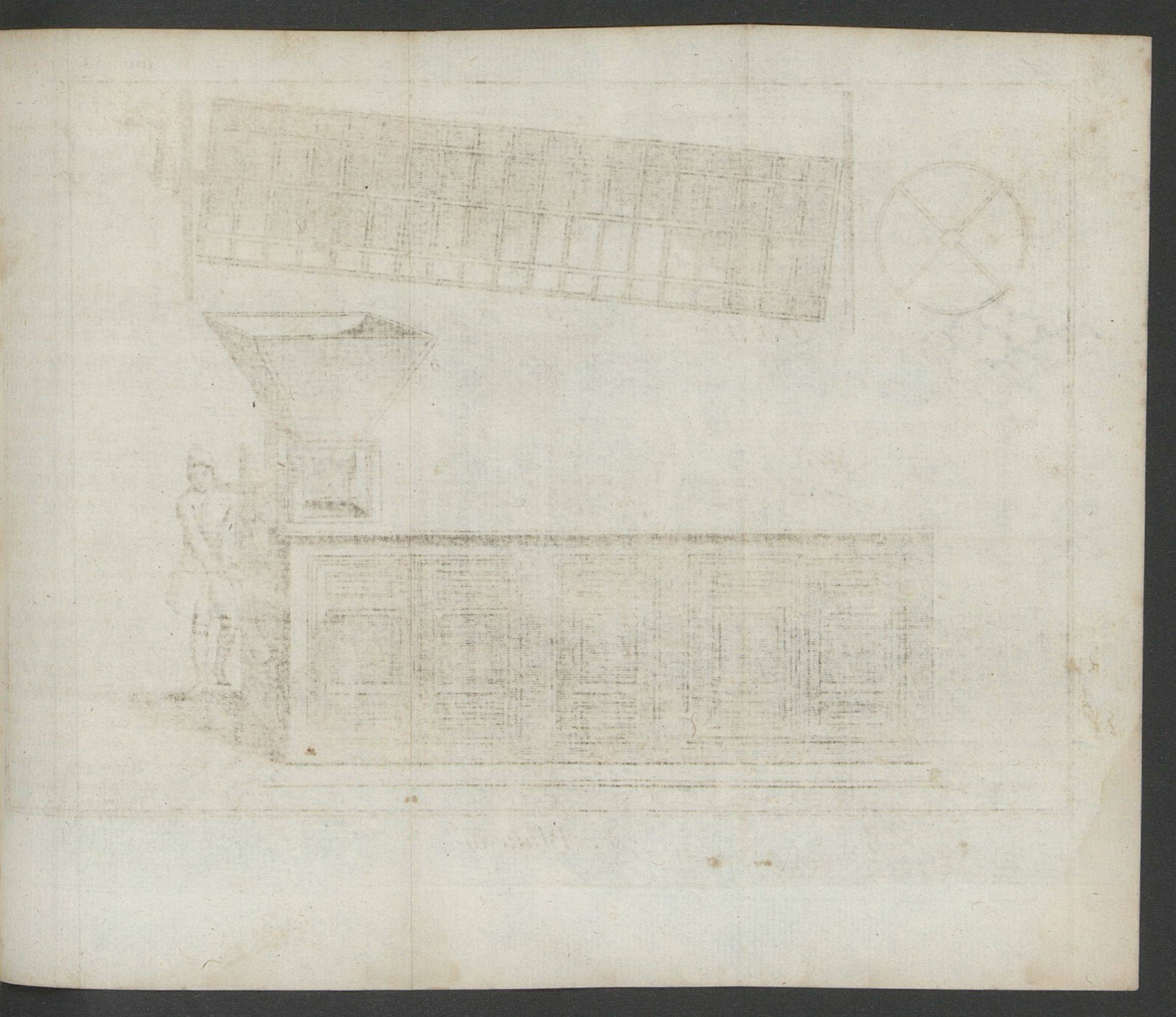
LA NOURITURE DE L'HOMME.

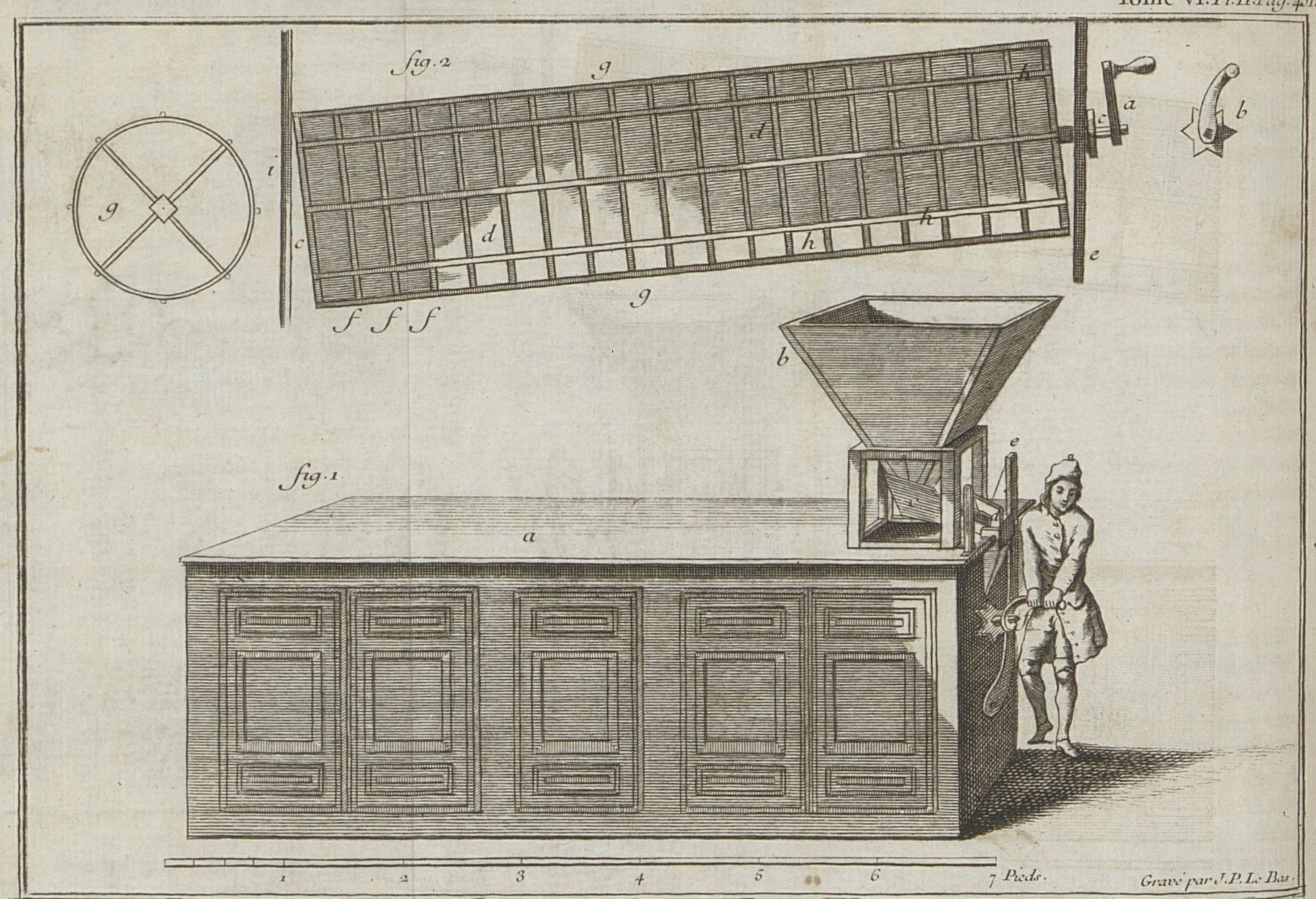
LA NOURITURE DE L'HOMME.

gère, que de bien conſerver celle que la nature y a miſe. Mais cette huile qui retient en braſſières toutes les parties les plus ſucculentes & les plus ſalubres, vient-elle à s'ouvrir elle-même & à céder au feu qui l'écarte; les ſucs s'envolent de compagnie, la perte en eſt irréparable, & il ne reſte qu'une viande deſſéchée, & ſans mérite comme ſans goût.

Tant que l'art du confiſeur, & celui du cuiſinier ne tendent qu'à donner un étui à l'eſprit d'un aromate, au jus d'un fruit, ou au ſuc d'une viande, pour n'en rien laiſſer perdre; ils nous mettent en main les préſens mêmes du Créateur preſque dans leur ſimplicité, & nous en pouvons uſer avec confiance comme avec ſobriété, parce qu'ils laiſſent ſubſiſter la ſage compoſition du grand ouvrier. Mais il y a un art ſéducteur qui ſe mêle de faire des compoſés de différentes matières dont il ne connoît pas le fond, & qui maſque des principes mal aſſortis, ſous l'amorce d'une ſaveur agréable en l'y rendant dominante; mais qui porte enſuite le trouble & le ravage dans nos corps, quand ces principes mis en diſſolution n'ont plus de frein qui les arrête, &

Danger des ragoûts composés, & de la multiplicité des viandes.




fig. 2
fig. 1
g
h
a
c
b
d
i
c
d
h
h
e
g
f f f
b
e
a
1 2 3 4 5 6 7 Pieds.
Gravé par J. P. Le Bas.

Le Blutteau.

qu'ils sont chassés les uns contre les autres par le feu des viscères.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

Ce désordre qui vient presqu'infailliblement à la suite des ragoûts recherchés & trop composés, peut être également occasionné par les ragoûts les plus simples quand le nombre en est trop multiplié. Les droits de la simplicité sont les mêmes par-tout : on se trouve bien de la respecter dans l'éloquence, dans la peinture, dans la musique, dans les meubles, & dans les parures. Les insultes qu'elle reçoit dans les beaux arts sont tôt ou tard suivies du ridicule : mais celles qu'on lui fait dans l'usage des nouritures, sont punies par des maux réels.

PLANCHE SECONDE.

Le Bluteau.

Fig. I. a Le coffre à blutter.

b La trémie, & la cage qui la porte.

c L'augèt suspendu à des cordelettes, pour pouvoir être secoué, & pour ébranler par cette secousse le pié de la masse de farine que la trémie soutient.

d L'ouverture du coffre qui reçoit la farine.

e La barre qui étant poussée par les rayons de l'étoile, tire l'augèt par une fis-

LA NOURITURE DE L'HOMME.

celle, & que l'augèt ramène quand il peut reprendre sa place par son propre poids. La barre joue librement sur un clou qui l'arrête par le bas au-devant du coffre.

f La manivelle avec son soleil ou étoile, dont chaque rayon pousse la barre en passant & la laisse revenir en s'échapant, ce qui donne autant de nouvelles secousses à l'augèt & à la farine qui s'y présente. Cette manivelle s'emboëte sur l'extrémité de l'arbre du bluteau qui roule dans le coffre.

Fig. 2. Le corps du bluteau.

a La manivelle vûe de profil.

b La même avec son étoile, vûe de face.

c L'arbre.

d Le bluteau, composé d'un arbre tournant, de plusieurs cerceaux, & d'une enveloppe d'étamine, de soie, ou de laine, serrée ou à claire voie, selon qu'on veut la farine fine ou grosse.

e La barre.

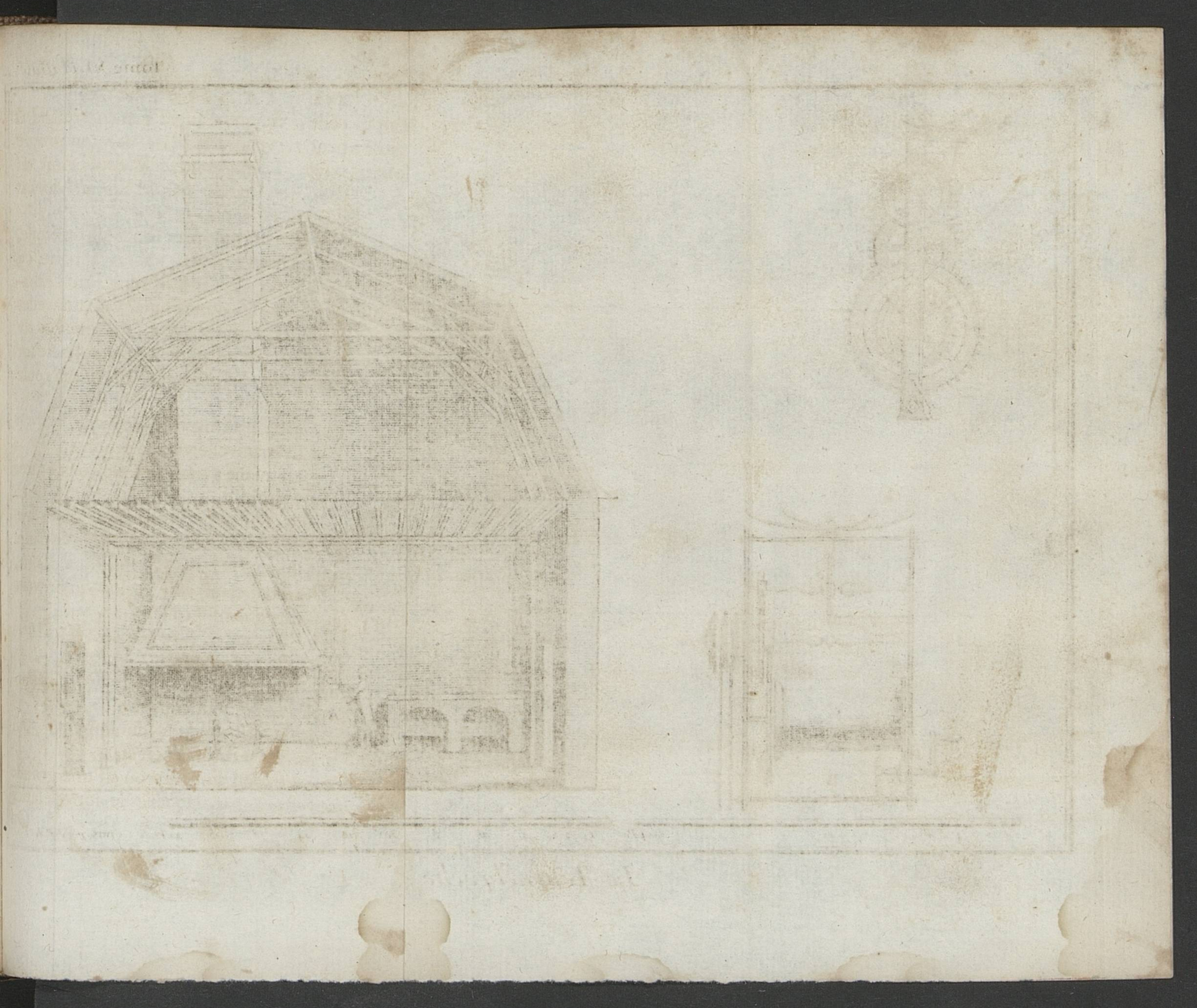
fff Les cerceaux.

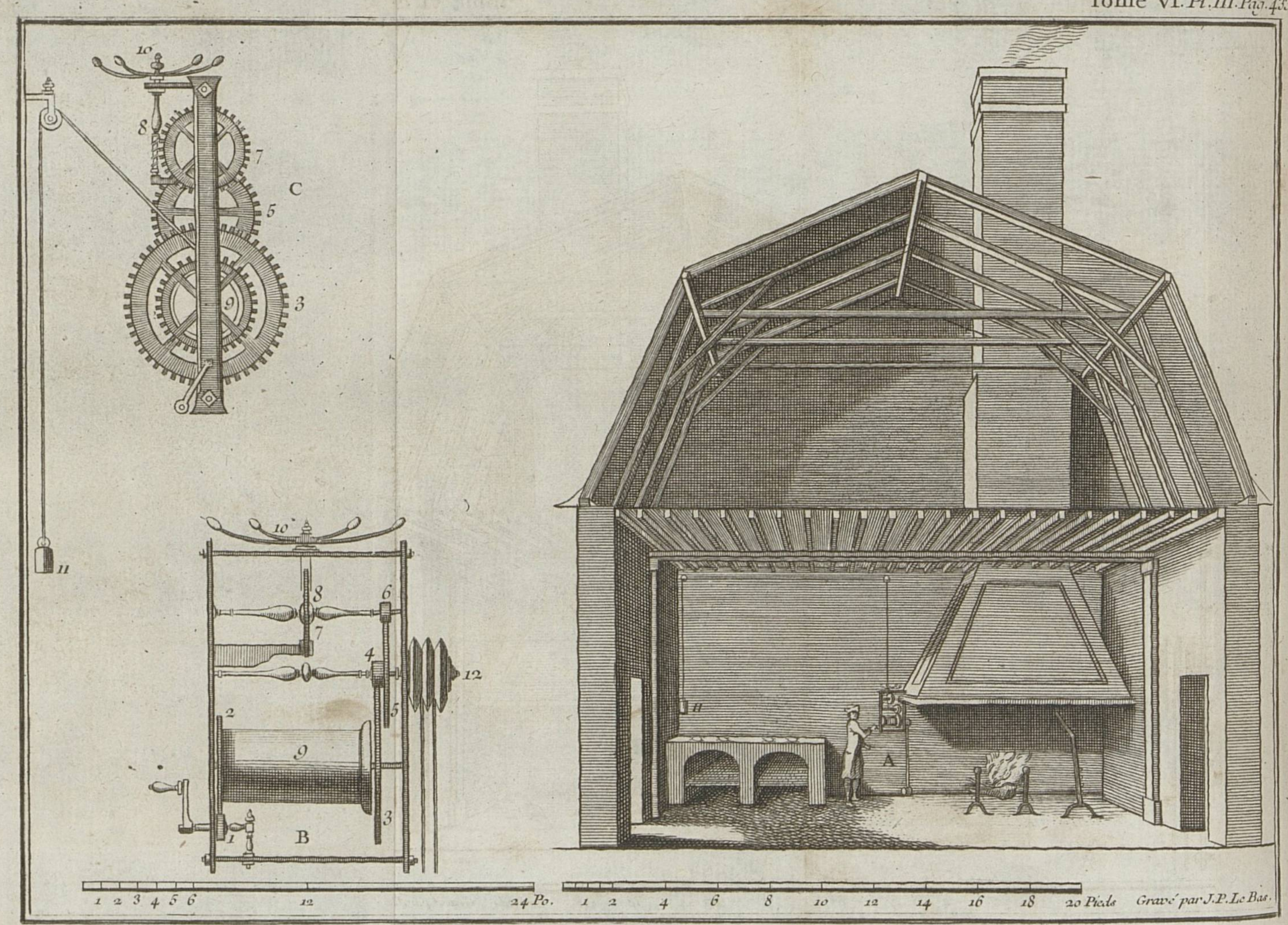
g Un cerceau vû de face avec les traverses qui le soutiennent.

hh Les baguettes de longueur qui tiennent les cerceaux en état.

i Le fond du coffre où est une grande ouverture par laquelle le son s'élance hors du bluteau.

On





Le Tournebroche.

On pourroit être ſurpris de ce que la maſſe de farine dont la trémie eſt pleine, ne s'éboule point par le bas, & de ce qu'elle ſe laiſſe au contraire gouverner, en ne tombant à la fois qu'en une très-petite quantité. Toute la farine ſe peut concevoir comme partagée en une multitude de colonnes qui pèſent perpendiculairement ſur les parois de la trémie. La ſeule colonne du milieu, en paſſant par l'ouverture inférieure, pèſe fortement ſur l'augèt quand il s'arrête. Elle ne s'échappe par le léger intervalle qui eſt entre le pié de la trémie & le fond de l'augèt, qu'autant qu'elle eſt ébranlée par les ſecouſſes de l'augèt. LA NOURITURE DE L'HOMME.

PLANCHE TROISIÉME.

Le Tourne-broche.

A. Le tourne-broche en place avec ſon poids mis à l'écart par deux poulies de renvoi.

B. Le tourne-broche vû de profil.

1 La clef pour le remonter.

2 La petite roue dont toutes les dents foulent un reſſort qui obéit & les laiſſe paſſer dans le ſens contraire à la chute du poids, mais qui les arrête de l'autre.

3 La grande roue.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

4 Le pignon de la ſeconde roue.

5 La ſeconde roue dont l'arbre porte la noix.

6 Le pignon de la roue de rencontre.

7 La roue de rencontre qui enfile les pas de la viſſe.

8 La viſſe ſans fin.

9 Le tambour d'où la corde du poids ſe déroule.

10 Le volant qui étant emporté par le cilindre de la viſſe ſert à proportion de la longueur de ſes bras, & des maſſes de plomb ou des aîles qui les terminent, à modérer l'échapement des premières roues, & à retarder la chute du poids.

11 Le poids.

12 La noix avec ſa corde, qui communique le mouvement à l'autre noix de la broche.

Le rapport des tours du volant à ceux du tambour eſt facile à trouver. Si la première roue qui emporte le tambour & laiſſe filer ou échapper la corde qui tient au poids, porte ſoixante dents, & engraine dans un pignon de dix, elle fera un tour pendant que la ſeconde roue avec ſon pignon en fera ſix ; puiſque les dix dents du pignon engrainent ſix fois pour parcourir les ſoixante. Si la ſeconde roue a cinquante dents & engraine dans

un pignon de cinq, la roue de rencontre fera dix tours contre un de la ſeconde; puiſqu'il faut dix fois cinq pour épuiſer cinquante. Mais la ſeconde fait ſix tours contre un du tambour : donc la roue de rencontre fera ſix fois dix tours ou ſoixante contre un du tambour. Si la roue de rencontre a cinquante dents, chaque dent parcourt un pas de la viſſe. Or chaque pas de la viſſe emporte une révolution du cilindre, & un tour du volant. Ce ſont donc cinquante tours du volant contre un de la roue de rencontre, & cinquante fois ſoixante ou trois mille contre un du tambour. Celui-ci peut avoir quatre pouces de diamétre, & dévider un pié de corde par tour. Si la chute du poids eſt de douze piés, douze révolutions du tambour en feront faire trente ſix mille au volant. Les tours de la broche ſont comme ceux de la ſeconde roue qui la mène par ſon eſſieu. Mais la ſeconde fait ſix tours contre un du tambour. Donc la broche tourne ſoixante douze fois, pendant que le tambour fait douze révolutions, & le volant trente-ſix mille.

LA NOURITURE DE L'HOMME.



LA NOURITURE DE L'HOMME.

PLANCHE QUATRIÉME.

Le Tourne-broche à fumée.

A. Coupe du devant d'une cheminée, où le tourne-broche à fumée eſt en place. La flamme rend la fumée agiſſante. Celle-ci pouſſe les feuilles ou les lames du volant qu'elle trouve toutes également inclinées ſur ſon paſſage. Elle ne peut s'échapper qu'en les entraînant. Toutes les feuilles du volant reculent du même ſens, & font marcher l'eſſieu qui les aſſemble. Celui-ci fait tourner une lanterne dont les fuſeaux emmènent les dents d'un rouèt. L'eſſieu du rouèt porte une noix, qui, avec ſa corde, produit l'effèt du tourne-broche ordinaire.

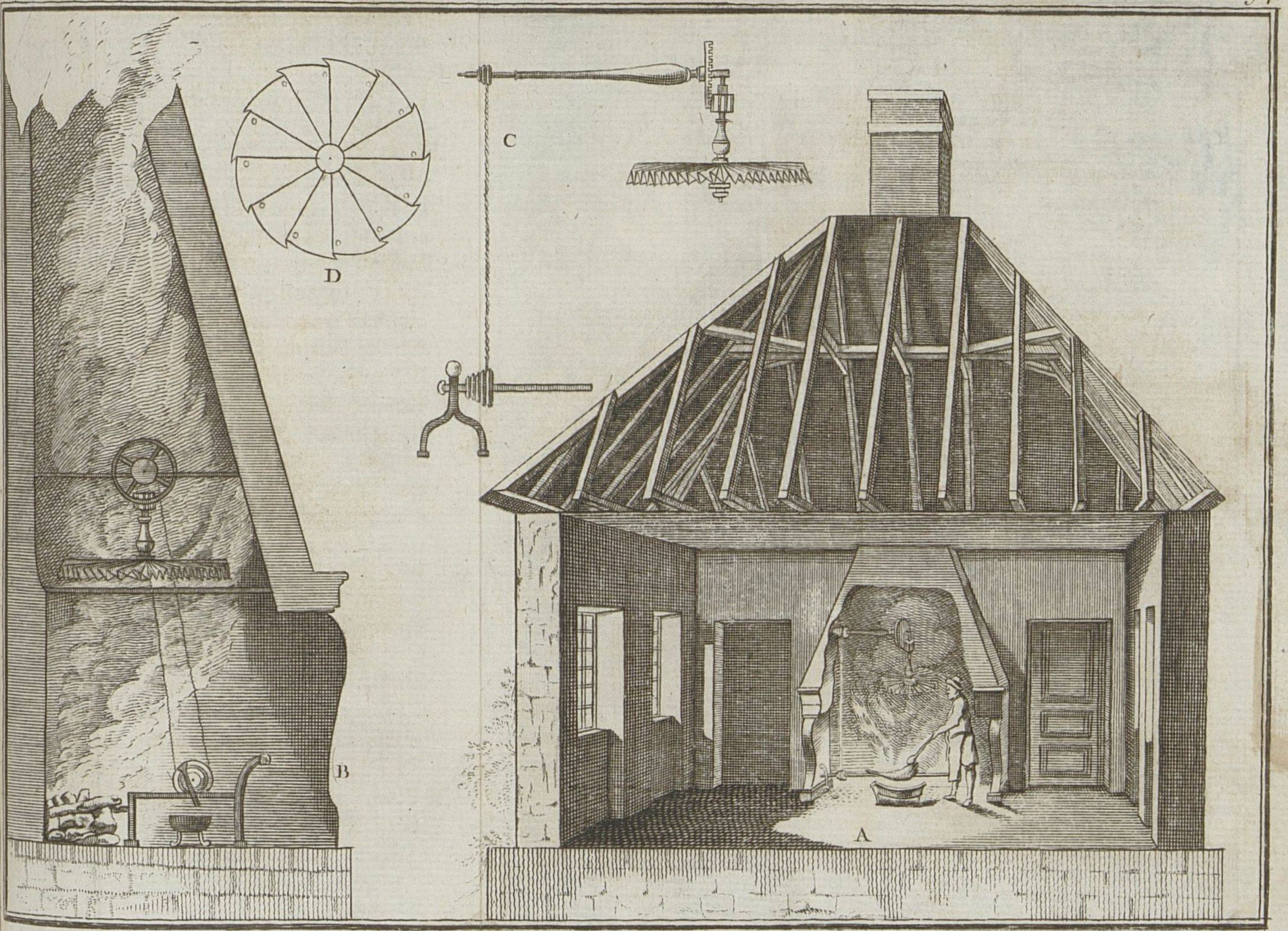
B. Coupe du travers de la cheminée, montrant la barre qui porte l'eſſieu du volant. Le volant vû de profil, & le rouèt vû de face.

C. Le volant & le rouèt de profil.

D. Le volant vû de face.

Les bâtimens de graduation. *Mémoires de M. du Pin, Fermier général.*

Le ſel étant un élément des plus néceſſaires à l'homme, ce qui en facilite l'acquiſition eſt précieux à la ſociété. Nous avons déja remarqué que pour tirer le ſel de l'eau de mer, on diſpoſoit des aires ou baſſins de terre glaiſe



Le Tournebroche à fumée.

Gravé par J. P. Le Bas.

qui ont beaucoup de ſuperficie & peu de profondeur. On y introduit l'eau de la mer par des rigoles ſous le ſoleil le plus brûlant. La chaleur, l'air, & le vent, détachent & ſubtiliſent la ſurface de cette eau. Le ſel ébranlé, mais plus peſant, retombe & ſe cryſtalliſe, comme une glace qu'on briſe : voilà le ſel qu'on tire des côtes de mer. La nature n'a pas privé de ce ſecours ceux qui demeurent loin de la mer. Quelquefois ils en trouvent ſous terre des tas d'un volume immenſe, que l'on nomme Sel Gemme. Quelquefois ils trouvent ſous terre des eaux qui ont rongé de pareils tas, & qu'ils aſſemblent dans des puits, d'où ils les tirent pour les faire évaporer à force de feu. Le ſel reſte après l'évaporation.

La nourriture de l'Homme.

Mais le bois étant devenu rare, on a eſſayé d'en diminuer la dépenſe, & l'économie en a été pouſſée fort loin par les bâtimens de graduation ; puiſque ſept mille tonneaux ou muids de ſel, du poids de 650 livres chacun, qui auparavant emportoient une conſommation de trente-deux mille cordes de bois, s'exploitent aujourd'hui avec cinq mille. Le bâtiment de graduation, dont on ne connoît point l'inventeur & dont le plus ancien modéle ſe trouve à la ſaline de Soultz en Alſace,

LA NOURITURE DE L'HOMME.

ſur le chemin de Straſbourg à Mayence; conſiſte en une halle toute à jour de 20 à 25 piés depuis la cuve d'eau ſallée juſqu'à la ſablière, & partagée ſelon la ſalure forte ou foible de cette eau, en un nombre plus ou moins grand de diviſions ou de travées, qui ſont les eſpaces d'une poutre à l'autre. Chaque travée eſt remplie en entier, & juſqu'en haut de grandes maſſes de faſcines. L'eau tirée des puits ſallans & amenée dans une cuve au pié de la halle, eſt élevée par des pompes au haut de la première travée, où elle eſt diſtribuée dans des augèts de quatre à cinq pouces de large & d'une pareille profondeur. Ils ſont diſpoſés ſelon la longueur du bâtiment, & percés de ſix pouces en ſix pouces par de petits robinèts qui diſtillent cette eau ſur le tas de faſcines, & ne l'y laiſſent échapper que par goutes. Cette eau tourmentée & inciſée à l'infini au travers de tous ces menus branchages y acquiert pour ainſi dire la ténuité de l'évaporation. L'ouvrage s'expédie encore mieux quand un vent gaillard ſe mèt de la partie, & emporte une grande partie de ces eaux diviſées, en paſſant obliquement à travers les faſcines. Les parties qui demeurent unies au ſel en ſuivent le poids & ſe pré-

cipitent par cascade de perpendiculaire en perpendiculaire, & de brin en brin, jusqu'au bassin destiné à les recevoir. On les reléve avec d'autres pompes dans les augèts & dans les fascines de la seconde travée où elles acquièrent une plus forte salure par une nouvelle dissipation de l'eau douce. Elles passent ainsi selon le besoin jusqu'à une sixième & une septième division. Par ce moyen, sans dépense & dans trois jours de la bonne saison, une livre d'eau salée qui, au sortir du puits, contiendra un degré quelconque de sallure, par exemple, le poids d'un gros, en peut acquérir vingt & vingt-cinq ou même trente fois autant en arrivant dans le bassin de la septième travée, & rendre à la crystallisation qui s'opère enfin par le feu, le poids de quatre onces de sel.

LA NOURITURE DE L'HOMME.

L'HABIT DE L'HOMME.

ENTRETIEN ONZIÈME.

IL y a bien des animaux qui, de même que l'homme, savent se donner un logis : mais il n'y a que lui qui s'habille.

L'HABIT DE L'HOMME.

L'expérience la plus universelle nous apprend que toutes les nations policées, de tout tems & par tout, ont regardé la coutume de se couvrir, comme une bienséance qui étoit indispensable, même lorsque l'air le plus calme & le plus tempéré ne les obligeoit à aucune précaution. La raison, & la connoissance du désordre que l'homme éprouve en lui-même, le disposent sans doute à employer le secours des peaux & des tissus propres à lui donner une enveloppe. Mais la raison, chancelante & inégale comme elle est, n'auroit pas suffi pour établir une aussi constante uniformité. Ni les caprices de l'esprit humain, ni les raisonnemens des philosophes n'ont jamais amené les nations à une méthode générale. La coutume de s'habiller vient de plus haut. Ce que le caprice & la philosophie ont pu faire, ç'a été de raisonner sur l'ancienne régle, & d'essayer quelquefois d'en secouer le joug. Aussi voyons-nous que les nations qui se sont séparées de l'ancien corps de la société, en ont laissé affoiblir les idées parmi elles, & n'ont voulu peu-à-peu ni régle ni assujettissement. Il en est donc des habits, comme des sacrifices & des assemblées de religion. La source en est commune & aussi ancienne que le monde.

Il n'y a que l'exemple d'Adam & de ses enfans qui ait pu perpétuer ces choses parmi les familles innombrables qui en sont descendues, & il ne faut pas être plus surpris que quelques-unes y aient dérogé, qu'on ne l'est qu'elles soient tombées dans une affreuse barbarie en faisant bande à part. Car si l'homme trouve dans la société les soutiens de la vie animale, c'est aussi dans la société qu'il trouve les vrais supports de sa raison.

L'HABIT DE L'HOMME.

L'Écriture nous fait l'histoire des habits. Le premier état du monde n'en demandoit point, & la seule ordonnance du Créateur, fondée sur le désordre de l'homme, les rendit nécessaires. Toutes les Nations célébres dont nous avons connoissance, en proportionnant leurs habits aux impressions actuelles du chaud & du froid, ont conservé un respect invariable pour la bienséance. Les loix du besoin changent : mais celles de la modestie ne changent point.

Une certaine philosophie, toûjours singulière dans ses vûes, sans considérer le concert qui se trouve entre l'expérience de tant de Nations avec le récit de l'Ecriture ; voudroit nous affranchir d'une partie de ces loix, & ramener tout à la simple nécessité d'adoucir les injures de l'air.

L'HABIT DE L'HOMME.

Nos Épicuriens modernes s'autorisent de la conduite de Diogène, de Lycurgue, de plusieurs peintres, & de quelques Barbares qui ne connoissent, dit-on, aucune loi. Ils croyent trouver dans ces exemples la preuve & le caractère des procédés de la droite nature, plûtôt que de ses écarts & de son abatardissement. Ils ont introduit dans la poësie & dans la peinture la mode assez générale de négliger les enveloppes. Il se pourroit bien faire que la même école voulût achever l'entreprise d'une réforme entière. Elle s'est déja soustraite à l'incommode loi des assemblées publiques, destinées aux louanges de la Providence, & à l'encouragement de l'amitié fraternelle. Elle nous délivrera peu-à-peu de la gêne de porter un habit quand on peut s'en passer, & il faut espérer qu'à force d'exhortations ou de déclamations contre les vieux préjugés, elle fera pareillement valoir l'exemple des philosophes Cannibales, pour introduire parmi nous l'affranchissement des bienséances incommodes, la liberté de satisfaire tous nos appetits, & l'utile pratique de manger nos ennemis après les avoir mis en cage & largement engraissés.

On peut cependant prédire que les réformes de la philosophie seront lentes;

parce que ſes lumières ne ſont pas tout-à-fait nettes, ni ſa miſſion bien autoriſée. Nous continuerons donc à habiller la ſociété.

L'HABIT DE L'HOMME.

Des compagnies nombreuſes ſe préſentent pour faire la recherche & l'amas des matières propres à façonner des tiſſus qui obéiſſent à tous les mouvemens du corps : d'autres s'engagent à y mettre la forme la plus convenable à cette intention.

Juſqu'ici, même avec les meilleurs microſcopes, on n'a pu diſtinguer au juſte en quoi conſiſte l'artifice des fibres & des vaiſſeaux qui compoſent l'intérieur du cuir des animaux, & qui en font un tiſſu capable de réſiſtance, d'allongement, d'élargiſſement, de reſſort, & de rétraction en tout ſens. Cette merveille eſt encore auſſi inconnue que la nature & l'action de la liqueur qui, avec les nerfs, donne le mouvement à tous les muſcles, d'une façon ſi prompte, & ſi différente de tout ce qui s'opère par nos méchaniques. Mais quoiqu'encore aveugles ſur la cauſe, nous voyons l'effèt des fibres & des filamens qui compoſent la peau de l'animal : cet effèt conſiſte à pourvoir l'animal d'une couverture mobile qui, en le mettant à l'abri des inſultes du dehors, ne s'oppoſe en rien à l'agilité de tous ſes

L'HABIT DE L'HOMME.

membres. C'eſt auſſi le double avantage que l'homme s'eſt procuré dans cette multitude de tiſſus qui le couvrent plus ou moins ſelon l'exigence des ſaiſons, & qui ſervent à le garantir des injures de l'air ſans troubler la liberté de ſes actions.

La matière des habits.

La ſoupleſſe & la conſiſtance de ſes habits ne ſont pas à proprement parler ſon ouvrage. Ces qualités proviennent originairement des matières mêmes qu'il employe : elles naiſſent de la ſolidité & en même tems du reſſort & de la mobilité du crin, du duvèt, & des poils de toutes ſortes d'animaux, ou des fils dont certaines chenilles environnent leur chryſalide ; ou des filandres qui ſe détachent de deſſus certaines écorces ; ou des bourres qui ſe tirent des gouſſes de certains arbres. L'homme a diſcerné & choiſi ce qui le pouvoit couvrir : mais l'excellence réelle de ces matières a devancé ſa réfléxion. Celui qui nous les a miſes en main nous a déchargés du ſoin d'en étudier la nature, en y jettant un voile juſqu'aujourd'hui impénétrable : mais il nous a invités à exercer notre induſtrie ſur les effèts qu'on en tire en la récompenſant par des ſuccès.

Les cuirs des grands animaux étant

peu souples, & les autres étant fort petits, il auroit fallu pour en couvrir toute la société, ou faire une trop grande destruction des uns & des autres, ou se trouver extrêmement gêné par la roideur de la couverture des premiers. L'esprit de l'homme apperçut enfin les supplémens que Dieu lui avoit préparés pour remédier à ce double inconvénient.

L'HABIT DE L'HOMME.

Les premières étoffes dont l'homme conçut la fabrique, furent le mattelas, & conséquemment le feutre. Le mattelas est un composé de crins, de laines, ou autres poils, qu'il plaque & arrête ensemble à l'aide de quelques fils naturels, comme sont les crins les plus longs, ou de quelques cordelettes artificielles qu'il s'avisa d'y piquer de loin à loin. Le mattelas foulé, applati & liaisonné par l'usage même qu'il en faisoit, ou en s'en couvrant, ou en se couchant dessus, fit naître l'idée du feutre. Celui-ci est une jonchée de crins, ou de poils & de duvèt qui, étant maniés & imbibés de quelque humeur grasse ou de colle, perdent leur ressort, s'insinuent & s'accrochent les uns dans les autres de façon à ne pouvoir plus se désunir; mais plûtôt à former un corps quelque peu souple, & d'une épaisseur à peu près uniforme.

Les différentes étoffes.

Le mattelas.

Le feutre.

L'HABIT DE L'HOMME.

Le mattelas facile à renouveller, a pris la place des peaux, pour procurer à l'homme le repos dont il a besoin. Par la suite l'invention des autres étoffes donna lieu à perfectionner le mattelas par une bonne enveloppe. De-là sont venues les couvertures piquées & les pelisses qui retiennent la chaleur sans incommoder par le poids. Nous n'avons rien de plus parfait en ce genre que la houatte. C'est une pelisse ou une fourure qui se fait avec une bourre d'une finesse extrême, qu'on tire de la gousse d'une plante Orientale. On l'imite avec la laine, avec le cotton, & avec la bourre de soie. Jusqu'ici nous n'avons pas cru pouvoir faire un pareil usage des aigrettes qui accompagnent les graines des chardons & autres plantes. On a cru y appercevoir trop peu de ressort.

La courte-pointe.

La houatte.

Le feutre, quoiqu'encore employé en quelques lieux pour les bonnèts & pour les souliers, n'a plus guères d'autre usage que celui de couvrir la tête des Occidentaux. Il n'est point de mon sujèt de chercher la raison qui nous engage à nous couvrir d'un gros bonnèt jusqu'au dessous des oreilles quand nous sommes chez nous auprès d'un bon feu, & à mettre le chapeau sous le bras quand nous allons

Le chapeau.

au grand air. Il eſt pareillement étranger à la matière du chapeau d'examiner ici ſi cette coëffure autrefois ronde, & en forme de vrai paraſol, aujourd'hui triangulaire, & diſtribuée en trois rigoles, eſt un ornement de bon goût. Je n'examinerai pas non plus pourquoi le chapeau rangé à la moderne, ſemble faire le déſeſpoir de nos peintres qui, la plupart, en manquent juſqu'à la perſpective. Il n'y a guères que M. Parocel qui s'en ſoit bien tiré. Nos yeux ſont faits à ces trois pointes, & nous ne nous arrêtons ici qu'à la fabrique du chapeau.

L'HABIT DE L'HOMME.

Communément on y fait entrer la laine d'agnelin * trop foible pour la plupart de nos autres tiſſus. On peut y employer les poils de liévre & de lapin, à moins que les loix n'en interdiſent l'uſage dans la fabrique des chapeaux fins, pour ſoutenir mieux le commerce de notre Colonie du Canada qui nous envoye une matière beaucoup plus propre pour la chapellerie, & preſque la ſeule dont cette Colonie puiſſe faire un commerce avantageux, en échange de ce que nous lui envoyons. On y mêle, ſi l'on veut, le ploc ou duvêt d'autruche qui nous vient d'Afrique, le poil de chameau qu'on nous envoye d'Aſie, & quelques autres. Mais

* Toiſon d'agneau.

L'HABIT DE L'HOMME.

le duvèt du castor, ou le poil fin qui tient immédiatement à la peau de cet animal & dont on a séparé le long poil qui prend le dessus & se durcit à l'air, fait aujourd'hui le principal fonds de cette grande manufacture. On employe dans les bons chapeaux un tiers de castor sec, sur lequel le Canadien n'a point dormi, & deux tiers de castor gras; parce que quand les Sauvages ont long-tems fait usage de ces peaux en guise de mattelas, le duvèt en est plus amorti, & plus propre à prendre la consistance de feutre.

La fabrique du chapeau.

Il me resteroit à vous dire comment on rompt le castor en le cardant; comment il faut, par les vibrations réitérées de la corde d'un long archèt, *arçonner* & *voguer l'étoffe*, c'est-à-dire, faire voler successivement & distribuer également un tas de poils d'une place à l'autre sur la même claye; comment se construisent les *capades*, qui sont autant de plaques ou d'assemblages de poils rangés sous une forme triangulaire; comment on *feutre* les capades en les pressant sous la carte, puis en les *marchant* ou agitant sous une toile; comment de quatre capades ou de quatre piéces triangulaires liaisonnées bord contre bord, on *bâtit* cette étoffe de figure d'entonnoir que l'on appelle

un feutre ; comment on foule le feutre sur les pendants de la *batterie*, en le trempant à plusieurs reprises dans l'eau d'une chaudière où l'on a délayé de la lie de vin en masse ; ce que c'est qu'*enformer* le feutre ou l'appliquer sur une forme de bois ; comment on *l'étouppe* en le fortifiant de poils aux endroits foibles, tels que sont, sur-tout, ceux qui doivent se prêter & s'amincir en recevant l'empreinte du cordon qui fera la séparation des bords d'avec la tête. Toutes ces façons & celles de teindre le chapeau, de *l'apprêter* ou *encoller*, c'est-à dire, d'affermir l'étoffe avec plus ou moins de colle, enfin de le *lustrer* & repasser, sont autant de procédés très-faciles à comprendre. Si j'y laisse à dessein quelque obscurité, c'est afin que vous en demandiez l'explication au premier chapellier. Je vous ai livré l'ordre des opérations & des termes. Le commentaire sera sensible & court.

L'HABIT DE L'HOMME.

La seconde étoffe que l'homme inventa fut le rézeau. C'est un tissu plus industrieux que ce qui précéde, & dont les piéces s'assemblent avec régularité. Il est composé de plusieurs fils ou cordelettes qui étant suspendues côte à côte à une corde commune, ou à une rangée de points d'attache, passent & repassent

Le rézeau.

L'HABIT DE L'HOMME.

obliquement les unes ſur les autres, ou en forme de ſimple treillis, ou ſelon d'autres arrangemens encore mieux entendus. Si ces cordonnèts ſont eux-mêmes compoſés de fils bien treſſés ; ſi ces fils ſont de différentes couleurs ; ſi les cordelettes procédent dans leur aſſemblage par deux ou par trois, & ſuivant un deſſein qui en diverſifie la diſtribution, pour la réitérer enſuite de même, il en réſulte non-ſeulement des nuances, mais des compartimens réguliers.

Ce travail dont on voit l'idée la plus ſimple dans le filèt à pêcheur, ſe combine & s'embellit fort diverſement dans pluſieurs eſpéces d'écharpes, de jarretières, de paſſements, de bourſes, & de bonnèts ; dans les ouvrages des nattiers ſoit en paille, ſoit en jonc, ſoit en oſier ; mais d'une façon beaucoup plus ingénieuſe dans toutes les différentes ſortes de dentelles. Nous ne devons pas, ce me ſemble, nous y arrêter ici ; parce que nous cherchons parmi les inventions de l'homme, celles qui lui donnent une couverture réelle.

Les étoffes tricotées.

Nous en trouvons une très-bonne dans la troiſième ſorte d'étoffe qu'il ajoûta aux précédentes. C'eſt l'ouvrage tricoté ou le tiſſu de mailles qui ſe fait avec un

jeu d'aiguilles d'argent, de léton, ou de fer. La maille est une très-belle invention : mais quoique le travail en soit fort simple, il est tel cependant que ni la gravûre ni aucune description ne sont propres à le faire concevoir. Heureusement ce travail n'est point rare : & si l'insertion d'une nouvelle maille dans une autre déja faite n'est pas d'abord facile à bien entendre ; nous trouvons par-tout des mains prêtes à nous en montrer l'assemblage, & des bouches qui mettent de la netteté dans tout ce qu'elles disent.

L'HABIT DE L'HOMME.

La quatrième sorte d'étoffe, & peut-être la plus utile invention qui soit dans la société, est le tissu à chaîne & à trame (*a*).

La chaîne que les Latins nommoient *stamen*, & que nos Peres ont appellée *estame* ou *estaim*, puis en dernier lieu *étaim* ; est comme la base & le fondement de l'étoffe. Ce sont de long fils tors, qu'on étend sur un *métier* (*b*), & dont les uns se haussent, les autres s'abaissent à l'alternative pour recevoir & saisir un autre fil qu'on nomme trame, lequel y est lancé en travers à l'aide d'une navette, instrument à deux pointes & qui

L'étoffe à chaîne & à trame.

(*a*) Les ouvriers disent trème.
(*b*) Machine à faire de l'étoffe.

L'HABIT DE L'HOMME.

a la forme d'un batteau. Toutes les étoffes précédentes sont, en comparaison de celle-ci, ou trop massives, ou trop à claire-voie, ou d'un travail trop long. Le tissu à chaîne & à trame est expéditif : c'est le plus fécond en commodités, & le plus propre à se diversifier selon le besoin des saisons, comme aussi selon le goût des nations & des particuliers. De-là vient ce nombre, pour ainsi dire, infini d'espéces toutes différentes, de toiles, d'étamines, de serges, de drap, de camelots, de taffetas, de damas, de velours, & d'autres étoffes dont les noms changent comme les matières & comme les mélanges des fils.

La matière des étoffes.

1°. Les matières que nous avons trouvé propres à être filées & travaillées sur le métier nous viennent de certaines plantes ou de certains animaux. Le chanvre, le lin, l'ortie, l'aloes, & d'autres plantes connues aux Indes, nous présentent des écorces filamenteuses, qu'on dégage de tout le bois qui peut y rester attaché, en les faisant *rouir* ou macérer dans l'eau, puis en les brisant sous la *maque* (*a*) ; & enfin en les faisant passer plusieurs fois par les longues broches du peigne de fer,

Les écorces filamenteuses.

(*a*) Ou broyoire, instrument à briser le chanvre & le lin.

pour pouvoir les filer, les tiſſer, & les blanchir. On peut les blanchir ſoit en fils, ſoit en étoffe, en les expoſant au grand air & à la roſée, ou en ſuppléant aux écoulemens de l'air par des arroſemens artificiels. Ces menues gouttelettes, après avoir délayé les matières tachantes qu'elles ſaiſiſſent, les emportent avec elles dans leur promte évaporation.

L'HABIT DE L'HOMME.

La bourre du cottonier.

Quoiqu'il y ait bien des plantes dont les graines ſont enveloppées d'une bourre très-délicate, qui pourroit être employée en peliſſes, ou même être filée, nous ne connoiſſons encore que le ſervice de la bourre de deux ou trois eſpéces de cotonniers. Le tems & l'obſervation nous en pourront faire trouver de ſemblables ſur d'autres plantes.

La ſoie.

La ſoie, que nous donne la chenille, nommée improprement ver à ſoie, eſt de deux ſortes, la longue ſoie & le fleurèt. La longue ſoie qui ſe dévide de deſſus les cocons n'a beſoin ni d'être peignée, ni d'être filée à la quenouille : il ne faut qu'en aſſembler les fils & les doubler ſur le dévidoir au nombre de huit, de douze, ou de quatorze enſemble, ſelon le caractère & la force qu'on veut donner à l'étoffe. Il y a bien des manières

L'HABIT DE L'HOMME. de les dévider, de les mouliner, & de les tordre en les assemblant.

La soie crue. Quand la soie a été tirée de dessus les cocons sans les jetter dans l'eau bouillante, c'est de la soie crue. Telle est la belle soie qu'on nous envoye du Levant par la Méditerranée, & celle qui nous vient des Indes par l'Océan. On donne aussi très-communément, quoiqu'improprement, le nom de soie crue à celle qu'on tire en Europe des cocons de rebut, & qui, ne pouvant être dévidée, ni filée uniment, doit passer par les cardes pour devenir praticable à la quenouille.

La soie cuite. La soie cuite est celle qu'on a dévidée de dessus les cocons plongés dans l'eau chaude. On appelle encore soie cuite ou *décreusée* toute soie lessivée à l'eau bouillante & qui a passé au savonnage, pour être ensuite trempée à froid dans un bain d'alun, & disposée par ces préparatifs à prendre la teinture. L'eau bouillante facilite le travail de la soie, peut être sans lui ôter beaucoup de son lustre. Mais elle en diminue le ressort & la force. D'où il arrive un inconvénient : on n'ose la mêler avec la vraie soie crue Asiatique qui la tourmenteroit dans l'étoffe, & la trancheroit ou la feroit crêponner par l'iné-

galité des tensions. Cette inégalité rend toûjours suspects les mélanges des soies cuites, avec toute sorte de soies crues; & nous verrons dans le travail des étoffes de laine qu'on n'y est pas moins attentif à amener la chaîne & la trame à une parfaite égalité de ressort, à une sorte d'unisson.

L'HABIT DE L'HOMME.

Le fleurèt ou bourre de soie.

Le fleurèt est cette soie irrégulière que nous voyons distribuée comme à l'avanture autour des longs fils qui forment le corps des cocons. On déchire ce fleurèt en le cardant pour le rendre maniable & propre à être filé. On y joint les soies de rebut, les bouts cassés, tous les résidus des longues soies dont on ne peut plus retrouver le fil sur le cocon; & enfin cette soie naturellement collée qui compose la coque dont la crysalide est immédiatement couverte. Cette dernière ne peut entrer dans la masse du fleurèt & passer par la carde, qu'après avoir été décrassée à l'eau de toute cette colle gommeuse dont la chenille avoit épaissi son enveloppe avant de mettre bas sa robe de ver, ses premières entrailles, & le long sac où elle logeoit la matière de sa soie.

Toutes ces soies que la carde confond & qu'elle mèt en état d'être filées, n'ont

L'HABIT DE L'HOMME.

pas à beaucoup près le lustre de l'autre fil que la nature elle-même nous a préparé : mais cette inégalité même facilite des diversités utiles, & proportionne les ouvrages aux états comme aux facultés des acheteurs.

Il y a d'autres chenilles dont on pourroit mettre le fil à profit. En 1734 on dévida au jardin des plantes, la soie d'un de ces gros cocons où s'enveloppe la belle chenille qui se trouve sur le poirier, & qui a le dos paré de globules d'un bleu-perse, qu'on prendroit pour de jolies turquoises. Cette soie se trouva brillante & plus forte que celle des vers à soie, mais moins abondante & plus difficile à dévider. Le plus court seroit peut-être de carder ensemble la soie, le fleurèt, & les fils de la coque de cette grosse chenille après avoir décollé ceux-ci dans l'eau. On en tireroit une matière, qui auroit, semble-t-il, la consistance du crin avec la souplesse & le lustre de la soie.

On pourroit croire que la soie, surtout celle que nous ne recueillons point dans nos provinces Méridionales, ne devroit pas faire partie de notre commerce, & que l'usage de ce beau fil, s'il continue à aller en augmentant, sera suivi de l'avilissement

l'avilissement de nos laines qui sont un des meilleurs fonds des laboureurs & des propriétaires. La chose est véritable, & il n'y a qu'un reméde au mal. C'est de distribuer tellement nos aumônes, qu'elles deviennent la récompense d'un travail universel; ensorte que tout le petit peuple de la campagne gagnant sa vie, couche sur la laine & en soit habillé. Alors la consommation de cette marchandise précieuse devenant infaillible, notre passion pour les étoffes brillantes loin de nuire à l'État, entretiendra utilement une autre branche dans le commerce, où l'on ne sauroit mettre trop de variétés & de ressources.

L'HABIT DE L'HOMME.

La laine.

Les poils des animaux sont sans difficulté la matière la plus abondante & la plus généralement employée à couvrir l'homme. Le duvèt du castor, le ploc de l'autruche, le poil du chameau, celui des chévres d'Asie & d'Afrique, la toison de la vigogne qui est la brebis du Pérou, ne sont que la plus petite partie de cette riche provision. C'est la laine de notre brebis commune qui fait avec les cuirs la plus sûre de nos défenses contre les attaques des élémens.

Les mélanges.

2°. Ce premier fonds de matières déja varié par lui-même se diversifie encore

L'HABIT DE L'HOMME.

plus par le nombre des espéces en chaque matière, & des mélanges que l'usage a justifiés. La qualité des laines varie selon les pays. Nouvelles variétés par la manière de les apprêter : variétés encore plus grandes par la façon de les assortir. Il n'y a point de manufacture de lainage, où l'on ne donne le premier rang à la laine de Ségovie, & assez généralement à toutes les laines de Castille, d'Estramadoure, d'Andalousie, ou même de la plûpart des provinces d'Espagne quoiqu'en différens degrés. On donne le second rang de finesse aux laines d'Angleterre. Le troisième à celles de Languedoc & de Berry. La sévérité des loix qui défendent aux Anglois le transport de leur laine hors de l'isle, & les risques de la contrebande ont peu-à-peu accoutumé nos fabriquans à s'en passer. Tantôt ils employent la laine de Ségovie pure. Tantôt ils la joignent à d'autres laines d'Espagne. Ils mêlent l'une & l'autre avec des laines du Berry ou d'autre crû. Ce qui a porté nos manufactures au point de pouvoir proportionner la finesse des étoffes d'hyver & d'été aux besoins de tous les états, & de ne redouter en aucun genre la comparaison du travail de nos voisins.

La laine d'Espagne se distingue en trois degrés qui se nomment laine *prime*, *seconde*, & *tierce*. Dans le triage des nôtres tout ce qui se trouve de plus fin & de plus long se nomme *haute-laine*. Ce qui est court, hérissé, & le moins propre à donner un beau fil, se nomme *basse-laine*.

L'HABIT DE L'HOMME.

La haute-laine.

Ces objèts peuvent blesser l'imagination d'un petit maître, qui ne trouve plus de raison où il ne voit plus de badinage. Ils peuvent choquer un bel esprit qui se croit d'une sphère supérieure, parce qu'il a commenté son Rabelais, & apostillé son Vaugelas. Mais aujourd'hui ceux qui font l'ornement des corps de sciences, & ceux qui se sont fait un beau nom dans les différentes parties du gouvernement des États, regardent comme leur grande affaire de connoître & d'aider les travaux de la société. N'hésitons pas à regarder comme solide & noble ce qui a souvent occupé le grand Colbert; & ne croyons point l'esprit de l'homme deshonoré par l'examen des matières qu'un Reaumur approfondit.

La basse-laine.

3°. A l'exception de la longue soie qui est naturellement filée, & qu'on se contente de tordre en la doublant; toutes les matières qu'on tisse sur un métier doi-

L'HABIT DE L'HOMME.

vent être filées ou au fuseau, ou au petit rouèt, ou au grand rouèt : & pour être filées c'est une autre nécessité qu'elles passent par le peigne ou par les cardes, instrumens dont le travail tend à des fins fort différentes.

Les peignes.

Les longues & nombreuses broches de fer qui forment le peigne, étant rangées à plusieurs étages sur un petit ais long d'environ un pié sur six ou sept pouces de large, servent d'abord à dégager les poils & les longs filamens qu'on y passe, de tout ce qu'il s'y trouve de grossier, d'inégal, & d'étranger. Si la pointe de quelqu'une de ces dents vient à s'émousser par la rencontre de quelque matières dure ou qui se plie avec peine, on l'aiguise avec la lime douce ; & si le corps de la dent se courbe sous une filasse trop embarassée, on le redresse avec un petit canon de cuivre. En second lieu l'application d'un peigne sur l'autre, les fils étant entre-deux ; & l'insertion mutuelle des dents que l'ouvrier force à aller & venir en des sens contraires, démêlent parfaitement tous les poils dont chaque peigne a été également chargé. Ce travail étant réitéré range le plus grand nombre des poils en longueur les uns côte-à-côte des autres, en couche nécessairement plu-

sieurs sur l'intervalle qui sépare les extrê- mités des poils voisins, les uns plus haut les autres plus bas, dans toute la poi- gnée, selon l'étage des dents qui les sai- sissent. Par ce préparatif on les dispose à se tordre tous les uns sur les autres sans se quitter, quand des doits pleins d'a- dresse les tireront dans un volume toû- jours égal, & les feront rouler uniment sous l'impression circulaire du rouèt ou du fuseau.

L'HABIT DE L'HOMME.

Bien des manufacturiers sont dans l'u- sage de teindre les laines avant de les faire travailler au peigne ou à la carde. D'autres aiment mieux les travailler en blanc & ne les mettre à la teinture qu'en fils, ou même en étoffe. Les premiers en donnant à leurs ouvriers une pezée ou une quantité de laine d'un poids déter- miné, la distribuent en trois tiers, ou en quatre quarts, ou même en plus de par- ties, toutes de différente couleur; afin que ces laines étant rompues, puis éga- lement mêlées par la discrétion de l'ou- vrier & par les coups de dents de ses outils, chaque couleur demeure effacée: toutes se trouvent par-là exactement fon- dues en une couleur nouvelle qui est celle que le maître se propose. Mais il s'en est assuré par avance de la manière que voici.

L'HABIT DE L'HOMME.

Quand le maître d'une manufacture veut employer des laines teintes, & savoir surement si le mélange qu'il a conçu produira réellement l'effèt qu'il désire & qu'il conçoit, il en prépare un échantillon qu'on nomme le *feutre*. Il fait rompre & frapper ensemble le poids d'autant de grains de laines teintes, qu'il veut mettre ensemble de vingtaines de livres d'une couleur ou d'une autre dans la totalité de sa piéce de drap. Si donc son feutre contient le poids de soixante-dix grains de laine couleur de caffé, vingt-trois grains de feuille morte, & vingt de bleu-pâle; l'effèt le satisfaisant, il mettra dans la totalité des laines teintes qu'il délivrera à ses ouvriers vingt fois 70 ou 1400 livres, couleur de caffé, 460 de feuille morte, & 400 de bleu pâle.

Il y a des teintures qui, comme le noir, mordent la laine si rudement, qu'elle ne pourroit plus se travailler si on lui avoit donné d'abord la couleur qu'on lui destine. Il y a des couleurs fort éclatantes, qui, comme le rouge de cochenille, perdroient tout leur vermeil dans une si grande diversité de mains. Toute l'étoffe se fait alors en blanc, & arrive en blanc chez le teinturier. L'expérience du profit & des pertes, du mieux & du parfait, a réglé toutes ces différences.

L'HABIT DE L'HOMME.

Apprêts des laines.

Les laines, ſoit teintes, ſoit blanches, doivent être lavées, puis battues ſur la claye & ouvertes ou deſſerrées à grands coups de baguettes : c'eſt le préparatif néceſſaire pour les peigner enſuite ou à l'huile ou à l'eau. Les laines teintes, & les blanches en certains cas ne ſe peuvent mettre en œuvre ſans avoir été arroſées d'huile d'olive, ou d'huile de colzat (*a*), de la quantité du tiers, ou du quart, quelquefois de la moitié de leur poids. La laine d'Eſpagne qui n'a été lavée que ſur la bête, & qui conſerve ſon *ſuin*, c'eſt-à-dire, ſa graiſſe naturelle, ſe peigne communément à l'eau & ſans le ſecours d'aucune huile étrangère : on ſe contente après l'avoir battue de la tremper dans une cuvette d'eau chaude où l'on a délayé du ſavon en liqueur.

Le dégraiſſoir.

La laine retirée par poignée eſt attachée d'une part au crochèt dormant du dégraiſſoir & d'autre part au crochèt mobile qui la tord & la dégorge, étant tourné lui-même à l'aide des branches du moulinèt. Toute la pezée de laine eſt conſervée en tas dans une corbeille pour être peignée plus aiſément à l'aide d'un

(*a*) Le colzat eſt un petit chou dont la graine qui donne beaucoup d'huile au preſſoir, reſſemble à la graine du navèt. Mais c'eſt ſans raiſon que la graine & l'huile de colzat portent le nom de navette.

L'HABIT DE L'HOMME.

reste d'humidité. Si elle doit être tissée en blanc, elle passe de-là au soufroir qui est une étuve, où l'on la tient sans air & exposée sur des perches à la vapeur d'un vase de soufre allumé : & ce soufre qui macule sans reméde la plûpart des couleurs, dégage efficacement la laine qui n'est pas teinte, de toutes ses impuretés, & lui donne une blancheur parfaite.

Le soufroir.

Les façons.

4°. La longue laine qui a passé par les peignes, est celle qu'on destine à faire le fil d'étaim, qui est le premier fond de la plûpart des petites étoffes de laine tant des fines que des communes. On en fait aussi les bas d'estame, & les ouvrages de bonneterie à mailles fines, ou qu'on ne veut point faire drapper. Vous en verrez à l'instant la raison quand je vous parlerai de l'usage des laines rompues sous les cardes. Pour disposer la laine peignée & conservée dans une juste longueur à prendre un lustre qui imite quelque peu celui de la soie, il faut que cette laine soit filée au petit rouêt, ou bien au fuseau, & le plus tors qu'il est possible. Ainsi ce fil est ras & serré : il ne laisse échapper que très-peu de poils en dehors, d'où il doit arriver que la lumière s'y réfléchisse plus également,

& par plus grandes masses, y étant moins rompue, que sur des poils présentés de tout sens. Ce fil d'étaim se dévide de dessus les fuseaux, ou de dessus les canelles du petit rouèt, sur d'autres canelles ou sur des pelottes au nombre communément de dix-huit, ou de beaucoup plus selon les usages des lieux. On les enfle de fil jusqu'à un certain volume auquel on est fixé par les réglemens de chaque manufacture. Toutes les fibres de ce fil ont une roideur ou un ressort qui les dispose à une rétraction perpétuelle, ce qui, à la première liberté, cordelleroit un fil avec l'autre. On amortit ce ressort en pénétrant les pelottes de la vapeur d'une eau bouillante. On les distribue ensuite dans autant de casetins, ou petites loges d'où l'on tire tous ces fils en les menant par un pareil nombre d'anneaux sur un ourdissoir en forme de dévidoir ou de tour posé debout, & que la main fait marcher à l'aide d'un pivot; ou bien sur un ourdissoir composé de deux barres de bois qui sont posées parallelement & un peu en talut contre la muraille, pour recevoir les fils sur les deux rangées de chevilles dont elles sont hérissées. Quand on porte les fils de dessus les pelottes ou de dessus les bobines sur

L'HABIT DE L'HOMME.

L'ourdissoir.

L'HABIT DE L'HOMME.

l'ourdiſſoir tournant, les fils ſont rapprochés ou contenus d'une main, & attachés de l'autre à une cheville de l'ourdiſſoir qui eſt pouſſé enſuite à pluſieurs repriſes. Les fils s'y viennent ranger côte-à-côte. Il s'en forme une épaiſſe poignée qui deſcend en ligne ſpirale & environne tout l'ourdiſſoir de ſes tours également eſpacés. Quand on porte les fils ſur un ourdiſſoir plat & incliné ſur la muraille, on les réunit tous ſur la première cheville d'une des deux barres : on les conduit de-là tous enſemble d'une barre à l'autre, & ſucceſſivement d'une cheville à l'autre. L'ouvrier parvenu à la dernière, fait le retour & reporte une égale quantité de fils à contre-ſens ſur les mêmes attaches, en treillant, c'eſt-à-dire, en y ménageant par l'inſertion de ſes doits les ſéparations des fils qui aideront le jeu de la chaîne ſur le métier. Il obſerve, ſoit dans le nombre des fils, ſoit dans la manière de les aſſembler, un ordre & des meſures qui varient d'une manufacture à l'autre. Dans les lieux, par exemple, où ſe fabriquent les petites étoffes les plus belles, il eſt aſſez d'uſage de mener dix-huit fils ſur les chevilles de l'ourdiſſoir. L'allée ſur toutes les chevilles & le repli ou retour ſur toutes les mêmes,

produiront un premier aſſemblage de trente-ſix fils. C'eſt ce qu'on nomme une portée. Il faut quarante de ces portées pour former la totalité de cette poignée qu'on nomme une chaîne. Ce ſont donc 1440 fils qui, multipliés par douze aunes qu'on leur donne de longueur, font 17280 aunes de fils. L'ouvrier, pour rendre cette poignée de longs fils maniable & portative, en arrondit le bout en une grande boucle au travers de laquelle il paſſe ſon bras & amène à lui la poignée de fils. Il en fait ainſi un ſecond chaînon, puis au travers de celui-là un troiſième & en continuant. De-là vient que ces longs aſſemblages de fils d'étaim étant bouclés & racourcis en un petit eſpace, prennent le nom de *chaîne*, & qu'on le conſerve encore à ces mêmes fils lorſqu'on les étend ſur le métier pour recevoir le fil de traverſe. Il faut pluſieurs de ces chaînes, pour en former la monture de l'étoffe, ou cette première baſe de longs fils qui s'étendent parallelement depuis le devant du métier juſqu'à l'autre bout : ils y ſont reçus & enroulés ſur l'enſuble ; & à meſure qu'ils ſe convertiſſent en étoffe par l'inſertion de la trame, on enroule l'étoffe ſur l'enſoupleau qui eſt un autre cilindre de bois, couché devant l'ouvrier

L'HABIT DE L'HOMME.

La chaîne.

La monture ou grande chaîne.

L'HABIT DE L'HOMME. sous le jeu de la navette. Les apprêts de la laine peignée, filée, & ourdie, sont pour une infinité de villages dispersés autour des grandes manufactures, un fonds aussi utile que la propriété des terres; parce que ces travaux font revenir sur les lieux une sorte d'équivalent qui remplace ce que les propriétaires en emportent sans retour.

Ce premier fil rangé avec beaucoup d'ordre sur le métier où se font les étamines & les serges, car il ne s'agit pas encore de la fabrique du drap, nous montre déja la largeur & la longueur que doit avoir l'étoffe. Il est d'usage de ranger sur les deux bords de la largeur un nombre déterminé de fils ou d'une matière ou d'une couleur différente de celles de la chaîne, ce qui sert à caractériser les différentes sortes d'étoffes. Il y a des réglemens pour fixer la largeur & la longueur de la chaîne, la matière & la couleur des lisières, en un mot ce qui constitue chaque espéce de tissu, afin qu'on sache ce qu'on achette.

Les lisières.

Mais nous n'avons encore que la moitié de notre provision. Des troupes d'ouvriers aussi utiles que les précédens, quoique plus novices ou moins adroits, nous préparent un second fil commune;

Le fil de trame.

ment plus maſſif & moins tors, lequel paſſant de travers entre les fils de la chaîne hauſſés & baiſſés alternativement, les unira tous en un ſeul corps & en formera un tiſſu également enflé, également garni d'un bout à l'autre. C'eſt ce fil tranſverſal qu'on nomme la trame ou l'enflure.

L'HABIT DE L'HOMME.

Les laines courtes, celles qui ſont reſtées au fond du peigne, n'ayant pu, faute de longueur, ſe maintenir en rang avec les autres, & généralement toutes celles qu'on nomme baſſe-laines, ſont employées dans les étoffes communes à faire le fil de trame après avoir été battues & cardées.

Les Cardes.

Les cardes ſont encore deux planchettes comme le peigne, mais plus larges que hautes, couvertes d'un cuir de baſanne lequel eſt hériſſé de pointes de fer: & au contraire des dents du peigne qui ſont longues, celles des cardes ſont petites & un peu courbées pour rompre les matières qui y paſſent, en de très-menues parcelles, & pour raréfier ou délier le plus qu'il eſt poſſible les bourres de ſoie, les ſoies de rebut, les réſidus des longs fils du cocon, le duvèt du caſtor ou autre, les baſſe-laines, & tous les poils courts qu'on ne peut préparer

L'Habit de l'homme. au peigne. Enfin les cardes ſont auſſi employées à rompre les haute-laines, quand on veut faire du drap, ou des ſerges fines qui imitent l'enflure du drap.

L'intention du travail des cardes eſt de préparer une matière bouffie, lâche & propre à former un fil peu ſerré, dont les poils faſſent reſſort en tout ſens les uns contre les autres, & cherchent à s'échapper de toute part. En effèt les menus poils qui ont paſſé par les cardes étant jettés entre eux de tous les ſens imaginables ne ſe peuvent tordre ou plier ſans tendre continuellement à ſe redreſſer & à ſe déſunir. Le fil où ils entrent en doit être hériſſé, & peu tors. Il doit donc donner une trame propre à gonfler l'étoffe & à la faire drapper en élançant en dehors une infinité de poils engagés par leur autre extrémité dans le corps de la piéce.

La laine ſe carde à diverſes repriſes, où l'on employe par degré des inſtrumens plus fins, & des dents plus courtes. En dernière opération elle ſort de deſſous les cardes comme un petit rouleau d'un pouce de maſſe ſur douze de long. Ces rouleaux de laine veule, ſe nomment *ploques* ou *ſauciſſons*, & ſe filent au grand rouèt ſans le ſecours de la

quenouille.*L'ouvrier préſente de la main gauche l'extrémité du ſauciſſon à la broche de la fuſée, & de la droite mèt la roue, la corde, & la fuſée en mouvement. La laine ſaiſie par le bout de la broche tournante ſe tortille dans le même ſens. L'ouvrier éloigne ſa main, & allonge de trois ou quatre piés le ſauciſſon qui, en s'amincissant & en prenant d'un bout à l'autre le tour de la fuſée, devient un fil aſſez tors pour être de quelque conſiſtance, & aſſez lâche pour dégager par dehors les extrémités de ſes poils. D'une ſecouſſe de revers donnée bruſquement à la roue, l'ouvrier détache ſon fil de la broche, & l'enroule auſſitôt ſur la fuſée en redonnant à la roue ſon mouvement ordinaire. Il unit enſuite bout-à-bout un nouveau ſauciſſon à l'extrémité du fil formé & enroulé : il applique le point de réunion du ſauciſſon & du fil à la broche pour recommencer l'opération précédente. En accumulant de la ſorte pluſieurs ſauciſſons filés, il garnit tellement le fond de la fuſée, qu'il diminue de plus en plus les volumes de l'enroulement juſqu'au bout de la broche. Ce paquèt de fil conſéquemment rangé en cône ou en pain de ſucre, eſt percé d'outre en outre par la broche, & s'en

L'HABIT DE L'HOMME.

* *Voyez la Figure.*

Le grand rouèt.

L'HABIT DE L'HOMME.

tire ſans s'ébouler. L'huile ou la ſimple humidité dont cette laine a été imbibée pour être cardée, en aſſoupit tous les reſſorts. On le tranſporte ſans riſque, & le cône étant remis ſur une autre broche, il ſe diſtribue ſur le dévidoir, où il eſt uni par un nœud léger avec le fil d'une autre fuſée, & le tout enſuite eſt mis en *écheveau*, à l'aide d'un dévidoir qui régle plûtôt l'ouvrier que l'ouvrier ne le régle. On fixe la circonférence de ce dévidoir conformément aux meſures qu'on ſe propoſe. Veut-on enſuite que l'écheveau ſoit formé, par exemple, de trois cens tours de fil? il faut que l'eſſieu engrenne par quatre dents ſur une roue qui en ait vingt, & que l'eſſieu de celle-ci, lequel en a cinq, engrenne dans une grande roue de 60 dents. Chaque dent du dévidoir emportant une dent de la petite roue, le dévidoir fera cinq tours pour épuiſer les quatre fois cinq dents ou les vingt dents de la petite roue. Celle-ci fera de même autant de tours que ſon pignon, qui tournera douze fois pour emporter les ſoixante dents de la grande roue. Pendant que la grande roue fait un tour, la petite en fait douze, & le dévidoir ſoixante. Il faut donc cinq tours de la grande roue pour avoir cinq fois ſoixante ou trois

cens tours du dévidoir. Un petit marteau dont la queue est emportée par une cheville de détente attachée à la grande roue, frappe cinq coups par autant de chutes, après les cinq tours de la grande roue. Elle est avec cela traversée d'un essieu qui enroule un fil auquel on a suspendu un petit poids, & ce poids se trouvant arrêté après le cinquième tour, avertit l'ouvrier qu'il a trois cens fils sur son dévidoir; puisque le dévidoir a fait cinq fois soixante, c'est-à-dire, trois cens tours. Les écheveaux formés par une quantité fixe & connue de ce fil de trame, sont assemblés de manière que tous réunissent leur bout dans le même point d'attache pour être retrouvés sans peine. On les porte au dégraissoir pour y être dégorgés de leur huile, & des impuretés de la teinture, puis rainssés au même dégraissoir, & pliés en *grottes*, c'est-à-dire, en manière de petites colonnes torses. Ce qui en facilite le maniment & le transport, sans courir le risque des mélanges. Le fil de trame est en dernier lieu dévidé des écheveaux sur de petits roseaux de trois pouces de long, & qu'on nomme *épolets* ou *époulins*. Ce petit tuyau chargé de fil est embroché par une verge de fer qui se nomme fuserole, puis couché &

L'HABIT DE L'HOMME.

L'époulin.

L'HABIT DE L'HOMME.

arrêté par les deux bouts de sa fuserole dans la poche de la navette, d'où le fil s'échappe par une ouverture latérale. Ce fil arrêté sur la première lisière de la chaîne, se prête & se dévide de dessus l'époulin à mesure que la navette court & s'échappe par l'autre lisière. Les fils de chaîne se haussant par moitié, puis s'abaissant tour-à tour tandis que les autres remontent, saisissent & embrassent chaque *duite*, ou chaque jèt de fil de trame : de sorte que c'est proprement la chaîne qui fait l'appui & la force du tissu : au lieu que la trame en fait la fourniture, l'épaisseur, & le plus sensible caractère.

La duite.

Il y a bien des étoffes dont la trame n'est point velue, mais faite de fil d'étaim & de laine peignée comme la chaîne : ce qui produit une étoffe lisse, qui, en considération de l'égalité ou de la presqu'égalité de ses deux fils, se nommera étamine ou étoffe à *deux étaims*. Au contraire on appellera étoffe *sur étaim*, celle dont la chaîne est de laine peignée, & l'enflure de fil lâche, ou de laine cardée.

Etoffe de deux étaims ou étamine.

De ces premiers préparatifs du fil provenu de matières qui ont passé par les peignes ou par les cardes, naît la différence qui se trouve entre une simple toile

dont la chaîne & la trame ſont d'un chanvre également tors, & une futaine qui eſt toute de cotton, mais à chaîne liſſe & à trame velue. De-là provient la différence extrème qui ſe voit entre le drap & une étamine raſe; le drap étant composé d'une chaîne & d'une trame qui ont également été cardées, quoique de la plus longue & de la plus haute laine; au lieu que la belle étamine eſt composée d'étaim ſur étaim, c'eſt-à-dire, d'une chaîne & d'une trame également liſſes, également ſerrées, & toutes deux d'une fine & longue laine qui a paſſé par le peigne pour ſe pouvoir mieux tordre, & par-là devenir plus luiſante. De la même différence des deux fils vient celle de la ſerge ou de l'étoffe drappée dont la trame eſt lâche & velue; d'avec les burats, voiles, & autres étoffes fines dont le fil de longueur & celui de traverſe ſont de la même prime de Ségovie, l'un & l'autre de laine peignée, l'un & l'autre preſqu'également ſerré au petit rouèt. C'eſt cette égalité ou preſqu'égalité des deux fils & la ſuppreſſion de tout poil élancé au dehors qui, avec la fineſſe de la laine, donne aux petites étoffes de Reims, du Mans, & de Châlons ſur Marne, le brillant de la ſoie. L'étamine

L'HABIT DE L'HOMME.

Drap ou fil de trame ſur fil de trame.

Etamine ou étaim ſur étaim.

L'HABIT DE L'HOMME.

change & prend un nouveau nom avec une forme nouvelle, si seulement on a filé fort doux la laine qui doit en faire la trame, quoique peignée comme celle de la chaîne. Ce ne sera plus une étamine, mais une serge si la trame est de laine cardée & filée lâche au grand rouèt pour faire drapper l'étoffe. A ces premières combinaisons il s'en joint d'autres qui ne sont que des degrés de plus ou de moins dans ce que nous avons dit; d'autres qui proviennent des changemens alternatifs, soit de couleur, soit de grosseur dans les fils de la chaîne, ou de la manière de faire & de frapper l'étoffe sur le métier. Une étoffe fine, d'étaim sur étaim, & serrée au métier, sera l'étamine du Mans: la même moins frappée ou laissée à claire-voye, sera du voile. La trame est-elle de laine fine, mais cardée? c'est un beau maroc, ou un droguèt. La chaîne en est-elle haussée & abaissée avec quatre marches au lieu de deux? l'entrelas des fils est doublement croisé, & l'étoffe se nomme maroc croisé. La trame est-elle de grosse laine, & sans croisure? c'est une dauphine. Trame de fine laine cardée sur étaim de Ségovie, c'est l'espagnolette de Reims. Grosse trame de laine du pays sur chaîne de

Serge ou fil de trame sur étaim.

Maroc.
Voile.
Etoffe croisée.

Dauphine.
Espagnolette.
Tiretaine.

chanvre, c'eſt la tiretaine de Beaucamp, ou le gros droguèt de Verneuil. La fine ſerge bien drappée eſt le pinchina de Toulon, ou de Châlons en Champagne. La ſerge de groſſe laine bien foulée eſt le pinchina de Berri. Entre tous ces extrèmes, combien de mélanges & de différens noms! Il n'y a pas moins de degrés depuis le beau camelot de Bruxelles, ou de l'Iſle en Flandre, ou de la Neuville en Lyonnois, juſqu'au gros camelot d'Auvergne, & au bourracan de Rouen, ſelon qu'on y employe ou une forte chaîne de poil de chévre avec une trame de fine laine & filée très tors; ou bien chaîne de poil & trame de même; ou bien poil avec chanvre, avec lin, avec ſoie. Une forte chaîne de ſoie avec une forte trame de même, donne le gros de Naples ou de Tours. Une trame de laine ſur chaîne de ſoie donne la ferrandine ou le montcayard. Le fil de chanvre avec le fil de cotton fait la ſiamoiſe commune. C'en eſt aſſez pour faire entrevoir ici les ſources des différences infinies qui ſe trouvent dans les tiſſus de poils, de ſoie, de laine, de chanvre, ou de lin.

L'HABIT DE L'HOMME.

Camelot. Bouracan.

Gros de Naples. Gros de Tours.

Avant que de paſſer aux dernières variétés qu'on procure encore aux étoffes par les différentes ſortes de luſtres &

Le fil de rebours.

L'HABIT DE L'HOMME.

d'apprêts qu'on leur donne; n'omettons pas une précaution en apparence fort légère, & réellement très-ſage, qui, par la ſimple tournure qu'on donne au fil dans un ſens plûtôt que dans un autre, contribue beaucoup à l'éclat des étoffes légères, & à la moëlle des étoffes drappées. Cette précaution conſiſte à filer du même ſens la chaîne & la trame deſtinées à faire une étoffe luiſante comme l'étamine, le camelot, ou autre, & de filer la trame des drapperies dans un ſens contraire à celui de la chaîne.

Cette différence ne dépend point du mouvement des doits qui eſt toûjours le même; mais uniquement de la corde du rouèt, laquelle peut être tenu croiſée ou tenu ouverte. La corde qui enveloppe le tour de la roue & qui aſſujettit au même mouvement la fuſée & le fil; allant comme la manivelle en montant de gauche à droite, fera pareillement aller tous les tours du fil en montant de gauche à droite. Mais ſi la corde qui embraſſe la roue ſe croiſe avant que d'embraſſer la fuſée où le fil s'aſſemble; c'eſt une néceſſité qu'elle emporte la fuſée & le fil en deſcendant de droite à gauche, pendant que cette corde va en montant ſur la roue de gauche à droite. Tous les brins

de laine qui ſe tortillent les uns ſur les autres, ſoit au petit rouèt, ſoit au grand, dans le ſens qui leur eſt imprimé par la broche de la fuſée, doivent ſe plier dans un ſens quand on file à corde ouverte, & dans un ſens contraire, quand c'eſt à corde croiſée. Mais quel intérêt peut-on prendre à ce que l'un des deux fils ſoit à l'égard de l'autre un *fil de rebours*, pour parler le langage des ouvriers? Le voici.

L'HABIT DE L'HOMME.

Quand on veut qu'une étoffe ſoit garnie & plus ou moins drappée, on la porte à la foulerie pour en épaiſſir la chaîne en y inſinuant fortement les poils de la trame qui y eſt unie, & pour mieux arrêter dans l'intérieur de l'étoffe ceux qui ayant un de leurs bouts par dehors ſerviront à la velouter. C'eſt le foulon qui donne proprement aux drapperies leur conſiſtance; l'effèt principal des coups de maillèts ſur l'étoffe étant d'ajoûter le mérite du feutre à la régularité du tiſſu. C'eſt par une ſuite de ce principe que les étoffes liſſes reçoivent leur dernier luſtre ſans paſſer par la foulerie: ou ſi quelques-unes y ſont portées, c'eſt pour être bien dégorgées, non pour être battues à ſec. Elles perdroient en s'étoffant la légèreté & le brillant qui les caractériſent. Au contraire les étoffes qu'on y porte pour

Les fouleries.

L'HABIT DE L'HOMME.

y prendre la consistance de drap, gagneront beaucoup par avance à avoir leur chaîne & leur trame de laine cardée, ou du moins leur trame faite de fil lâche, & leur chaîne filée de rebours. Plusieurs personnes courant dans un même sens pourront aller long-tems sans se rencontrer: mais elles peuvent promtement se heurter & se traverser en allant dans des sens contraires. Il y a pareillement peu d'union à attendre des poils de deux fils lâches, quand ils sont tournés au rouèt dans le même sens. Moins encore en faut-il attendre des deux fils d'étaim ou des fils de laine peignée qui forment l'étamine : ce qu'on s'y propose est en effèt qu'ils se rapprochent sans se serrer, pour couvrir le corps sans l'échauffer. Mais si l'un des deux fils a été fait à corde ouverte, & l'autre à corde croisée; si les poils de la chaîne sont couchés dans un sens, & ceux de la trame dans un autre, tous les interstices seront plus aisément remplis dans l'une par l'insertion des poils de l'autre. Quand les maillèts battent & retournent l'étoffe dans la pile du foulon, il n'y a point de poils qui ne s'ébranlent à chaque coup. Les poils qui sous un coup formeront une chambrette en se courbant ou en se détachant des poils

poils voisins, s'affaissent ou s'allongent sous un autre coup qui aura tourné l'étoffe d'un nouveau sens. Si donc les poils de la chaîne & de la trame ont été filés dans des sens opposés & qu'ils se hérissent en dehors les uns vers la droite, les autres vers la gauche, cette disposition en facilite l'insertion mutuelle sous l'impulsion des maillèts. L'engrènage en sera sur-tout plus prompt si les deux fils sont d'une laine rompue à la carde comme il se pratique pour les draps. Toute autre étoffe à fil de trame sur étaim se drappera suffisamment par la simple précaution du fil de rebours & acquerra jusqu'au point désiré la contexture & la solidité du feutre. Je dis jusqu'au point désiré : car si l'étoffe, soit drap, soit serge, devenoit véritable feutre, elle se retireroit trop sur la largeur & sur la longueur par une suite naturelle de son renflement : & au contraire si on la poussoit encore plus à la foulerie, elle s'en iroit en dissolution.

L'HABIT DE L'HOMME.

L'effèt des fouleries est donc double : c'est 1°. de dégraisser l'étoffe à fond, & 2°. de la feutrer plus ou moins. On y bat *à la terre*, & on y bat *à sec*. On y bat l'étoffe enduite de terre glaise qui est une matière absorbante, & propre à saisir

Double effèt des fouleries.

L'HABIT DE L'HOMME.

tous les ſucs onctueux, en aidant ce travail par un robinèt d'eau. L'étoffe ſe dégorge par ce moyen à diverſes repriſes, & avec plus ou moins d'eau, de ſa terre, de ſes taches, de ſon huile, des impuretés de ſa teinture, & de la colle de parchemin bouilli dont les fils de la chaîne ont été enduits pour être plus gliſſans à la fabrique. Après ce premier dégorgement, dont certaines étamines délicates n'ont pas beſoin, les autres ſont plus ou moins foulées à ſec, & drappées à la légère ou *foulées en fort* ſelon l'intention qu'on a de les tenir plus raſes ou plus enflées. Rien ne diſpoſe mieux l'étoffe à ſe drapper en fort, que d'y avoir fait entrer beaucoup de trame à force de coups de chaſſe.

Vous voyez, mon cher ami, qu'il y a un méchaniſme très-fin dans toutes ces pratiques dont nous n'apprenons pas même les noms. Nous ne parlons jamais à un ouvrier inventif, & nous courons après les ſtériles promeſſes des philoſophes. Je voudrois pour leur gloire que ce fût un d'entre eux qui, au lieu de nous entretenir de formes ſubſtantielles ou de futurs poſſibles, & d'harmonie préétablie, nous eût enſeigné l'uſage du *fil de rebours*.

Après ces diverſités qui proviennent

du choix, du mêlange, de l'apprêt, & de la fabrique des matières, l'étoffe se peut encore varier par les derniers apprêts qu'on lui donne ou qu'on lui refuse après qu'elle est fabriquée. Elle change de nom selon la façon dont on la fait draper, & selon celle dont on la pare. L'HABIT DE L'HOMME.

Elle est d'abord énouée (*a*), ou nettoyée de ses nœuds, de ses paillettes, & de toutes ses inégalités, avec de légères pincettes & des brins de bouleau, pour être portée sans risque à la foulerie, où le moindre corps dur pourroit percer l'étoffe dans le pôt (*b*) du foulon. Des mains de celui-ci elle revient dans celles de l'énoueuse qui la reprend d'un bout à l'autre, & emporte de nouveau les corps terreux ou autres qui seroient capables d'en altérer la couleur, ou d'en rendre l'épaisseur inégale. L'étoffe, après cette seconde visite, retourne à la foulerie, où elle est battue non à l'eau froide, mais à la chaude & au savon, puis dégorgée & lavée jusqu'à ce que l'eau sorte de la pile aussi claire qu'elle y est entrée. On arrête l'eau pour battre à sec : & c'est alors que

(*a*) L'énoueuse est l'ouvrière qui énoue l'étoffe, ou qui en ôte les nœuds & les paillettes. Dans certaines manufactures elle se nomme époucieuse ; ailleurs épinceuse.

(*b*) Ou la pile.

L'HABIT DE L'HOMME.

l'étoffe est feutrée ou foulée en fort si elle le doit être. On prend la précaution de la déplier de deux heures en deux heures, & de la tirer par ses lisières, tant pour en affoiblir les plis contractés sous le maillèt, que pour en empêcher la trop grande rétraction. On lui redonne encore l'eau, & lavée de nouveau dans la pile, elle en sort communément pour la dernière fois.

Le lainage. De vigoureux ouvriers s'arment de doubles croix de fer ou de bois garnies de têtes de chardons, dont chaque petite feuille vûe au microscope, se trouve terminée par un crochèt fort pointu; & après avoir mouillé l'étoffe en pleine eau, ils la tiennent étalée ou suspendue sur une perche, & la lainent en la chardonnant, c'est-à-dire, qu'ils en font sortir le poil en la brossant à plusieurs voies, de bas en haut, puis de haut en bas, à contrepoil, puis à poil, d'abord à chardon mort ou qui a servi, puis à chardon vif & qui s'employe pour la première fois. L'ouvrage se fait en premier lieu à trait modéré, ensuite à trait plus vif, mais toûjours avec la précaution de ne pas *effondrer* l'étoffe, & de n'en pas trop appauvrir le fond, à force de vouloir garnir & velouter les dehors.

Le *lainage* rend l'étoffe plus chaude &

plus belle, mais c'eſt en y ajoûtant la précaution de la tonture. L'inégalité des poils eſt corrigée par les forces du tondeur, qui, après avoir travaillé en première voie, remèt l'étoffe entre les mains des laineurs : ceux-ci, après l'avoir de nouveau chardonnée, la remettent au tondeur qui la travaille en *réparage*, puis en *affinage* ; tous noms qui n'expriment que les différens degrés du même travail. Ils la ramènent ainſi tour-à-tour les uns ſous leurs chardons, les autres ſous leurs *forces*, juſqu'à quatre & cinq fois différentes ſans parler des tontures & des façons de l'envers. Il y a des manufactures où le drap retourne encore à la foulerie après le premier lainage.

L'HABIT DE L'HOMME.

La tonture.

L'étoffe ne peut ſoutenir tant d'attaques ni tant d'outils tranchans ſans courir bien des riſques. Il n'eſt point de ſoin qu'on ne prenne pour rentraire imperceptiblement les endroits affoiblis ou percés.

Les rentraits.

Ceux qui font le commerce avec honneur ſe font un devoir de religion de tenir un état exact de tout ce qui a été rentrait dans leurs étoffes & d'en dédommager fidélement l'achetteur. Dans le tems que la ſupériorité des fabriques étrangères ſur les nôtres faiſoit dédaigner nos étoffes, on ſe ſouvient d'avoir vû un

L'HABIT DE L'HOMME.

marchand de Londres se dispenser de donner aux François, auxquels il envoyoit son drap, le moindre avis des endroits maltraités. Mais pour éviter les écritures & les reproches, il mettoit dans le cœur de la piéce d'étoffe une guinée (*a*), arrêtée par une croix de fil sur l'endroit malade ou percé.

Après les longues opérations des fouleries, du lainage, & de la tonture, opérations qui varient selon la qualité de l'étoffe, ou selon la méthode des lieux, soit pour le nombre, soit pour l'ordre; les serges sont mises au grand air sur de longues perches, & les draps, lustrés d'un premier trait de brosses, sont étendus sur la rame.

La rame.

La rame est un long chassis ou un très-grand assemblage de bois aussi large & aussi long que les plus grandes piéces de drap. On tient ce chassis posé debout pour y pouvoir attacher l'étoffe, qu'on y tire ensuite en tout sens sur de longues enfilades de crochèts. L'instrument qui l'attire en large & l'arrête en bas sur une piéce transversale & mobile, se nomme *largèt*. Celle qui saisit par des crochèts tout le chef de l'étoffe, & l'attire en long, se nomme *templèt*. Ce travail tend à effacer tous les plis que l'étoffe a contractés dans

(*a*) Piéce d'or de même valeur que notre louis.

les pôts du foulon: il ſert à la tenir d'équerre & à l'amener ſans violence à ſa juſte largeur : il la diſpoſe enfin, ſoit à être mieux broſſée & luſtrée, ſoit à ſe plier quarrément : telle eſt la vraie fin du ramage. L'HABIT DE L'HOMME.

L'intention de certains fabriquans dans le tiraillement du drap ſur la rame eſt un peu différente : c'eſt de gagner avec la bonne largeur un allongement de pluſieurs aunes ſur la piéce. Mais cet effort relâche l'étoffe, l'ammolit & y détruit d'un bout à l'autre le plus grand bien que la foulerie y ait produit. Inutilement a-t-on pris la précaution de rendre par la carde le fil de la chaîne & celui de la trame fort velus, de les filer de rebours, & de fouler le drap en fort pour le liaiſonner comme un feutre, ſi on étonne la piéce entière à force de la tirer, & ſi on en diſſout tout l'aſſemblage en la contraignant par une extenſion violente à donner vingt-quatre aunes au lieu de dix-huit ou vingt qu'elle fourniſſoit par une extenſion modérée. C'eſt-là ce qui rend le drap effondré, mollaſſe, & ſans conſiſtance. On a toûjours porté des plaintes au Conſeil contre la rame, & elle a toûjours trouvé des défenſeurs. Les derniers réglemens en ont arrêté les principaux abus en déclarant confiſcable toute étoffe qui, à la

L'Habit de l'homme. rame, s'eſt allongée de plus de la demie aune ſur vingt aunes, ou qui s'eſt prêtée de plus d'un ſeizième ſur la largeur. La mouillure en ramenant tout d'un coup le drap à ſa meſure naturelle, éclaircit l'injuſtice s'il y en a.

Le drap eſt enſuite broſſé de nouveau & toûjours d'un ſeul ſens pour diſpoſer tous les poils à prendre un pli uniforme. On aide le luſtre & l'uniformité du pli des poils, en *tuilant* le drap, c'eſt-à-dire, en y appliquant une planche de ſapin qu'on nomme la tuile. Cette planche du côté qui touche l'étoffe, eſt enduite d'un maſtic de raiſine, de grais pilé, & de limaille paſſée au ſas afin que les paillettes & les réſidus des tontures qui altèrent la couleur par leur déplacement, s'attachent à ce maſtic, & déchargent d'autant la couleur qui en a l'œil plus beau. On achéve de perfectionner le luſtre de l'étoffe en y ajoûtant le cati.

La tuile.

Catir le drap ou toute autre étoffe, c'eſt la mettre en plis quarrés, quelquefois gommer chaque pli, puis *feuilleter* toute la piéce, ce qui ſignifie inſérer un carton entre un pli & un autre juſqu'au dernier qu'on couvre d'un ais quarré pour mettre & tenir quelque tems le paquèt ſous la preſſe.

Le cati.

Le feuilletage.

Ce n'eſt pas aſſez pour catir & luſtrer une étoffe que tous les poils en ſoient couchés du même côté, ce qui produit néceſſairement dans la totalité la même réfléxion de lumière. Il faut encore que tous les poils ayent perdu leur reſſort dans le point où ils ſe plient. Autrement ils ſe releveront inégalement. La première goûte de pluye qui tombera ſur l'étoffe, venant à ſe ſécher, les poils qu'elle a touchés reprendront par ce deſſéchement quelque élaſticité & feront paroître une tache où il n'y a réellement qu'une réfléxion de lumière différente de celle des poils voiſins. On eſſaye de prévenir ce mal par l'égalité de la preſſe : on réitère le feuilletage en ſubſtituant aux premiers feuillèts d'autres cartons ou vélins plus fins & plus liſſes, puis en y joignant de loin à loin des plaques de bois ou de cuivre bien chaudes pour achever avec la preſſe de plier tous les poils & d'en déterminer le pli d'un ſeul côté.

L'HABIT DE L'HOMME.

La calandre.

Autrefois on en rompoit beaucoup plus efficacement le reſſort, & l'on donnoit aux étoffes un luſtre plus nèt & plus durable lorſqu'on étoit dans l'uſage de les rouler autour des cilindres de la calandre & de les faire marcher à l'aide d'un arbre tournant entre une table *immobile* de

L'HABIT DE L'HOMME.

marbre ou de bois, & une autre table parfaitement polie, ou garnie d'une grande feuille de cuivre & allant & venant sur les rouleaux avec une charge de dix-huit à vingt milliers de livres.

Ce bel œil qu'on donne aux étoffes n'est pas un lustre frivole ou destiné à en imposer à l'acheteur par un brillant passager. C'est au contraire une beauté permanente, puisque l'étoffe où ces façons seroient négligées, auroit l'air d'un cilice, & ne montreroit ni égalité dans son grain, ni précision dans sa couleur. L'inégalité de la tension des deux fils qui la traversent mutuellement, & les diversités accidentelles de roideur, ou de mollesse, qui peuvent arriver à chaque partie de l'étoffe, & même à chaque fibrillon, disposent nécessairement la piéce entière à crêper & à bourser. Ceci seroit inévitable, sur-tout dans les étoffes légères sans les précautions ingénieuses des apprêteurs & des retendeurs.

Les étamines & les serges, soit celles qui étant fort lisses ne vont pas à la foulerie, soit celles qui n'ont été que battues à l'eau, ou celles enfin qui ont été non-seulement dégorgées, mais foulées à sec pour être drappées, doivent toutes être rainsées & aërées. On les retire de la perche pour leur donner les derniers apprêts,

dont la fin principale est d'y détruire à fond les restes de rétractions & de ressorts qui troublent l'égalité du tissu, d'incliner du même sens tous les poils d'une de ses faces pour former l'endroit, & de mettre ainsi une sorte d'harmonie dans l'étoffe entière par la suppression des dissonances dans les tiraillemens des fibres intérieures, & par l'uniformité des réfléxions de la lumière dans les dehors. C'est à quoi l'on parvient en faisant passer au *bruisage* les étamines délicates, & au *retendoir* ou bien à la calandre, toutes les étoffes foulées. L'HABIT DE L'HOMME.

Bruir les piéces d'étoffes, c'est les étendre proprement chacune à part sur un petit rouleau, & coucher tous les rouleaux ensemble dans une grande chaudière de cuivre rouge & de forme quarrée, sur un plancher criblé de trous & élevé à quelque distance du fond de la chaudière. On fait chauffer de l'eau dans l'intervalle qui sépare le fond d'avec le plancher. La chaudière étant parfaitement couverte, c'est une nécessité que la vapeur réfléchie par le couvercle & ramenée de toute part sur ces étoffes, les pénétre peu-à-peu, & y assouplisse tout ce qui a trop de roideur & d'élasticité. La presse fera le reste. Le bruisage.

L'HABIT DE L'HOMME.

Le rétendoir.

Il en eſt de même de l'opération du rétendoir. Après avoir aſpergé avec une eau gommée tout l'envers de l'étoffe, & l'avoir étendue autour d'un grand rouleau, on y applanit encore plus efficacement tous les plis & l'inégalité des tenſions, en dévidant lentement l'étoffe de deſſus ſon rouleau pour la faire paſſer ſur une barre de fer poli qui la tient en état au-deſſus d'un grand braſier, capable d'en ébranler juſqu'aux moindres fibres, & en la portant de-là ſur un autre rouleau qui l'entraîne unimment à l'aide d'une roue ou d'un moulinèt. L'étoffe va & vient de la ſorte d'un rouleau à l'autre à diverſes repriſes, réglées par le beſoin & par le jugement de l'apprêteur.

Les inventeurs de ces pratiques paroiſſent en avoir vû les raiſons. Mais les ouvriers qui les ont reçues & qui s'y conforment parce qu'ils en voyent les bons effèts, vous en entretiennent quelquefois ſans apporter les vraies cauſes de ce qu'ils font : ils en ſubſtituent d'étrangères. Ils ne vous parleront ici que de nourir l'étoffe, que de lui donner du corps, & de lui procurer divers avantages qui ne font rien à l'affaire. En raiſonnant faux ſur la nature des choſes qui leur paſſent par les mains, ils ſe trouvent ſur une

même ligne avec les philoſophes, qui ne comprennent point ce qu'ils traitent : mais les ouvriers leur ſont ſupérieurs en ce qu'ils exécutent expérimentalement des choſes qui font le bonheur de la ſociété. On voit ſortir quelque choſe de leurs mains. Ce ſont des hommes, & les images du Créateur.

L'HABIT DE L'HOMME.

En dernier lieu l'étoffe, ſoit bruïe, ſoit rétendue, eſt pliée, feuilletée, miſe à la preſſe ou même calandrée, puis empointée ou empacquetée avec des fiſcelles qui ſaiſiſſent tous les plis par les liſières.

La gaufre.

On connoît encore quelques apprêts qui diffèrent des précédens. Par exemple, il y a des étoffes gaufrées, & qui portent ce nom, parce qu'on y a imprimé des fleurons, ou des compartimens, avec des fers figurés, comme ſont ceux où l'on façonne une gaufre.

La tabis & la mohère.

Il y a des étoffes tabiſées ou ondées comme le gros tafetas qu'on nomme tabis, parce qu'ayant été inégalement & par des méthodes différentes de l'ordinaire, preſſées ſous la calandre ; le cilindre, quoique parfaitement uni, a plié une longue enfilade de poils en un ſens, & une enfilade d'autres poils ſur une ligne ou une preſſion différente : ce qui donne à la ſoie & à la laine différentes réflé-

L'Habit de l'homme.

xions de lumière, ou divers sillons de lustre qui semblent se succéder comme des ondes, & qui se conservent longtems par un effèt de l'énorme poids qui a différemment plié les poils dans les diverses allées & venues de l'étoffe. Il n'est pas possible de faire le dénombrement des effèts qui peuvent naître de ces premières façons & de plusieurs autres, selon qu'on voudra en omettre quelques-unes, ou les mélanger, ou les réitérer.

Le velours.

L'industrie qu'on admire dans l'invention du velours, nous invite autant que la beauté de l'étoffe à prendre connoissance de la manière dont elle se fabrique. Si nous faisions le commerce, ou que nous eussions part à la conduite d'une manufacture, nous ne manquerions pas de nous instruire & d'instruire les autres du nombre des portées ou pacquèts de longs fils qui composent la chaîne totale ou le premier fond de l'ouvrage, & du nombre des fils qui doivent entrer dans chaque portée. Nous nous mettrions scrupuleusement au fait des réglemens qui fixent les qualités de la chaîne & de la trame, la longueur & la largeur de chaque espéce de fabrique, & les fils de différente matière ou de différente couleur qui doivent marquer dans les lisières

le juste caractère de chaque étoffe, pour servir de régle aux Inspecteurs, & de témoignage aux acheteurs. Ces connoissances très-nécessaires selon le besoin qu'on en peut avoir, ne sont pas ici ce qui nous regarde. Suivons l'homme dans le beau de ses découvertes, & dans les ornemens de la société qui en sont le fruit.

L'HABIT DE L'HOMME.

Au travers d'une chaîne de soie bien torse, on en insère une seconde d'une autre soie moins serrée, de façon que les longs fils de celle-ci puissent être abaissés & haussés librement par leurs marches propres, entre les fils de la première chaîne qui jouent de leur part avec une égale liberté. Cette chaîne de surcroît & insérée dans la chaîne de fond, se nomme la chaîne à poils, ou simplement le poil; parce que c'est des fils de cette chaîne transversalement coupés par dessus l'étoffe qu'on fait le poil ou le velouté dont elle est garnie par l'endroit.

Dans les métiers ordinaires on donne le nom de lames à ces assemblages de fils courts qui traversent la chaîne pour en élever une partie en abaissant l'autre par le moyen des marches. Ces piéces se nomment *lisses* dans le métier à velours, & au lieu que dans le métier commun deux lames se haussent & s'abaissent tour-

L'HABIT DE L'HOMME.

à-tour par une corde commune qui va de l'une à l'autre en passant au haut du métier sur une poulie, la marche droite ne pouvant ainsi abaisser la lame qu'elle tire, sans élever l'autre lame; dans le métier à velours tout s'opère par des contrepoids. La marche descend-t-elle sous le pié qui la foule? elle abaisse sa lisse propre, & celle-ci fait monter le contrepoids qui y correspond. Si le pié abandonne la marche, le contrepoids retombe & reléve la lisse. La chaîne à poils a ses lisses, ses marches, & ses contrepoids. La chaîne de fond a pareillement, mais un peu plus loin de la main de l'ouvrier, ses lisses propres, avec les marches & les contrepoids qui y répondent. Tous les fils de la chaîne à poils partent du bas & de l'extrémité du métier, traversent obliquement la chaîne de fond, & montent beaucoup plus haut, pour passer par dessus un gros bâton suspendu sur deux boucles de verre, d'où ces fils vont au travers de toutes les lisses gagner la tête de la piéce. Tant que l'ouvrier ne touche pas aux marches de la chaîne à poils, les contrepoids en demeurent abaissés, & tous les fils de cette chaîne demeurent élevés, de façon qu'on pourroit librement ne travailler le tissu qu'avec la

L'HABIT DE L'HOMME.

chaîne de fond. Le reste des préparatifs consiste en deux navettes & trois longues virgules ou baguettes de léton, que l'ouvrier appelle *fers*, parce qu'elles étoient de fer dans les commencemens de l'invention. Les navettes servent à injecter une enflure entre les fils de la chaîne à poils & une autre entre les fils de la chaîne de fond. Chaque virgule de léton doit être plus longue que la piéce de velours ne sera large. Cette baguette est extrèmement mince & a deux surfaces, l'une platte, l'autre un peu arrondie, qu'on appelle *le dos du fer.* Sur l'un de ses deux autres petits côtés, elle a une cannelure ou raynure assez profonde qui la traverse d'un bout à l'autre. Cette cannelure est si fine, que l'œil a beaucoup de peine à l'appercevoir. Chaque baguette est enfin armée à l'un de ses bouts d'une petite pelotte de cire d'Espagne pour être aisément coulée entre le fil de poil & le fil de fond, au lieu que de sa pointe nue elle perceroit une chaîne ou l'autre.

L'ouvrier commence par faire le chef de sa toile, & lorsqu'il est tems de commencer à faire paroître le velours, il tient tous les fils de la chaîne à poils, élevés par l'abaissement des contrepoids propres. Il glisse alors un de ses fers entre

L'HABIT DE L'HOMME.

les deux chaînes. Ce fer demeure couché sur le dos & entièrement caché entre les deux chaînes. On n'en voit plus que les deux bouts, parce qu'à l'instant le tisseur abaisse profondément la chaîne à poils & jette ses navettes à plusieurs reprises dans les séparations des fils de la chaîne de fond, & dans les ouvertures de la chaîne à poils. Ces deux tissus demeurent par-là étroitement unis. L'ouvrier amène la chasse; & frappant toutes ces duites de trame de plusieurs coups, il oblige le fer, qui étoit couché sur le dos, à se dresser sur le côté & à tenir vers le haut son autre côté cannelé : il reléve la chaîne à poils, couche sur la chaîne de fond une seconde virgule, abaisse le poil & fait comme ci-devant son double tissu. Après l'avoir bien frappé, il ouvre les chaînes, cache la troisiéme virgule, tisse, & frappe encore de même. On ne voit jusqu'ici que l'apparence d'une étoffe ordinaire. Pour en faire sortir le velours, il prend en main une plaque de fer sur le bas de laquelle est attaché un petit couteau très-affilé en forme de serpette. Il en enfonce le bec ou la pince dans la cannelure de la première virgule, & faisant avancer cette pointe le long du canal qui dirige son instrument & sa main, il coupe la chaîne à poils dans toute

Le rabot & la pince.

la largeur de l'étoffe, enſorte qu'il s'en élance deux rangées de poils fins & fort drus, d'une égalité parfaite. La première virgule de léton reparoît. Il laiſſe dormir les deux autres, & reporte celle ci un peu plus loin entre les deux chaînes, couvre ſon fer de la chaîne à poils, tiſſe comme ci-devant avec ſes deux navettes; & après avoir fortement frappé contre ce fer, il dégage le ſecond par le tranchant de ſa ſerpette. Ce ſecond fer eſt ramené entre les chaînes, & ſuivi du travail des chaînes & des navettes. Le troiſième fer eſt enfin tiré de priſon par le couteau qui rompt ſes liens. De cette ſorte il y a toûjours deux fers en repos & cachés dans l'intérieur de l'étoffe : il n'y en a qu'un des trois qui demeure libre & qu'il faille mettre en œuvre. Aucuns de ces poils qui ſe dreſſent ſous la pince, ne peuvent s'échapper. Ils ſe courbent dans l'intérieur de la piéce, & ſe relévent pour former d'autres houpes dans la ligne ſuivante. Ils ſont arrêtés dans leur courbure par les trames des deux navettes qui les ſaiſiſſent par-deſſus & par-deſſous. De ſorte que le tiſſu en faiſant ainſi la ſolidité de l'ouvrage, demeure entièrement caché ſous cette forêt de poils parfaitement égaux qui en font

L'HABIT DE L'HOMME.

L'HABIT DE L'HOMME.

la beauté. La chaîne à poils montant & descendant de la sorte d'un bout de la piéce à l'autre, use beaucoup plus de matière que la chaîne de fond : aussi le rapport de l'une à l'autre est-il de six aunes à une, quand le tissu est bien frappé.

Le travail des pannes, des peluches, & des mocquettes est le même. La différence peut provenir de la longueur qu'on donne au poil, & de la finesse des matières. Plus l'ouvrage est serré & le poil coupé court en chassant fortement les trames, plus l'œil en est beau & le fond bien couvert. L'étoffe baisse de mérite à mesure que les tranches transversales sont plus éloignées & découvrent plus le fond ; ou que la chaîne à poils est d'une matière inférieure à la soie ; comme peut être le poil de chévre dont se fait la peluche, & la laine dont se fait la mocquette.

Les étoffes figurées.

L'invention de l'homme n'est pas épuisée par la diversité des tissus que nous venons de voir. Il a trouvé moyen d'ouvrager l'étoffe, c'est-à-dire, de la relever par des figures qui ne sont pas de simples suites de l'apprêt, ou les empreintes de quelques moules ; mais qui font partie du tissu même.

Tout ce surcroît d'embellissemens s'exécute par le nombre & par le jeu des *lames*

ou de ces espéces de peignes de fils au travers desquels passe la chaîne, & qui se haussant ou s'abaissant font monter & descendre tour-à-tour une partie des fils de la chaîne, puis l'autre, pour prendre & arrêter successivement toutes les *duites* de la trame. Les draps, les étamines lisses & bien d'autres étoffes en cotton, en soie, ou en laine, n'ont que deux lames & autant de marches pour les abaisser; ce qui forme un grain d'étoffe, uni & simple. Plusieurs marocs & la plûpart des serges, se font avec quatre marches, ce qui croise & recroise de biais les fils de l'étoffe, dont le tissu, mince par lui-même, se serre & se fortifie par cet entrelas. L'étoffe recevra un nouveau grain, un nouvel œil, & un autre nom, si elle est fabriquée à trois lames. Tout y change encore plus si elle est fabriquée à huit marches, à dix, même à ving quatre & au-dessus. On fait marcher les lames par le mouvement des piés en foulant les marches qui correspondent aux lames : ou bien l'ouvrage se fait à la tire. Pendant que le tisseur fait aller & venir sa navette, il a à côté de lui un second ouvrier qui, à chaque jèt, tire ou éléve une lame par un cordon, & la laisse retomber à l'aide d'un contrepoids pour tirer un autre cordon, en re-

L'HABIT DE L'HOMME.

La tire.

L'HABIT DE L'HOMME.

commençant toûjours de même. Outre la multiplicité des lames, variez-vous la couleur des fils de la chaîne, ou insérez-vous d'espace en espace & à des distances réglées une trame d'une couleur, puis une trame d'une autre ? c'est une nécessité que l'ordre des points de la chaîne pris ou laissés, & l'ordre des points de chaque trame amenés au jour par-dessus la chaîne, ou cachés dessous, tracent sur l'étoffe ou de longues rayes, ou une flambe, ou un fleuron, ou quelque figure régulière, qui se répéte toûjours la même, comme le jeu des marches revient toûjours le même. Il y a une invention ou une dextérité ravissante dans la façon seule dont l'ouvrier lit le desseing, pour régler sur les couleurs des petits quarreaux qui le composent, l'ordre des cordelettes & des lames qu'il faudra abaisser tour-à-tour, & pour y conformer les mouvemens du tisseur ou du tireur, qui fera sortir une vraie peinture du fond de l'étoffe sans y concevoir autre chose que l'ordre des marches qu'il faut fouler, ou des cordons qu'il faut tirer. Mais je doute qu'il soit possible de faire entendre par aucun discours comment on lit un desseing, puis comment les piés font sortir une figure, & c'est assez d'en

bien saisir le principe, qui se réduit aux points de la chaîne & de la trame pris ou laissés, découverts ou cachés par tel & tel jeu des lames. Si vous voulez, Monsieur, approfondir l'industrie de ce travail & vous y avancer par degré, débutez par voir faire une sangle chez un cordier. La simplicité de ce travail vous disposera à concevoir celui qui est plus composé. Passez de-là chez un ferrandinier; puis chez un rubannier. Ces préparatifs vous conduiront à comprendre l'artifice d'un ouvrage qui se fait à la tire, de toutes les étoffes à fleurs, & enfin des tissus les plus figurés.

L'HABIT DE L'HOMME.

Ici, mon cher ami, je vous vois avec tout ce qu'il y a de personnes de goût, coller vos yeux & fixer votre admiration sur les desseins toûjours nouveaux & toûjours ravissans de nos ouvriers de Lyon. On n'a rien vû jusqu'à présent, de l'aveu de nos voisins mêmes, qui soit supérieur ou comparable au travail des Lyonnois, soit pour l'assortiment & le feu des couleurs, soit pour la légèreté du desseing, & chaque année fournissant des nouveautés heureuses, toute l'Europe s'adresse à eux, ou ils y sont du moins demeurés en possession du premier rang, & continuent à désespérer leurs imitateurs.

Le travail de Lyon est ce qu'il y a de plus beau sur la terre.

Mais ces desseings brillans ne sont point

L'HABIT DE L'HOMME.

pour la multitude. Si dans le commerce on fait cas d'une étoffe qui peut convenir à cent perſonnes de qualité, on y eſtime encore plus en un ſens celle qui habille avec grace cent mille perſonnes du commun : parce qu'en conſommant des matières de notre cru, elle occupe de toute part la fileuſe, le teinturier, le tiſſeur, & le marchand. Cette raiſon, fondée ſur le bien de la ſociété, donne d'abord l'excluſion à un grand nombre d'étoffes étrangères, qui ruinent notre commerce par l'aviliſſement de nos fabriques : & malheureuſement la ſévérité des ſages loix qui en défendent l'uſage, ſemble irriter nos déſirs, & multiplier les prévaricateurs. Nous crions contre un réglement dont l'exécution ſeroit le vrai bien de tout l'État, & nous nous intéreſſons pour des contrebandiers ſéditieux dont les opérations ſourdes & preſque toûjours impunies, privent l'artiſan de la certitude de ſon travail, & le propriétaire du débit des laines ou du cotton que ſa terre ou ſa plantation lui donne. L'unique remède au mal ſeroit une étoffe Françoiſe qui joignît la beauté de l'Indienne à la modicité du prix.

Nos ouvriers toûjours inventifs commencent à fleuronner avec nuances, ſur le

le métier non de brodeur, mais de tiſſeur, la laine & le cotton. Aurions-nous enfin trouvé l'étoffe capable de remplacer parmi nous les fabriques de la Perſe & de l'Inde ? toucherions-nous enfin à l'équivalent du ſecrèt qu'ont les Aſiatiques de jetter des peintures vives & durables ſur des matières communes ? je ſuppoſe cependant qu'il n'y a rien de fait. Je regarde la découverte de ce ſecrèt comme une acquiſition poſſible, puiſqu'elle eſt réelle en Aſie ; mais en même tems comme un tréſor qui demeure encore abandonné parmi nous au premier occupant. Au lieu d'en propoſer la découverte aux artiſans, & aux ames du commun, j'y invite les artiſtes & ſur-tout les philoſophes, qui connoiſſent, dit-on, la nature. Nous leur préſenterons la choſe par manière de problême.

L'HABIT DE L'HOMME.

Problême adreſſé aux grands phyſiciens.

Il s'agit de trouver, ou avec nos laines, en empêchant que les papillon-teignes ne s'y attachent, ou du moins avec nos fils de chanvre & avec le cotton que la Cayenne, la Martinique, & Saint-Domingue nous produiſent ; il s'agit de trouver une étoffe propre à nous donner en été une robbe légère, & en tout tems un meuble de goût. Il s'agit d'y mettre, ſoit au pinceau, ſoit au métier, ou de

L'HABIT DE L'HOMME.

telle façon que ce puiſſe être, pourvû que ce ſoit à peu de frais, des ornemens gracieux & des couleurs qui ſe maintiennent au ſavonnage.

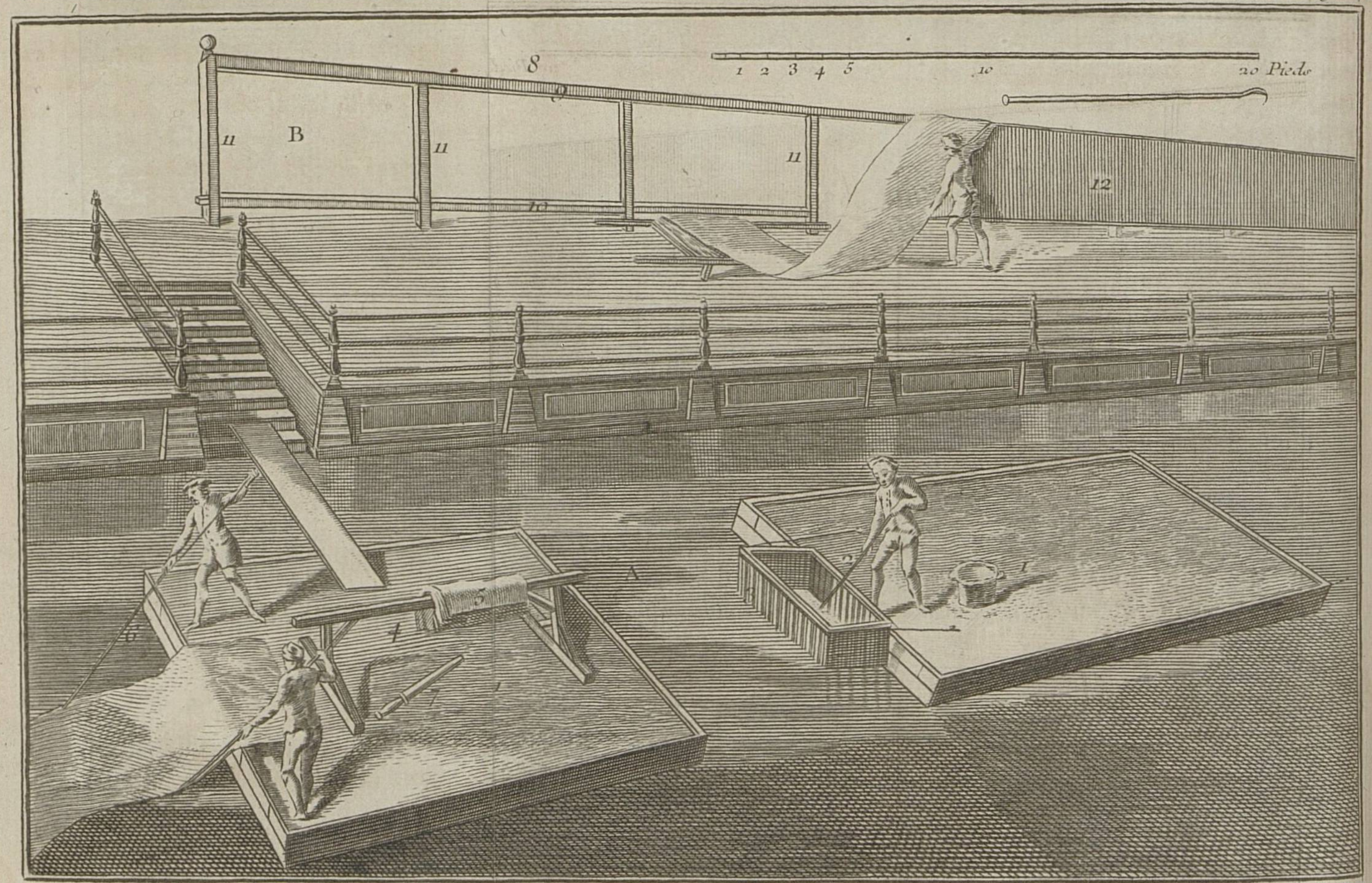
La choſe paroîtra poſſible, non-ſeulement parce que des hommes qui ne ſont point philoſophes l'exécutent aux Indes, mais parce que des phyſiciens ſyſtématiques ne demandent que de la matière & du mouvement pour tout produire.

Les motifs de la recherche d'une pareille étoffe ſont preſſans : je les réduis à trois ; 1°. d'encourager parmi nous la culture du chanvre & du lin, ou du moins de nourir par des échanges abondans tous nos concitoyens qui recueillent le cotton dans les trois iſles que je viens de nommer ; 2°. d'occuper parmi nous un grand nombre d'ouvriers par une fabrique animée & immanquable ; 3°. de faire circuler parmi nous l'argent, qui réjouit les contrebandiers de notre voiſinage, ou qui arrive ſans retour à Amadabat (*a*) & à Bander-Abaſſi (*b*).

Voilà le problême : il n'en eſt point dans la philoſophie de plus digne d'occuper des cœurs amis du bien public.

(*a*) Ville de grand commerce au Mogol.

(*b*) Port de Perſe où a été transféré le commerce d'Ormus.



Le lavage des Laines, et le ramage des Draps.

Peut-être la physique moderne, qui conçoit la structure du monde, & la nature intime des couleurs, nous donnera-t-elle l'étoffe demandée. L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE CINQUIÉME.

A Le lavage des laines & des étoffes.
B Le ramage des draps.

1 Place au bord de l'eau, où l'on lave les laines.

2 Lissoire ou bâton à remuer la laine.

3 Manne qui admèt l'eau sans laisser échapper la laine.

4 Place au bord de l'eau où l'on lave les étoffes. Au même chifre, le chevalèt où on les mèt égouter.

5 L'étoffe.

6 Lissoire ou poussoir à laver.

7 La batte.

8 La rame où l'on étend toute une piéce de drap, une piéce de basin, ou autre étoffe de résistance.

9 Traverse d'en haut, où le drap s'attache sur une ligne de clous à crochèt, espacés à trois pouces près l'un de l'autre.

10 Traverse d'en bas qui se déplace, & peut monter à volonté dans une coulisse.

11 Montans ou piliers.

12 Le drap.

L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE SIXIÉME.

Le battage des laines.

1 Claye.
2 Ouvriers battant la laine.
3 Perches à ſécher la laine.

PLANCHE SEPTIÉME.

Le travail du peigne.

1 Chevalèt pour attacher les peignes.
2 Drouſſettes.
3 Boëte.
4 Poêle.
5 Graiſſoir pour huiler la laine.
6 Dégraiſſoir pour la dégorger.

PLANCHE HUITIÉME.

Le grand rouèt.

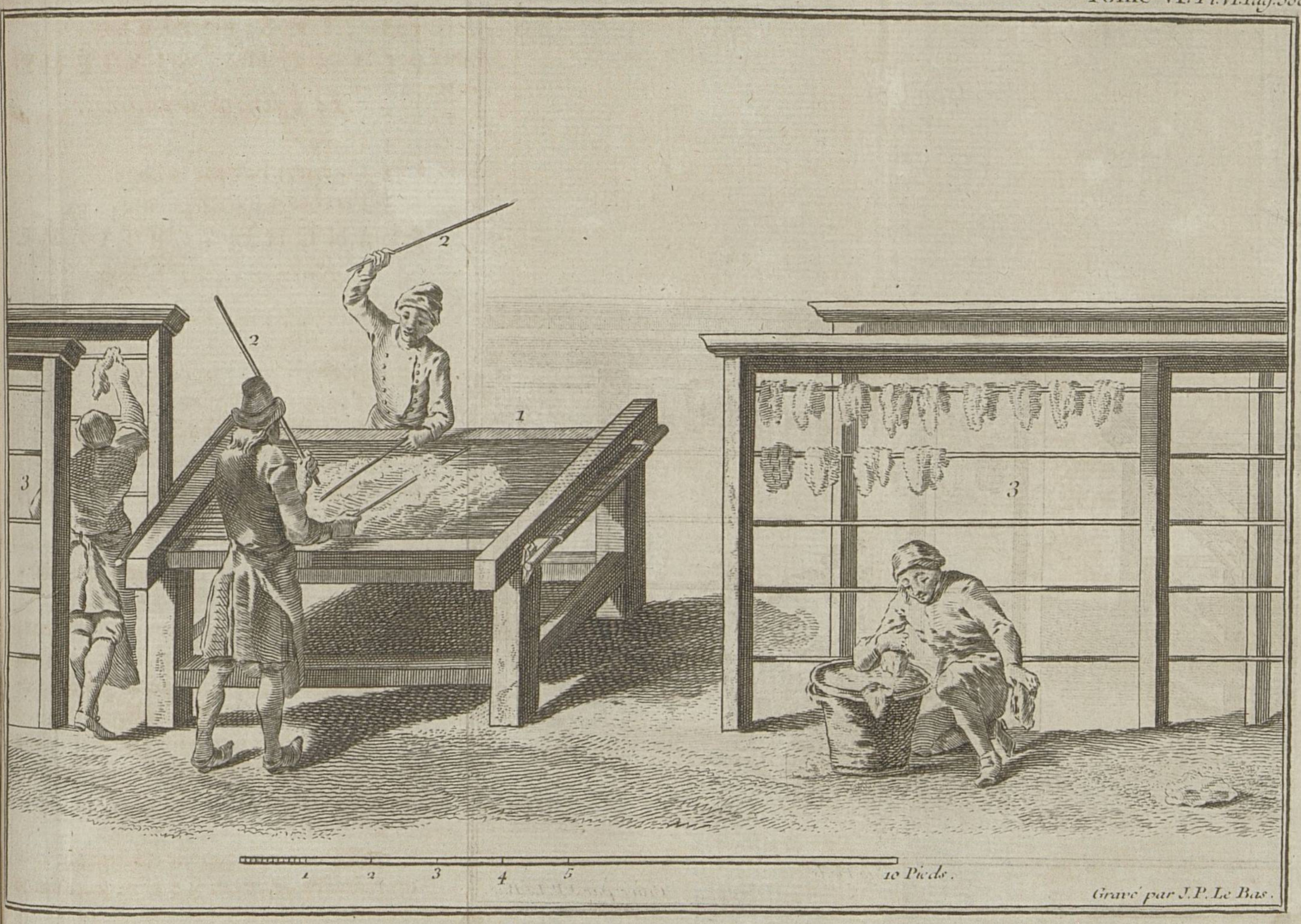
1 Le banc du grand tour, ou grand rouèt.

2 Marionnette, ſoutien des frazeaux, qui ſont deux morceaux de feutre, ou deux cordons de natte percés pour recevoir & laiſſer jouer la broche.

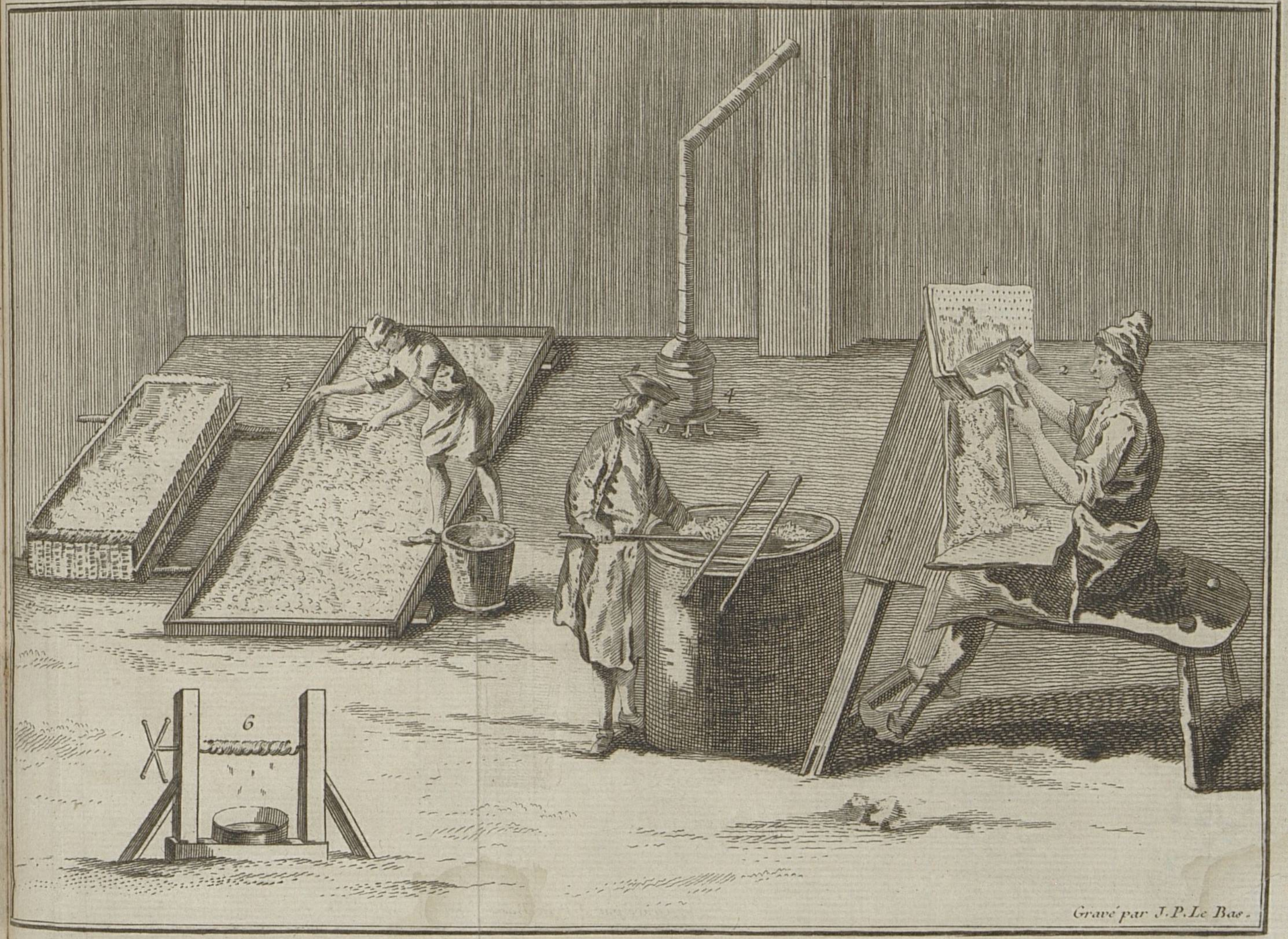
3 Roue du grand tour, qui marche ſans manivelle & par la ſimple impulſion de la main.

4 Moyeu de la roue.

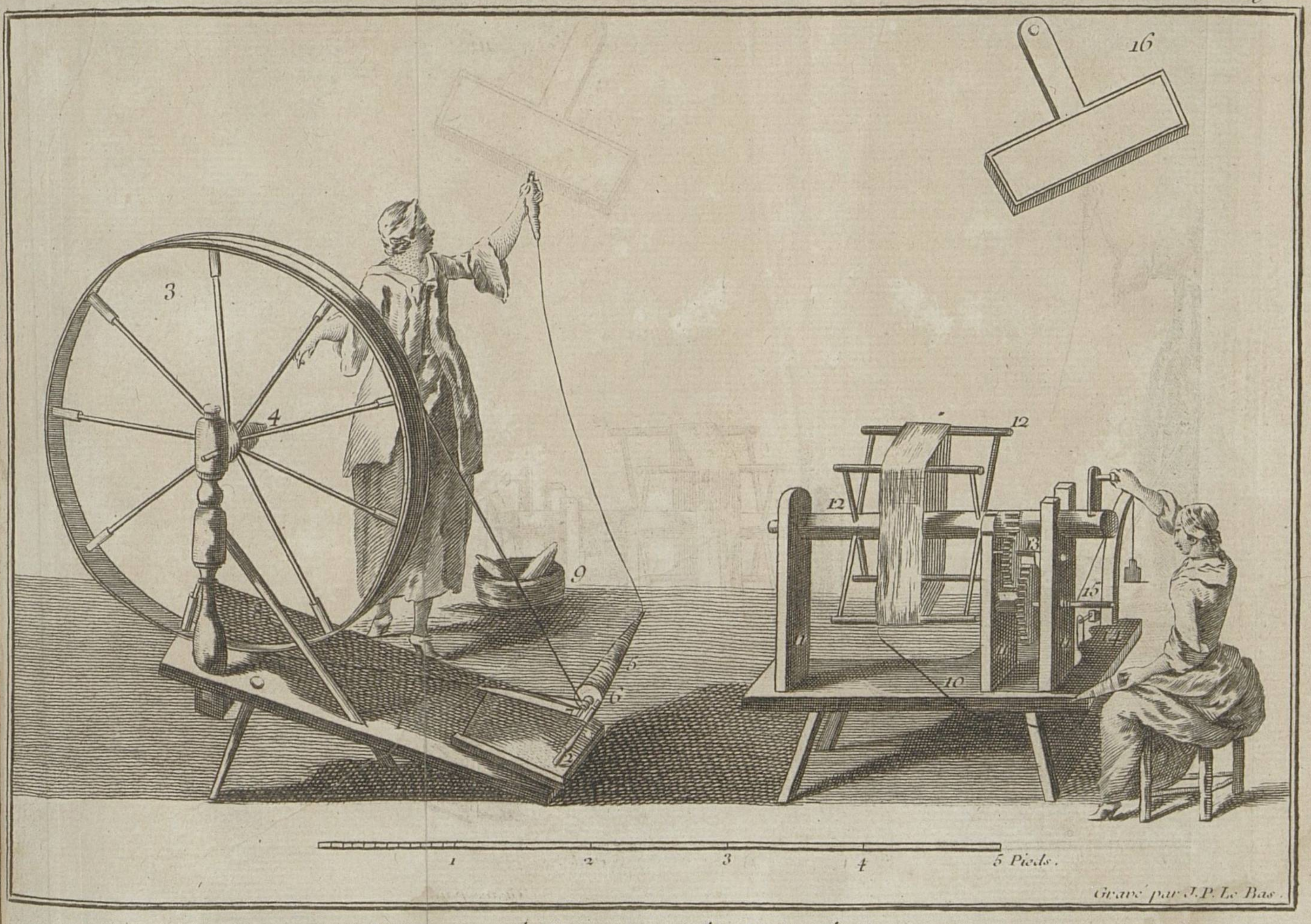
5 Broche ſur laquelle s'aſſemble le fil en manière de cône. Ce cône ſe nomme



Le battage des Laines.



Le travail des Peignes et les divers Dégraissages.



Le grand Rouet, et le Dévidoir.

une fusée. On la détache sans qu'elle s'éboule, & on la porte sur une autre broche que manie l'ouvrière ci à côté, pour être mise en écheveau. *Voyez les chifres* 10 & 12.

L'HABIT DE L'HOMME.

6 L'esquive qui arrête les derniers volumes de fils sur la fusée.

7 Frazeaux.

8 Arbre ou montant, support de la roue.

9 Pannier plein de ploques ou de saucissons. L'ouvrière tient une ploque de la main gauche.

10 Banc ou selle du dévidoir où l'on distribue en écheveaux les fusées ou petits cônes de fils.

11 Montans.

12 Bras du dévidoir. Son arbre tournant & engrennant sa petite lanterne de quatre canelures dans les dents de la roue 13.

13 Deux roues dont la supérieure emporte par un pignon les dents de l'inférieure.

14 Marteau dont le manche est abaissé par une cheville de détente au bas de la roue inférieure.

15 Corde qui s'enroule autour de l'essieu de la roue inférieure, & soutenant un poids qui s'arrête après un nombre de tours pour régler l'ouvrière.

L'HABIT DE L'HOMME.

16 La carde qui a servi à faire les saucissons.

PLANCHE NEUVIÉME.

L'ourdisserie de la chaîne.

On a omis ici le filage de la chaîne qui se fait communément au fuseau, ou au petit rouèt.

1 L'ourdissoir. Instrument pour assembler les fils de la chaîne.

2 Arbre tournant avec quatre aîles.

3 Six travers qui maintiennent les aîles.

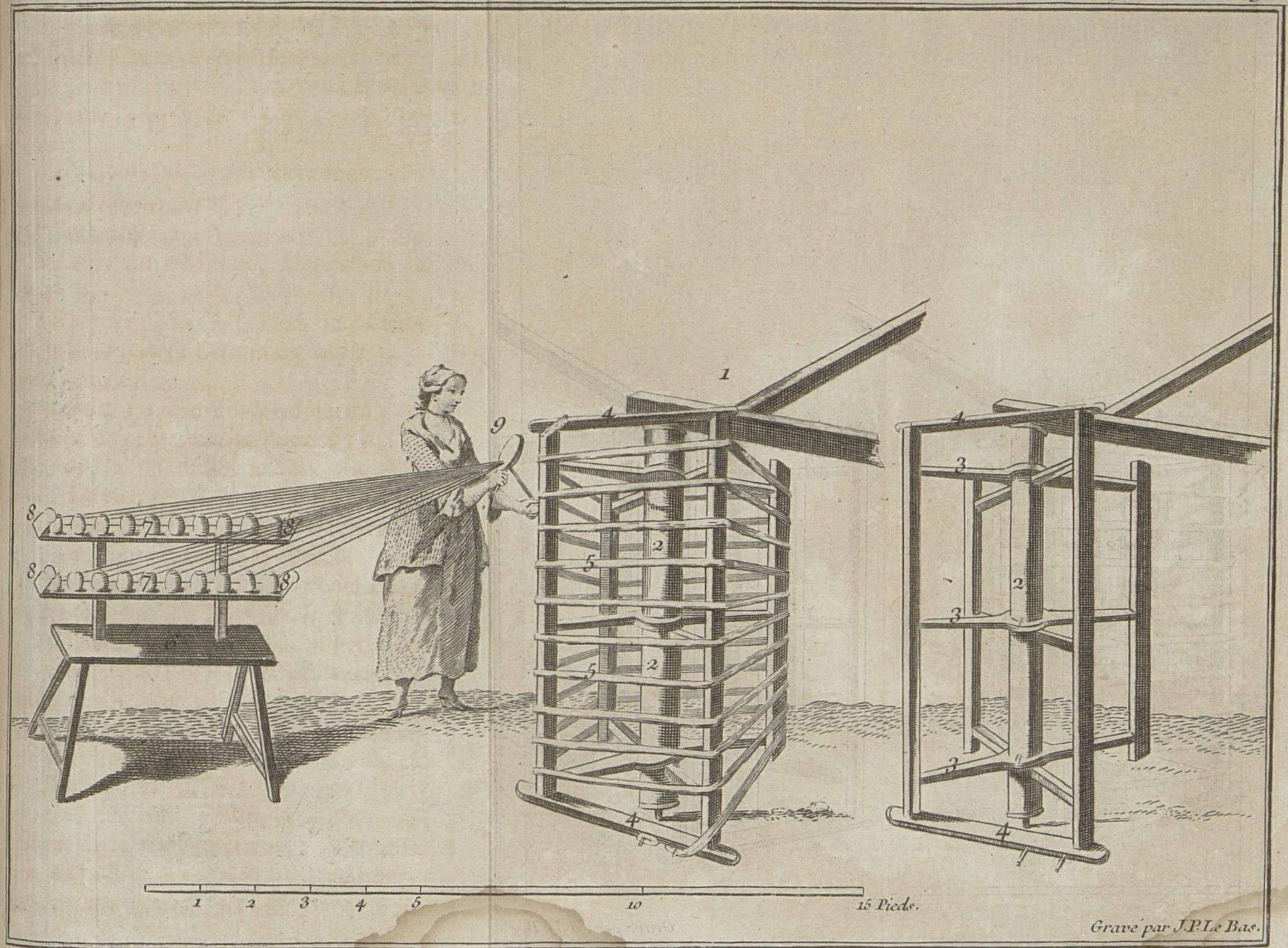
4 Deux barres portant les chevilles. Les fils attachés à une cheville & distribués sur tout l'ourdissoir, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'autre cheville, font une portée, ou selon d'autres usages, une demie portée. La revenue de ces fils depuis la seconde cheville le long de l'ourdissoir jusqu'à la première, fait une deuxième portée. On sait dans chaque manufacture combien les réglemens demandent de pareilles portées pour faire une chaîne, & ce qu'il faut de chaînes pour une monture entière.

5 Tours & assemblages de fils également espacés.

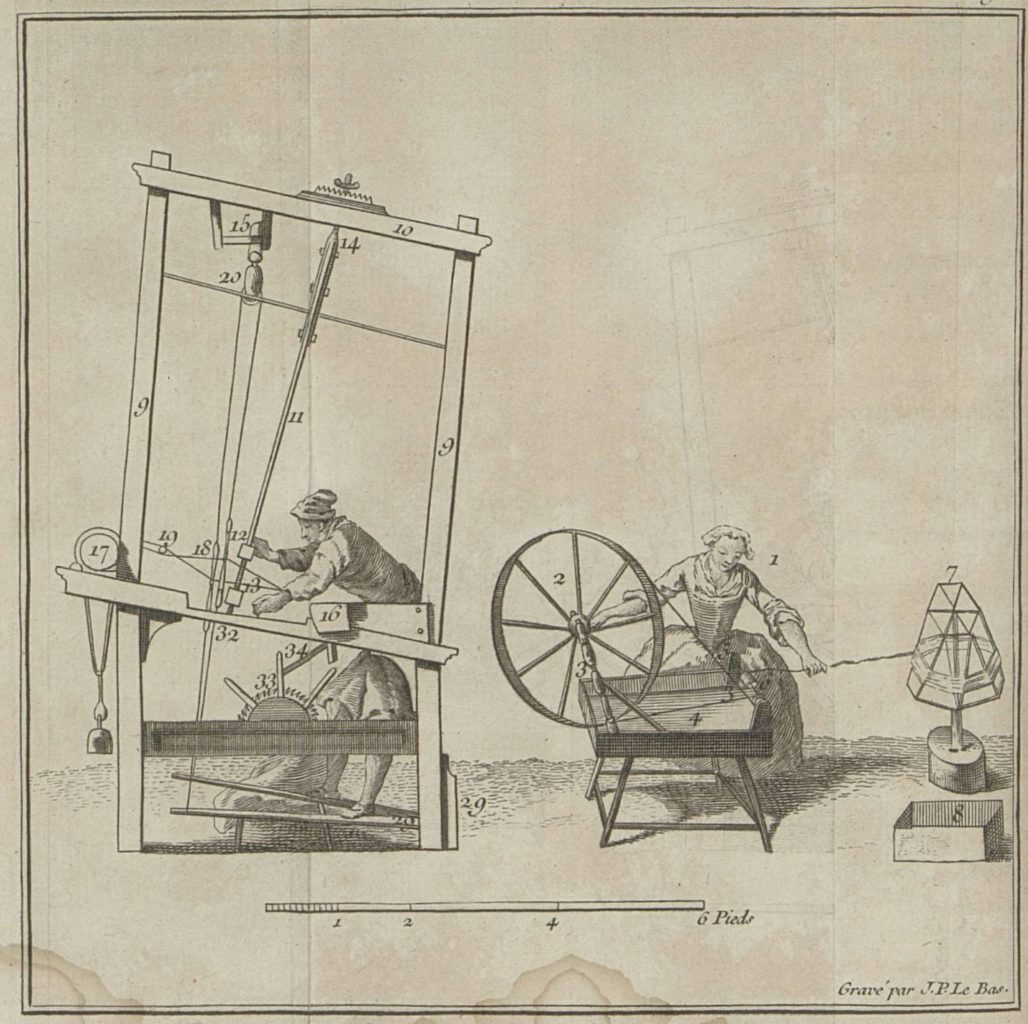
6 Banc soutenant le porte-bobine.

7 Vingt broches portant les bobines,

8 Corde tendue sous les fils pour en



L'Ourdissoir.



Profil du Métier de Tisseur.

empêcher l'écartement, & pour en ôter le trop grand duvèt par le frottement. L'HABIT DE L'HOMME.

9 La passette, outil de bois percé pour assembler les fils.

PLANCHES X. & XI.

Le métier du tisseur, vû de profil dans la Planche dixième, & de face dans la Planche onzième.

1 Epouleuse, qui distribue un écheveau de trame sur les époulins. PLANCHE DIXIÉME.

2 Rouèt avec sa poupée ou manivelle,

3 Bras ou montans.

4 Banc environné de quatre planchettes pour contenir les tuyaux ou époulins vuides.

5 Broche de fer que la corde du rouèt fait tourner avec l'époulin qu'on y mèt.

6 Noix qui reçoit la corde, & fait aller la broche.

7 Tournette avec son pié portant l'écheveau mouillé, dont le fil est emporté & assemblé sur l'époulin.

8 Boëte où l'on mèt les tuyaux chargés de leur juste quantité de trame. *Même planche.* Le métier à faire de la serge ou du drap vû de profil.

9 Les montans.

10 La traverse.

11 La chasse qui sert à frapper & à serrer plus ou moins le fil de trame.

12 Le dessus de la chasse, ou longue barre que l'ouvrier empoigne d'une main, puis de l'autre.

13 Le dessous contenant le rô ou le peigne avec la barre inférieure. *Voyez* aussi planche onzième.

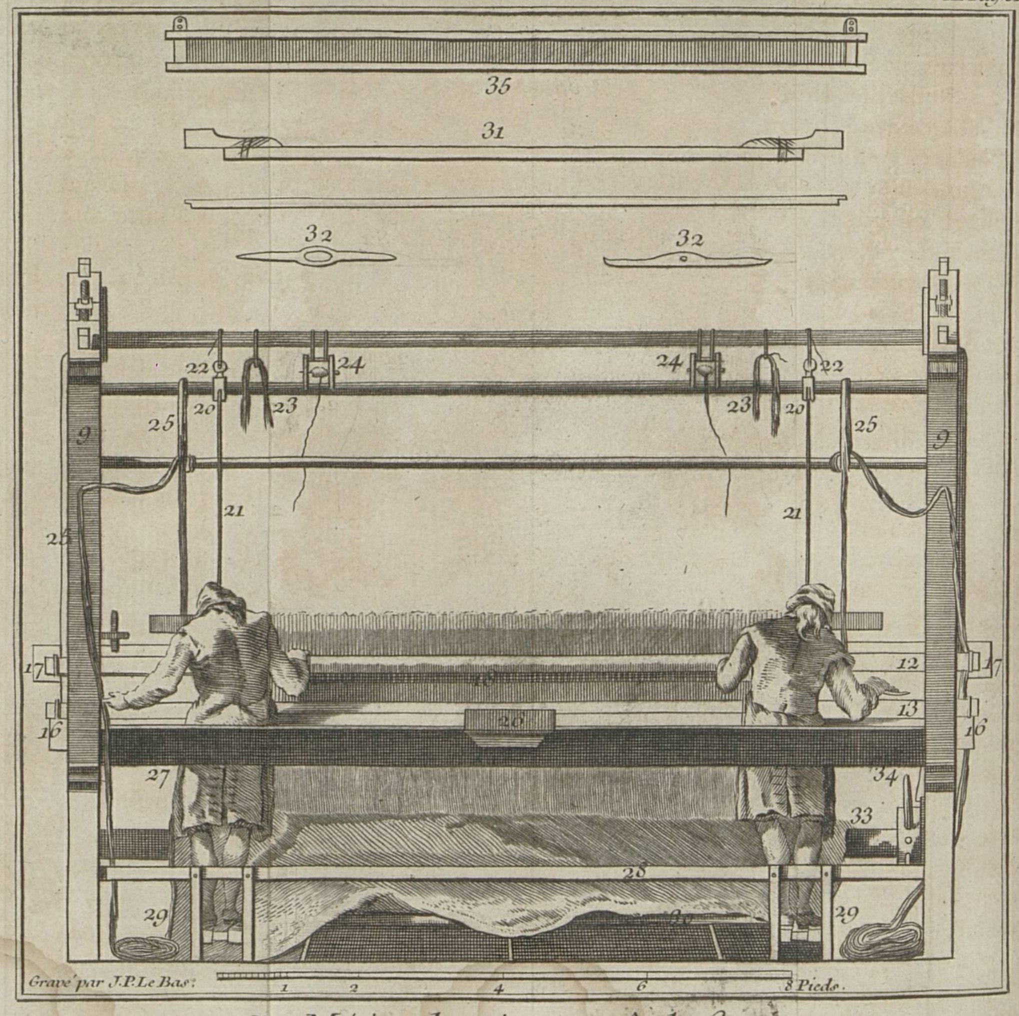
14 L'aiguille de chasse, la cheville ou le gougeon qui aide la mobilité de la chasse.

15 Porte-lame, piéce où est suspendue la poulie sur laquelle roule la corde qui tient à deux lames.

16 L'enclouoir. Piéce de bois platte & équarrie, où est une ouverture pour passer l'étoffe qui s'enroule sur l'ensoupleau.

17 L'ensuble ou rouleau qui porte le fil de chaîne à l'autre bout du métier.

18 Au-delà du rô, sont les liais, ou longues baguettes qui soutiennent les lisses. Les lisses sont des fils d'un pié de long plus ou moins, qui sont attachés par leurs extrémités à deux longues baguettes, & qui ont vers le milieu une petite boucle pour donner passage à un des fils de la chaîne. Les liais & les lisses font ensemble une lame. *Voyez* à la fin du volume l'explication des termes, au mot *lame*.



Le Métier du Tisseur vû de face.

19 Verge qui ſe mèt entre les fils de la chaîne, pour en régler la ſéparation. L'HABIT DE L'HOMME.

20 Poulie, ſur laquelle roule la corde qui eſt attachée à deux lames. On ne voit ici qu'une poulie dans le profil. Il y en a une autre & une autre corde qui ſoutient les mêmes lames à l'autre côté du métier.

On retrouve ici les objèts marqués ci-deſſus depuis 9, &c. PLANCHE ONZIÉME.

21 La marionnette. C'eſt la corde qui paſſe d'une lame à l'autre par deſſus la poulie 20, & qui montant & deſcendant toûjours, fait danſer les lames. *Voyez* 18. Planche précédente.

22 La mouſle ou la chappe dans laquelle la poulie tourne.

23 Fil de liſſe. C'eſt un pacquèt de fils conformes à ceux des liſſes, pour raccommoder chaque liſſe qui vient à ſe rompre.

24 Porte bobine où eſt une proviſion de fil de chaîne, pour rétablir chaque fil de chaîne qui ſe trouve rompu ou défectueux.

25 Liſière, ou proviſion de fil de liſière pour rétablir ce qui ſe caſſe dans les fils de la liſière, qui, ſur-tout dans le drap, ſont fort differens de ceux de la chaîne.

L'HABIT DE L'HOMME.

26 La bâche pour recevoir les tuyaux ou épolets.

27 Le banc.

28 La barre de derrière.

29 Les marches, ou bâtons mobiles attachés par deux cordes au bas de chaque lame. Le pié qui foule une marche abaisse la lame qui y tient, & fait monter l'autre lame à l'aide de la marionnette. *Voyez* aussi la Planche du profil 29.

30 Le faudèt, petit plancher.

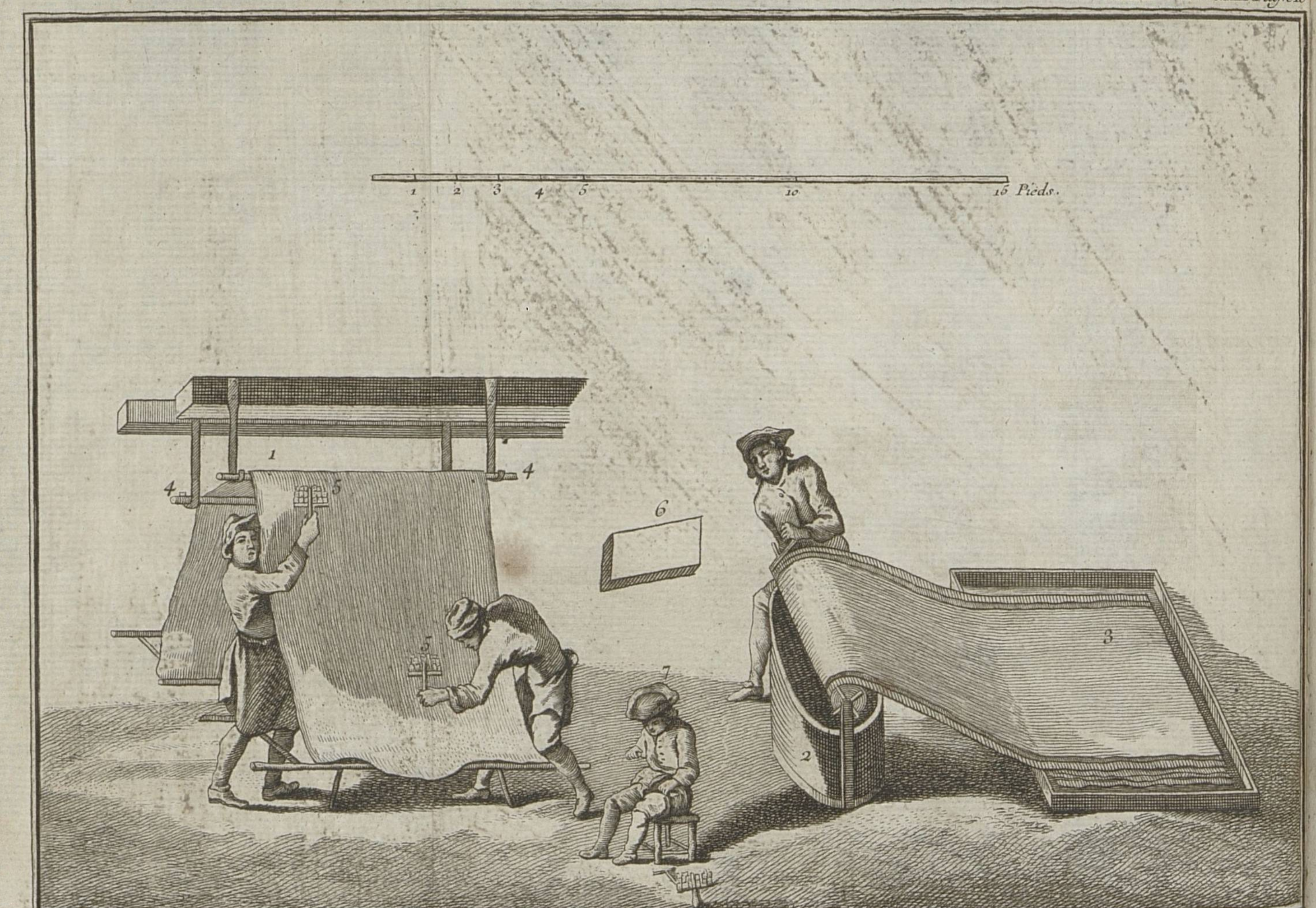
31 Le temple. Petite régle rompue ayant des dents ou hoches en forme de crémaillère, & qu'on peut allonger ou racourcir à l'aide de ses dents, de ses piéces rompues, & du curseur ou de la boucle qui les assemble. Les extrémités en sont hérissées de petites pointes que l'ouvrier enfonce & arrête dans les lisières de son étoffe. Par ce moyen il la tient toûjours également large, & également tendue. Il déplace le temple & le transporte plus loin à mesure que l'étoffe avance.

32 La navette vûe de face & de profil.

33 Le rouleau ou ensublèt, ou ensoupleau, ou déchargeoir sur lequel on assemble l'étoffe à mesure que la chaîne s'emplit de trame.

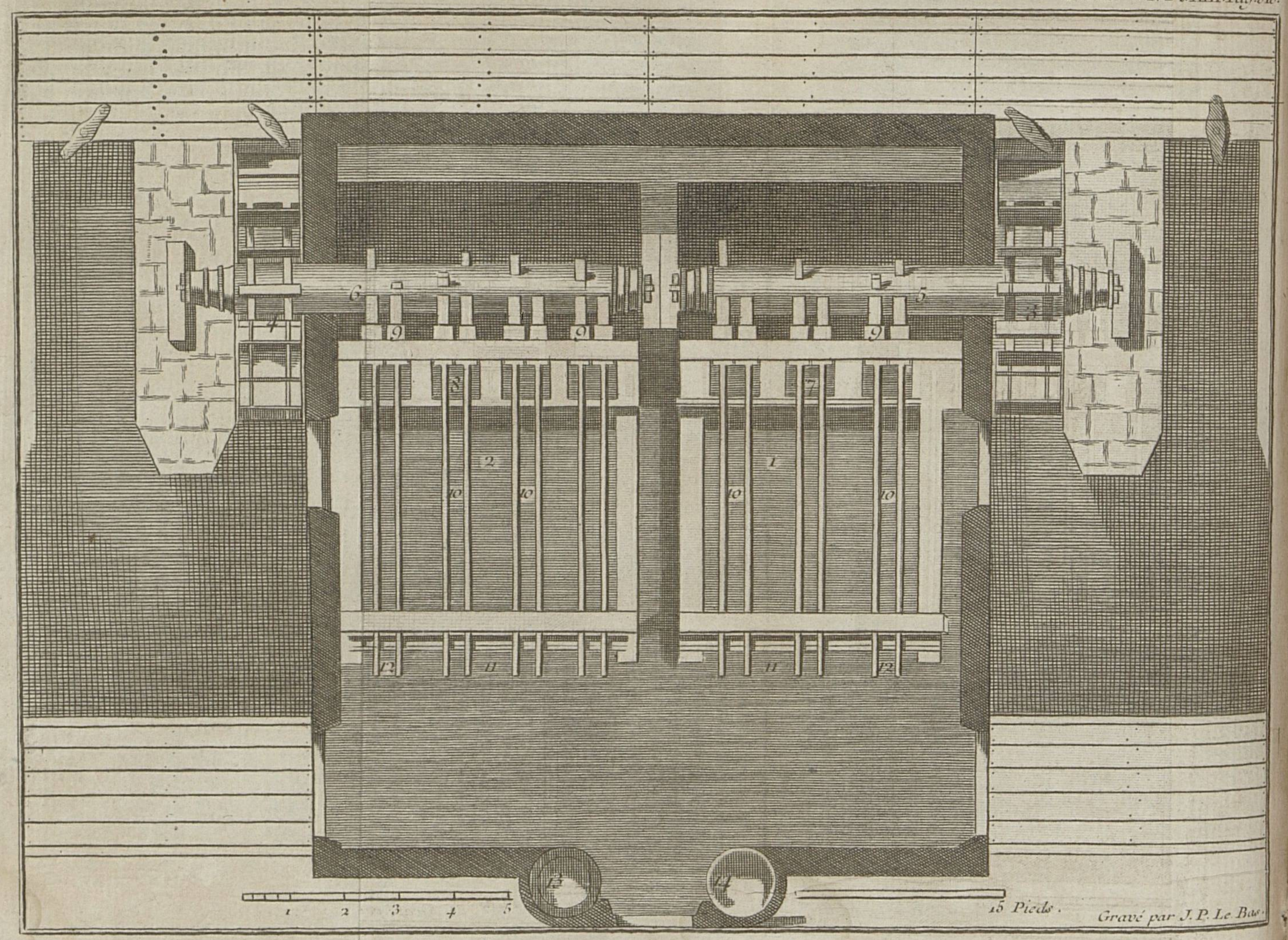
34 La cliche. Leviers de fer pour faire aller le rouleau.





Gravé par J. P. Le Bas.

Le Lainage.



Plan des Fouleries.

35 Le rô vû à part. *Voyez* 13 Planche dixième, & 18 Planche onzième. L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE DOUZIÉME.

Le Lainage.

1 Porte-perche.

2 Cuve à mouiller l'étoffe.

3 Barque pour poser le drap mouillé.

4 Perches avec les quatre crochèts qui les soutiennent.

5 Croix montée de chardons pour lainer.

6 Curette ou peigne à nétoyer les chardons.

7 Ouvrier curant ou nétoyant les chardons.

PLANCHE TREIZIÉME.

Plan des fouleries.

1 Le dégraissage où l'on nettoye & dégorge les étoffes. On l'appelle aussi foulerie. C'est la même structure.

2 Le foulage où l'on fait prendre aux étoffes la consistence du feutre.

3 La roue pour le dégraissage.

4 La roue pour le foulage.

5 L'arbre de la première roue, avec ses levées ou barres saillantes pour soulever les têtes des maillèts.

6 L'arbre de la seconde. *Voyez* Planche XIV.

L'HABIT DE L'HOMME.

7 La pile du dégraiſſage.

8 La pile du foulage.

9 Les maillèts avec leurs longs bras. *Voyez* Planche XIV.

10 Les bras des maillèts.

11 & 12 Les mêmes bras jouant par leur bout ſur des boulons.

13 La chaudière à diſſoudre le ſavon.

14 Le tonneau à diſſoudre la terre glaiſe.

PLANCHE QUATORZIÉME.

Coupe d'une foulerie.

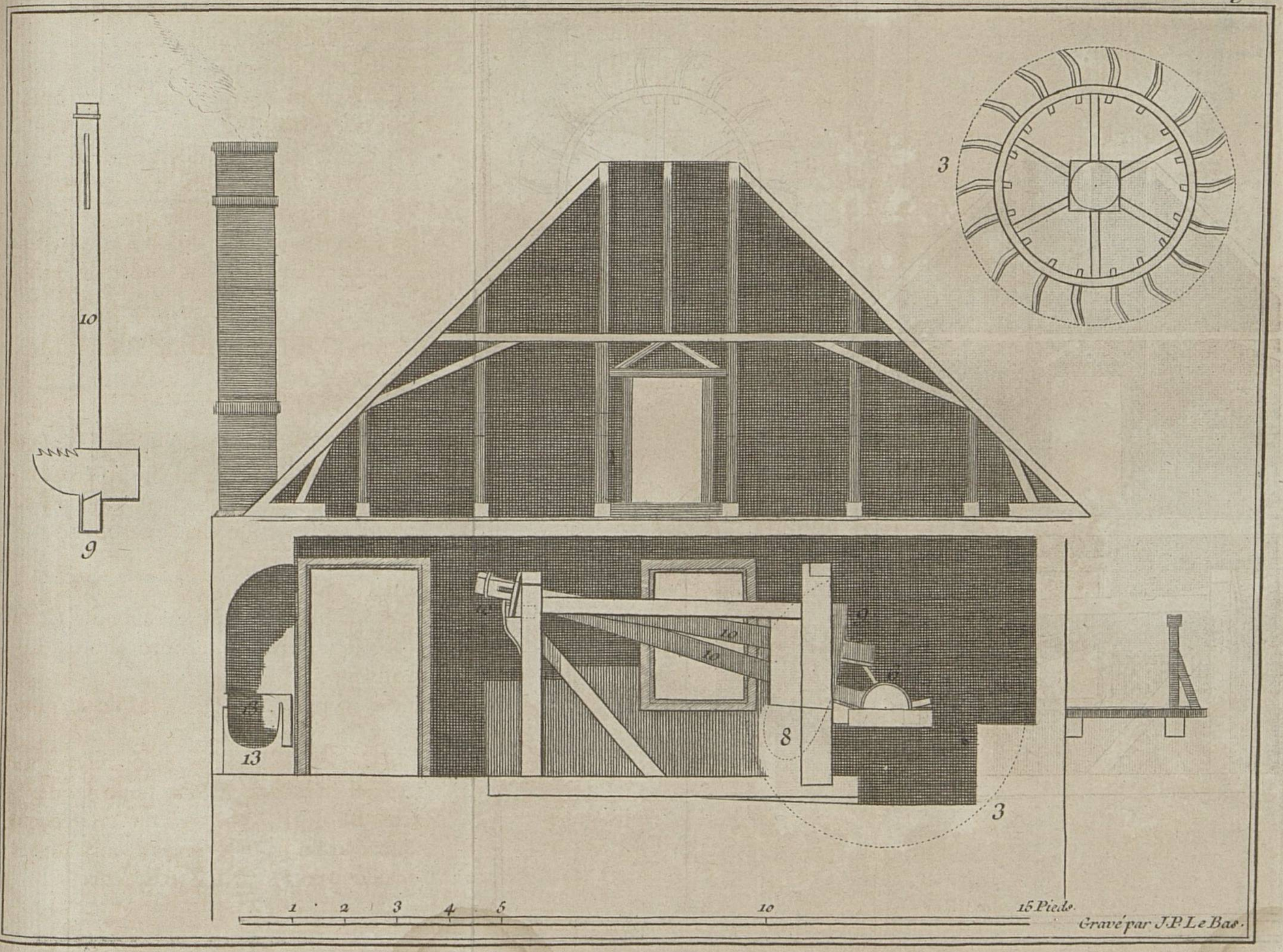
Les nombres du profil correſpondent à ceux du plan. *Voyez* Planche précédente.

3 Trace de la roue qui tourne en dehors. 3* La roue vûe de face.

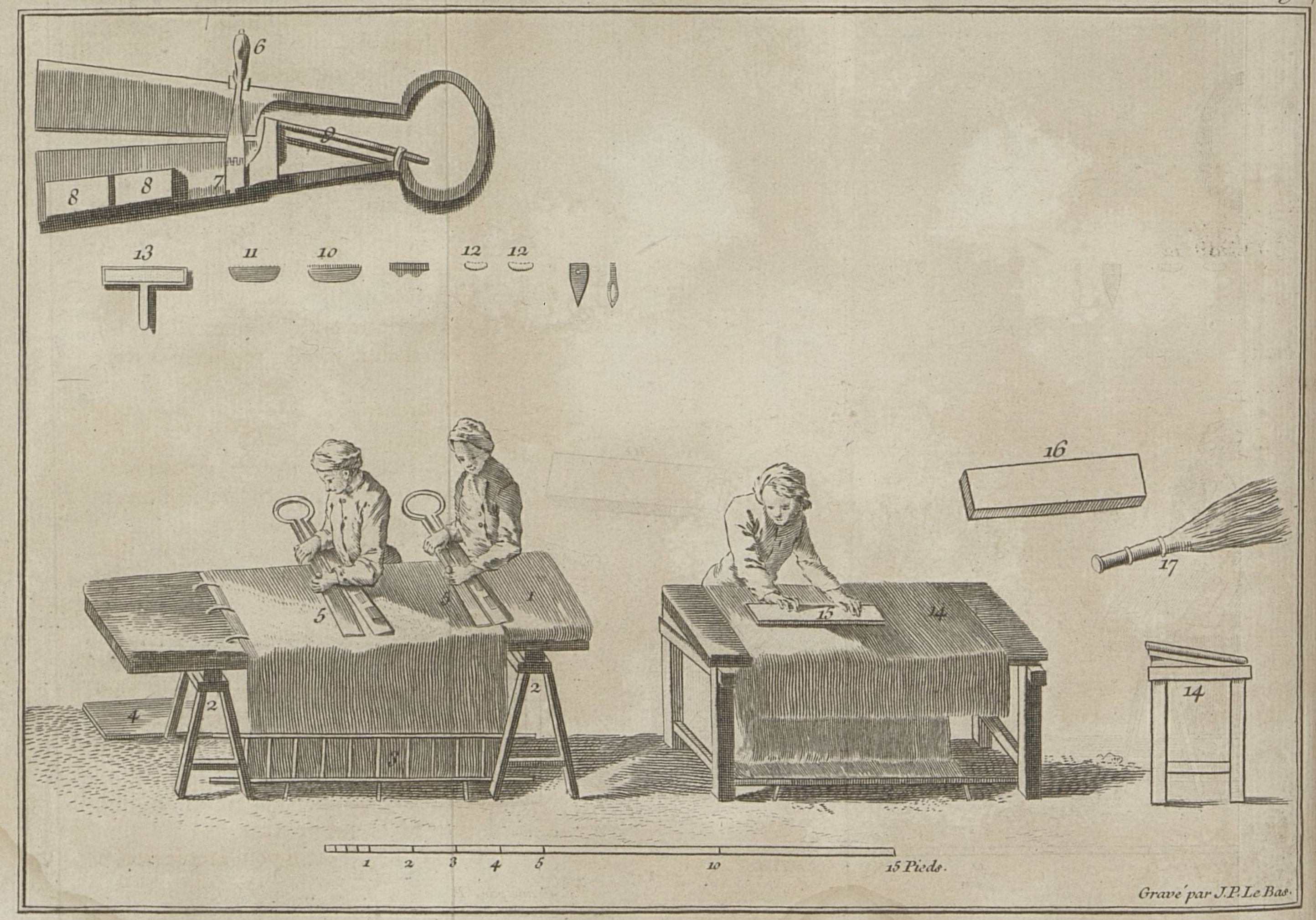
6 L'arbre avec ſes levées qui, en paſſant, ſoulévent les têtes des maillèts.

8 La pile ou le pôt du foulon. Cette pile eſt ici cachée derrière le bois d'aſſemblage, & n'eſt exprimée que par une trace de points qui en marque la poſition.

9 La tête du maillèt. Le profil trompe ici l'œil en faiſant prendre pour des dents trois ou quatre rainures qui empêchent que l'étoffe ne demeure attachée ſous le maillèt par la ſuppreſſion de l'air.



Coupe et élévation d'une Foulerie.



Le travail des Tondeurs.

10 Le bras.

11 Le bout du maillèt arrêté par un boulon.

13 La chaudière à diſſoudre le ſavon.

L'HABIT DE L'HOMME.

PLANCHE QUINZIÉME.

Le travail des tondeurs.

1 Table garnie d'un couſſin.

2 Tréteaux.

3 Faudèt ou plancher pour aſſeoir les étoffes à meſure qu'elles reçoivent la tonture.

4 Marchepié.

5 Force.

6 Manioche, ou manivelle pour rapprocher les lames en bandant une corde qui les unit.

7 Taſſeau avec ſa viſſe.

8 Plaques de plomb pour affermir la lame dormante.

9 Billette ou piéce de bois attachée à la lame dormante, & que l'ouvrier empoigne de la main droite, pendant que la gauche fait jouer les fers par le continuel bandement & débandement du cordon de la manivelle.

10 Broſſe à dents pour irriter ou faire ſortir le poil où il manque.

11 Broſſe ſans dents pour ôter le duvèt.

L'HABIT DE L'HOMME.

12 Crochèts ou attaches pour arrêter le drap sur le coussin. A côté sont de petites pinces, vûes de différens sens : elles servent à ôter les inégalités.

13 Carde.

14 Table à coucher, & à incliner tous les poils de l'étoffe de même côté. Ce qu'on appelle tuiler le drap.

15 La tuile, planchette enduite d'un mastic pour coucher le poil, & pour enlever les paillettes ou corps étrangers.

16 Brosses.

17 Vergettes.

PLANCHE SEIZIÉME.

La Presse.

1 Table.

2 Platteaux pour couvrir les derniers plis des étoffes feuilletées.

3 Feuillèt ou carton pour séparer un pli d'avec l'autre.

4 Planche ou support pour asseoir l'étoffe pliée.

5 Etoffe sous la presse.

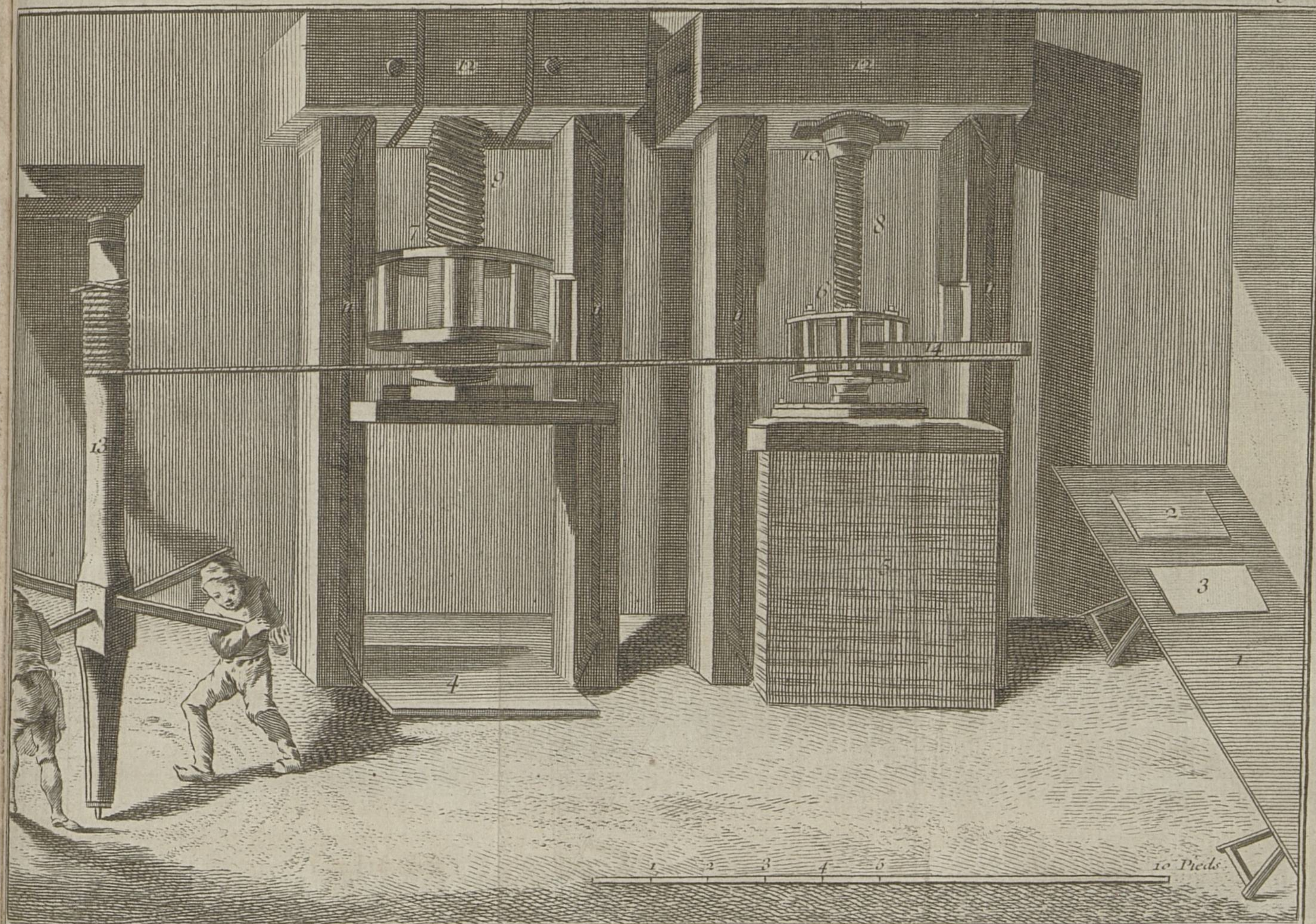
6 Lanterne de fer.

7 Lanterne de bois.

8 Visse de fer.

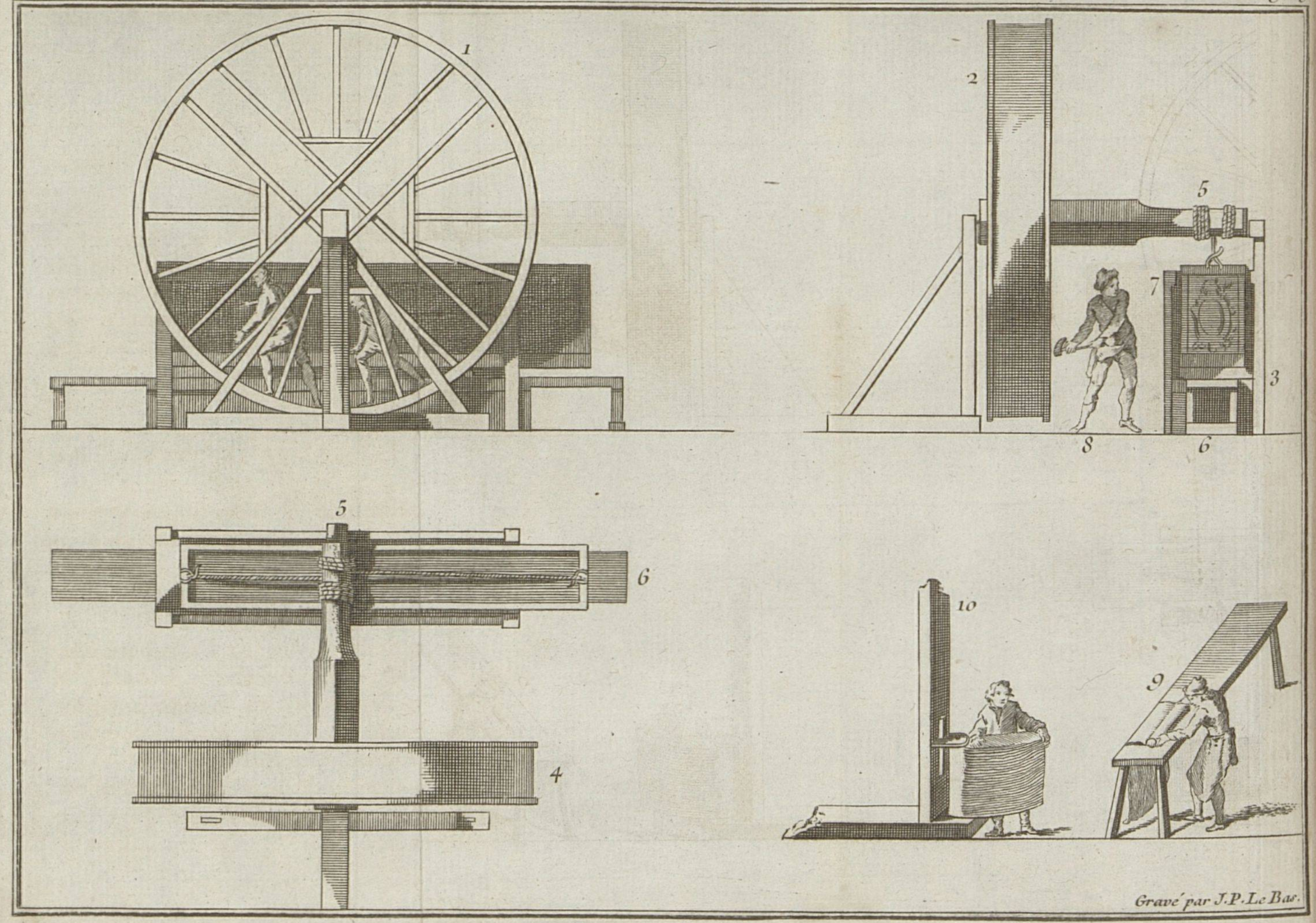
9 Visse de bois.

10 Écrou, ou loge de fer qui reçoit la visse de fer.



Gravé par J.P. Le Bas.

La presse à lustrer l'Etoffe.



La Calandre.

11 Jumelles ou montans. L'HABIT DE L'HOMME.
12 Porte-écrou.
13 Moulinèt.
14 Barre pour ſerrer la preſſe.

PLANCHE DIX-SEPTIÉME.

La Calandre.

1 Élévation de la calandre.

2 La calandre vûe de profil, avec ſon arbre, & la maſſe que cet arbre fait aller & venir ſur l'étoffe miſe autour d'un rouleau en 3, entre le poids qui la foule, & la table qui la ſoutient.

3 Le rouleau, ou cilindre avec ſon étoffe enroulée.

4 La calandre vûe d'à plomb ou d'en haut.

5 L'arbre faiſant aller & venir le poids à l'aide de deux cables, dont l'un s'enroule ſur l'arbre, & l'autre ſe déroule par un mouvement contraire.

6 La table.

7 Le poids de vingt à trente milliers.

8 Ouvrier qui *châtie la calandre*, ce qui ſignifie repouſſer le rouleau 3 avec un maillèt de bois, quand le mouvement du madrier a déplacé le rouleau.

9 Ouvrier qui roule l'étoffe ſur un cilindre de bois ou de métal pour être calandrée.

L'HABIT DE L'HOMME.

10 Ouvrier qui déroule l'étoffe sortie de la calandre.

PLANCHE DIX-HUITIÉME.

La fabrique du velours.

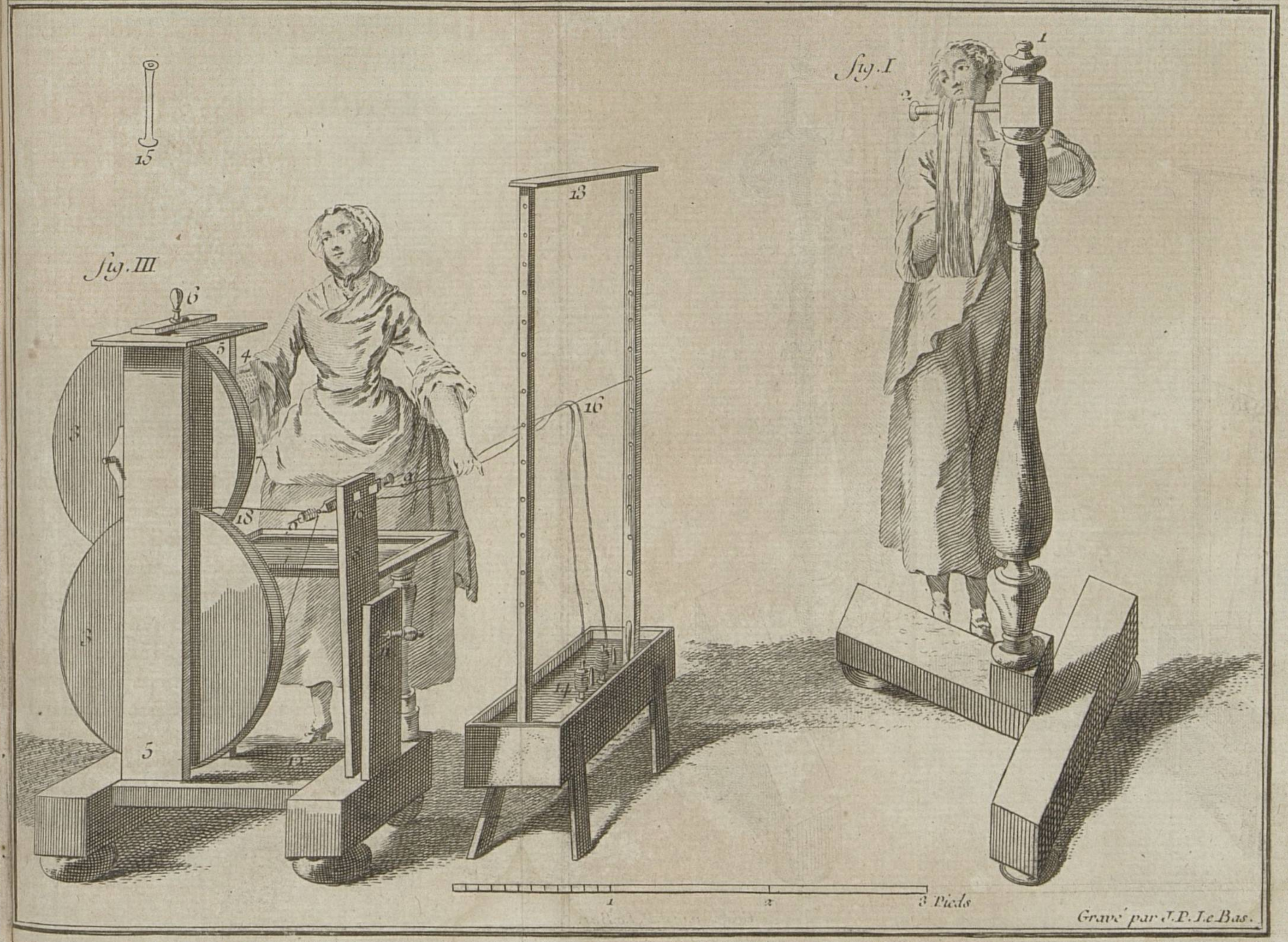
Fig. I. Le trafusoir. Trafuser la soie, c'est suspendre un écheveau à la cheville 2 qui tient au montant 1, & démêler cet écheveau de la main pour le disposer à être dévidé. L'opération marquée *Fig. III.* ne vient qu'après le dévidage qui fait la *II.*

PLANCHE DIX-NEUVIÉME.

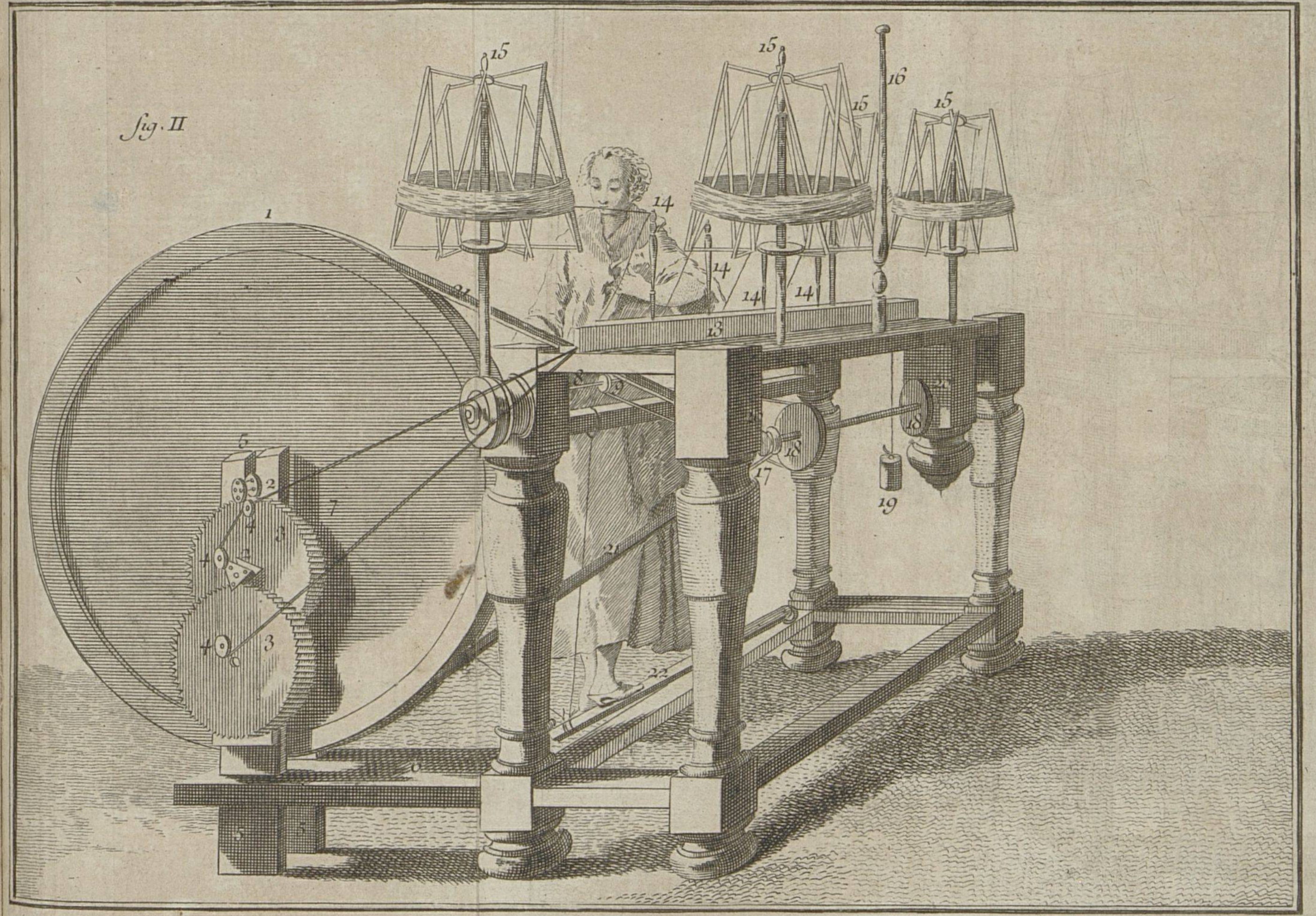
Le dévidoir.

Après avoir un peu espacé & détaché les fils des écheveaux qu'on veut dévider, on les fait passer du trafusoir sur les quatre guindres du dévidoir, où l'on les arrange pour en amener le fil sur quatre rochèts ou bobines tout à la fois. On dévide sur des rochèts qui sont sans bord d'un côté quand c'est pour le fil de trame; & sur des canons à deux têtes quand c'est pour le fil de chaîne. Cette machine est d'une belle invention, quoiqu'inférieure à celle qui fait marcher ensemble plusieurs centaines de crochèts.

1 Grande roue.



Le Doubloir. Le Trafusoir.



Le Devidoir.

Gravé par J. P. Le Bas.

2 Pignons ou lanternes dont les bâtons ou fuſeaux engrennent dans les dents des roues correſpondantes. L'HABIT DE L'HOMME.

3 Deux roues dentées.

4 Trois poulies qui décrivent un cercle autour des eſſieux des roues & de leurs pignons : à ces poulies ſont attachées trois cordes qui s'uniſſent & dont l'extrémité tient à la piéce de bois 13, qui ſe nomme le courant. Cette piéce eſt mobile & arrêtée dans une couliſſe, où elle va & vient. Plus les poulies 4 tirent leurs cordes vers la gauche, plus le courant 13 s'avance vers la gauche en faiſant monter le poids 19 qui eſt ſuſpendu au bout du courant. Quand au contraire les poulies amenées par les pignons qui les ſoutiennent, ſe rapprochent du côté droit; le courant 13 s'éloigne du même côté étant entraîné ſans réſiſtance par le poids 19.

L'effèt de cette invention eſt de diſtribuer également le fil le long des rochèts, au lieu de le laiſſer tomber perpétuellement ſur les mêmes points. Les quatre fils des guindres ſont amenés pour cela dans quatre bouclettes de verre ſoutenues ſur quatre bâtonnèts 14, qu'on tient debout arrêtés par le pié dans les petits trous dont le courant eſt criblé. Ces fils

L'HABIT DE L'HOMME.

passent sur les quatre rochèts qui roulent sur la broche 8. Les poulies 4 changent de situation. Le courant 13 qui en suit l'impression fait donc aller & venir les fils sur différens points de rochèt. L'ouvrière qui préside change encore à discrétion les places des bâtonnèts, ce qui fait une distribution de fils plus égale.

5 Les montans.

6 Support des montans.

7 De l'autre côté de la grande roue est la manette ou manivelle qui ne joue pas à la main, mais qui, à l'aide d'une noix & d'une corde, est emportée avec sa roue par une marche que l'ouvrière fait aller de son pié 22.

8 Broche de devant qui enfile quatre rochèts.

9 Roulette embrassée par la corde qui fait tourner les rochèts.

10 Grenouilles ou cavités dans lesquelles tournent les bouts de la broche 8.

11 & 12 Pour éviter la confusion on n'a point chifré dans la figure les quatre rochèts ou bobines 11, ni les quatre petits liéges 12 qui les séparent. Mais on les conçoit rangés à la file sur la broche 8.

13 Le courant.

14 Les quatre bâtonnèts avec leurs bouclettes de verre pour recevoir & distribuer les quatre fils.

15 Les quatre guindres ou tournettes.

16 Chandelier.

17 Grande broche de derrière recevant par la lisière 21 de la grande roue le mouvement qu'elle communique par une corde à la broche de devant 8, dont la roulette 9 est embrassée par cette corde.

18 Les deux roulettes de derrière embrassées chacune par une corde qui emporte les roulettes de devant.

19 Contrepoids qui retire à droite le courant 13 à mesure que les poulies 4 le permettent en s'avançant plus ou moins de ce côté. Il remonte quand les poulies s'en vont du côté opposé.

20 Grenouilles ou crapaudines dans lesquelles roule la broche de derrière.

21 Lisière qui sert de corde à la grande roue.

22 La marche.

Reprenons toutes ces actions différentes. L'ouvrière qui gouverne le dévidoir fait aller & venir la marche 22. La corde de cette marche portée vis-à-vis 7, y fait monter & descendre la manette, qui emporte la roue 1. La lisière 21 fait aller la broche de derrière 17, celle-ci communique le mouvement en 8 à celle de devant. Les quatre rochèts qui sont

L'HABIT DE L'HOMME.

L'HABIT DE L'HOMME.

dessus emportent les fils qui passent par les bouclettes 14 de dessus les tournettes 15 qu'ils font aller sur leur pivot. La position des baguettes & les diverses allées & venues du *courant*, réglent la dispersion du fil sur les différens points des rochèts. Pour doubler les fils, on les porte sur le doubloir. *Fig. III. Planche XVIII.* On double les fils de la trame & de la chaîne selon la qualité qu'on veut donner à l'étoffe. Cette opération s'exécute pour la trame par deux instrumens séparés dont l'un (1) porte les roues & la broche à cannettes, l'autre (2) les canons & le fil.

3 Les roues à cannettes. On ne tardera pas à en expliquer l'usage.

4 La manivelle.

5 Les montans.

6 Visse.

7 Table pour poser les canettes, qui sont des tuyaux garnis de fil de trame.

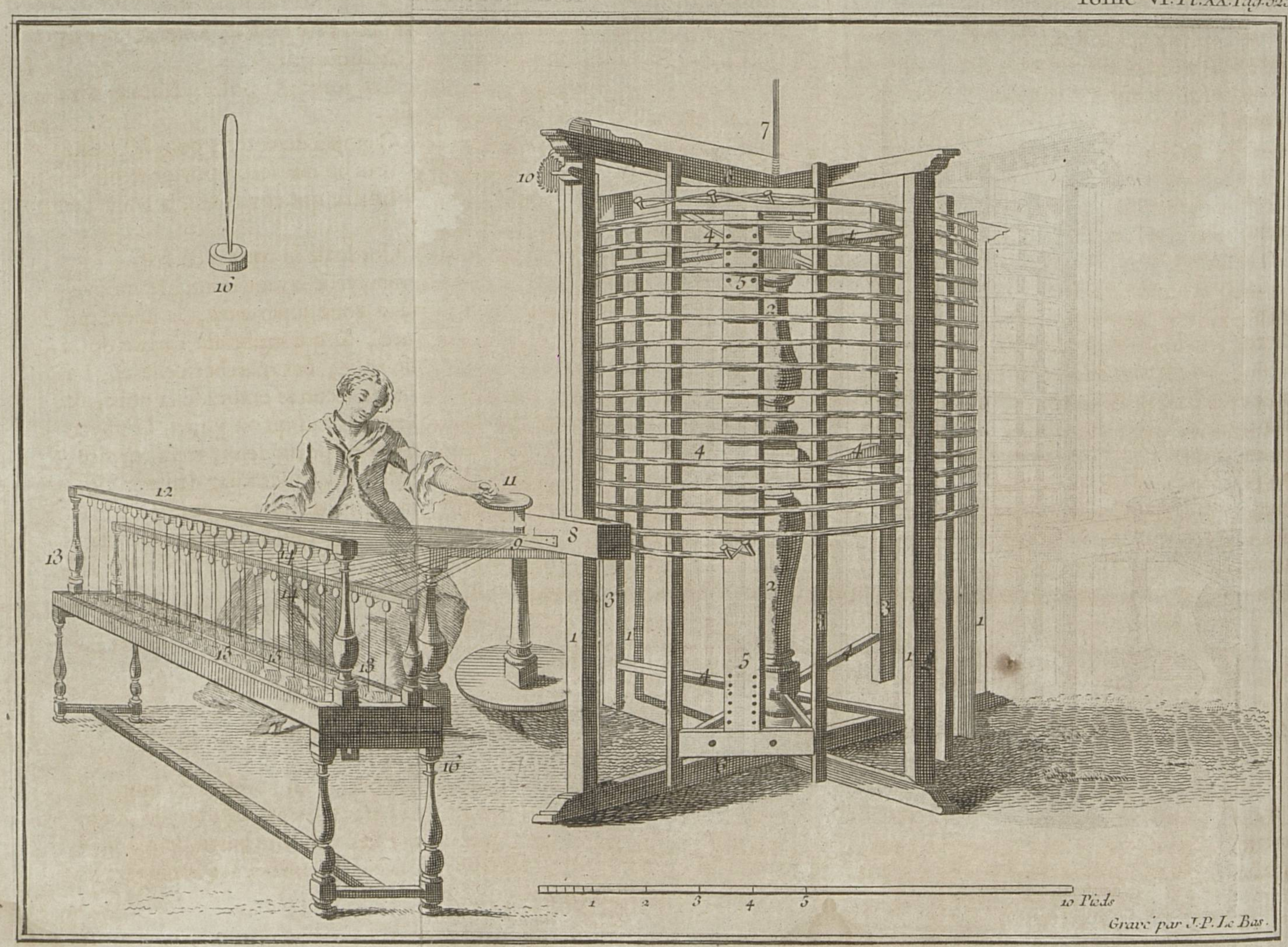
8 Le montant, qui soutient la broche.

9 La broche avec ses roulettes ou noix.

10 Grenouilles, ou supports de la broche.

11 Visse pour bander ou lâcher la corde, en menant ou reculant le montant 8.

12 Le pié.



L'Ourdissoir.

13 Le doubloir.

14 Les canons posés debout avec leur fil.

L'HABIT DE L'HOMME.

15 Canon à deux têtes pour la chaîne.

16 Broche qui sert à porter le fil.

17 Lisière qui environne la roue d'en haut.

18 Corde de la roue d'en bas.

La manivelle ayant donné le mouvement à la roue supérieure, la lisière qui l'entoure, & qui embrasse l'arbre de la seconde roue, fait marcher celle-ci. La corde de la seconde embrasse la noix, & fait aller le tuyau qu'on y mèt. Le tuyau en roulant emporte deux, trois, quatre, ou six fils, qui passent par-dessus la broche, ou verge de fer 16, & se détachent des canons 14 qui sont debout & sans tête pour laisser aisément couler le fil, sans tourner eux-mêmes.

PLANCHE VINGTIÉME.

L'ourdissoir.

1 Les quatre montans.

2 L'arbre.

3 Les barres au nombre de huit.

4 Les traverses au nombre de vingt-quatre. Elles vont des barres se réunir à l'arbre. On a supprimé ici la plûpart de

L'HABIT DE L'HOMME. ces traverſes & les retours des fils derrière la cage pour éviter la confuſion.

5 Les deux planches qui portent les chevilles où l'on arrête la chaîne à différens degrés.

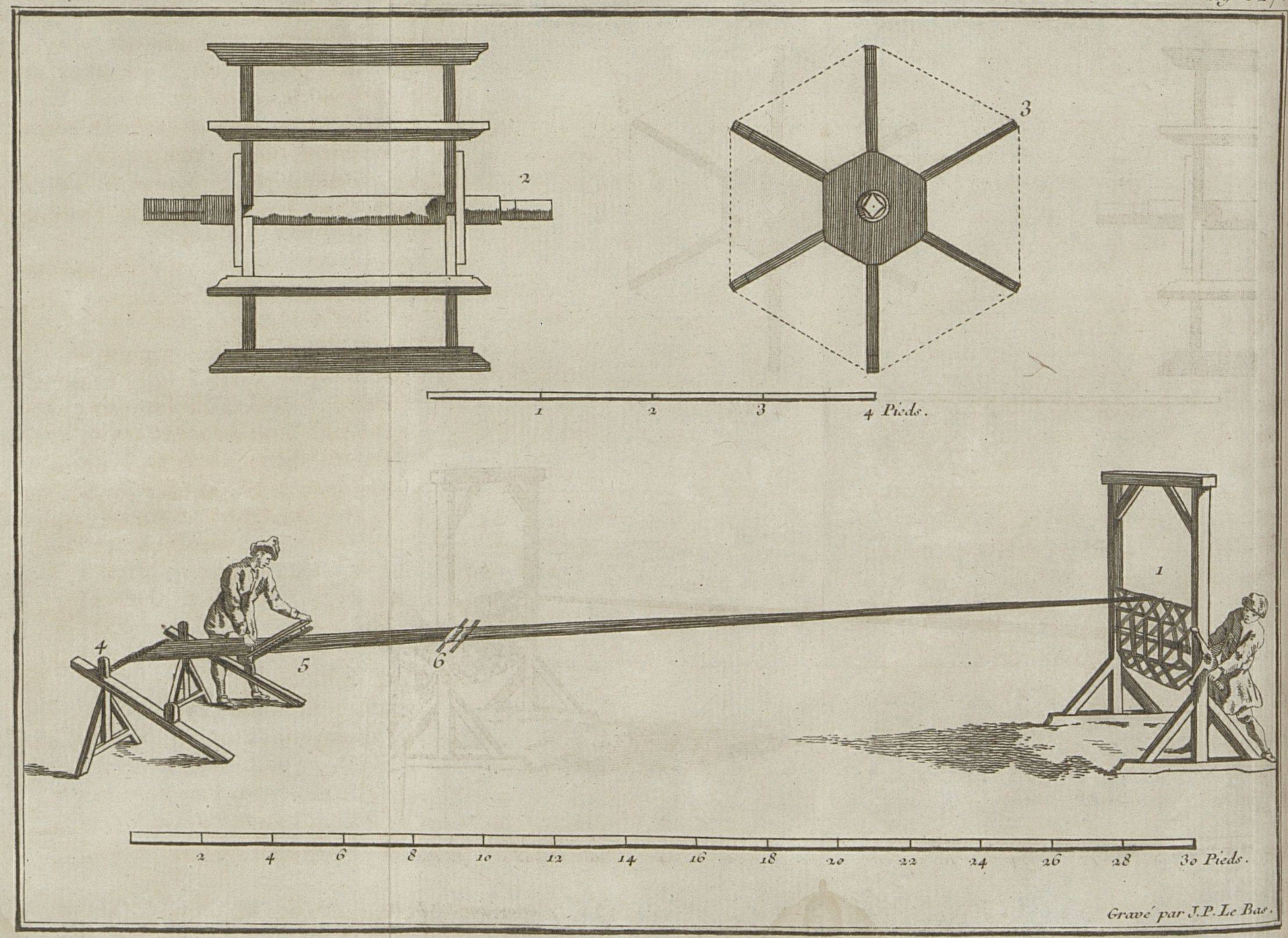
6 Croiſées d'en haut & d'en bas.

7 Broche de fer tournant perpendiculairement avec l'arbre. Selon que cette broche tourne dans un ſens ou dans un autre, une corde à boyau s'y enroule ou s'en déroule, pour faire monter ou deſcendre le plot.

8 Le plot, groſſe piéce de poids, que la corde à boyau fait monter ou deſcendre, ſelon le tour qu'on donne à la cage & à la broche 7.

9 Bâton attaché au plot & accompagné d'une roulette (vûe ſéparément en 16) pour faire gliſſer tous les fils réunis, en les diſtribuant ſur toute la cage de l'ourdiſſoir.

10 Le chien, petite roue dentée & accompagnée d'un crochet de fer qui la retient au point où on l'a miſe. La corde à boyau tient à l'eſſieu de cette roue, & s'y enroule ſi on tourne la roue. L'ouvrière la tourne à diſcrétion, pour accourcir ou pour allonger la corde qui ſoutient le plot, enſorte que les fils tombent plus épars, & ne s'accumulent point,



La maniere de monter la Chaine.

11 La manette, ou manivelle avec sa roue, qui, par une corde, fait aller l'arbre & toute la cage. L'HABIT DE L'HOMME.

12 Cante ou table qui tient les bobines ou rochèts à deux têtes.

13 Les montans de la cante.

14 Deux barres soutenant chacune vingt boucles de verre.

15 Vingt broches, dont chacune sert pour deux boucles, portant deux rochèts.

16 La roulette du plot, vûe à part. Elle aide la marche des quarante fils.

La principale industrie de cette machine n'est pas seulement la réunion de quarante fils dans un même point : c'est sur-tout la distribution de ces fils de haut en bas, puis de bas en haut sur toute la cage, selon que l'ouvrière fait monter ou descendre le plot en changeant le mouvement de la manivelle.

PLANCHE VINGT-UNIÉME.

La manière de mettre la chaîne sur l'ensuble.

1 Le tambour revêtu de la chaîne.

2 Le tambour dégarni, & vû de profil.

3 Le même vû de face.

4 Une ensuble sur laquelle on a attaché les bouts de la chaîne.

L'HABIT DE L'HOMME.

5 Le rateau, eſpéce de rô, ou de peigne qui aide par ſes dents à faire la juſte diſtribution des fils de chaîne ſur toute la largeur du métier.

6 Les baguettes qu'on inſinue dans les fils de la chaîne par deſſus & par deſſous tour-à-tour, pour en préparer la croiſure & pour en régler le paſſage dans les liſſes.

PLANCHES XXII. XXIII. & XXIV.

Le mêtier à Velours.

Les chifres qui ne ſeront point dans l'une ſe trouveront dans l'autre : quelques-uns ſont répétés pour les piéces vûes ſous des aſpects différens.

1 Les montans de devant.

2 Ceux de derrière.

3 L'eſtaſſe, piéce d'aſſemblage.

4 Les clefs, qui uniſſent les eſtaſſes.

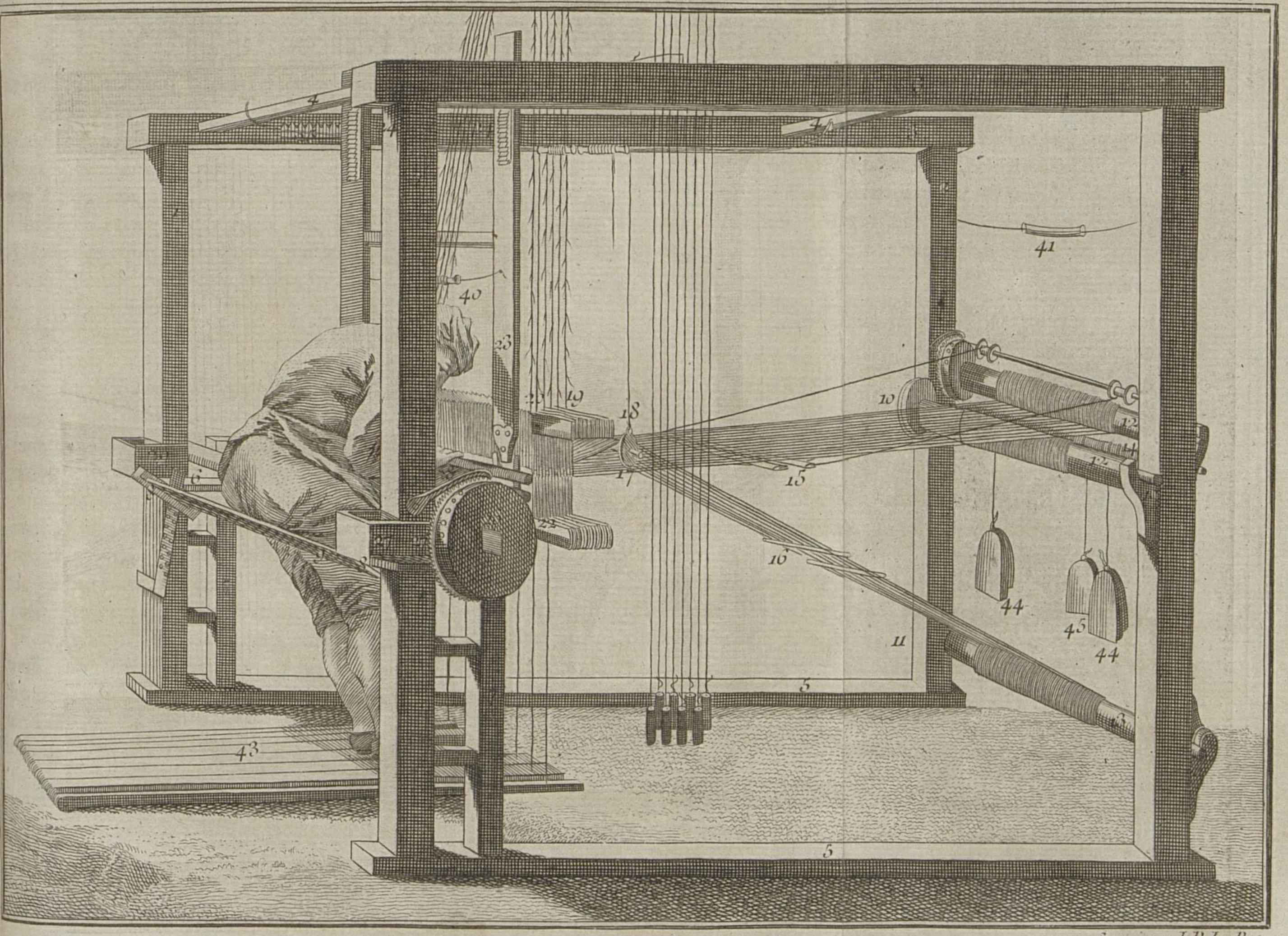
5 Les ſoles.

6 Les banques pour poſer des deux côtés de l'ouvrier les deux navettes qui ſervent pour lier la chaîne de poil & la chaîne de toile. On n'a pû marquer qu'une des deux banques.

7 Les apuis des banques.

8 Les taſſeaux ou porte-banquette.

9 La banquette où l'ouvrier eſt aſſis.



Gravé par J. P. Le Bas.

Le Métier à faire le Velours.

L'HABIT DE L'HOMME.

10 Les orillons, autres tasseaux échancrés pour soutenir les ensubles de toile.

11 Les orillons d'en-bas, supports de l'ensuble de poil.

12 Les deux rouleaux, ou ensubles de toile, portant la chaîne du tissu qui demeure caché sous le poil ou velours. Un de ces rouleaux se mène par une cheville, l'autre par des contrepoids.

13 Le rouleau ou ensuble de poil.

14 Les restains. Ce sont des bobines portant les fils d'une autre couleur, que celle du velours. Par ces fils de lisière on caractérise l'espéce de velours. Selon la plus ou moins grande quantité de fils qu'on mèt aux deux chaînes, on change le nombre des chaînettes de fil rouge, jaune, ou autre qui se mettent aux lisières. On y mèt pour la plus belle espéce de velours quatre chaînettes de chaque côté, & l'on dit velours à quatre poils. Trois chaînettes marquent la seconde sorte, & la font nommer velours à trois poils. Il y a des velours à deux poils. Il y en a à poil & demi. C'est un diminutif qui a deux chaînettes dans une lisière, & une seule dans l'autre.

15 Les verges pour séparer & croiser les fils de toile.

16 Les verges pour le poil.

L'Habit de l'homme.

17 Le bâton de poil par dessus lequel passent tous les fils de la chaîne à poil.

18 Cremaillère soutenant de part & d'autre le bâton à l'aide de deux cordes.

19 Les lisses pour la toile. Le nombre en varie selon la force du velours.

20 Les deux lisses pour le poil.

21 Les lisserons, ou baguettes qui tiennent les lisses pour la toile.

22 Les lisserons inférieurs pour le poil.

23 Le battant, c'est la même chose que le rô dans le métier à faire le drap. Ce battant est composé de deux montans ou lames rompues, portant le peigne qui joue avec une charnière sur chaque lame.

24 Le porte-battant.

25 Les acocas ou cremaillères, piéces dentées pour suspendre le battant à différens points.

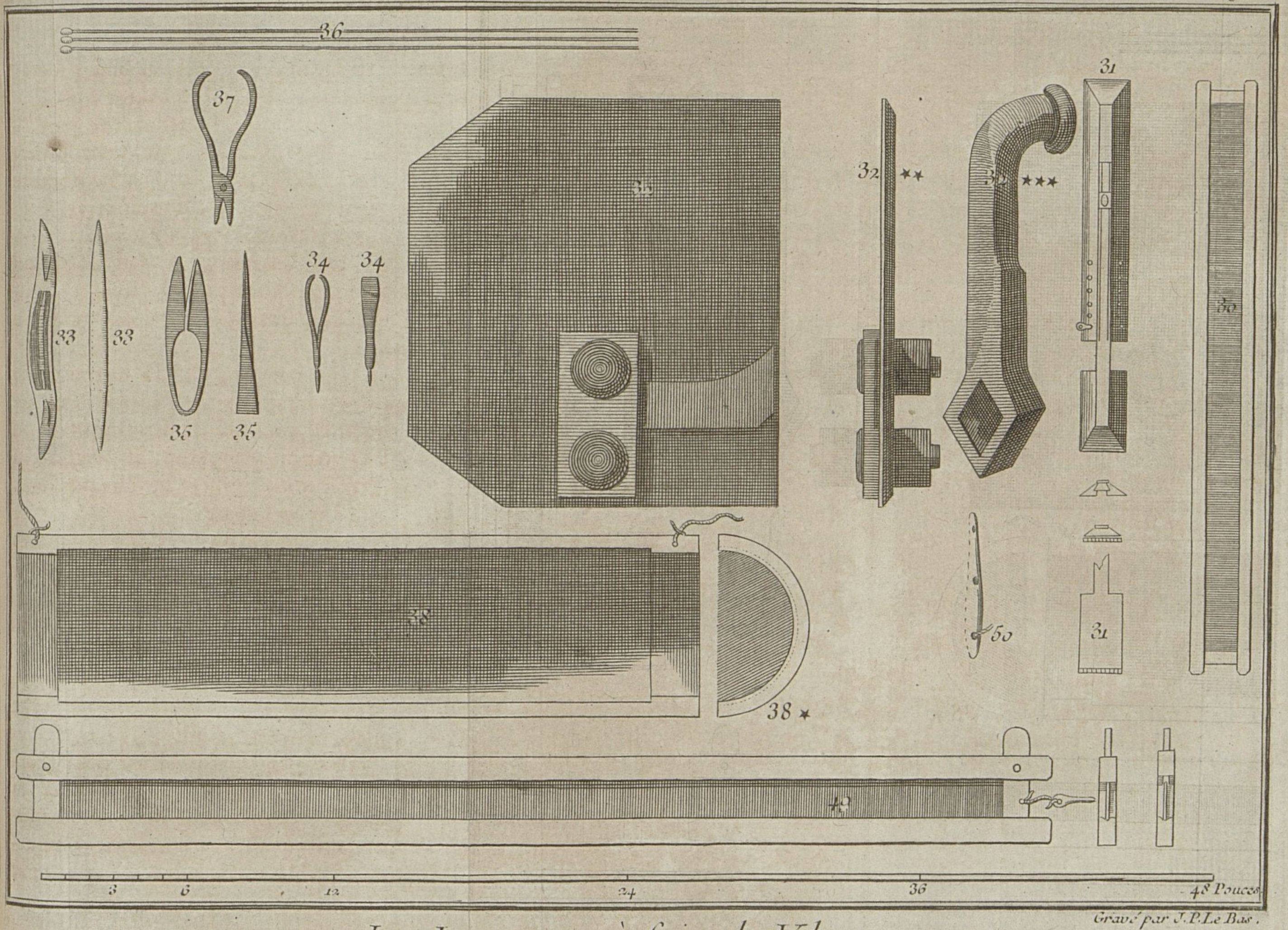
26 L'ensuble de devant.

27 La roue pour la faire marcher.

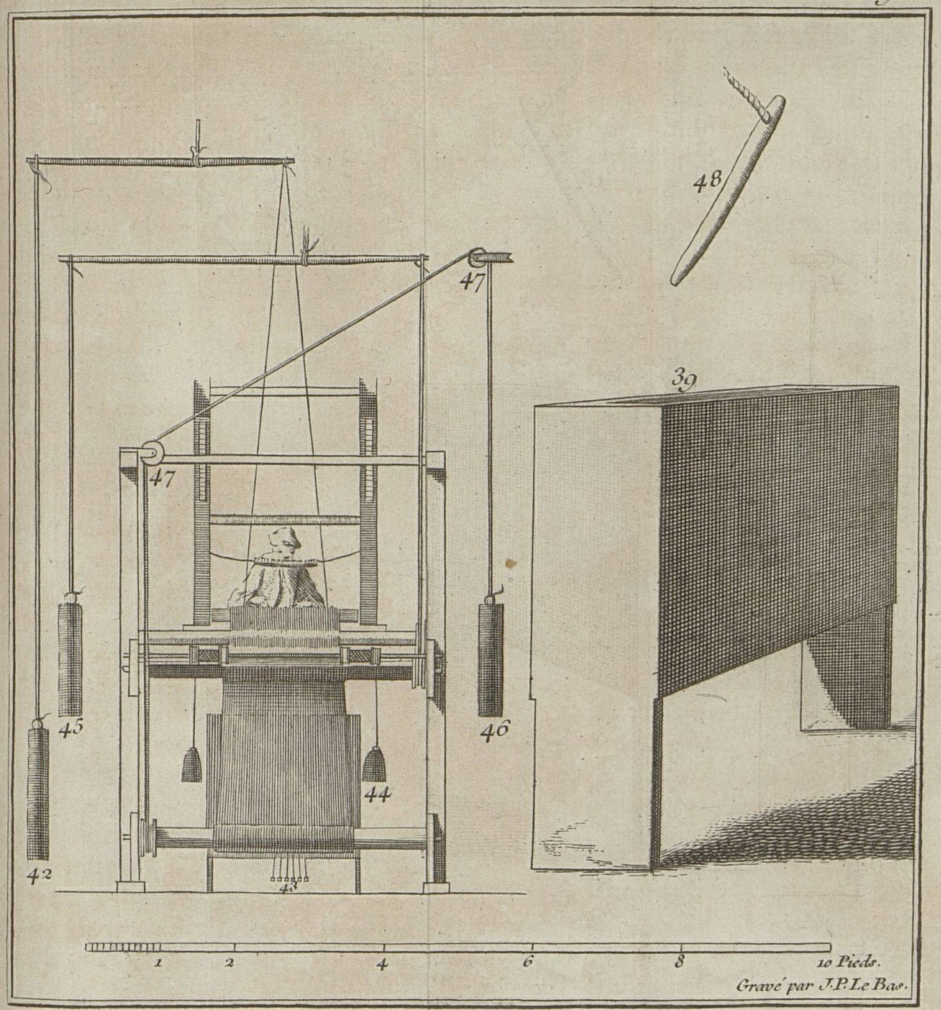
28 Le chien pour l'arrêter.

29 Loge des canettes que l'ouvrier couche dans les navettes.

30 Le peigne attaché par deux charnières au battant, ce qui en rend le jeu plus libre dans ce tissu où il faut extrémement frapper les trames pour en multiplier les houpes de poil & pour les tenir



Les Instrumens à faire le Velours.



Le Métier à faire le Velours vû de face.

intimement unies par le pié avec la toile. L'HABIT DE L'HOMME.

31 Le tampia, ou temple pour tenir l'étoffe d'une largeur égale. Une des deux parties glisse dans l'autre par une rainure, où on l'arrête à volonté.

32 Le rabot avec la pince * qui coupe le poil.

32 ** La pince détachée & vûe de profil. Les ouvriers disent le pince.

32 *** La clef pour attacher & affermir la pince sur le rabot.

33 Les navettes.

34 La pincette pour éplucher l'étoffe.

35 La force pour nétoyer ou couper ce qui déborde.

36 Les trois fers, ou virgules de léton avec un canal imperceptible le long de leur épaisseur, pour recevoir & guider le tranchant de la pince qui coupe tous les poils qu'elle rencontre couchés sur le fer, tandis que le rabot glisse de côté sur les mêmes poils en les foulant. La chaîne à poil, les virgules canellées, & la pince qui y coupe le poil, voilà ce qui distingue particulièrement le métier à velours.

37 Le tire-dent pour ôter les dents du peigne qui se trouvent mauvaises.

38 Canard ou canal, bois courbé pour couvrir le velours sur l'ensuble, & le bien conserver.

L'HABIT DE L'HOMME.

38 * Le bout du canal vû de profil.

39 Caſſette pour recevoir le velours de deſſus l'enſuble.

40 & 41 Rochèts contenant différents fils, pour rejoindre ce qui ſe rompt aux chaînes ou aux liſières.

42 Contrepoids qui monte quand une liſſe deſcend avec ſa marche, & qui retombe quand le pié quitte la marche. Il y a autant de contrepoids que de marches. On les a ſupprimés pour éviter la confuſion, un ſeul avec ſon aîleron ou ſa baſcule, *Voyez* Planche XXIV, ſuffiſant pour faire concevoir le reſte.

43 Les marches.

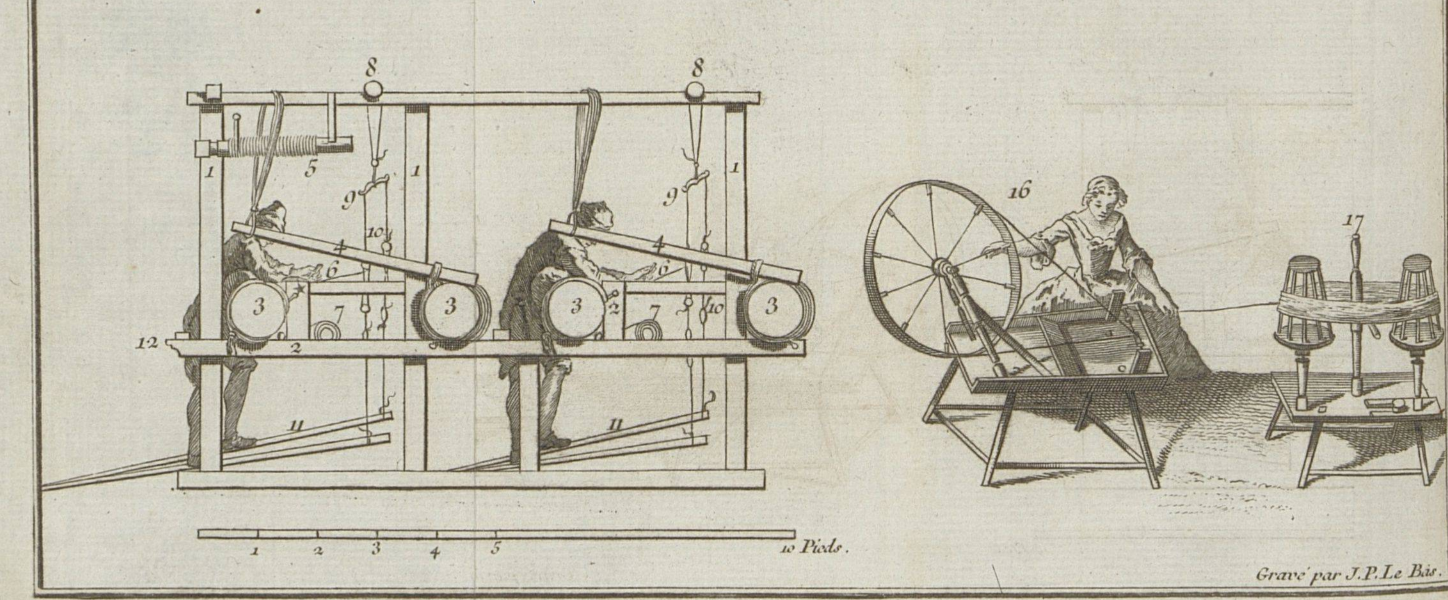
44 Les contrepoids des liſières. On tire celles-ci vers l'enſuble de devant. Le contrepoids fait réſiſtance pour les tenir bandées.

45 Contrepoids & baſcule ſervant à roidir les fils d'un des rouleaux de chaîne, pendant que l'autre eſt arrêté dans un état uniforme par ſon chien.

46 Contrepoids pour tenir la chaîne de poil en état.

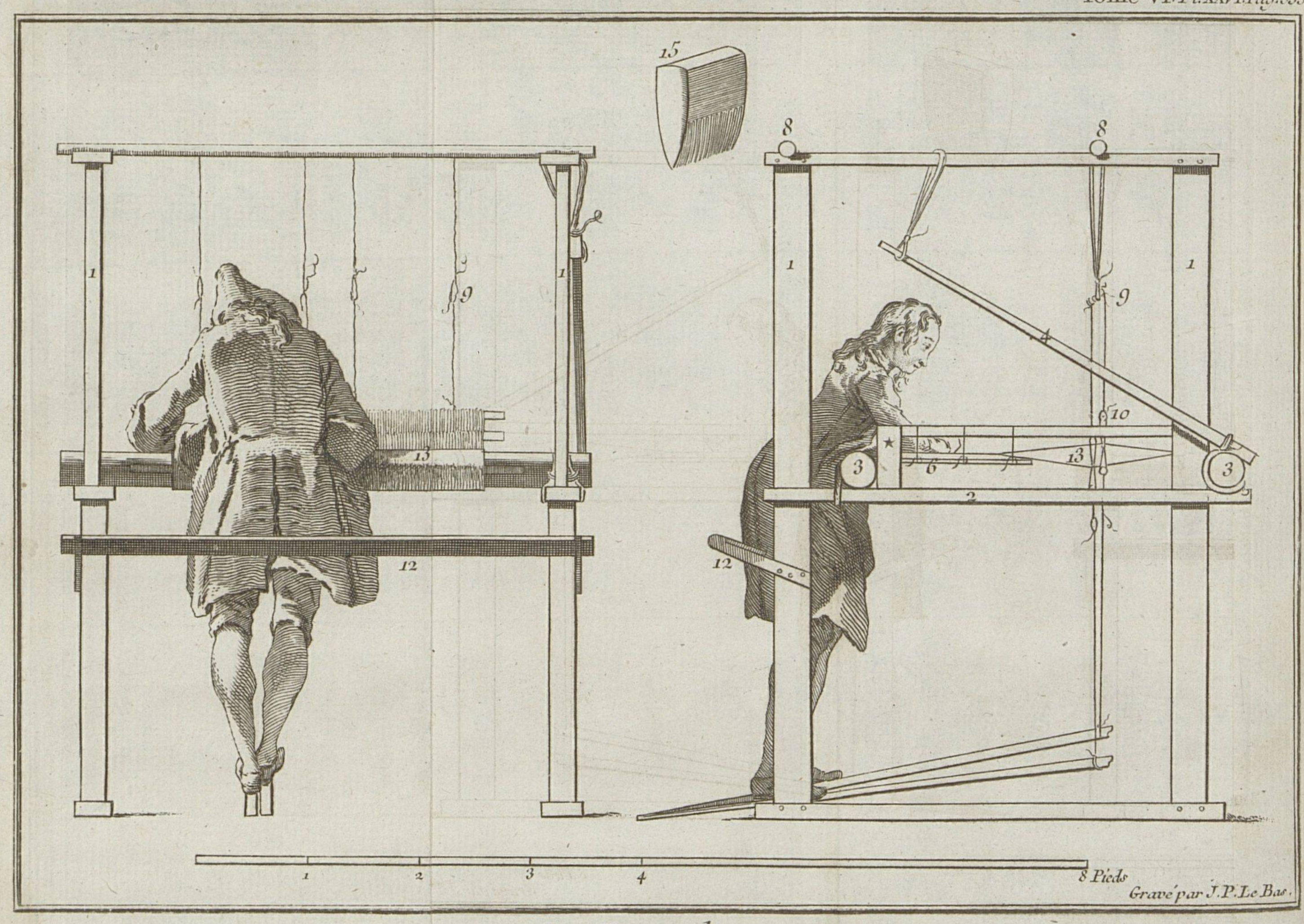
47 Deux poulies pour en faciliter le mouvement.

48 Cheville, ou levier pour tourner le rouleau.

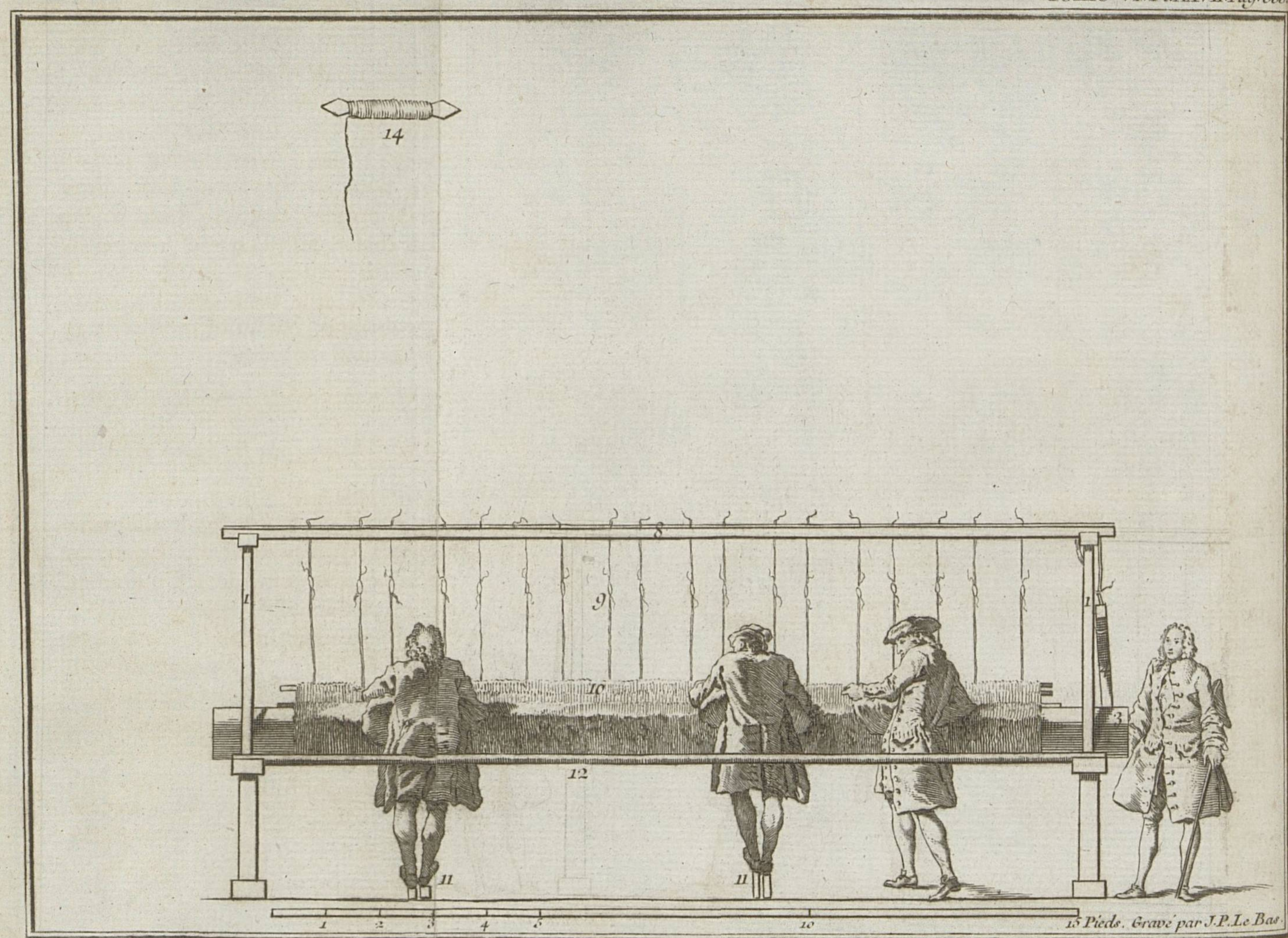


Gravé par J. P. Le Bas.

La Basse-lisse.



La Basse-lisse.



La Basse-lisse.

49 Le rateau, ſorte de peigne pour ranger les fils de chaîne ſur le rouleau. L'HABIT DE L'HOMME.

50 La paſſette, lame de cuivre avec une petite échancrure vers chacun de ſes bouts : une ouvrière inſinue l'un ou l'autre bout de la paſſette entre deux dents du peigne : une autre main amène le fil de chaîne qui eſt en tour pour paſſer. La paſſette retirée, le fil eſt auſſi de l'autre côté. Elle tient lieu d'aiguille, & cet ouvrage, par lui-même fort long, s'expédie ainſi très-vîte.

PLANCHES XXV, XXVI, & XXVII.

La fabrique de la baſſe-liſſe.

On nomme tapiſſerie à baſſe-liſſe, celle dont la chaîne eſt étendue horiſontalement ſur un métier fort bas, & dont les liſſes montent & deſcendent. On nomme tapiſſerie de haute-liſſe celle qui ſe fabrique ſur un métier où la chaîne s'éléve debout vers le plancher de l'ouvroir, & dont les liſſes ou les cordons qui font croiſer les fils de la chaîne tour-à-tour, ſont au-deſſus de la main de l'ouvrier. *Voyez* Planche XXIX.

Cinq métiers de baſſe-liſſe, à un ſeul ou à pluſieurs ouvriers. Les mêmes chiffres ſerviront pour toutes les figures.

L'HABIT DE L'HOMME.

1 Les montans.

2 Les roines ou les romes, fortes piéces de bois qui forment les deux côtés du métier, & qui portent les rouleaux.

* Le bras auquel sont attachées les cordes qui traversent le métier, & supportent sous la chaîne la partie du tableau, où en est l'ouvrier. Il détourne ou entr'ouvre les fils de la chaîne pour voir le point de l'objèt où il est parvenu, & la couleur avec laquelle il faut imiter ce point.

3 Les ensubles ou rouleaux dont l'un porte la chaîne, l'autre porte la tapisserie qu'on y enroule à mesure qu'elle avance. L'ouvrier assis sur un banc de bois appuie son estomac sur l'ensuble de devant, & adoucit cette situation à l'aide d'un oreiller. Chaque rouleau a son wich. Le wich est une longue baguette ronde à laquelle tiennent tous les fils de la chaîne, & qui s'emboëte dans une rainure faite au rouleau.

4 Barre à bander la chaîne.

5 Le moulinèt avec son levier de fer. C'est une piéce amovible & qui sert pour bien étendre la chaîne en maîtrisant les rouleaux qui, par leur grosseur, ressemblent à deux poutres.

6 Support du tableau. Ce sont les

cordes dont on vient de parler. L'HABIT DE L'HOMME.

7 Perche à rouler le tableau.

8 Camperche, piéce qui traverſe le métier & ſoutient les ſautereaux.

9 Les ſautereaux, ſont des morceaux de bois ſuſpendus par le milieu comme des fleaux de balance pour porter les cordes des liſſes, & hauſſer ou baiſſer de chaque côté ſelon le jeu des marches.

10 Les liſſes.

11 Les marches. Les liſſes ne traverſent pas la largeur du métier comme font les lames dans les manufactures de lainage. On multiplie ici ces liſſes ſelon la largeur de l'étoffe & du métier, parce que l'ouvrier n'a beſoin de hauſſer ou abaiſſer que les fils de l'endroit où il en eſt. Quand il le quitte pour travailler plus loin à droite ou à gauche, il prend ſes deux marches & les applique à d'autres liſſes.

12 Le banc.

13 La chaîne.

14 La flute où le fil d'or, de ſoie ou de laine eſt dévidé. Elle ſert de navette pour inſérer la trame dans la chaîne; mais elle ne court point comme la navette, & ne paſſe qu'au travers des fils de la chaîne qu'il plaît à l'ouvrier de prendre, en les croiſant tour-à-tour, ſans quoi la trame ne tiendroit pas.

L'HABIT DE L'HOMME.

15 Le peigne à quinze dents pour frapper la trame & ſerrer l'ouvrage d'une façon égale.

16 Rouèt à dévider le fil de deſſus les tournettes.

17 Les tournettes. Quand l'ouvrier a tiré de la flute le fil qu'il a beſoin de faire paſſer dans la chaîne, il arrête ce fil d'un tour de doit par un las coulant, & laiſſe tomber la flute qui demeure couchée & arrêtée par ſon fil.

PLANCHE XXVIII.

L'ourdiſſoir de la chaîne pour la haute-liſſe.

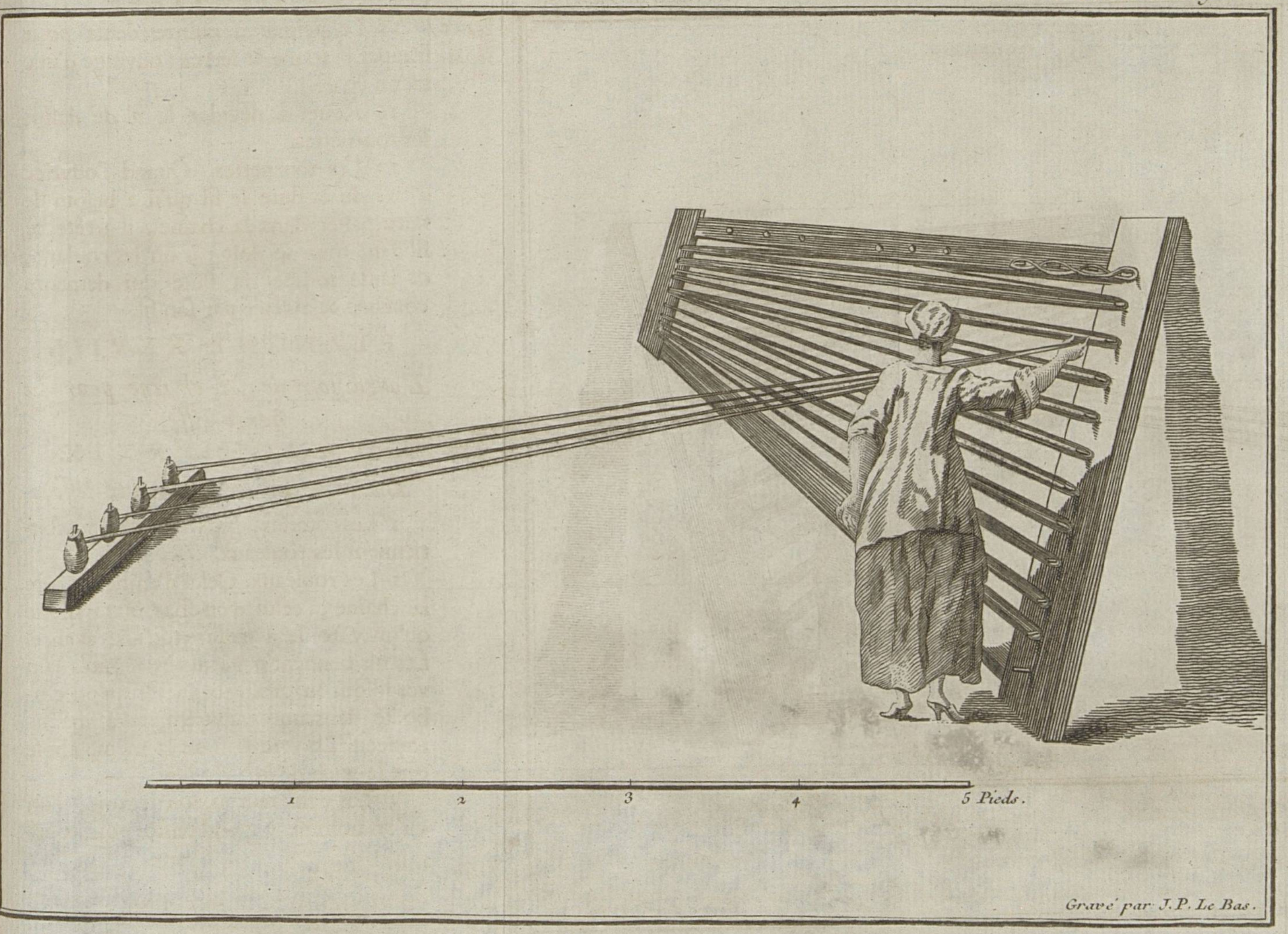
PLANCHE XXIX.

La fabrique de la haute-liſſe.

1 Les coterêts, gros madriers qui ſoutiennent les rouleaux.

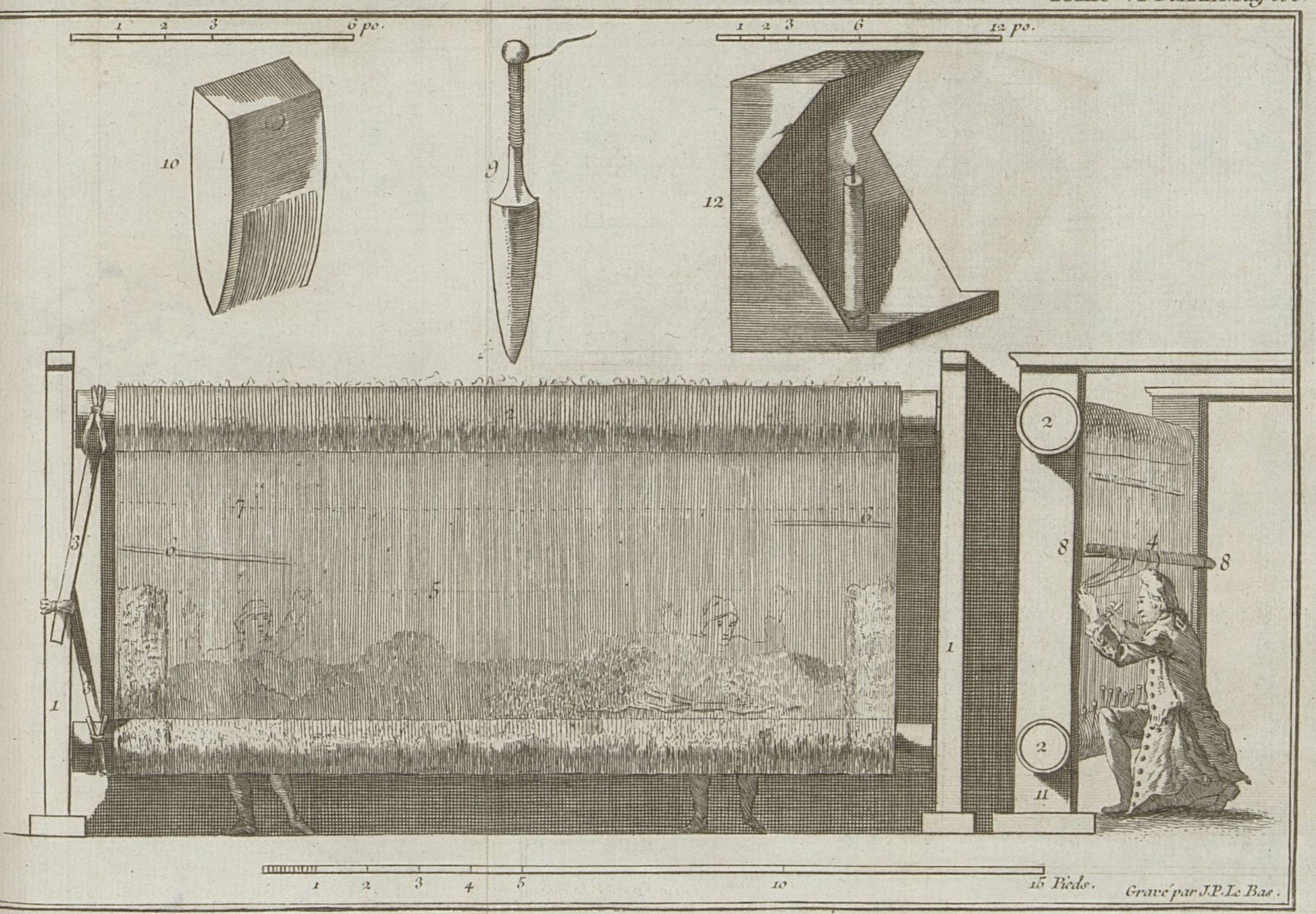
2 Les rouleaux. Celui d'en-haut porte la chaîne, celui d'en-bas la tapiſſerie qu'on y roule à meſure qu'elle avance. Les fils tiennent par leurs extrémités à un verdillon ou groſſe baguette qu'on emboëte dans une rainure faite à chaque rouleau. Le verdillon eſt la même choſe que le wich de la baſſe-liſſe.

3 Les deux tentoirs ou tentois, l'un qu'on nomme le grand tentoi pour tour-



L'Ourdissoir de la Chaine pour la Haute-lisse.

F6



La Haute-lisse.

ner le rouleau d'en-haut, l'autre le petit tentoi qui sert à tourner le rouleau inférieur.

4 La perche de lisses qui traverse toute la chaîne, enfile toutes les lisses & les présente à la main de l'ouvrier. Ces lisses sont de petites cordelettes attachées par un nœud coulant à chaque fil de la chaîne, pour être remontées à mesure que la chaîne descend. Elles servent à tirer tel fil de la chaîne que l'ouvrier veut amener. Il tient ce fil détaché des autres, & y fait passer une broche de telle trame & couleur qu'il juge à propos; puis il laisse pendre cette broche dont il empêche le fil de s'écouler, en y faisant un las coulant. Après avoir pris en devant un ou deux fils de la chaîne, il amène par une autre lisse les fils de la partie opposée. Il les fait toûjours croiser par cette alternative pour saisir & arrêter la trame. Il est aidé dans cette distinction des fils des deux côtés, par le bâton de croisure qui est une longue baguette insérée entre les deux rangs de fils.

5 Longue trace de points formée par les bouts des lisses qui saisissent les fils de la chaîne par un nœud coulant, & embrassent d'autre part la perche de lisses.

6 Le bâton de croisure.

L'HABIT DE L'HOMME.

7 La fléche. C'eſt une chaînette de fil dont chaque chaînon contient quatre ou cinq fils de la chaîne & les arrête tous à l'aplomb.

8 Hardiller de fer pour ſoutenir la perche de liſſe.

9 La broche, pour inſérer le fil de trame qui eſt dévidé deſſus.

10 Le peigne pour frapper l'ouvrage.

11 Le bout du verdillon emboëté dans le rouleau.

12 La platine ou lanterne.

Quand la chaîne eſt montée, le deſſinateur y trace devant & derrière avec un crayon noir les principaux contours des figures du tableau qu'il faut imiter. Le haute-liſſier ayant bonne proviſion de broches pleines de fils de toutes couleurs, ſe mèt à l'ouvrage en travaillant comme dans la baſſe liſſe par l'envers : il a derrière lui ſon tableau qu'il regarde fréquemment : il peut de tems en tems voir l'effèt de ſon travail du bon côté, ce que le baſſe-liſſier ne peut pas faire. Si quelques points altèrent les traits en prenant trop de place, il les preſſe & les mèt en ordre avec une aiguille de fer qui ne touche que l'endroit où il en eſt beſoin. Le haute-liſſier ſuit le deſſeing

crayonné ſur la chaîne. Le baſſe-liſſier ſuit ſans crayon les traits du tableau qu'il a ſous ſes doigts. Il y a une troiſième façon de travailler qui eſt d'uſage pour les tapis de Turquie, de Perſe, & de la ſavonerie ſous Chaillot : c'eſt de partager le tableau ou carton qu'il faut imiter en un nombre déterminé de petits quarrés longs, & d'en tracer un pareil nombre ſur la chaîne. A meſure que l'ouvrier arrive aux quarrés & aux points correſpondants, il employe les couleurs & les nuances convenables. Dans ce tapis on laiſſe déborder tous les fils de trame. On les tranche enſuite de fort près pour en égaler les houpes : ce qui forme un velouté de très-riches couleurs & de longue durée.

L'HABIT DE L'HOMME.

LA TAILLE DES HABITS, La Couture, les Meubles, &c.

ENTRETIEN DOUZIÈME.

LEs cizeaux, l'aiguille, & le dé, voilà tout l'appareil des inſtrumens qui mettent les étoffes en œuvre & qui cou-

L'HABIT DE L'HOMME.

Les cizeaux.

vrent ſi gracieuſement la ſocieté. L'artifice des cizeaux ſe réduit à aſſembler deux leviers tranchants & croiſant l'un ſur l'autre en forme d'X par un clou rivé qui en eſt le point d'appui. La force des tranchants augmente d'une part à proportion de la proximité de ce point, & d'une autre part elle augmente en raiſon de la longueur, ou de la maſſe des anneaux qui ſervent à manier l'inſtrument. Le dé & l'aiguille ſont encore plus ſimples.

Le dé & l'aiguille.

La plus petite de nos monnoyes eſt un prix trop fort pour l'achat d'une aiguille. On peut en être ſurpris quand on conſidère par combien de mains cette aiguille a paſſé avant que d'arriver dans celles de la couturière. En premier lieu cette aiguille eſt un bout de fer épuré, qui a été battu ſur l'enclume, & converti en un cilindre groſſier, puis paſſé à la filière, toûjours remis au feu à chaque opération, aminci par degré de filière en filière, juſqu'à devenir, ſi l'on veut, preſqu'imperceptible. Ce fil d'acier eſt enſuite coupé & *palmé*, c'eſt-à-dire, applati à deux faces vers l'un de ſes bouts, puis percé ſur une enclume avec un poinçon qu'on y frappe des deux côtés. Un autre ouvrier *troque* cette ai-

guille : c'eſt-à-dire, qu'avec un nouveau poinçon il fait partir la petite piéce de fer qui reſtoit encore engagée dans le trou. L'aiguille eſt remiſe à un autre ouvrier qui *l'évide* ou en arrondit la tête à coups de lime. C'eſt une autre lime qui la *pointe*. C'en eſt une troiſième qui lui donne la *cannellure* ou qui pratique des deux parts un enfoncement ſur le plat de l'aiguille, pour y coucher le fil. C'eſt une quatrième lime qui en rectifie les inégalités, ce qu'on appelle *dreſſer de lime*. L'aiguille eſt remiſe au feu ſur un fer plat pour être, avec bien des compagnes, jettée dans l'eau froide & durcie à *la trempe*. Elle retourne la huit & dixième fois au feu & revient de la forge ſur l'enclume où elle achéve d'être *dreſſée au marteau*.

L'Habit de l'homme.

Juſqu'ici elle eſt brute & pleine de rouille. On l'aſſocie à douze ou quinze milliers d'autres aiguilles qui ſont rangées côte à côte & bout à bout dans une toile de treillis, dont on fait un rouleau après les avoir arroſées d'huile d'olive, & poudrées de fin émeril, qui eſt une pierre très-dure qu'on trouve dans les mines, & qu'on réduit en une poudre impalpable pour polir les métaux. Ce rouleau bien fiſcellé va & vient deux jours de ſuite entre une table polie &

L'HABIT DE L'HOMME.

un madrier (*a*) pesamment chargé, que deux hommes poussent & repoussent, à moins que leurs bras ne soient remplacés par une machine. Cette longue agitation des aiguilles y cause un frottement mutuel qui les polit parfaitement par la continuité de l'action.

Au sortir du polissoir on les *lessive* à l'eau chaude & au savon pour les nettoyer du cambouis qui les encrasse. De la lessive elles vont à *la boëte* où elles sont décrassées, *vannées*, & secouées dans du son qu'on change à deux ou trois reprises. On les *détourne* par le rebut de celles qui sont rompues ou écaillées, ou autrement défectueuses, & par l'assemblage des bonnes dont on joint les têtes d'un même côté. Toutes vont en dernière opération à *l'affinage*, en couchant leur pointe sur une pierre d'émeril que le rouèt fait tourner. Tels sont les nombreux préparatifs du foible instrument auquel nous devons les secours inestimables de la coûture & les ornemens de la broderie.

Economie dans les métiers.

La plûpart des manufactures sont redevables de leurs principaux gains à cette méthode de distribuer les différentes façons d'un même ouvrage entre

(*a*) Grosse planche.

différens ouvriers, & d'assigner à chaque ouvrier un travail unique ou perpétuellement le même. Il ne va point chercher son ouvrage : c'est l'ouvrage qui le vient trouver. Il ne change ni de place, ni d'instrumens. Tout se feroit mal, tout se feroit lentement & à grands frais, s'il falloit qu'une même main exécutât tout, & prît d'un moment à l'autre un nouvel outil avec une nouvelle façon d'opérer. Revenons à l'habit de l'homme.

L'HABIT DE L'HOMME.

Le mérite principal des belles machines est de ménager le tems & les forces de l'homme, ou même de faire naître un bel ouvrage sous le travail d'une main novice & sans dextérité. C'est ainsi qu'un enfant de douze ou quinze ans sans goût, sans connoissance du desseing, vous rendra trait pour trait un grand tableau par le secours des petits quarreaux tracés sur la chaîne, ou en suivant la routine du travail de la haute-lisse : mais quand il s'agit de la coupe d'un habit, ou de l'exécution d'une fine broderie, ce sont des ouvrages en miniature, & qui se voyent de près. Nulle machine n'y peut remplacer l'industrie, ni y mettre les belles proportions, le bon air, & les graces délicates. Ce sont les doigts qui font tout : c'est le goût qui y préside, & l'instru-

L'HABIT DE L'HOMME. ment n'ôte rien à la gloire de l'ouvrier. Dans deux ouvrages bien faits on distingue encore chaque main par un tour qui lui est propre. L'aiguille & les cizeaux sont de tout pays : mais on distingue sans peine la coupe de Paris, & la couture d'Angleterre.

La broderie suit le goût de la peinture.

Par tout où le goût du desseing est en honneur on voit aller du pair celui de la broderie. Où le desseing au contraire est négligé, elle ne peut guères être que gotique ou puérile. C'est par cette raison que les Dames Italiennes & Françoises ont porté si loin ce bel art. La soie & la fine laine, l'or & l'argent filés, les franges & les crépines, la chenille & le cordonnèt, les nœuds & les chaînettes, se contournent légèrement sous leurs doigts. C'est à qui mettra le plus de propreté dans l'exécution, le plus d'entente dans les couleurs, & sur-tout le plus de noblesse & de raison dans le choix des piéces. L'habitude du beau les rend difficiles. Il est rare qu'elles donnent dans les minauderies Chinoises, dans les compartimens à la Turque, & dans la confusion des ornemens. Sur un fond uni & propre à détacher ce qu'elles en voudront faire sortir, elles savent distribuer avec économie des rainsseaux légèrs, faire

courir une campane, donner du mouvement à un feuillage, faire voltiger un papillon, ſuſpendre un feſton de fruits, nouer des fleurs, aſſortir des trophées de toute eſpéce, élancer un cerf & toute une meute, mettre des oyſeaux aux priſes, enrichir chaque figure par la vérité de l'expreſſion, & ne mettre l'épargne que dans le nombre. Depuis le renouvellement de la peinture, le beau leur a toûjours paru inſéparable du vrai : & dans l'emploi des formes naturellement gracieuſes qu'elles ont coûtume d'admettre par préférence dans leurs ornemens, comme ſont les feuilles, les boutons, les fleurs, les fruits, les inſectes, les oyſeaux, les coquilles, & bien d'autres, elles reſpectent ce que la nature fait. Elles évitent également d'y ajoûter, ou de le diſloquer. Elles ſuivent fidélement la vraiſemblance juſques dans les compoſitions de génie. Si elles font prendre à leur broderie le tour d'une colonnade, d'un dôme, ou d'un portique, elles élévent les ouvrages légèrs ſur des baſes propres à les ſoutenir, & n'affectent point d'accumuler vers le haut les enroulemens, les conſoles, & les maſſes, en donnant pour appui fondamental à tout l'édifice le pli de deux feuilles, ou

L'HABIT DE L'HOMME.

L'HABIT DE L'HOMME.

la courbure de deux épics. Elles se gardent bien de nous troubler l'imagination par l'inquiétude de voir ce que va devenir cette architecture toûjours prête à s'ébouler.

La longue patience que demandent ces ouvrages, les a presque toûjours réduits à de petites entreprises, telles que sont une bourse, un bonnèt, un guidon, un tapis de trompette ou de timbale, une housse de cheval, un écran, une robbe, ou un lit. Quand on a voulu broder en grand, on s'est vû dans la nécessité d'imaginer quelque nouvel expédient, & c'est ce qui nous a procuré le métier sur lequel se fait le tapis de Perse & de Turquie, où l'on a de beaucoup enrichi sur le tissu à chaîne & à trame. Cette riche invention nous a procuré des étoffes presque immortelles, & de mesure à couvrir les places d'assemblée les plus spacieuses.

Un des tapissiers (*a*) ordinaire de Louis XIII. touché du grand effèt des couleurs de ces tapis, & dégouté avec tout le Public de la distribution niaise que les Asiatiques en font par petits quarrés, par petits ovales, par petites mouchetures, & par cent autres menues bi-

(*a*) Pierre du Pont, auteur du livre de la Stromaturgie.

garrures sans goût, sans liaison entr'elles, & sans proportion avec la grandeur du champ; obtint de son maître l'établissement des tapis de la Savonnerie (*a*). Il ajoûta aux belles couleurs & à l'éclat du velours la correction du desseing, & la convenance des figures avec le caractère & la grandeur des places où elles devoient être étalées. Cette manufacture soutient encore sa première réputation.

L'HABIT DE L'HOMME.

On fait à Rouen (*b*) & ailleurs, une sorte de tapisserie qui est tout ensemble une étoffe sans chaîne ni fil de traverse, & une peinture faite sans pinceau : c'est un coûtil imprimé d'une couche de couleur en huile, sur lequel on dessine à la craye une figure. Après qu'on en a couvert quelques traits d'une huile gommée & pendant qu'elle est encore fraîche, l'ouvrier qui a devant lui le desseing ou modéle qui le dirige, & des tamis pleins de tontures de drap, ou de laines finement hachées, & de différentes couleurs, distribue sur chaque trait une pincée de tonture de la couleur qui convient à cette partie de la figure. Le sage mélange des tontures dans les passages des couleurs

Tapisseries de tontures.

(*a*) A Paris au bout du Cours de la Reine.
(*b*) Chez M. le François.

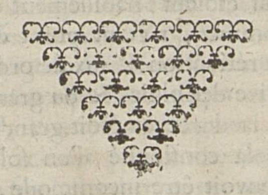
L'HABIT DE L'HOMME.

dégrade à propos chaque teinte, & diversifie les nuances.

Parmi les différentes façons de meubler les appartemens ſans magnificence & pourtant avec goût, nous n'avons rien qui s'aſſortiſſe mieux que les étoffes en laine de la manufacture de M. de la Porte. On fait en Flandre une autre tapiſſerie très-noble, & très-propre à remplacer l'indienne : c'eſt le coûtil de Bruges, qui eſt à fond bleu avec des paniers de grandes fleurs blanches. Le chanvre & le lin qui en ſont la matière, abondent dans toutes nos provinces. Le ver ne s'y mèt point : & lorſqu'après trente ou quarante ans le bleu commence à ſe paſſer, on mèt la tapiſſerie ſur le pré : elle ſe blanchit, & on en fait de très-belles nappes. Ce meuble juſqu'ici n'eſt guères connu que des Flamands. Nos ouvriers ne ſauroient trop exercer leur induſtrie ſur les matières qui naiſſent autour de nous, quand elles peuvent tout enſemble être durables, & ſe façonner avec goût. Leur ſeroit-il impoſſible de donner les plus fortes & les plus belles teintures au fil de chanvre, de lin, & de cotton ; ſur lequel les teignes n'ont point de priſe ? ou d'y imprimer avec des couleurs ſtables, comme on le fait avec l'encre ſur

le papier & ſur le ſatin? Il n'y a qu'une pareille invention qui puiſſe nous délivrer des défauts qui régnent dans la plûpart de nos petits meubles, je veux dire de la médiocre décoration que forment les barres & les rayes; de la brouillerie des flambes; & de la parure trop peu perceptible des petits compartimens ou des petites fleurs. L'HABIT DE L'HOMME.

En traitant des métiers & ſur-tout de ceux qui nous meublent, nous avons une tentation à éviter qui eſt celle de nous étendre ſur ce qui nous rapproche des beaux arts. De la haute-liſſe & de la broderie il n'y a plus qu'un pas à la peinture. Quittons la Savonnerie & les Gobellins. Laiſſons à part toutes les matières ſur leſquelles nous pouvons avoir facilement d'excellens livres, ou des converſations plus inſtructives que les livres. Revenons à ce qui eſt le plus ignoré, quoiqu'il ſoit le plus d'uſage.



LES PELLETERIES ET APPRÊTS DES CUIRS.

ENTRETIEN TREIZIÈME.

EN employant les fils qui se tirent des animaux & des plantes, nous nous conformons parfaitement aux vûes de la Providence, qui nous assujétit à une utile consommation, & à un besoin toûjours nouveau, tant par notre nudité que par l'insuffisance de la peau des animaux. Lorsque la vie des hommes étoit fort longue, comme elle supposoit une constitution différente dans la nature, elle occasionnoit de moindres besoins. Les peaux qui étoient l'habillement des premiers hommes, n'étant point exposées alors à la rétraction & aux désordres que l'alternative des pluies & du grand soleil y cause, la durée en étoit grande. Il est vrai que la continuité d'un soleil sans nuage pouvoit être incommode, & demander un toît, une tente de peau, ou

quelque autre couverture outre l'habit. Nous l'éprouvons dans les plus beaux jours de nos mois de Mai & de Septembre. Mais quelques peaux cousues ensemble en étoient le reméde & fournissoient un abri doublement avantageux en ce qu'il étoit portatif, & qu'on n'en voyoit pas la fin ; le poil & le duvèt étant impénétrables aux rosées les plus abondantes. Aussi l'Ecriture qui ne nous parle de l'arc-en-ciel & de l'alternative des saisons qu'après le déluge, nous parle-t-elle de ces tentes faites de peaux cousues, comme d'une invention utile dans l'ancien monde.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

L'extrême augmentation des besoins de l'homme après le déluge, découlant d'une cause & d'un ordre qui n'étoient pas auparavant dans la nature, il se vit contraint de se pourvoir de couvertures plus amples & plus faciles à renouveller. Mais l'invention des étoffes n'a pas fait tomber l'usage des peaux. Celles-ci sont des étoffes naturelles trop précieuses pour être négligées. Elles sont au contraire mises en réserve pour les usages les plus importans, & les plus distingués.

Quel velours peut comparer sa douceur ou son lustre à certaines martres, au petit gris, & à l'hermine ? aussi les plus

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

belles de ces fourures ſont-elles de tout tems deſtinées pour les premières perſonnes, & pour les plus grandes cérémonies. Quelle étoffe approche tant ſoit peu de la ſolidité des cuirs qui ſe lévent ſur les grands animaux. Auſſi ſerventelles, ſans pouvoir être remplacées par aucune invention, à fournir des couvertures quelque peu ſouples quoiqu'impénétrables, & en état de réſiſter aux plus rudes frottemens.

L'induſtrie de l'homme a perfectionné & prolongé le ſervice des peaux en leur donnant divers apprêts qui en rendent quelques-unes plus belles, quelques autres inacceſſibles à l'eau; ou qui ſervent à les aſſouplir toutes, & à les pénétrer d'une humeur onctueuſe, enſorte que l'eau n'y trouve plus d'entrée, & que la ſéchereſſe ne puiſſe enſuite auſſi aiſément les récoquiller, ni les raccornir.

Les ouvriers qui nous les apprêtent ſont de deux ſortes. Les uns nous préparent diverſes fourures avec des peaux délicates en y laiſſant le poil qui en fait le principal mérite & la première beauté. Les autres employent ou en habits, ou en meubles, ou en diverſes ſortes de couvertures, les peaux les plus fortes & d'un ſervice éprouvé, communément en les

pelant,

pelant, & en les pénétrant de quelques matières propres à les affermir ou à les adoucir.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Les Pelletiers.

Les peaux employées par les premiers que nous nommons *Pelletiers*, sont ou rares & précieuses, ou communes & de moindre valeur.

Après quelques apprêts dont les uns sont de simple conservation, d'autres servent à pénétrer, assouplir, & fortifier la peau par le moyen de l'huile, non du côté du poil qui est exactement mis à couvert dans l'opération, mais du côté du dos seulement; nos pelletiers mettent d'abord en œuvre & font valoir par la justesse des assortimens ce qui se trouve de beau dans notre sauvagine commune : telles sont les peaux de renards, de fouines, de taupes, de blaireaux, de loutres, de lapins, de liévres, de loup-cervier, & de quelques autres. Le loup-cervier est un animal très-sauvage, plus gros qu'un renard, & qui, à cause de son œil étincelant, passe chez plusieurs naturalistes pour être le linx des anciens duquel on n'entend plus parler. Sa peau est peut-être ce qui se peut voir de plus beau. Mais elle se trouve dans nos forêts, & l'on aime mieux mettre l'enchère à quelque peau

Les Pellet. et apprets des cuirs.

lugubre, trop souvent teinte & contrefaite ; pourvû qu'on jouisse de l'agréable pensée que c'est une peau qui vient de fort loin. C'est encore par respect pour les décisions de la mode, qui a tout pouvoir chez nous, que nous négligeons l'usage des peaux de nos chiens tigrés, & de nos chats espagnols, chartreux, & autres, de beaucoup supérieures en beauté à ces peaux rembrunies que nous nous imaginons venir du nord.

Mém. de M. Wasserschleb, savant Danois.

Il est vrai que le nord de l'Europe & de l'Amérique nous envoye des pelleteries fort douces & fort lustrées. Les pays d'où nous tirons les plus estimées, sont la Sibérie aux confins de la Tartarie & de la Moscovie, ensuite la nouvelle Zemble, le Spitsberg, la Groenlande, le Labrador, & le Canada. Les Ostiacks & les Samoyédes peuples de la Sibérie les plus avancés vers la mer glaciale, osent quelquefois monter sur les glaces & pénétrer dans les terres même qui sont inhabitées, pour y chasser les rennes, les élans, & les renards. Les tributs auxquels les Tartares sont assujettis, les uns envers l'Empereur de la Chine, les autres envers les cours de Perse, de Constantinople, ou de Petersbourg, ne s'acquittent qu'en fouru-

Relation de Groenlande, par Isaac la Peyrere.

res : & ces petit-gris que les marchands François apportent de la Chine, viennent apparemment de la Tartarie Chinoise & non de la Chine même.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

La Sibérie est le vrai magazin des belles fourures. Mais nos marchands n'y pénétrent point, & c'est à Archangel ou à Petersbourg qu'ils se pourvoyent de ces marchandises. Il y a long-tems que les Czars se sont attribué la pleine propriété de tout ce que la Sibérie produit de précieux, comme sont les belles pelleteries, & le sable d'or qui y roule sur les bords de quelques rivières. La situation du pays facilite cet assujettissement. La Sibérie n'est ouverte que du côté de la Tartarie dont elle fait partie & où les fourures sont pour rien. Du côté du nord & de l'occident elle est défendue par les glaces : du côté de la Russie elle est couronnée d'une chaîne de montagnes dont les gorges & les avenues sont commandées par autant de forts & de barrières où l'on fouille avec la dernière rigueur tous ceux qui en sortent, jusqu'à leur casser le train de leur traîneau pour voir si on n'y recéle pas quelque marchandise précieuse. Les criminels qu'on exile de Moscovie en Sibérie sont obligés d'y aller à la chasse. On les nourrit : mais

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

ce qu'ils prennent eſt pour le profit de ſa Majeſté Czarienne. Les autres habitans qui ſont la même chaſſe n'en peuvent faire aucun trafic hors du pays : mais les belles peaux qu'ils peuvent avoir à vendre doivent être portées au gouverneur de Sibérie. Il les leur paye un peu au-deſſus du prix courant qui eſt peu de choſe ; les fait marquer d'un cachèt, & les envoye au Senat de Ruſſie qui les diſtribue à Moſcou, à Peterſbourg, à Archangel, ou à d'autres entrepôts. La chaſſe ſe fait ou avec des lacèts, ou à coups de bâtons, ou à coups de fléches émouſſées qui tuent ou étourdiſſent l'animal ſans endommager ſa peau.

Les fourures du nord qu'on eſtime le plus, ſont la martre, le renard noir, l'hermine, & le petit-gris.

La martre. *Martes.*

La martre eſt une ſorte de belette, qu'on trouve en Biſcaye, en Pruſſe, en Canada & bien ailleurs : mais la plus eſtimée eſt la Sibérine, la même que nous appellons Zibeline : la plus noire eſt la plus eſtimée. Mais on fait des friponneries ſous le cercle polaire comme dans la zone tempérée. Les Sibériens & les Ruſſes ont trouvé la manière de teindre la martre rouſſe & de la rendre auſſi noire que celle qui eſt naturellement du

plus beau noir. Le jus de citron eſt ce qu'on a trouvé de mieux pour manger la couleur & pour mettre la fraude en évidence.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Les fourures de martre zibeline les plus chères, ſont celles qui ne ſont faites que des pointes de la queue de cet animal, & qui ne peuvent s'employer qu'en petit. On m'a aſſuré avoir vû à Moſcou pouſſer dans un inventaire un manchon pour homme, fait de ces queues de martre, juſqu'à quinze mille livres. Mais de Moſcou à Paris, il y a ſix cens lieues.

Le renard noir.

Le renard noir auſſi connu que la martre dans les pays les plus froids, & qui ne ſe trouve guères que là, peut nous détromper d'une prévention où l'on eſt communément, que tous les animaux des pays Septentrionaux ont le poil blanc. Il s'y en trouve ſans doute de parfaitement blancs qui ailleurs auroient naturellement une autre couleur. Il s'y en voit qui de roux ou bruns qu'ils ſont en été, deviennent blancs ou griſonnent en hyver, puis reprennent leur couleur en été. Mais il y en a pluſieurs dont la couleur ne s'altère point par le changement de ſaiſon.

L'hermine, ſi eſtimée pour ſa blancheur & pour ſon luſtre, eſt encore

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

une sorte de fouine ou de belette. Quelques dictionnaires la confondent avec l'écureuil dont nous allons parler, & pour surcroît de désordre avec la martre zibeline, quoique ce soient trois animaux différens. La martre & l'hermine ne diffèrent pas moins que du blanc au noir. Pour relever encore mieux la blancheur éblouissante de l'hermine, les foureurs sont dans l'usage de la taveler de mouchetures noires en y attachant de distance en distance de petits morceaux de peaux d'agneau de Lombardie dont la laine est d'un noir fort vif.

La quatrième fourure qu'on tire du nord est le petit-gris. C'est la peau de l'écureuil des pays froids. Il diffère des nôtres, en ce qu'étant roux comme ceux-ci en été, il devient gris en hyver & reste gris après sa mort. De cette peau on fait deux sortes de fourures très-différentes. Du dos on fait le petit gris. Mais le ventre en est aussi blanc & plus luisant que l'hermine. Il est bordé de chaque côté d'une raye noire qu'on a grand soin de conserver. Quand la fourure est alternativement variée du ventre & du dos de l'animal, elle en est beaucoup plus riche : c'est ce qu'on appelloit autrefois, le menu vair qui se trouve souvent dans

les armoiries de nos anciennes familles.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

De la pelleterie qui laiſſe les peaux dans leur entier, nous pouvons paſſer chez les autres ouvriers qui ont coûtume de peler ou d'épiler la plûpart des peaux qu'ils nous préparent. Ils ſont diſtribués en différentes claſſes, qui ont certaines opérations communes à peu près les mêmes, & d'autres opérations particulières à chaque claſſe.

Quoiqu'il y ait grande différence entre chamoiſeur, mégiſſier, tanneur, hongreyeur, marroquinier, & parcheminier ; les peaux qui paſſent par les mains de ces ouvriers, ont dû être preſque toutes, *deſſaignées*, *égoutées*, *pilonées* ou *braſſées*, *miſes en retraite*, *plainées*, *plamées*, *briſées* ou *écharnées*, *effleurées*, *quioſſées*, *renflées*, *redreſſées* ou *plaquées* & fréquemment *eſſorées*.

Les apprêts communs.

Deſſaigner une peau, c'eſt la plonger dans l'eau courante pour en emporter le ſang & les impuretés. On ſçait ce que c'eſt qu'égouter. On la braſſe en la tournant & retournant à bras dans une cuve, ou en la foulant avec des pilons. On la plaine en la mettant dans le plain qui eſt une cuve de bois ou de pierre, maſtiquée en terre, qu'on remplit d'eau & où l'on délaye de la chaux vive pour

Les Pellet. et Apprets des cuirs.

disposer le poil à tomber au moindre effort. On mèt les peaux en retraite en les tirant sur la *traite* qui est le bord du plain. On les *plame* en les étendant sur le *chevalet* qui est une large piéce de bois arrondie & inclinée, pour y être pelées ou déchargées de leur poil, avec un couteau de fer sans tranchant, ou avec un simple cilindre de bois; la première pression en étant suffisante pour abattre le poil dont la chaux a brulé les racines sans offenser le tissu de la peau. On les *brise* sur le chevalet en y passant le couteau tranchant du côté de *la fleur* : c'est le côté qui porte le poil; ou du côté de *la chair*, & du dos : c'est le côté de la peau qui tenoit immédiatement à la chair de l'animal. La dernière de ces opérations se nomme aussi *écharner*, & la première *effleurer*. Elles tendent à retrancher les restes des fibres charnues & tout ce qui peut causer ou une tumeur ou seulement une inégalité. Une peau *quiossée* est celle où l'on a fait passer la pierre à aiguiser *. Ce frottement qui se fait avec vigueur sur le chevalet achéve d'exprimer les restes de la chaux & tout ce qui peut former quelque durillon. Le renflement est l'effèt des poudres & des diverses matières dont les peaux ont été

* Cos.

pénétrées, & qui les élargiſſant de volume, les font inſenſiblement ſurnager dans l'eau où l'on les plonge. Les *redreſſer* ou les *plaquer* c'eſt les étendre fraîches ou demi ſéchées & les empiler les unes ſur les autres, au lieu qu'on les nomme *peaux en croute*, quand on les laiſſe à part & parfaitement ſéches. Les *eſſorer*, c'eſt les mettre à l'air ſur des perches ou d'autre façon. C'eſt un ſoin qui revient ſouvent dans les apprêts des menues peaux. Ce paſſage alternatif du liquide de l'air dans celui de l'eau, & de l'eau dans l'air, cauſe dans tout l'intérieur des peaux & juſques dans les moindres fibres un travail ou un ébranlement, qui avec l'activité de la chaux, des ſels, & des huiles, facilite l'inſinuation des matières propres à les aſſouplir ſans les exténuer.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

La phyſique ſeroit fort embaraſſée s'il lui falloit fixer par raiſon l'ordre & le prodigieux nombre de ces opérations: mais ce que l'eſprit de l'homme n'a jamais compris & ne comprendra jamais, différens tatonnemens le lui ont fait pratiquer avec ſuccès. Les ouvriers continuent à l'exécuter par habitude & avec ſcrupule. Un d'entr'eux plus expérimenté

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

que les autres, & dont l'expérience fait toute la philoſophie, préſide à tout, juge du degré du ſec & de l'humide, de la dureté ou de la molleſſe convenable, décide à propos & réitère, allonge ou abrége les façons.

Quoique réellement les mêmes dans les quatre ou cinq principaux apprêts des cuirs, ces façons ſe trouvent ſi différentes pour la manière de l'exécution, & pour la durée, que la ſcience des menues détails n'en peut convenir qu'à celui qui veut être ouvrier. Nous nous contenterons de ce qui fait le véritable objèt de chacun de ces métiers; parce que c'eſt ce qu'ils ont d'intéreſſant.

La Mégie, employe le ſon & la farine.

Le Mégiſſier paſſe toute ſorte de cuir en blanc, depuis le cuir de bœuf juſqu'à la peau d'agneau. Il travaille principalement pour le ſervice du bourellier, & enſuite du gantier. Il employe pour les peaux qu'il deſtine au bourellier le ſon de froment, le ſel marin, & l'alun. Pour affiner les peaux que le gantier doit mettre en œuvre, le mégiſſier employe d'abord le ſon à la ſuite des préparations communes, puis avec le ſel & l'alun, il mèt en œuvre la fine fleur de froment, & des jaunes d'œufs délayés enſemble

à l'eau chaude : il fait du tout une bouillie dont les peaux ſont empâtées & nouries dans une huche.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Le Chamoiſeur imbibe d'huile de morue non-ſeulement la peau du chamois qui eſt une chévre très-ſauvage, mais la peau de toutes les autres chévres, quoiqu'inférieure de beaucoup à la précédente ; & même celle de la brebis qu'il apprête en façon de chamois.

La Chamoiſerie, employe l'huile de morue.

Le Tanneur avec l'écorce des jeunes chênes de dix-huit à trente ans, miſe en poudre dans un moulin à tan, & dont il pénétre les peaux les unes plus, les autres moins ; les diſpoſe à des ſervices & à des utilités différentes, dont la principale eſt de demeurer inébranlables & impénétrables à l'eau.

La Tannerie employe le tan, écorce des chêneaux.

Au lieu que le tanneur mèt deux & trois ans à perfectionner dans la chaux du plain puis dans la poudre du tan, les peaux qu'il prépare ; le hongreyeur ne donne que trois ou quatre ſemaines d'apprêts à celles qui paſſent par ſes mains. Il en fournit aux bourelliers, aux ſelliers, aux bourſiers, aux ceinturiers, & à tous les artiſans qui employent non-ſeulement des cuirs paſſés en blanc ou en mégie, non-ſeulement des cuirs paſſés en huile & en manière de chamois, ou même des

La Hongreyerie, employe le ſuif.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

cuirs tannés; mais encore des peaux colorées en gris avec une couche d'encre, & passées au suif, ce qui est le travail distinctif du hongreyeur.

Son nom & sa méthode nous viennent de Hongrie, où un ouvrier François l'alla épier par ordre d'Henri IV, pour diminuer le prix des harnois, & de bien d'autres cuirs à l'usage de ses armées.

Le redon pour la basanne.

Le tanneur, au lieu du tan, fait usage en certains cas du redon qui est une plante qu'on séme en Gascogne, & qui est très-commune dans la Russie Polonoise. Elle sert sur-tout pour les basannes, c'est-à-dire, pour les peaux de béliers & de moutons, qui prennent ce nom quand on les façonne en manière de cuir tanné. Le redon entre encore dans la préparation des cuirs de Russie (a), dont les Polonnois Russiens nous font toûjours un grand mystère, quoique nous en ayons une très-bonne manufacture à Saint Germain en Laye.

La maroquinerie, employe le sumac.

Le confit & le sumac ne sont guères en usage que pour la maroquinerie. Le confit où l'on mèt les peaux de chévres après les apprèts communs, est une cuve d'eau tiéde où l'on les plonge après y avoir délayé une matière qui se tire du

(a) Le peuple dit de Roussi.

régne animal, & qui eſt à vil prix. Ce ſont les baleyures des chenis.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Le ſumac ſe tire du régne végétal. C'eſt une poudre qui provient tant des feuilles que des menues branches de la plante nommée *roure* par les teinturiers, & *ſumac* par les Lévantins. C'eſt le ſumac avec la noix de galle & l'alun qui ſert le plus au maroquinier, dont l'objèt eſt de donner le grain aux peaux de chévres, & de les rendre par-là ſuſceptibles des plus belles couleurs. On appelle grain ces petites gerſures ou ces crevaſſes légères qui ſillonnent en tout ſens la ſuperficie du marroquin, comme auſſi du veau & de la vache auxquelles on donne cet apprêt à force de les laver, de les piloner, de les relaver, de les tordre, de les plier & replier en des ſens contraires. Nous ne dirons rien ni de l'eau de rouille de fer qui ſert à colorer en noir, ni de la laque & autres drogues qui teignent les peaux en rouge, en jaune, ou autrement.

Le grain.

Les ouvriers qui donnent le grain & les plus vives couleurs aux peaux de chamois, ou d'autre chévres, & qui contrefont ce travail en maroquinant auſſi les peaux de veau & de mouton, gardent le ſilence ſur certaines pratiques, dont ils font entr'eux un ſecrèt qui eſt le fin

Les Pellet. et apprets des cuirs.

de leur art. Les précautions & les défiances des ouvriers sont quelquefois réjouissantes. J'ai trouvé en mon chemin un cordier qui me refusa de laisser prendre le desseing du travail d'une sangle à moins qu'il n'y fût contraint par justice.

Comme le grain & les belles teintures des peaux de chévres sont réservées au maroquinier, les dernières préparations & les teintures qui se donnent à certains cuirs tannés sont réservées au corroyeur. De même aussi les peaux passées en blanc par le mégissier, quand elles sont destinées à l'écriture ou au desseing, recoivent leur dernière main du parcheminier.

Le Corroyeur.

Des cuirs qui sortent de la tannerie les uns sont envoyés en croute aux cordonniers & à d'autres ouvriers qui employent des cuirs durs ; les autres sont adoucis & quelquefois colorés par les mains du corroyeur.

Le principal objèt de celui-ci est d'amollir & d'assouplir les peaux de vaches, & de veaux, qui serviront à faire les quartiers & les empaignes des souliers ; ou à faire les impériales & les côtés des carosses ; ou les harnois & toutes les piéces qui en résistant à l'eau & à des efforts continuels doivent cependant se prêter, soit pour prendre une belle forme, soit

pour faciliter le mouvement par leur obéïssance.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

1°. Ces peaux, après le travail de la tannerie, ayant encore bien des fibres charnues, le corroyeur les trempe pendant quelque tems dans l'eau naturelle.

2°. Il les en tire pour les étendre sur une douve bien unie. Ensuite avec un couteau à revers, il enléve à force de bras la chair qui est de trop, & les retrempe.

3°. Il les foule toutes fraîches sur une claye à coups de talon jusqu'à ce qu'elles commencent à force de plis à devenir douces & maniables.

4°. Il les imbibe d'huile de baleine, cette liqueur étant par son onctuosité préférable à toute autre pour cet effet.

5°. Il les étend sur de grandes tables, au bout desquelles il les tient assujetties à une pince qu'on nomme *valet*. Là à l'aide d'un autre instrument nommé *pommelle*, qui est un morceau de bois épais rempli par-dessous de rainures qui se croisent; il les plie, les foule, les fait aller & venir à plusieurs reprises sous les dents de cet outil qui en brise les ressorts les plus rudes. C'est-là proprement ce qu'on appelle *corroyer*. L'ordre & le nombre de ces opérations varient d'une manufacture à l'autre: mais le fond est le même.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

6°. Les peaux étant corroyées on peut avoir besoin de leur donner une certaine blancheur, ou de les noircir. Pour les blanchir, on les frotte avec des mottes de craye & de ceruse, puis on les passe à la pierre-ponce. Comme on veut ordinairement que le veau soit fort délié, au lieu de se servir du couteau à revers pour en ôter la chair, le corroyeur y employe la lunette qui est un instrument tout d'acier fait en rond, bien tranchant dans toute sa circonférence, & évidé ou ouvert au centre pour y passer librement les deux mains & le manier avec force. Quand la peau de veau est bien étendue sur un sommier ou grand chassis sans barre par le bas, l'ouvrier la bande & la tire à volonté par le moyen d'une corde qui en saisit les extrémités, & qu'il passe autour de lui. Il la ponce, & avec la lunette il la diminue de chair. Il répéte ce retranchement avec discrétion, jusqu'à ce que le veau soit aussi mince & aussi blanc qu'il le souhaite.

7°. Quand une peau doit être mise en noir, après lui avoir donné l'huile, & l'avoir fait sécher, il trempe un gipon qui est une grosse houppe de franges, dans de l'eau ferrée. La ferraille qu'il a laissée quelque tems dans cette eau y dépose avec sa rouille quantité de sels & de parties ferru-

gineuses qu'on sait être la base de la noirceur de l'encre. A cette première mouillure il en fait succéder une seconde qui est d'une eau préparée avec du noir de fumée, du vinaigre, & de la gomme Arabique. Ces différentes teintes noircissent la peau par dégré, & on réitère jusqu'à ce que le noir soit devenu luisant. Le grain & les petites gersures qui facilitent la souplesse du veau & de la vache retournée, y proviennent des plis réitérés qu'on a fait prendre à la peau, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, & du soin qu'on a pris d'y rabattre jusqu'aux moindres duretés du côté mis en couleur, à force d'y faire aller & venir la petite pêle de métal que l'on appelle *estire*.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

Le Parcheminier.

Le travail du parcheminier est plus simple. Après que le mégissier lui a passé en blanc les peaux qu'il demande, & que le même mégissier les a bandées, raclées, poudrées à diverses fois de *groison* ou de craye broyée, qu'il les a mouillées, poncées, remouillées, égoutées, frottées de nouveau avec la pierre-ponce, balayées enfin, ou veloutées par le frottement d'une toison d'agneau; le parchemininier reprend les mêmes peaux pour

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

les racler à sec, & plus à fond de chair (a) & de fleur, en y faisant passer & repasser un fer fort affilé, opération qu'il appelle *raturer*.

Après qu'il a mis à part les *ratures* pour en faire une colle claire qui sert particulièrement pour empeser la chaîne de bien des étoffes de laine; & pour la faire mieux glisser dans les lames, il achéve son travail en faisant repasser la pierre-ponce sur la même peau; & en abbat avec recherche jusqu'aux plus petites iné-galités. Si c'est une peau de mouton, c'est ce qu'on nommera parchemin, & qui sera sur-tout employé pour recevoir l'écriture & tous les actes qu'on veut rendre durables. Si c'est une peau de veau de lait, ou d'agneau mort en venant au monde, c'est ce qu'on nommera vélin, & ce que les dessinateurs employeront pour tout ce qui demande un champ très-lisse & une grande propreté dans l'exécution.

Le parchemin.

Le vélin.

Nous voyons ce qu'on gagne à pénétrer diversement les peaux, soit de graisse de mouton, soit d'huile de poisson, comme aussi à les nourir de quelques

(a) Ils disent aussi de dos & de fleur. Voyez ci-dessus *les apprêts communs*.

poudres végétales. Au lieu de ces matiéres dont plusieurs viennent de loin & sont d'une acquisition difficile, peut-être en avons-nous autour de nous d'équivalentes ou de meilleures qui se perdent. Combien avons-nous de grosses graines & d'écorces de grand volume qui pourroient nous fournir des poudres ou des huiles propres à remplacer les précédentes ! Dans les entreprises d'intérêt, il est sage de se fixer à ce qui a réussi. Mais un intérêt plus noble devroit tous les jours faire en petit des essais nouveaux. La même physique expérimentale qui a mérité notre reconnoissance par ses premières inventions, peut atteindre à une nouvelle gloire; qui est celle de diminuer les longueurs & la dépense, peut être même de suprimer des rubriques peu nécessaires.

LES PELLET. ET APPRETS DES CUIRS.

LES TEINTURES.

ENTRETIEN QUATORZIÈME.

LEs couleurs qui nous font sentir séparément toutes les beautés de la nature & qui en font elles-mêmes un

LES TEINTURES.

des plus grands ornemens, ne nous ſervent pas moins dans la ſociété. Elles en montrent les différens états par des diſtinctions utiles. C'eſt par les couleurs que nos habits & nos meubles ſont apperçus : nous tenons d'elles preſque tous les embelliſſemens de nos demeures. Mais dans la nature, où ces couleurs ſe trouvent faites, elles ſont impénétrables à notre eſprit. Nous ne ſavons ni quelle en eſt l'origine dans nos yeux, ni quelle en eſt la génération dans les corps. Dieu qui les opère ſeul, & qui n'a pas beſoin de nous pour créer les apparences propres à caractériſer les objèts, s'en eſt réſervé l'intelligence. Newton qui les avoit tant étudiées, diſoit à ſes admirateurs qu'il pouvoit bien appercevoir & meſurer les divers plis que prennent les ſept couleurs primitives de la lumière en paſſant dans un priſme ; mais que ſa ſervante en ſavoit autant que lui ſur le fond de ces êtres. Il ſe trouve même que ce peu qu'il croyoit avoir apperçu lui eſt aujourd'hui conteſté. Je vous ai fait l'hiſtoire de ſon optique, & vous pouvez voir celle que le Reverend Pere Caſtel lui oppoſe.

Notre condition change quand il s'agit de la ſociété dont Dieu nous a confié

ſ'entretien & le gouvernement. Nous y voyons des ouvriers pleins d'induſtrie qui ſavent produire des couleurs ou les mettre en œuvre, & l'on ne peut douter que l'intention du Créateur n'ait été de faire de ce travail une partie de nos occupations. Sa providence, en obligeant l'homme à s'habiller, lui a fait voir autour de lui & a mis en ſa diſpoſition des filamens propres à lui donner une couverture; mais qui ſont la plûpart d'une couleur lugubre & terne, ou d'une uniformité peu d'accord avec la diverſité de ſes ſituations. A la facilité de fabriquer des tiſſus commodes, elle a ajoûté celle de les colorer. Par tout elle a mis ſous la main de l'homme des terres ferrugineuſes, des terres bolaires de toute nuance, des matières végétales & foſſiles, d'onctueuſes, de ſalines, & autres qui peuvent ou fournir une teinture, ou ouvrir des loges à la matière colorante, la retenir, ou la rehauſſer par le clair, ou la dégrader par l'obſcur : elle nous montre de cette ſorte à changer de parures & d'habits ſelon les circonſtances. Par-là tout ce qui nous environne ſe conforme à nos ſentimens & en devient l'annonce. Par-là l'homme, qui reſpecte & doit reſpecter ſon ſembla-

LES TEINTURES.

LES TEINTURES. ble, ſe trouve averti de la manière dont il doit l'aborder. Il n'eſt point expoſé à porter bruſquement la joie, le chant ou les ſaillies, dans les lieux qu'il voit couverts de deuil; & il diſtingue au ſeul aſpect des parures s'il s'agit d'une pompe funebre, d'une naiſſance heureuſe, ou de la célébration des bienfaits du Créateur.

Cette bienſéance qui attache des couleurs propres à chaque jour, à chaque âge, & à chaque ſituation, donne lieu à la ſubſiſtance d'une infinité d'ouvriers, & à la conſommation d'une infinité de matières qui ne ſeroient ſans cela qu'incommodes & malfaiſantes. La teinture les recherche : & de ce qui porte avec ſoi le dégoût ou même le poiſon, elle en fait ſortir avantageuſement tantôt une blancheur éblouiſſante, tantôt un vermeil propre à relever les couleurs qui brillent dans les palais & dans les temples.

Ici nous ne devons rien aux ſavans d'Athenes & de Rome, de Paris & de Londres, qui ſe ſont le plus occupés d'opinions & de diſputes. Nous devons tout à ceux qui ont eu à cœur les beſoins de la ſociété. Un des plus grands maîtres en ce genre eſt le célébre Colbert. C'eſt à ſon activité & à ſa pénétration que nous

ſommes redevables de ces ordonnances ſi ſages qui aſſurent aux grands des parures d'une couleur exquiſe, & aux petits des étoffes d'une couleur franche & durable. Il prévint les malverſations parmi nos ouvriers, & n'envia point ces utiles connoiſſances aux nations étrangères. Ses réglemens rapprochent des lumières qui n'avoient encore été réunies nulle part. Les bonnes pratiques y ſont expoſées au plus grand jour. On n'y fait myſtère de rien : & ce qu'il craignoit que chaque ouvrier ne retînt pour lui-même d'une façon meſquine, il commença par le faire imprimer, par le dire à toute la terre. LES TEINTURES.

Il ne ſe contenta pas d'établir l'ordre dans une profeſſion où régnoit une liberté pernicieuſe, en aſſignant de juſtes diſtricts & en preſcrivant des opérations propres aux trois communautés de teinturiers, dont les uns teignent les étoffes fines & ſe nomment teinturiers du grand teint; les ſeconds ſe chargent des étoffes du plus bas prix, & ſe nomment du petit teint; les troiſièmes teignent les ſoies, les laines, & les fils. Il les inſtruiſit parfaitement de toutes les drogues qui ne ſont que préparatoires, & de celles qui ſont réellement colorantes. Il leur marqua nettement celles qui leur étoient néceſſaires à tous,

LES TEINTURES. celles qui leur étoient interdites à tous, & celles qui étoient particulières à chaque cuve, ou ſeulement d'uſage dans tels & tels aſſortimens. Après l'explication des couleurs matrices il deſcend aux mélanges des couleurs ſimples dont ſe forment les couleurs compoſées, & aux diverſes additions ou ſouſtractions qui en varient les degrés. Pour leur aſſurer à tous, & encore plus à tout le public, la jouiſſance d'une couleur ſtable qui ne métamorphoſe pas en bleu une robe qu'on a prétendu porter noire, ou en violet celle qu'on avoit cru rouge; il preſcrit les ſpécifiques des divers débouillis, c'eſt-à-dire, les drogues avec leſquelles il ſuffit de faire bouillir durant un demi-quart d'heure l'étoffe, la ſoie, ou la laine teinte, pour mettre en évidence la bonté ou la fauſſeté des ingrédiens par l'altération ou par la perſévérance de la couleur. Ces utiles réglemens & ceux qu'il y ajoûte pour faire proſpérer tout le travail des manufactures, ſont rendu efficaces par d'autres qu'il adreſſe aux commiſſaires & inſpecteurs, chargés de tout voir, & de tenir la main à l'exécution des ordonnances.

Après avoir détaillé la manière de former

former le pié ou la base des couleurs, & d'employer le bleu de pastel, le rouge de garance, (*a*) & le jaune de gaude, après avoir exposé très-fidélement les feuillages, fruits, écorces, racines, galles, terres, sels, métaux, & quantité d'autres matières dont plusieurs se trouvent de très bonne qualité en France, & qui peuvent aider ou pousser les précédentes; M. Colbert montre le fond de son cœur & son tendre amour non-seulement pour sa patrie mais pour la société entière en invitant ses compatriottes & les curieux de tout pays à faire essai de la culture de ces diverses plantes dans les terres d'une petite utilité; & en leur apprenant ce qu'on sait de mieux jusqu'aujourd'hui pour en faire réussir les plantations. En un mot les instructions générales & ordonnances de 1669 sont le plus profitable traité que nous ayons sur les teintures, & elles sont conjointement avec l'Ordonnance de la même année pour le réglement des eaux & forêts, le plus beau morceau d'histoire LES TEINTURES.

(*a*) Le rouge d'écarlatte de cochenille a été extrêmement perfectionné aux Gobelins sous le ministère de M. Colbert, par M. Gluk originaire de Hollande, & se soutient dans la plus grande réputation avec les autres opérations de la manufacture Royale des draps fins, par les soins de M. de Julienne son neveu.

LES TEINTURES.

naturelle qu'ait produit le dix-ſeptième ſiécle. Nous avons une autre obligation à ce grand homme, qui eſt de nous avoir appris la vraie méthode de perfectionner la philoſophie. Partagé comme il l'étoit par les différens ſoins d'un miniſtère très-difficile, comment put-il raſſembler des connoiſſances ſi étendues & des précautions ſi juſtes ? Ce ne fut pas en s'adreſſant aux philoſophes ſyſtématiques ; mais en conſultant divers entrepreneurs ; en queſtionnant des ouvriers de bon ſens ; & en comparant leurs réponſes, pour en tirer un réſultat de pratiques non ſuſpectes où nous trouvons après cela notre vraie philoſophie, c'eſt-à-dire, les principes de notre conduite & les plus grand ſupports de la ſociété. Nous pouvons donc regarder l'année 1669 comme une époque mémorable dans l'hiſtoire des vraies ſciences, & comme une des années de Louis XIV qui lui ont le plus légitimement acquis le nom de Grand.





LES TERMES

les plus ordinaires dans les Manufactures de Lainage,

Rangés selon l'ordre des opérations.

ON *lave la laine*,
Ou par *tas* dans l'eau dormante,
Ou à *la manne* dans l'eau courante,
Ou dans *des cuves* pleines d'eau de rivière.

Former le bain, c'est laisser la laine à l'eau jusqu'à ce qu'elle ait épaissi l'eau de la cuve en s'y déchargeant de sa graisse & de son sel. De-là vient que les insectes cherchent les laines dégraissées, & ne touchent point à celles qui conservent leur humeur naturelle.

Laine en surge, *laine dans son suin*, est celle qui conserve encore sa graisse naturelle. Celle-là est plus de garde, parce que les papillons teignes s'en détournent.

Une lavée de laine est un tas de laine tiré de l'eau, & exposé à l'air pour s'égouter.

Laver la laine *sur pié*, c'est la laver sur la bête avant que de la tondre.

Les forces sont des cizeaux d'une seule piéce de fer, laquelle forme un ressort & deux lames. Le ressort est un demi cercle d'où partent les deux lames. Celles-ci se rapprochent

TERMES DES MANUFACTURES.

& tranchent la laine ſous les doigts de l'ouvrier, puis s'écartent par l'élaſticité du demi cercle.

Une *robbe de laine*, c'eſt ce qu'on léve avec les forces ſur les quatre piés de la bête, & ſur tout le corps, en montant juſqu'à la tête.

Une *toiſon* eſt cette robbe pliée & miſe en pacquet. Hors du commerce une toiſon ſignifie quelquefois une peau de brebis garnie de ſa laine.

Les *bourgeons* ou *eſcouailles* ſont des laines plus fines que le reſte, & qui s'échappent ou s'allongent par brins en différens endroits. On les arrache de deſſus la bête avant que de la tondre. On donne ce dernier nom dans le Berry à la laine levée ſur les cuiſſes.

Les *laines feutrées* ſont celles qui ſont ſi dures & ſi mêlées qu'elles font le feutre. On les nomme auſſi *cottiſſées*, parce que l'animal, ſur-tout dans la maladie, les ſalit & les feutre à force d'être couché ſur le côté.

Les toiſons *galleuſes* ſont celles qui ſe trouvent parſemées de croutes.

Les laines *repouſſées* ou *tappées* ſont les jeunes laines maigres & élancées avant que la vieille ſoit tondue.

Les laines *jarrées* ou *piquées de jarres* ſont de longs poils blancs & auſſi roides que la ſoye de blereau.

Toutes ces laines ſont *jettiſſes* ou de rebut. On ne peut pas dire cependant qu'elles doivent être jettées comme inutiles. On les employe à des ouvrages très-groſſiers, comme ſont les couvertures communes.

Surtondre la laine, c'eſt couper avec des forces les extrémités les moins fines des toiſons, avant que de les laver. Ces extrémités

s'appellent *méches*. Emécher c'eſt ôter ces méches.

TERMES DES MANUFACTURES.

Les *mere-laines* ſont celles qui ont été tondues ſur l'animal vivant.

Les *agnelins* ſont les laines des aigneaux.

Les *pelis* ſont les laines que les mégiſſiers font tomber de deſſus les moutons tués.

Les *morilles* ou le mortain, ſont celles qu'on tire des moutons morts de maladie. L'uſage en eſt défendu.

Par le triage qu'on fait des laines de Segovie on les diſtingue en *primes*, *ſecondes*, & *tierces*. On ſuit le même ordre dans la diviſion des laines de toute l'Eſpagne.

Ailleurs on ne connoît que la *haute laine* qui eſt la plus longue, ce qui la fait ordinairement réſerver pour le peigne; & la *baſſe-laine* qui eſt la plus courte, qu'on a coutume de carder. Cependant quand il s'agit de drap la *haute* paſſe auſſi par la carde & non par le peigne pour mieux drapper.

Les fines laines en ſurge ne ſont que laines *marchandes* ou de vente, mais ne ſont pas encore en état d'être travaillées. Pour les ouvrer ou les mettre en œuvre, il y a des cas où l'on commence par les laver & les peigner; il y en a d'autres où l'on commence par les dégraiſſer à la chaudière pour les laver enſuite avant de les peigner. Il y en a d'autres où l'on les teint pour les porter enſuite à la rivière, & de-là chez le peigneur.

La chaudière à dégraiſſer eſt traverſée d'*un baillard* ou piéce de bois pour porter les laines qu'on tire de l'eau, & accompagnée de *liſſoires* ou perches pour *braſſer* & remuer, de *pilettes* pour pilonner ou fouler la laine, de *crochèts* pour la tirer, de *corbeilles* pour

la recevoir & pour la transporter à la rivière qui achéve d'ôter tout le suin, & toutes les impuretés.

Les laines communes qui ont été lavées sur pié, doivent avant qu'on les travaille, être exactement visitées, *triées*, *éméchées*, ou *surtondues*, & délivrées de tout ce qui est *jettice*.

Dans certaines manufactures les laines sont travaillées en blanc : dans d'autres on les teint en *écru*, c'est-à-dire avant que de les travailler.

Pour teindre les laines il faut les mêmes instrumens que pour les dégraisser.

Le pié de la chaudière sont les drogues préparatoires & les colorantes.

Charger la chaudière, c'est y mettre les ingrédiens nécessaires.

Lisser la laine, c'est l'ouvrir en la remuant avec les lissoires pour lui faire prendre également la couleur.

Pousser le bouillon, c'est augmenter le feu.

Essorer la laine, ou la mettre *à l'évent*, c'est l'étendre à l'air.

Si la laine n'a reçu que le *pié*, si elle n'est qu'*engallée*, ou *enracinée*, c'est-à-dire, qu'elle n'ait encore qu'un premier fond, une première teinture de noix de galles, de couperose, ou d'autres drogues, soit préparatoires soit colorantes ; alors il faut la ramener de l'évent dans la chaudière pour y être *avivée* par une seconde eau qui la rend éclatante ; ou pour être *rabattue* par un nouveau mélange qui lui donne un œil moins vif; quelquefois une autre teinte; ou pour être *foncée & rembrunie*, quoique dans le même goût de couleur.

Battre la laine ſoit teinte ſoit en blanc, c'eſt l'étendre ſur la claye & l'y ouvrir à grands coups de baguettes pour pouvoir être peignée, ou cardée & filée.

TERMES DES MANUFACTURES.

Pour *peigner* la laine on employe,

Un *petit fourneau* qui ſert à chauffer les peignes.

Un *étau* & un *crochèt* pour poſer les peignes.

Une paire de peignes qui ſont deux petits ais preſque quarrés, garnis de broches de fer les unes un peu plus hautes que les autres. Chaque peigne a ſon manche.

Un *marteau* pour monter & démonter ces broches.

Un *canon* de cuivre pour les redreſſer quand elles ſe dérangent.

Une *lime* pour les épointer, quand elles s'émouſſent.

Un *dégraiſſoir* avec ſon *moulinèt* pour tordre la laine trempée dans l'eau de ſavon avant de la mettre ſur le peigne.

Une *cuvette* où l'on diſſout le ſavon gras.

Peigner à l'eau, c'eſt peigner la laine trempée dans l'eau de ſavon.

Peigner à l'huile, c'eſt peigner la laine arroſée d'huile, pour la laver après.

Une *peſee* eſt une quantité de laine qu'on donne au poids à l'ouvrier.

Une *battée* eſt une portion de laine battue ſur la claye.

Charger le peigne, c'eſt mettre & inſérer dans les dents du peigne la quantité convenable.

Décharger c'eſt ôter le *trait*, après avoir fait aller & venir le peigne droit ſur le gauche & le gauche ſur le droit.

Le trait eſt cette quantité de laine attachée à chaque peigne laquelle ſe trouve ſuffiſament

TERMES DES MANUFACTURES.

démêlée & couchée de long après un nombre de *voies* ou d'allées & venues d'un peigne ſur l'autre. Il y a toûjours deux traits comme deux peignes.

Une *Quenouillée* ſont deux traits unis formant enſemble ce qui ſuffit pour le travail d'une quenouille.

La laine courte qui ne ſe peut tenir en rang n'eſt pas perdue. Elle va à la carde. On la nomme *blouſſe* en quelques manufactures.

Souffrer la laine c'eſt la ſuſpendre par quenouillée dans le ſouffroir.

Le ſouffroir eſt une petite étuve bien plafonnée en ciment & bien cloſe, pour y blanchir la laine par la vapeur du ſoufre allumé dans une terrine.

Quand on peigne des laines teintes on commence par en faire *le mélange* ſelon le goût & les connoiſſances du maître fabriquant.

On *efface* les différentes couleurs par l'adreſſe du mélange qui en fait ſortir une nouvelle.

Le peigneur ſuit une ordre dans la quantité qu'il prend d'une couleur, puis d'une autre chaque fois qu'il *charge* ſes peignes. C'eſt de-là que dépend l'uniformité de la couleur déſirée.

La laine *cardée* eſt autrement rompue que la laine peignée. Elle paſſe par deux inſtrumens qu'on appelle *cardes* & qui ſont deux petits ais fort étroits en hauteur & trois ou quatre fois plus étendus en largeur, armés d'un manche, & couverts de petites pointes un peu courbées. On change de cardes en paſſant des plus grandes aux plus petites, pour mieux briſer la laine & pour mieux mêler les couleurs.

Le filage est de deux sortes.

TERMES DES MANUFACTURES.

Le *fil ras* ou *tors* se fait au fuseau ou au petit rouèt avec de la laine peignée & sert à faire l'étaim, ou estame, ou chaîne qui est le fond des petites étoffes. On donne aussi le nom de *chaîne* aux fils de longueur qui sont le premier fond d'une piéce de drap.

Le fil doux se fait au grand rouèt avec de la laine cardée & se nomme trame ou enflure; la trame traverse le fil de chaîne, & se nomme enflure si l'on veut, quand il s'agit d'une étoffe veloutée plûtôt que lisse.

Le fil de la chaîne des draps se nomme communément *fil de rebours*, parce qu'étant de laine cardée comme la trame, il se fait aussi au grand rouèt, mais avec la précaution de croiser la corde du rouèt, ce qui produit deux avantages, l'un de faire un fil un peu plus tors & plus résistant; l'autre de donner à ce fil un sens ou tour different de celui de la trame, afin que l'un & l'autre feutrent mieux à la foulerie.

L'étoffe peut être de trois sortes, *étamine*, *serge*, ou *drap*.

L'étamine ou *étoffes à deux étaims* est de fil d'étaim sur fil d'étaim, c'est-à-dire que la chaîne est de fil tors, & la trame de même fil, fait pareillement avec de la laine peignée.

La serge est de fil doux ou de trame cardée, sur chaîne d'étaim ou de laine peignée.

Le drap est de deux fils doux, c'est-à-dire que la chaîne & la trame en sont de fil très-peu tors & de laine cardée pour former une étoffe plus garnie & plus velue.

Ces trois espéces fondamentales se soudivisent en une infinité d'autres selon certaines façons ou qualités qu'on y ajoûte.

TERMES DES MANUFACTURES.

Tisser, c'est *travailler sur le métier* où se fait l'étoffe. C'est faire une étoffe.

Un *tisseur* suffit pour l'étamine & pour la serge, parce que ces petites étoffes ayant peu de largeur permettent au même ouvrier de jetter la navette de sa main droite entre les fils de la chaîne, & de la recevoir de la gauche pour la renvoyer dans un sens contraire. Mais le drap & les couvertures étant fort larges sont travaillés par deux *tisseurs*, dont le premier lance la navette, le second la reçoit & la rejette d'autre part, continuant ainsi à l'alternative avec autant d'accord que si un seul homme y employoit ses deux mains.

Le *métier* est composé de plusieurs piéces dont les principales sont les *montans* & piéces d'assemblage.

Les trois roules ou rouleaux, savoir le petit, l'ensouple, & l'ensoupleau ou déchargeoir. La chaîne au commencement est attachée d'un bout du métier sur le plus petit de ces rouleaux, & s'enroule à l'autre bout sur le second cilindre qui est plus gros & qu'on nomme *ensuble* ou *ensouple* : à mesure que la chaîne se remplira de fil de trame, l'étoffe sera roulée sous le métier sur le déchargeoir, en déroulant ou lâchant autant de fil de chaîne de dessus l'ensouple, qu'on enroule d'étoffe sur le déchargeoir.

La chasse est un grand chassis mobile suspendu sur deux chevilles au haut du métier pour aller & venir librement sous la main de l'ouvrier qui après avoir traversé la chaîne d'une duite, c'est-à-dire d'un jèt de trame frappe ce fil plus ou moins avec la chasse & le ros.

Le ros, ou *le rô*, ou *le peigne* est un assem-

blage de deux baguettes & d'une longue file de petites lames de roſeau ou de fils d'archal : cet aſſemblage eſt poſé au bas de la chaſſe. Tous les fils de la chaîne paſſent au travers d'autant d'interſtices entre les dents ou les roſeaux du peigne : enſorte que la chaſſe puiſſe gliſſer ſans rompre les fils & frappe la trame uniment ſans y rien laiſſer de tortueux.

TERMES DES MANUFACTURES.

Les *lames* ſont derrière le ros. Chaque lame eſt compoſée de deux *liais* ou tringles auſſi longues que l'étoffe doit être large, & de petites cordelettes tendues d'une tringle à l'autre, qui ſe nomment *liſſes*. Au milieu de chaque liſſe eſt une *bouclette* ou un petit anneau ſoit de fil, ſoit de corne, ſoit de verre pour recevoir un des fils de la chaîne. Ceux des fils de la chaîne qui paſſent par les bouclettes d'une lame vont paſſer entre les liſſes ou fils de l'autre lame, & ceux qui paſſent par les bouclettes de la ſeconde lame jouent librement dans les entre deux des fils de la première : juſqu'à pouvoir deſcendre pendant que la première monte, de ſorte que ces lames tenant vers les deux extrémités à une corde commune paſſée en haut ſur une poulie, & par bas à une autre corde qui ſoutient une barre couchée ſous le pié de l'ouvrier, ſi du pied gauche il abbaiſſe la lame de devant, l'autre lame doit monter. Une moitié des fils de la chaine deſcend : une autre moitié monte. Dans un autre mouvement c'eſt le contraire. S'il y a un plus grand nombre de lames pour varier ou même pour figurer l'étoffe ; on éléve & on abaiſſe ainſi différens ordres de fils qui forment diverſes ouvertures pour recevoir la navette qu'on y lance. A meſure

Termes des Manufactures.

qu'on change de pié, & que la chaîne reçoit un nouveau jèt de trame, la chasse le serre plus ou moins selon la qualité de l'étoffe. Quand l'accroissement de l'étoffe empêche la chasse de jouer, on déroule de dessus l'ensouple autant de longueur du fil de chaîne, qu'on replie de l'étoffe fabriquée autour du gros cilindre inférieur. Quant à la manière de conduire les fils de la chaîne par les anneaux du passe-fil sur *l'ourdissoir*; de ménager dès-lors les séparations des fils de la *monture*; d'unir plusieurs chaînes en une seule monture; d'en faire une chaîne totale; de la *basser* ou détremper d'une colle propre à rendre les fils glissans au travail; de la *monter* sur le métier en l'attachant dans une rainure sur le petit rouleau; d'en faire passer les fils en bon ordre dans les dents du peigne, puis de partager ces mêmes fils & de faire passer les uns par les bouclettes d'une lame & dans les intervalles des lisses de la suivante, les autres dans les lisses de la première, puis par les bouclettes de la seconde; d'assurer & de maintenir les divisions des fils par l'insertion de plusieurs baguettes qui les empêchent de se confondre; enfin de faciliter les devidages & le jeu de la chaîne & de la trame par les précautions d'usage & par tous les outils convenables; ce sont toutes opérations faciles à entendre au premier coup d'œil. Mais le nombre en est si grand que si les ouvriers ne les diligentoient en se chargeant chacun d'une portion à part qui est toûjours la même pour chacun d'eux, la laine des brebis n'arriveroit jamais sur notre corps, ou seroit d'un prix fort supérieur aux facultés ordinaires des particuliers. N'ignorons

pas après le jeu des lames ce qui montre le plus d'induſtrie.

TERMES DES MANUFACTURES.

La navette eſt un morceau de bois dur allant en pointe vers les deux bouts, & creuſé par le milieu de façon à recevoir l'époulin.

L'époulin ou *épolet* eſt un petit roſeau ſur lequel on a devuidé une juſte quantité de trame, & qui roule ſur la fuſerolle.

La fuſerolle eſt une brochette de fer qui paſſe dans l'époulin & qu'on couche avec l'époulin dans la poche de la navette : on l'y loge, on l'y maintient, & on l'en tire ſelon qu'on laiſſe agir un petit reſſort dans un ſens ou dans un autre ſur le bout de la fuſerolle.

La navette gliſſant dans la chaîne, c'eſt une néceſſité que le fil de trame qui s'échappe de côté par un trou de la navette & qu'on a arrêté à la liſière ſe déroule de deſſus l'époulin qu'il fait tourner à meſure que la navette court. L'époulin épuiſé fait place à un autre, dont on ſe contente de préſenter le bout à l'extrémité du fil précédent ſans rien nouer, & ſeulement en ménageant le jèt de la navette pour être ſûr de tenir les deux bouts de la trame rapprochés.

Le chef de la piéce ſont quelques premiers pouces de l'étoffe qui ſe font d'une trame différente du reſte. On y marque le nom du fabriquant & de la ville où eſt la manufacture. C'eſt encore ſur ce chef que ſeront par la ſuite attachés les différens *plombs*, qui après les viſites & inſpections néceſſaires atteſteront que l'étoffe eſt de bonne *matière*, de la *largeur* & de la *qualité* requiſes par les réglemens pour chaque eſpéce.

Le *temple* eſt une crémaillère compoſée

TERMES DES MANUFACTURES.

de deux petites lames de bois dentelées, arrêtées l'une contre l'autre par une boucle coulante, & terminées par des pointes d'épingle. L'ouvrier attache les deux bouts hérissés de pointes sur les deux *lisières* ou sur les derniers fils qui terminent la largeur de l'étoffe, & en faisant avancer plus ou moins les deux tringles l'une à côté de l'autre, il donne à son étoffe un maintien & une largeur toûjours égale.

S'il ne prenoit la précaution *de templer son étoffe*, la trame se retireroit inégalement, & rapprocheroit les fils de la chaîne tantôt plus, tantôt moins. Mais en déplaçant son temple de tems à autre pour le tenir voisin des derniers jèts de la trame, il frappe celle-ci *quarrément* & de façon à lui faire sentir également dans toute sa longueur le coup de la chasse.

L'ouvrier continue alternativement à *jetter la navette* à templer, & à *décharger*. Dans plusieurs manufactures on dit *tire-ployer*, pour dire décharger. Parvenu enfin au bout de sa piéce il prend comme au chef ou cape une autre trame & y fait une *rayette* ou une bande d'une autre couleur, pour y mettre pareillement les noms d'usage & pour y recevoir les plombs. Ces deux extrémités se nomment *cape & queue*.

Bruir une petite étoffe, comme il se pratique à Amiens, à Reims, & au Mans, c'est en amortir tous les ressorts en la pénétrant de la vapeur de l'eau chaude dans une chaudière quarrée où on la couche sur son rouleau avec d'autres. Ce qui la dispose à se bien *apprêter*.

La *foulerie* est un moulin à eau destiné à faire tomber de gros maillèts sur les étoffes

soit pour les dégorger de toute impureté, soit pour leur donner en second lieu la consistance du feutre.

TERMES DES MANUFACTURES.

Les *pots* ou *piles* sont les auges ou vaisseaux creusés pour recevoir les étoffes, qui s'y tournent continuellement sous les coups de maillèts.

Les levées sont les bouts des piéces de bois qui traversent l'arbre ou essieu de la roue, & qui en passant attrapent les têtes des maillèts, les soulévent & les laissent retomber, en s'échappant.

Terrer l'étoffe, c'est la glaiser ou l'enduire de *terre à foulon*.

Battre à la terre, c'est fouler l'étoffe avec la terre en y lâchant un robinèt d'eau.

Dégraisser le drap, c'est le fouler après l'avoir arrosé de savon noir, ce qui emporte les taches.

Dégorger, c'est fouler l'étoffe à plus grande eau pour en emporter tout, & la rainsser.

Battre à sec, c'est supprimer l'eau & fouler jusqu'au degré de consistance, au-delà duquel l'étoffe ne s'épaissit plus, mais se dissout & s'évuide.

Au retour de la foulerie on mèt les étoffes à *l'évent*, c'est-à-dire, à l'air.

Les piéces rapportées de dessus les perches ou de la rame, doivent être *faudées*, c'est-à-dire, proprement pliées sur une table, puis *gommées* de pli en pli, en y faisant sur l'envers aspersion d'une eau où l'on a dissout de la gomme Arabique.

Rétendre l'étoffe, c'est la faire passer d'un *roule* sur un autre en la maintenant d'une largeur bien égale au-dessus d'un brasier par une barre de fer sur laquelle elle glisse, pen-

TERMES DES MANUFACTURES.

dant que la chaleur la pénétre, & en ébranle tous les resſorts. Elle s'aſſouplit ainſi également dans toute ſon étendue en paſſant & repaſſant à pluſieurs voyes d'un roule ſur un autre.

Il y a quelques étoffes qu'on *déroule* & qu'on *enroule* ſans feu. Mais on ne le refuſe pas à celles qu'on veut très-bien apprêter.

Les effèts du rétendoir ſont 1°. *d'écrancher* ou effacer les faux plis ; 2°. de faire également imbiber la gomme par l'ébranlement de l'humidité que le feu diſperſe par tout, & qui de cette ſorte y abandonne la gomme en s'évaporant, 3°. de mettre par-tout une tenſion égale : ce qui eſt d'une conſéquence infinie dans l'uſage de toutes les étoffes.

On *les plie* auprès d'un bon feu.

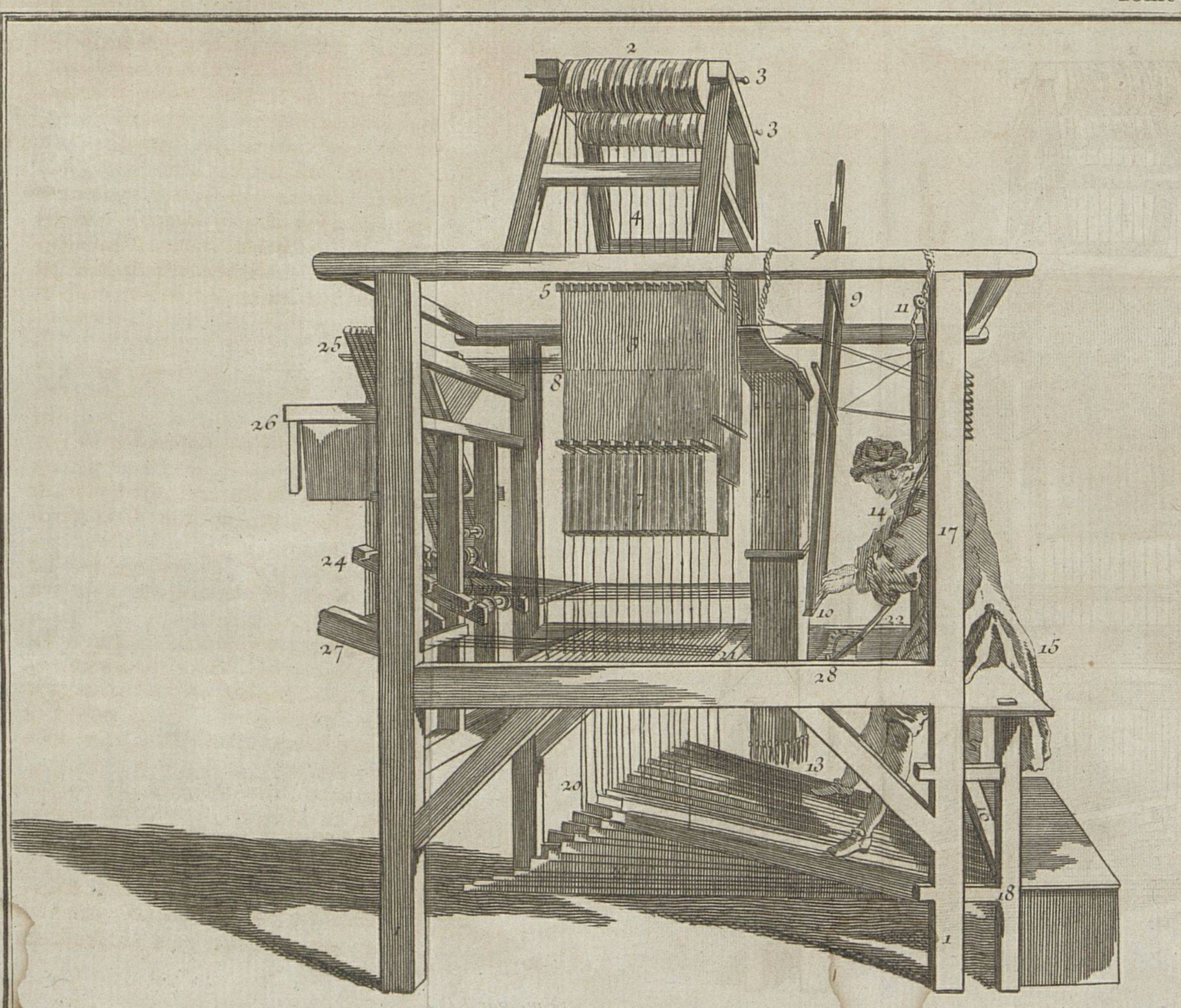
On les *feuillette* en inſérant un feuillèt de carton chaud entre un pli & un autre.

On les ſerre entre deux *platteaux*, ou tables de buis qui maintiennent toute la pile de plis.

On les laiſſe dix & douze heures ſous une forte preſſe, & l'on réitère juſqu'à trois & quatre fois.

On les *viſite* une dernière fois & après en avoir tiré ou expoſé en dehors les deux extrémités qu'on nomme *cape* & *queue* ; on y attache les derniers plombs, les étiquettes, & tous les avis qui marquent la qualité, la largeur, l'aunage, la teinture, & tout ce qui eſt porté par les réglemens : on les remèt à la preſſe & on les *empointe* en maintenant les plis de loin à loin par de légères ficelles qui paſſent dans les liſières.

Il y a quelques autres uſages propres à diverſes manufactures, mais dont l'intention eſt à peu près la même.



La Rubannerie.

Le drap ne passe pas au rétendoir; mais après avoir été *foulé*, *lainé* ou *chardonné*, *ramé* ou étendu sur la rame, *tondu* & retondu, tuilé & couché à poil, par l'abaissement du poil dans un même sens, on le *gomme* ou le *feuillette*, on le mèt à la presse, on en change les feuillèts, & au lieu de gros cartons, on mèt entre les plis d'autres cartons plus fins qui se nomment vélins : il revient sous la presse ou bien sous la calandre qui lui donne son dernier lustre.

TERMES DES MANUFACTURES.

PLANCHE XXX.

Les Termes de la Rubannerie.

1 Les montans & les traverses tant du milieu que d'en haut, qui font le corps du métier.

2 Le châtelèt, petit assemblage qui sur deux broches de fer soutient quarante-huit poulies.

3 Les poulies, qui servent à élever les lisserons par le raccourcissement des cordons.

4 Les tirants, ficelles qui étant tirées par les marches font monter les lisserons. Il y a vingt-quatre tirants : un tirant pour deux poulies.

5 Le harnois, suite de petites barres qui soutiennent les lisserons, & qui sont suspendues chacun à deux cordons enroulés autour des poulies.

6 Les lisserons, nombre de longs filèts, bandés vers le bas par un poids, & ayant vers leur milieu des bouclettes pour recevoir des

LES TERMES DE LA RUBANNERIE.

ficelles tranſverſales, qu'on appelle *rames*, dont nous allons voir l'uſage.

7 Les platines. Ce ſont des plaques de plomb ou d'ardoiſe qu'on ſuſpend ſous chaque baguette qui termine chaque ligne de liſſerons. Quand le pié de l'ouvrier abandonne une marche, la platine fait retomber les liſſerons que le tirant avoit hauſſés.

8 Les rames. Ce ſont des ficelles qui traverſent les liſſerons, & dont le jeu eſt le principal artifice de tout le travail de la rubannerie, comme la tire ou l'ordre des cordons qu'on tire pour fleuronner une étoffe, y produit l'exécution du deſſeing. Ici il ne faut point de ſecond ouvrier pour tirer les cordons. Les marches opèrent tout ſous les piés du tiſſutier; parce qu'il a pris ſoin par avance de n'étendre au travers des liſſerons que le nombre de rames qu'il faut pour prendre certains fils de la chaîne, & en laiſſer d'autres. Ces rames ſont attachées à l'extrémité du métier. Elles montent ſur des roulettes qu'on appelle le porte-rames de derrière, traverſent les bouclettes de certains liſſerons, & paſſent entre les autres liſſerons ſans tenir aux bouclettes: de-là elles arrivent au porte-rames de devant, qui eſt pareillement compoſé de petites roulettes pour faciliter le mouvement des rames. Celles-ci enfin ſont attachées en devant à d'autres ficelles qui tombent perpendiculairement à l'aide d'un fuſeau de plomb au bas, & qu'on nomme *liſſes* ou *remiſes*. [Voyez 12.] Les rames ou ficelles tranſverſales ne peuvent être hauſſées par l'un ou l'autre des liſſerons, 6, qu'elles ne tirent & ne faſſent monter quelques liſſes de devant, 12. Or celles-ci ont

aussi leurs bouclettes vers la main de l'ouvrier. Certains fils de la chaîne passent dans une bouclette, d'autres passent à côté. Il y a des lisses qui saisissent tour-à-tour les fils dont la couleur est uniforme : on les nomme *lisses de fond ;* parce qu'elles produisent le fond de l'étoffe & la couleur qui soutient tous les ornemens : les autres lisses élévent par leurs bouclettes des fils de différentes couleurs, ce qui par l'alternative des points pris ou laissés, des points qui couvrent la trame ou qui sont cachés dessous, rendent le desseing ou l'ornement qu'on s'est proposé.

Les termes de la Rubannerie.

9 Le battant. C'est le chassis qui porte le rô, pour frapper la trame. Dans ce métier ce n'est point l'ouvrier qui frappe. Il ne fait que repousser de sa main le battant qui tenant à un ressort est ramené de lui-même, ce qui soulage le rubanier.

10 Le peigne ou le rô.

11 Le ton, ou bandage du battant. Une grosse noix percée de plusieurs trous dans sa rondeur, & traversée de deux cordes qui tiennent de part & d'autre au métier, sert à bander ces deux cordes par une cheville ou bandoir qu'on enfonce dans un de ces trous, & qui mène la noix à discrétion. Deux cordons sont attachés d'une part à cette cheville, & d'autre part aux deux barres du battant, qui de cette sorte est toûjours amené contre la trame.

12 Les remises. Ce sont les lisses de devant, qui par leurs bouclettes saisissent certains fils de la chaîne & laissent tous les autres, selon l'arrangement que l'ouvrier a conformé aux points de son desseing.

13 Les fuseaux qui roidissent les remises,

Les termes de la Rubannerie.

14 Les bretelles, que l'ouvrier mèt à son cou, pour se soutenir étant peu assis & fort panché.

15 Siége fort incliné.

16 Marchepié.

17 La poitrinière. Traverse qui passe d'un montant à l'autre à l'endroit où est la poitrine de l'ouvrier. A cette poitrinière est attachée une roulette sur laquelle passe le ruban pour aller gagner l'ensouple un peu plus bas.

18 Broche ou boulon qui enfile les vingt-quatre marches.

19 Les marches. Dans les rubans unis il ne faut que deux, ou trois, ou quatre marches.

20 Les las, ou attaches qui unissent les marches aux lames.

21 Les lames, petites barres de bois qui haussent ou baissent comme les marches; & qui étant arrêtées font une même ligne, douze d'un côté douze de l'autre, tiennent les lisserons dans un niveau parfait aux moments de repos.

22 L'ensouple de devant. Pour éviter la confusion, on n'a point chifré 23, les ensouples de derrière. Les fils de la chaîne s'y vont rendre, & il y a autant de rouleaux ou d'ensouples de derrière qu'il y a de fils de différentes couleurs.

24 Les potenceaux qui soutiennent les ensouples.

25 Les bâtons de retour. On les nomme simplement les retours.

26 La planchette.

27 L'échelette ou les roulettes des retours.

28 Les boutons des retours.

Ce qu'on appelle les retours, est encore un moyen de ménager plus de variété dans

l'ouvrage & de faire revenir les mêmes variétés, outre celles qu'on ménage par le jeu alternatif des lisserons, & par le changement de trame en prenant une autre navette.

Les termes de la Rubannerie.

Il y a communément trois bâtons de retour. On peut en employer plus. Ils sont attachés sur un boulon en forme de bascules, & ayant un poids pendu à un de leur bout, ils élévent l'autre dès qu'ils sont libres. L'ouvrier a auprès de lui (en 28) plusieurs boutons arrêtés par le moyen desquels il peut tirer des cordes qui en passant par les tournans de l'échelette (en 27) vont gagner le bout supérieur des bâtons de retour (25). Un de ces bâtons tiré par le bouton (28) s'abaisse & en passant rencontre la planchette 26, qui est mobile sur deux charnières & qui céde pour le laisser descendre. Quand la tête du bâton est arrivée plus bas que la planchette, celle-ci rendue à elle même reprend toûjours sa première place, & elle assujettit alors la tête du bâton qui demeure arrêté. Si on en tire un autre qui déplace la planchette, le premier se trouve libre & s'échappe. Le second tiré par la corde demeurant un instant plus bas que la planchette, se trouve pris & arrêté par le retour de la planchette en sa position naturelle. Tel est le jeu des boutons & des bâtons de retour. En voici l'effèt. Au dessus & précisément au milieu de ces bâtons ou bascules, est un anneau de métal ou de fil, auquel on fait tenir tant de rames ou de ficelles transversalles qu'on juge à propos. Quand un bâton de retour est tiré & abaissé, les rames qui tiennent à sa boucle sont roidies. C'est donc une nécessité que les lisserons dans les bouclettes

Les termes de la Rubannerie.

desquels ces rames ont été enfilées, les élévent avec eux : ce qui fait monter certaines lisses ou remises, 12, auxquelles ces rames sont attachées, & conséquemment certains fils de la chaîne par préférence à d'autres. Quand l'ouvrier tire une autre retour, il laisse échapper & remonter le premier. Les rames qui tiennent à l'anneau du bâton remonté, deviennent lâches, & les lisserons vont & viennent sans les bander, sans les hausser. Ces rames desœuvrées ne produisent donc point d'effèt. Celles d'un autre bâton ayant produit le leur, c'est à un troisième qui dormoit à s'éveiller. Tous ces effèts forment une suite de différentes portions de fleurs ou autres figures, qui revenant toûjours les mêmes produisent des figures complettes toûjours les mêmes & justement appellées des retours.

SUPPLÉMENT

à l'article de la Haute-lisse.

LEs tapis qui se font à la manufacture Royale de la savonnerie au bout du Cours la Reine, se travaillent comme la haute lisse à certains égards. Les deux rouleaux sont posés de même : la chaîne est bandée de haut en bas. La fléche avec ses petits chaînons de fils maintient également à l'aplomb tous les filèts de la chaîne. Le bâton qui en facilite la croisure les traverse de même en séparant les fils de devant d'avec ceux d'autre part. La perche de

liſſe y enfile pareillement tous les cordonnèts qui ſervent à tirer tour à tour les fils de devant, puis les oppoſés, pour y inſérer la trame des broches. Voici en quoi le travail de la ſavonnerie diffère de celui de la haute-liſſe.

SUPPLÉM. A L'ARTICLE DE LA HAUTE-LISSE.

1°. La chaîne eſt partagée devant & derrière en dizaines de fils, neuf blancs, & un bleu ce qui revient de même dans toute la largeur de la piéce.

2°. L'ouvrier travaille l'étoffe par devant, & voit ce qu'il fait.

3°. Le deſſeing avec ſes couleurs eſt tracé ſur des cartons qu'on attache par bande au deſſus de l'ouvrier qui le conſulte à chaque inſtant, chaque point s'y trouvant marqué comme il doit être dans ſon ouvrage. Par ce moyen il ſait de point en point quelle couleur, quelle nuance il doit mettre en œuvre & combien de points de la même nuance.

4°. Il eſt aidé pour cela par des quarrés qui diviſent tout le deſſeing. Chaque quarré ou quarreau eſt ſoudiviſé en dix lignes verticales qui correſpondent à chaque dizaine des fils de la chaîne : & chaque quarreau eſt de plus traverſé par dix autres lignes qui croiſent ou traverſent horiſontalement les dix verticales.

5°. L'ouvrier ayant auprès de lui ſes broches pleines de laine, de ſoye, ou de fils plus précieux ſelon l'ouvrage, commence à travailler ſur la première ligne horiſontale d'un des quarreaux. Ces lignes marquées dans le carton, ne ſont pas à la vérité tracées ſur la chaîne. Mais la choſe eſt inutile. Il y ſupplée par une verge de fer plus longue qu'une dixaine de fils n'eſt large, & qui tient lieu d'une ligne tranſverſale. Cette

SUPPLÉM A L'ARTICLE DE LA HAUTE-LISSE.

verge ſe manie par une courbure vers la droite de l'ouvrier : elle eſt applanie vers l'autre bout en une eſpéce de couteau qui a un dos, & un tranchant, & qui va en s'élargiſſant. L'ouvrier arrête ſa virgule de fer horiſontalement ſur la chaîne en l'environnant de quelques tours de fils de trame convenable, qu'il paſſe & repaſſe derrière un fil antérieur de la chaîne, puis derrière le fil opposé, en les tirant tour-à-tour par leurs liſſes. Il ramène enſuite, ſi beſoin eſt, ſon fil de trame autour de la virgule pour recommencer à le lancer dans la chaîne, ou bien il le laiſſe pendre à la verge de fer par un las coulant, pour y enrouler & paſſer dans la chaîne une autre trame. Il continue de la ſorte à couvrir la baguette de fer & à garnir une ligne juſqu'au dixième fil de la chaîne qui eſt le bleu. Il peut ou s'y arrêter ou continuer dans une diviſion ſuivante la même ligne tranſverſale. A meſure qu'il paſſe les fils de trame autour de la verge de fer & dans la chaîne qu'il fait croiſer d'un moment à l'autre, il a ſoin au bout de la ligne d'en abaiſſer & d'en ſerrer de nouveau tous les points avec un peigne de fer dont les dents gliſſent ſans réſiſtance entre les fils de la chaîne vuide & qui a aſſez de poids pour frapper & chaſſer la trame qu'il vient d'employer. Cette enfilade de points eſt encore ſerrée & nivellée par une duite de double fil bleu que l'ouvrier inſère dans la chaîne, en y gliſſant les mains ſur toute la longueur de la ligne qu'il a faite. Il croiſe les mêmes fils de la chaîne, & y allonge un ſecond jèt de fil bleu, mais ſimple. Il abaiſſe ces deux jèts tour-à-tour avec ſon peigne ; ces duites

de fil tranſverſal qui maintiennent chaque allignement, vont être cachées ſous le velouté qui fait le devant. Ces traverſes de fil bleu enlaidiſſent l'envers : mais c'eſt ſans conſéquence.

SUPPLÉM. A L'ARTICLE DE LA HAUTE-LISSE.

Cela fait, l'ouvrier retire la verge de fer de dedans les boucles de trame qui la couvrent : & comme elle eſt plus large vers ſon extrémité, les boucles lui réſiſtent ſur ſon paſſage : mais étant tranchante par le côté de devant elle ſe délivre de cette réſiſtance en coupant toutes ces boucles. L'ouvrier couche alors de la main gauche de forts cizeaux le long de la ligne achevée : il en abbat tous les poils & forme ainſi une file de houpes d'une égalité parfaite, qui ſe joignant aux précédentes & aux ſuivantes font le velours. Une première ligne de cette eſpéce, en comptant l'enfilade des points & des poils de laine avec les deux jèts de fil bleu qui les maintiennent, a un peu plus d'épaiſſeur qu'il n'y a d'eſpace entre une première ligne tranſverſale du quarreau & la ſeconde. Il faut huit vergées de laine avec ſeize jèts de fil ſerré pour répondre aux dix lignes tranſverſales d'un quarreau. L'ouvrier par ce moyen voit toûjours où il en eſt. Il ſuit, point pour point & nuance pour nuance, l'endroit du modéle où il eſt parvenu, & peint magnifiquement ſans avoir aucune idée de peinture ou de deſſeing. Il ne paroît pas que ceux qui dirigent le travail des tapis parmi les Mahométans ſoient plus grands deſſinateurs que leurs ouvriers. Les tapis de Turquie ſont des couleurs ſymmétriſées & rien de plus.



TABLE DES MATIERES Du Tome VI.

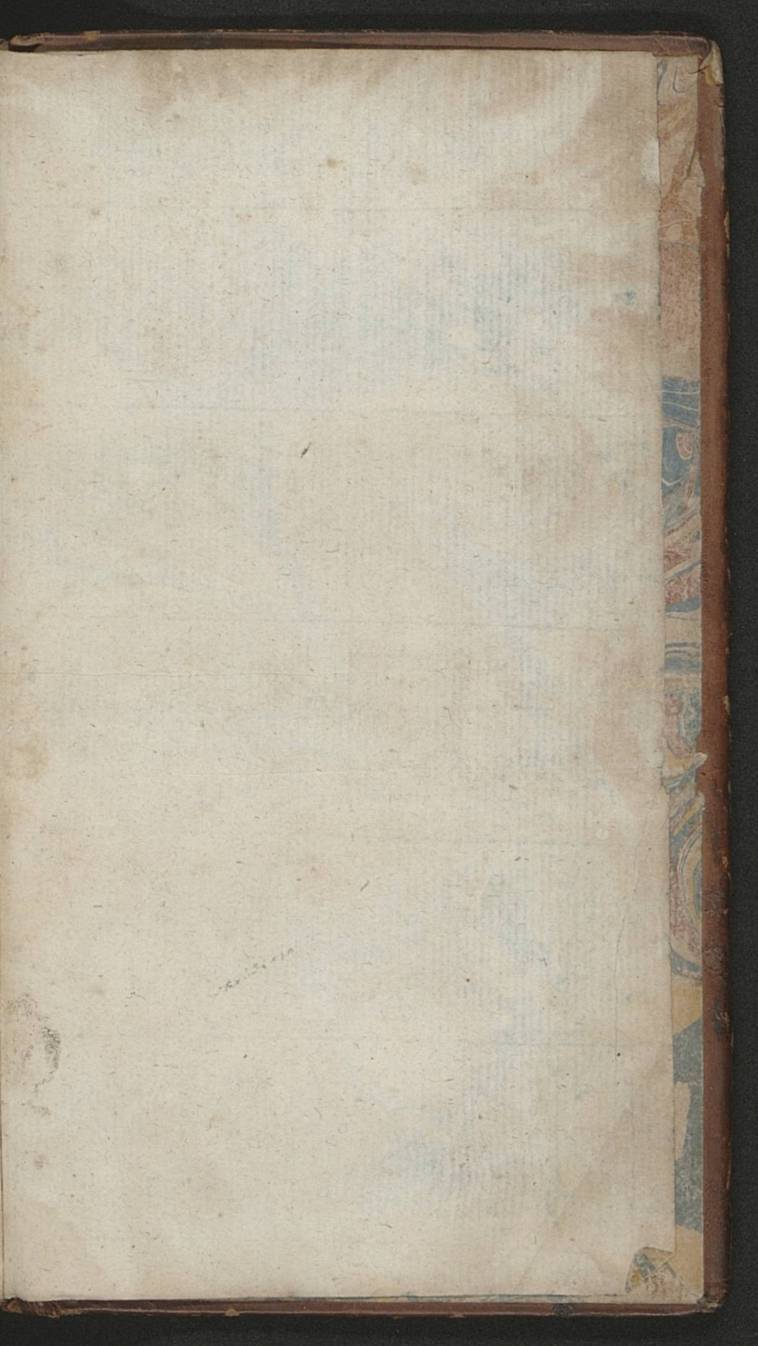
LE reproche, peut-être trop bien fondé, d'avoir extrémement épaissi les volumes précédens, nous oblige ici à réduire sommairement toutes les matières au simple exposé des sujèts de chaque Entretien.

FIN.

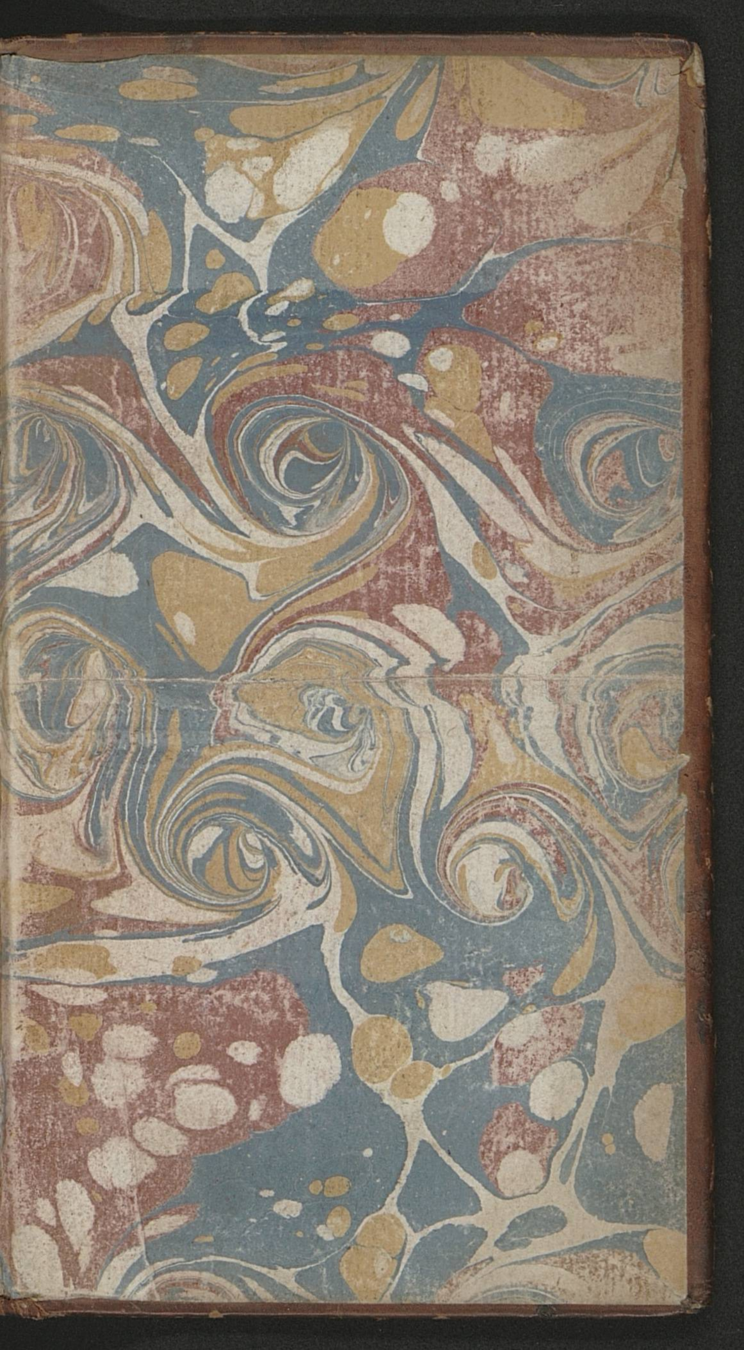
Fautes à corriger dans le Tome VI.

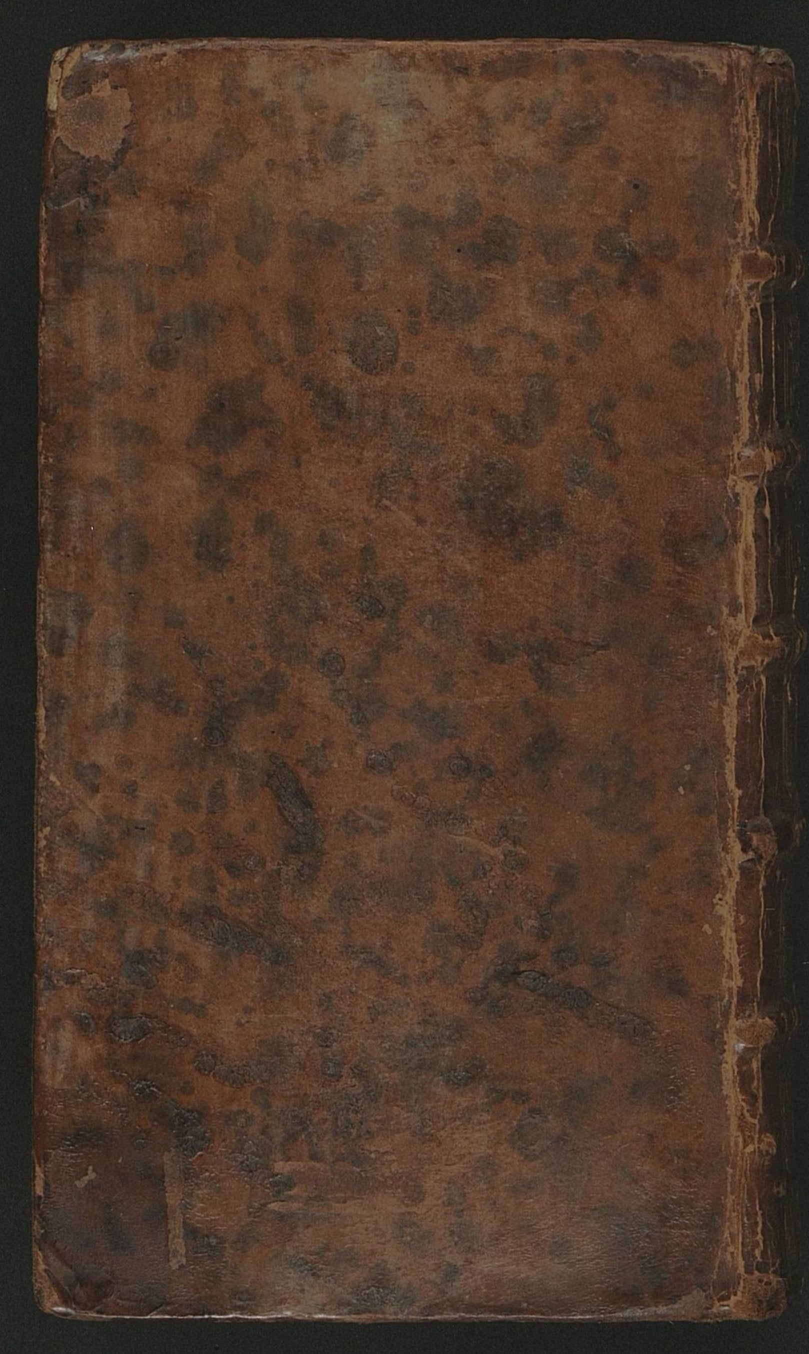
Page 520. lig. penult. de crochèts, *lisez* de rochèts.

Page 522. lig. 5. de rochèt, *lisez* des rochèts.










SPECTACl
DE LA
NATURE
TOM VI



inches 4 3 2 1 0

centimeters 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11 (A)	12	13	14	15
L*	39.12	65.43	49.87	44.26	55.56	70.82	63.51	39.92	52.24	97.06	92.02	87.34	82.14	72.06	62.15
a*	13.24	18.11	-4.34	-13.80	9.82	-33.43	34.26	11.81	48.55	-0.40	-0.60	-0.75	-1.06	-1.19	-1.07
b*	15.07	18.72	-22.29	22.85	-24.49	-0.35	59.60	-46.07	18.51	1.13	0.23	0.21	0.43	0.28	0.19
Density										0.04	0.09	0.15	0.22	0.36	0.51

	16 (M)	17	18 (B)	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30
L*	49.25	38.62	28.86	16.19	8.29	3.44	31.41	72.46	72.95	29.37	54.91	43.96	82.74	52.79	50.87
a*	-0.16	-0.18	0.54	-0.05	-0.81	-0.23	20.98	-24.45	16.83	13.06	-38.91	52.00	3.45	50.88	-27.17
b*	0.01	-0.04	0.60	0.73	0.19	0.49	-19.43	55.93	68.80	-49.49	30.77	30.01	81.29	-12.72	-29.46
Density	0.75	0.98	1.24	1.67	2.04	2.42									

D50 Illuminant, 2 degree observer

Density →

Golden Thread

Colors by Munsell Color Services Lab

Don Williams